

Le Cinquième État

Le sujet de cet essai est ce que Julius Evola appela le « Cinquième État » et son objectif est une tentative de clarification de ce dont il s'agit réellement. Les considérations qui seront exposées ci-dessous sont valables avant tout pour les peuples blancs européens.

La caste est un groupe social (en partie) héréditaire fondé sur le fait que la nature propre de chaque être humain détermine son aptitude à telle ou telle fonction sociale. La société indo-européenne traditionnelle en comprenait quatre, hiérarchiquement ordonnées selon l'importance qualitative de leurs fonctions. Au sommet, les membres de l'autorité spirituelle (dans le respect du culte ancestral), les rois sacrés (1), également détenteurs du pouvoir temporel (dans le respect de la Loi sacrée ancestrale) ; ensuite, l'aristocratie (ou noblesse) guerrière ; puis, les paysans, les artisans et les marchands ; finalement les serfs qui, notons-le, n'étaient pas considérés comme des hommes libres (1a).

Les rois sacrés étaient chargés de maintenir l'union entre les dieux (1b) et les hommes, nécessaire à la justice, à l'harmonie, à la paix et à la prospérité, au moyen du rite (sanskrit : rta, « ordre » et, par extension, « action visant à maintenir l'ordre ») ; les guerriers avaient une fonction à la fois politique, judiciaire et militaire ; les membres de la troisième caste accomplissaient l'ensemble des fonctions économiques, qu'elles fussent agricoles, artisanales, commerciales ou financières. Les serfs servaient les trois castes supérieures en effectuant tous les travaux nécessaires à la subsistance matérielle du corps social. La communauté pourrait être conçue métaphoriquement comme un organisme (1c) où les quatre castes correspondaient respectivement à la tête – l'esprit –, au torse et aux bras – le mental, et plus particulièrement la volonté –, au ventre – le procédé de l'économie organique –, aux jambes – la pure corporalité –, conception d'où est issue l'expression de corps social (1d). Tout corps étant homogène, la communauté devait être racialement pure.

Or, comme l'a constaté J. Evola, l'histoire des derniers millénaires est caractérisée à cet égard par un processus involutif : le pouvoir, détenu légitimement par les rois sacrés en vertu de leur nature propre, tombe, dès l'Antiquité, entre les mains de l'aristocratie (ou noblesse) guerrière, représentée par des monarques, des chefs militaires et, plus récemment, des rois de « droit divin » (possédant le pouvoir temporel mais pas l'autorité spirituelle, celle-ci ayant été usurpée par la papauté, suite à l'imposition du christianisme (1e)) ; puis, au XIXe siècle, entre celles de la bourgeoisie, la classe mercantile, l'« aristocratie » de l'argent, une oligarchie ploutocratique constituée de « rois du charbon et du pétrole » et représentée par les marionnettes politicardes et acteurs de théâtre (1f) qu'elle met au pouvoir au moyen du suffrage universel ; avant de tomber dans celles de l'équivalent de la quatrième caste à l'époque moderne, le « prolétariat », qui, n'étant plus encadré par des membres légitimes et qualifiés des trois premières castes, a perdu toutes les qualités qu'il pouvait avoir et n'est plus qu'un agglomérat

d'individus indifférenciés dirigés par des despotes populaires ou des tyrans justifiant leur autorité par la « nécessité » d'imposer la « dictature du prolétariat ».

J. Evola a tiré de l'observation de ce processus involutif objectif une loi qu'il a appelée celle de la régression des castes, et qui s'accorde parfaitement avec la tradition aryenne des quatre âges (2). Formulée pour la première fois dans le quatrième chapitre d'Impérialisme païen, puis développée dans Révolte contre le monde moderne, elle a été complétée par J. Evola dans un texte intitulé L'Avènement du « Cinquième État » (3).

J. Evola avait subodoré que la chute ne s'arrêterait pas au quatrième état mais à un « cinquième état », situé encore plus bas que le quatrième.

Dans cet essai, l'« essence » du cinquième état et le type humain associé seront dans un premier temps décrits. Par la suite, trois grands domaines des civilisations indo-européennes seront abordés à travers le prisme de la loi de la régression des castes : l'architecture, la musique et la guerre. La chute menant du premier au cinquième état sera détaillée dans chaque domaine, tout en indiquant les origines et les conséquences.

I) Le cinquième État

1) Le cinquième État et le paria

L'individu contemporain, dénué de race et de tradition, est au sens antique du terme un paria – un sans caste – vivant dans une société indifférenciatrice, mécaniste et instable, aussi cosmopolite qu'individualiste – en opposition à la cité communautaire, close, autarcique, stable, organique et hiérarchiquement organisée des anciens Aryens, devant idéalement s'intégrer à l'empire, lié à l'idée d'une « supra-race », capable de créer et de diriger une unité hiérarchique supérieure, dans laquelle les unités particulières, ethniquement et nationalement définies, conservent leurs caractères spécifiques et leur relative autonomie, mais sont amenées à participer à un degré de spiritualité plus élevé (3a) – où tout ce qui touche au social a pris une tournure absurde, monstrueuse, chaotique.

« À cet égard, typique est l'équivoque de ceux qui prennent pour immobilité ce qui eut, dans les civilisations traditionnelles, un sens très différent : un sens d'immutabilité. Ces civilisations furent des

civilisations de l'être. Leur force se manifesta justement dans leur identité, dans la victoire qu'elles obtinrent sur le devenir, sur l'« histoire », sur le changement, sur l'informe fluidité. Ce sont des civilisations qui descendirent dans les profondeurs et qui y établirent de solides racines, au-delà des eaux périlleuses en mouvement.

L'opposition entre les civilisations modernes et les civilisations traditionnelles peut s'exprimer comme suit : les civilisations modernes sont dévoratrices de l'espace, les civilisations traditionnelles furent dévoratrices du temps.

Les premières donnent le vertige par leur fièvre de mouvement et de conquête de l'espace, génératrice d'un arsenal inépuisable de moyens mécaniques capables de réduire toutes les distances, de raccourcir tout intervalle, de contenir dans une sensation d'ubiquité tout ce qui est éparé dans la multitude des lieux. Orgasme d'un désir de possession ; angoisse obscure devant tout ce qui est détaché, isolé, profond ou lointain ; impulsion à l'expansion, à la circulation, à l'association, désir de se retrouver en tous lieux – mais jamais en soi-même. La science et la technique, favorisées par cette impulsion existentielle et irrationnelle, la renforcent à leur tour, la nourrissent, l'exaspèrent : échanges, communications, vitesses par delà le mur du son, radio, télévision, standardisation, cosmopolitisme, internationalisme, production illimitée, esprit américain, esprit « moderne ». Rapidement le réseau s'étend, se renforce, se perfectionne. L'espace terrestre n'offre pratiquement plus de mystères. Les voies du sol, de l'eau, de l'éther sont ouvertes. Le regard humain a sondé les cieux les plus éloignés, l'infiniment grand et l'infiniment petit. On ne parle déjà plus d'autres terres, mais d'autres planètes. Sur notre ordre, l'action se produit foudroyante, où nous voulons. Tumulte confus de mille voix qui se fondent peu à peu dans un rythme uniforme, atonal, impersonnel. Ce sont les derniers effets de ce qu'on a appelé la vocation « faustienne » de l'Occident, laquelle n'échappe pas au mythe révolutionnaire sous ses différents aspects, y compris l'aspect technocratique formulé dans le cadre d'un messianisme dégradé.

À l'inverse, les civilisations traditionnelles donnent le vertige par leur stabilité, leur identité, leur fermeté intangible et immuable au milieu du courant du temps et de l'histoire : si bien qu'elles furent capables d'exprimer jusqu'en des formes sensibles et tangibles comme un symbole de l'éternité. Elles furent des îles, des éclairs dans le temps ; en elles agirent des forces qui consumaient le temps et l'histoire. De par ce caractère qui leur est propre, il est inexact de dire qu'elles « furent » – on devrait dire, plus justement et plus simplement, qu'elles sont. Si elles semblent reculer et s'évanouir dans les lointains d'un passé qui a même parfois des traits mythiques, cela n'est que l'effet du mirage auquel succombe nécessairement celui qui est transporté par un courant irrésistible qui l'éloigne toujours plus des lieux de la stabilité spirituelle. Du reste, cette image correspond exactement à l'image de la « double perspective » donnée par un vieil enseignement traditionnel : les « terres immobiles » fuirent et se meuvent pour celui qui est

entraîné par les eaux, les eaux remuent et fuient pour celui qui est fermement ancré dans les « terres immobiles ».

Comprendre cette image, en la rapportant non au plan physique mais au plan spirituel, veut dire percevoir aussi la juste hiérarchie des valeurs, dès lors que le regard porte au-delà de l'horizon dans lequel sont enfermés nos contemporains. Ce qui semblait appartenir au passé devient présent, de par la relation essentielle des formes historiques (et comme telles contingentes) à des contenus métahistoriques. Ce qui était jugé « statique » se révèle saturé d'une vie pléthorique. Les vaincus, les décentrés, ce sont les autres. Devenirisme, historicisme, évolutionnisme et ainsi de suite apparaissent comme des ivresses de naufragés, comme les vérités propres à ce qui fuit (où fuyez-vous en avant, imbécile ? – Bernanos), à ce qui est privé de consistance intérieure et ignore cette consistance, à ce qui ne connaît pas la source de toute élévation véritable et de toute conquête effective (3b) – des conquêtes qui ne furent pas seulement des culminations spirituelles intangibles et souvent invisibles, mais qui s'exprimèrent également dans des faits, des épopées, des cycles de civilisations qui, précisément, même dans leurs vestiges de pierre muets et dispersés, semblent refléter quelque chose d'intemporel, d'éternel. À quoi s'ajoutent aussi certaines créations artistiques traditionnelles, monolithiques, rudes et puissantes, étrangères à tout ce qui est subjectif, souvent anonymes, comme des prolongements des forces élémentaires elles-mêmes. » (3c)

« Cet éloignement graduel de l'unité essentielle peut d'ailleurs être envisagé sous un double point de vue, en simultanéité et en succession ; nous voulons dire qu'on peut l'envisager, d'une part, dans la constitution des êtres manifestés, où ces degrés déterminent, pour les éléments qui y entrent ou les modalités qui leur correspondent, une sorte de hiérarchie, et, d'autre part, dans la marche même de l'ensemble de la manifestation du commencement à la fin d'un cycle ; il va de soi que, ici, c'est au second de ces deux points de vue que nous devons nous référer plus particulièrement. Dans tous les cas, on pourrait, à cet égard, représenter géométriquement le domaine dont il s'agit par un triangle dont le sommet est le pôle essentiel, qui est qualité pure, tandis que la base est le pôle substantiel, c'est-à-dire, pour ce qui est de notre monde, la quantité pure, figurée par la multiplicité des points de cette base, en opposition avec le point unique qu'est le sommet ; si l'on trace des parallèles à la base pour représenter les différents degrés de l'éloignement dont nous venons de parler, il est évident que la multiplicité qui symbolise le quantitatif y sera d'autant plus marquée qu'on s'éloignera davantage du sommet pour s'approcher de la base. Seulement, pour que le symbole soit aussi exact que possible, il faudrait supposer que la base est indéfiniment éloignée du sommet, d'abord parce que ce domaine de manifestation est véritablement indéfini lui-même, et ensuite pour que la multiplicité des points de la base soit pour ainsi dire portée à son maximum ; en outre, on indiquerait par là que cette base, c'est-à-dire la quantité pure, ne peut jamais être atteinte dans le cours du processus de manifestation, bien que celui-ci y tende sans cesse de plus en plus, et que, à partir d'un certain niveau, le sommet, c'est-à-dire l'unité essentielle ou la qualité pure, soit en quelque sorte perdu de vue, ce qui correspond précisément à l'état actuel de notre monde.

[...] La conclusion qui se dégage nettement de tout cela, c'est que l'uniformité, pour être possible, supposerait des êtres dépourvus de toutes qualités et réduits à n'être que de simples « unités » numériques ; et c'est aussi qu'une telle uniformité n'est jamais réalisable en fait, mais que tous les efforts faits pour la réaliser, notamment dans le domaine humain, ne peuvent avoir pour résultat que de dépouiller plus ou moins complètement les êtres de leurs qualités propres, et ainsi de faire d'eux quelque chose qui ressemble autant qu'il est possible à de simples machines, car la machine, produit typique du monde moderne, est bien ce qui représente, au plus haut degré qu'on ait encore pu atteindre, la prédominance de la quantité sur la qualité. C'est bien à cela que tendent, au point de vue proprement social, les conceptions « démocratiques » et « égalitaires », pour lesquelles tous les individus sont équivalents entre eux, ce qui entraîne cette supposition absurde que tous doivent être également aptes à n'importe quoi ; cette « égalité » est une chose dont la Nature n'offre aucun exemple, pour les raisons mêmes que nous venons d'indiquer, puisqu'elle ne serait rien d'autre qu'une complète similitude entre les individus ; mais il est évident que, au nom de cette prétendue « égalité » qui est un des « idéaux » à rebours les plus chers au monde moderne, on rend effectivement les individus aussi semblables entre eux que la Nature le permet, et cela tout d'abord en prétendant imposer à tous une éducation uniforme. Il va de soi que, comme malgré tout on ne peut pas supprimer entièrement la différence des aptitudes, cette éducation ne donnera pas pour tous exactement les mêmes résultats ; mais il n'est pourtant que trop vrai que, si elle est incapable de donner à certains individus des qualités qu'ils n'ont pas, elle est par contre très susceptible d'étouffer chez les autres toutes les possibilités qui dépassent le niveau commun ; c'est ainsi que le « nivellement » s'opère toujours par en bas, et d'ailleurs il ne peut pas s'opérer autrement, puisqu'il n'est lui-même qu'une expression de la tendance vers le bas, c'est-à-dire vers la quantité pure qui se situe plus bas que toute manifestation corporelle, non seulement au-dessous du degré occupé par les êtres vivants les plus rudimentaires, mais encore au-dessous de ce que nos contemporains sont convenus d'appeler la « matière brute », et qui pourtant, puisqu'il se manifeste aux sens, est encore loin d'être entièrement dénué de toute qualité.

[...] La conséquence, paradoxale en apparence seulement, c'est que le monde est d'autant moins « unifié », au sens réel de ce mot, qu'il devient ainsi plus uniformisé ; cela est tout naturel au fond, puisque le sens où il est entraîné est, comme nous l'avons déjà dit, celui où la « séparativité » va en s'accroissant de plus en plus ; mais nous voyons apparaître ici le caractère « parodique » qui se rencontre si souvent dans tout ce qui est spécifiquement moderne. En effet, tout en allant directement à l'encontre de la véritable unité, puisqu'elle tend à réaliser ce qui en est le plus éloigné, cette uniformisation en présente comme une sorte de caricature, et cela en raison du rapport analogique par lequel, comme nous l'avons indiqué dès le début, l'unité elle-même se reflète inversement dans les « unités » qui constituent la quantité pure. C'est cette inversion même qui nous permettrait de parler tout à l'heure d'« idéal » à rebours, et l'on voit qu'il faut l'entendre effectivement dans un sens très précis ; ce n'est pas, d'ailleurs, que nous éprouvions si peu que ce soit le besoin de réhabiliter ce mot d'« idéal », qui sert à peu près indifféremment à tout chez les modernes, et surtout à masquer l'absence de tout

principe véritable, et dont on abuse tellement qu'il a fini par être complètement vide de sens ; mais du moins nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, suivant sa dérivation même, il devrait marquer une certaine tendance vers l'« idée » entendue dans une acception plus ou moins platonicienne, c'est-à-dire en somme vers l'essence et vers le qualitatif, si vaguement qu'on le conçoive, alors que le plus souvent, comme dans le cas dont il s'agit ici, il est pris en fait pour désigner ce qui en est exactement le contraire. » (3d)

Tendance vers l'idée qui doit en premier lieu être celle de la conception de la communauté en tant qu'organisme racial. « L'organisme d'un être vivant est un ensemble, c'est-à-dire que tout est construit en lui conformément à un but et à la finalité consciente de ses forces morales et spirituelles. Forme et conformité au but sont donc organiquement une seule et même chose (H.S. Chamberlain) : la première montre l'être tel qu'il est perçu par les gens, l'autre tel qu'il est appréhendé par la raison. Ce qu'il faut donc comprendre et ce qui constitue la quintessence de la nouvelle conception du monde et de l'État du XXe siècle, c'est que la vérité organique repose en elle-même et doit être observée dans la conformité au but de la forme vitale. Ce qui [...] s'opposait en tant qu'« être là » (Dasein) et « être ainsi » (Sosein) apparaît donc, en même temps, élargi et approfondi comme hiérarchie universelle dans tous les domaines. La finalité est l'organisation d'un être vivant ; la non-conformité, sa décadence. En même temps, on trouve là le moyen d'améliorer une forme ou de l'altérer. Vu d'encore plus près, un tel empêchement dans le développement de la forme représente une double faute : la première contre la nature et l'autre contre les forces et les valeurs intérieures tendant à se développer. La vérité organique reposant en elle-même comprend donc les plans de la logique, de la perception et de la volonté ; forme et finalité ne sont pas les critères d'« une partie de la vérité éternelle », mais elles sont la vérité elle-même dans la mesure où celle-ci peut se révéler à nos sens. L'élément « logique » de cette vérité absolue, c'est-à-dire le maniement des outils d'intelligence et de raison, est étudié par la critique de la connaissance ; la partie « perception » de cette même vérité se manifeste dans l'art, et aussi dans les légendes et les mythes religieux ; l'élément « volonté » (en étroite relation avec la perception) est symbolisé par la doctrine morale et les formes de religion. Elles sont toutes (lorsqu'elles sont authentiques) au service de la vérité organique, c'est-à-dire au service de l'entité de peuple liée à la race. La race est leur origine et leur finalité. On peut juger leur valeur de façon décisive en posant la question : améliorent-elles la forme et les valeurs intérieures de la race, du peuple, les développent-elles, les fortifient-elles ou non ? » (3e)

« La distinction du moi et du toi, du moi et du monde, du moi et de l'éternité, est notoirement devenue un courant de fond qu'on peut suivre nettement à côté de la quête de la « vérité une et absolue » ; c'est ce qu'on nomme la conception organique. Leibniz fut son annonciateur : il en eut le pressentiment, et, très vite, cela se transforma en une pleine conscience. Il s'opposera à l'atomisme mécanique d'un Hobbes, par exemple, qui prétendait que la société n'était qu'un amas de pièces et de morceaux (ne faisant pas partie d'un ensemble). Il s'élèvera aussi contre la doctrine absolutiste de l'existence de lois de forme et de schémas abstraits éternels, que l'individu remplirait, ou, tout au moins, devrait remplir.

Leibniz proclame que cette synthèse du particulier et du général s'effectue dans la personnalité individuelle, s'achève d'une manière bien vivante et unique. La reconnaissance du devenir de l'être, se façonnant mystérieusement, fut arrachée de haute lutte à un schématisme mathématique de la personnalité conçu logiquement comme immuable : la valeur de ce devenir réside justement dans la conscience du perfectionnement possible par l'accomplissement de soi-même. La solution d'un problème d'école sur l'existence, revendiquée par l'atomisme, le mécanisme, l'individualisme et l'universalisme, est niée et changée en une approche progressive du moi. Mais par là une moralité nouvelle est fondée : l'âme ne va plus chercher de règle abstraite hors d'elle-même ; elle ne tend pas non plus vers un but extérieur fixe. Elle ne sort donc en aucun cas de son être, mais au contraire « vient à elle-même ». Et ainsi, on suggère une tout autre image de la « vérité » : elle n'est plus une affirmation logique du vrai et du faux, mais une réponse organique à la question : fécond ou infécond, autonome ou dépendant ?

[...] Une valeur propre est accordée à la vie, en dehors de toutes les lois de la raison. L'homme et le peuple tels qu'ils existent avec leur sang et leurs particularités, incarnent une valeur spécifique, c'est-à-dire un phénomène de nature morale qui ne se perd pas dans le flot d'un prétendu « progrès », mais s'affirme (et avec raison) en tant que forme. Ce phénomène organique est intérieurement conditionné par des valeurs, mais aussi caractérisé par des limites (si l'on peut employer ce mot). On doit l'accepter ou le refuser globalement : la contrainte d'une abstraction détruirait la forme et du même coup, la fécondité. » (3f)

Un paria s'est exclu lui-même d'une des quatre castes et se retrouve donc en dessous de la quatrième caste, dans une sorte de « cinquième caste ». Le troisième et le quatrième états correspondant au règne de la matière et à l'hégémonie des « bourgeois » et des « prolétaires », le cinquième état ne peut voir que l'hégémonie du paria et de ce qui est en dessous de la matière, c'est-à-dire précisément du virtuel. Ceci, à la suite de l'éloignement graduel des civilisations blanches européennes d'un esprit traditionnel aryen qui informa plus ou moins toutes ces civilisations, et dont le mélange racial de leur population a constitué le facteur fondamental de cet éloignement, aboutit à la coupure totale de cet esprit traditionnel et corrélativement à une chute de tension de l'esprit vers le mental, du mental vers le corporel, puis, finalement, du corporel vers le virtuel.

Le paria, séparé de toute forme de vie (3g) au sens supérieur – spirituel –, se trouve toujours davantage contrôlé, la plupart du temps inconsciemment – son positivisme rationaliste (3h) puéril et vaniteux, ainsi que son égalitarisme, qui lui ont été inculqués à dessein, lui en empêchant la compréhension –, par des influences subtiles relevant du domaine infra-rationnel dont les médias (dans la pleine acceptation du terme) (3i) ; l'« éducation » antinationale et anti-aryenne ; un ensemble de mythes anti-aryens galvaniseurs inculqués ; l'explosion des sectes, des courants spiritualistes (3j), des pratiques occultistes ; l'apparition des théories « scientifiques » (4) les plus modernes, de la psychanalyse et ses « sciences

humaines » dérivées dont l'action dissolvante sur la personnalité et excitatrice de forces infra-rationnelles est avérée, en passant par les diverses « philosophies de la vie » exaltant ce qu'il y a d'irrationnel au sein des êtres, jusqu'aux « sciences naturelles », avec leurs méthodes toujours plus analytiques qui permettent de moins en moins de véritablement comprendre notre monde, s'enfonçant toujours davantage dans le détail et en venant à nier l'existence même de la matière ; les innombrables idéologies et superstitions religieuses, philosophiques, scientifiques, économico-socialo-« politiques » anti-aryennes qui n'ont cessé d'essaimer ; l'empoisonnement psychique et physique dû (entre autres) aux produits des « sciences » appliquées et aux divers psychotropes et addictions ; les divertissements qui absorbent de plus en plus l'individu dans un monde virtuel dans lequel il ne différencie plus le réel du virtuel ; le dysgénisme (4a) (4b) ; la promiscuité grandissante avec les « peuples de couleur » (dont font partie les Juifs, en tant que mêlés raciaux d'origine sémite (5)) – sans compter leur contamination « culturelle » immémoriale – ; la « libération » et l'« émancipation » d'une gent féminine qui, de par sa nature, ne peut que servir d'instrument auxdites influences, avec à ses côtés l'ensemble des « hommes » féminins, ont ouvert une brèche à ces influences dans les sociétés blanches européennes.

L'achèvement de la destruction du Blanc dans son âme, quant à lui, a été savamment concocté théoriquement, après la Seconde Guerre mondiale, par des think tank, de nombreux « instituts » et « écoles », comme l'institut Tavistock (5a) et l'école de Francfort (dont tous les membres furent des Juifs) (5b), pour citer les deux plus connus et emblématiques. Il fut planifié par les sociétés secrètes et les sectes para-gouvernementales, puis mis en application par les prétendus « États », les agitateurs, les réformateurs, tout un tas d'associations, d'organisations et les médias. Son financement a été assuré par qui nous savons, quand ce n'est tout simplement pas avec de l'argent public (6).

Le cinquième État voit l'avènement du pseudo-État « managérial » techno-bureaucratique (6a) sous contrôle de la « haute » finance (et de ses organisations) qui exerce le pouvoir occultement (6b), machine imparfaite censée devenir parfaite (6c) ayant réussi à habilement combiner des éléments du capitalisme libéral spéculatif et du communisme (6d). Celui-ci s'est développé en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour en venir à pleinement se concrétiser suite à la perestroïka (qui signifie « restructuration ») ainsi que, simultanément et significativement, à l'apparition d'internet. De plus, il semble que la « haute » finance, c'est-à-dire le pseudo-« gouvernant », va en venir à imposer de plus en plus ce qui a été nommé « algocratie » (6e), en tant que médium par rapport au « gouverné ».

En attendant l'automatisation machinale complète, « [l]e cadre, l'homme qui détient une fonction spéciale dans le travail, devient capital. Il est indispensable parce que sans lui, l'appareillage et l'organisation devraient s'interrompre, parce qu'il surveille, maintient et gouverne le couplage des deux. Il prend les traits du scientifique, du technicien ou du contremaître ; nous le rencontrons dans les administrations, les bureaux, les ateliers, les états-majors, les centrales et aux intersections de l'organisation. Sa tâche consiste à normaliser le régime du travail, et il est à la hauteur de cette tâche car

il est lui-même entièrement assujetti à une norme technique. Les signes graves et mauvais du délabrement, trahissant le collectif technique comme une organisation du manque, sont chez lui particulièrement visibles. [...] [Il] ne possède aucune aptitude à la critique, et on ne saurait non plus l'exiger. Son utilité, sa capacité à être employé dépendent étroitement de ce que, dans tout ce qui dépasse le domaine des fonctions, il soit totalement dépourvu de sens critique. Il n'a pas de vue d'ensemble de la situation, du processus global, de la direction du mouvement. Il perdrait sinon son utilité, il ne serait plus responsable et cesserait d'exercer ses fonctions. Il possède toutes les qualités qui font de lui un contremaître zélé, une intelligence et une objectivité fonctionnelles, des connaissances théoriques et des aptitudes pratiques adéquates. Il est travailleur, sobre et fiable. Serait-il envisageable d'augmenter encore toutes ces qualités, de l'exploiter davantage ? Oui, en le rendant plus machinal. Intégré à la grille d'un concept de temps et d'espace mécanique, pleinement habitué à des procédés mécaniques de travail, il devient encore plus employable, utile, parce que davantage calculable, fiable, infaillible. Il n'atteindra certes pas l'infailibilité mécanique de la machine mais il deviendra un serviteur parfait de la machinerie globale qui dépend de lui. » (6f)

Cet pseudo-État « managérial » techno-bureaucratique sous contrôle de la « haute » finance (et de ses organisations) qui exerce le pouvoir occultement, ne peut que tirer le plus grand avantage du parlementarisme puisque « [l]e caractère le plus remarquable du parlementarisme est le suivant : on élit un certain nombre d'hommes (ou de femmes aussi, depuis quelque temps) ; mettons cinq cents ; et désormais il leur incombe de prendre en toutes choses la décision définitive. Ils sont donc, dans la pratique, le seul gouvernement ; ils nomment bien un cabinet, qui prend aux regards de l'extérieur la direction des affaires de l'État, mais il n'y a là qu'une apparence. En réalité, ce prétendu gouvernement ne peut faire un pas sans être allé au préalable quémander l'agrément de toute l'assemblée. Mais alors on ne pourra le rendre responsable de quoi que ce soit, puisque la décision finale est toujours celle du Parlement, et non la sienne. Il n'est jamais que l'exécuteur de chacune des volontés de la majorité. On ne saurait équitablement se prononcer sur sa capacité politique que d'après l'art avec lequel il s'entend, soit à s'ajuster à l'opinion de la majorité, soit à l'amener à la sienne. Mais de la sorte, il déchoit du rang de véritable gouvernement à celui de mendiant auprès de chaque majorité. Il n'aura plus désormais de tâche plus pressante que de s'assurer de temps en temps l'approbation de la majorité existante, ou bien d'essayer d'en former une nouvelle mieux orientée. Y réussit-il : il lui sera permis de « gouverner » encore quelque temps ; sinon, il n'a plus qu'à s'en aller. La justesse proprement dite de ses vues n'a aucun rôle à jouer là-dedans.

C'est ainsi que toute notion de responsabilité est pratiquement abolie.

On voit très simplement les conséquences de cet état de choses :

Ces cinq cents représentants du peuple, de professions et d'aptitudes diverses, forment un assemblage hétéroclite et bien souvent lamentable. Car, ne croyez nullement que ces élus de la nation sont en même temps des élus de l'esprit ou de la raison. On ne prétendra pas, j'espère, que des hommes d'État naissent par centaines des bulletins de vote d'électeurs qui sont tout plutôt qu'intelligents. On ne saurait assez s'élever contre l'idée absurde que le génie pourrait être le fruit du suffrage universel ! D'abord une nation ne donne un véritable homme d'État qu'aux jours bénis et non pas cent et plus d'un seul coup ; ensuite, la masse est instinctivement hostile à tout génie éminent. On a plus de chances de voir un chameau passer par le trou d'une aiguille que de « découvrir » un grand homme au moyen d'une élection. Tout ce qui a été réalisé d'extraordinaire depuis que le monde est monde l'a été par des actions individuelles. Cependant cinq cents personnes de valeur plus que modeste prennent des décisions relatives aux questions les plus importantes de la nation, et instituent des gouvernements qui doivent ensuite, avant de résoudre chaque question particulière, se mettre d'accord avec l'auguste assemblée ; la politique est donc faite par les cinq cents.

Et le plus souvent il y paraît bien !

Ne mettons même pas en cause le génie des représentants du peuple. Considérons simplement la diversité des problèmes à résoudre, la multiplicité des liens de dépendance mutuelle qui enchevêtrent les solutions et les décisions, et nous comprendrons toute l'impuissance d'un système de gouvernement, qui remet le pouvoir de décision à une réunion plénière de gens dont une infime partie seulement possède les connaissances et l'expérience requises pour traiter la question envisagée. C'est ainsi que les affaires économiques les plus importantes seront traitées sur un forum où il ne se trouvera pas un membre sur dix ayant fait jadis de l'économie politique. Cela revient à remettre la décision finale sur un sujet donné, aux mains de gens qui n'en ont pas la moindre idée.

Et il en est de même pour toutes les questions. C'est toujours une majorité d'impuissants et d'ignorants qui fait pencher la balance, étant donné que la composition de l'assemblée ne varie pas, alors que les problèmes à traiter touchent à tous les domaines de la vie publique : cela devrait supposer un continuel roulement des députés appelés à en discuter et à en décider. Car il est impossible de laisser les mêmes gens traiter, par exemple, une question d'intérêts commerciaux et une question de politique générale. Il faudrait qu'ils fussent tous des génies universels comme il s'en révèle un en plusieurs siècles. Hélas ce ne sont, le plus souvent, pas même des as, mais des dilettantes bornés, surfaits et remplis d'eux-mêmes, un demi-monde intellectuel de la pire espèce. D'où la légèreté souvent incroyable avec laquelle ces messieurs parlent et concluent sur des sujets que les plus grands esprits ne traiteraient, eux-mêmes, qu'en y réfléchissant longuement. On les voit prendre des mesures de la plus haute importance pour l'avenir de tout un État, voire d'une nation, comme s'il y avait sur la table une partie de tarots ou « d'idiot », et non pas le sort d'une race.

On serait mal fondé à croire que chaque député d'un tel Parlement prend toujours de lui-même ses responsabilités d'un cœur aussi léger.

Non, absolument pas. Au contraire, ces errements, en obligeant certains députés à prendre position sur des questions qui leur échappent, affaiblissent peu à peu leur caractère. Car pas un n'aura le courage de déclarer : « Messieurs, je crois que nous ne comprenons rien à cette affaire. Tout au moins en ce qui me concerne. » D'ailleurs, cela n'y changerait rien, d'abord parce que cette droiture demeurerait incomprise, ensuite parce qu'on saurait bien empêcher l'honnête bourrique de « gâcher ainsi le métier ». Qui connaît les hommes comprendra que, dans une aussi illustre société, chacun ne tient pas à être le plus bête, et que, dans ce milieu, loyauté égale bêtise.

Ainsi un député qui aura commencé par être à peu près honnête, s'engagera nécessairement dans la voie du mensonge et de la tromperie. La certitude même que l'abstention d'un seul ne changera rien à rien, tue tout sentiment d'honnêteté qui pourrait encore subsister chez l'un ou chez l'autre. Finalement, chacun se persuade que personnellement il n'est pas, il s'en faut, le plus incapable du lot, et que sa collaboration évite encore un mal plus grand.

On objectera sans doute que, s'il est vrai que chaque député en particulier ne possède pas une compétence s'étendant à toutes les questions, du moins il vote avec son parti, qui guide ses actes politiques ; or, le parti a ses comités, qui sont éclairés de manière plus que suffisante par des experts.

L'argument paraît valable au premier abord. Mais alors une autre question se pose : pourquoi élit-on cinq cents personnes, quand quelques-unes seulement ont assez de sagesse et de savoir pour prendre position sur les sujets les plus importants ?

Oui, c'est précisément là le fond de la question.

Notre parlementarisme démocratique actuel ne cherche nullement à recruter une assemblée de sages, mais bien plutôt à rassembler une troupe de zéros intellectuels, dont la conduite, dans une direction déterminée, sera d'autant plus facile que chaque élément en est plus borné. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut faire une « politique de partis » dans le mauvais sens actuel de cette expression. Mais c'est aussi le seul moyen à employer pour que celui qui tire les ficelles puisse rester prudemment en arrière, sans être

jamais amené à prendre de responsabilités. De la sorte, toute décision néfaste au pays ne sera pas mise sur le compte d'un coquin connu de chacun, mais sur les épaules de tout un parti.

Ainsi disparaît pratiquement toute responsabilité, car celle-ci peut bien être mise à la charge d'une personne déterminée, non d'un groupe parlementaire de bavards. En conséquence, le régime parlementaire ne peut plaire qu'à des esprits sournois, redoutant avant tout d'agir au grand jour. Il sera toujours abhorré de tout homme propre et droit, ayant le goût des responsabilités (6g). » (6h)

« [P]ersonne, dans l'état présent du monde occidental, ne se trouve plus à la place qui lui convient normalement en raison de sa nature propre ; c'est ce qu'on exprime en disant que les castes n'existent plus, car la caste, entendue dans son vrai sens traditionnel, n'est pas autre chose que la nature individuelle elle-même, avec tout l'ensemble des aptitudes spéciales qu'elle comporte et qui prédisposent chaque homme à l'accomplissement de telle ou telle fonction déterminée. Dès lors que l'accession à des fonctions quelconques n'est plus soumise à aucune règle légitime, il en résulte inévitablement que chacun se trouvera amené à faire n'importe quoi, et souvent ce pour quoi il est le moins qualifié ; le rôle qu'il jouera dans la société sera déterminé, non pas par le hasard, qui n'existe pas en réalité, mais par ce qui peut donner l'illusion du hasard, c'est-à-dire par l'enchevêtrement de toutes sortes de circonstances accidentelles ; ce qui y interviendra le moins, ce sera précisément le seul facteur qui devrait compter en pareil cas, nous voulons dire les différences de nature qui existent entre les hommes. La cause de tout ce désordre, c'est la négation de ces différences elles-mêmes, entraînant celle de toute hiérarchie sociale ; et cette négation, d'abord peut-être à peine consciente et plus pratique que théorique, car la confusion des castes a précédé leur suppression complète, ou, en d'autres termes, on s'est mépris sur la nature des individus avant d'arriver à n'en plus tenir aucun compte, cette négation, disons-nous, a été ensuite érigée par les modernes en pseudo-principe sous le nom d'« égalité ». Il serait trop facile de montrer que l'égalité ne peut exister nulle part, pour la simple raison qu'il ne saurait y avoir deux êtres qui soient à la fois réellement distincts et entièrement semblables entre eux sous tous les rapports ; et il ne serait pas moins facile de faire ressortir toutes les conséquences absurdes qui découlent de cette idée chimérique, au nom de laquelle on prétend imposer partout une uniformité complète, par exemple en distribuant à tous un enseignement identique, comme si tous étaient pareillement aptes à comprendre les mêmes choses, et comme si, pour les leur faire comprendre, les mêmes méthodes convenaient à tous indistinctement. On peut d'ailleurs se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'« apprendre » que de « comprendre » vraiment, c'est-à-dire si la mémoire n'est pas substituée à l'intelligence dans la conception toute verbale et « livresque » de l'enseignement actuel, où l'on ne vise qu'à l'accumulation de notions rudimentaires et hétéroclites, et où la qualité est entièrement sacrifiée à la quantité, ainsi que cela se produit partout dans le monde moderne pour des raisons que nous expliquerons plus complètement par la suite : c'est toujours la dispersion dans la multiplicité.

[...] [L]a négation de toute vraie hiérarchie [fait que] dans le présent état de choses, non seulement un homme ne remplit sa fonction propre qu'exceptionnellement et comme par accident, alors que c'est le cas contraire qui devrait normalement être l'exception, mais encore il arrive que le même homme soit appelé à exercer successivement des fonctions toutes différentes, comme s'il pouvait changer d'aptitudes à volonté. Cela peut sembler paradoxal à une époque de « spécialisation » à outrance, et pourtant il en est bien ainsi, surtout dans l'ordre politique ; si la compétence des « spécialistes » est souvent fort illusoire, et en tout cas limitée à un domaine très étroit, la croyance à cette compétence est cependant un fait, et l'on peut se demander comment il se fait que cette croyance ne joue plus aucun rôle quand il s'agit de la carrière des hommes politiques, où l'incompétence la plus complète est rarement un obstacle. Pourtant, si l'on y réfléchit, on s'aperçoit aisément qu'il n'y a là rien dont on doive s'étonner, et que ce n'est en somme qu'un résultat très naturel de la conception « démocratique », en vertu de laquelle le pouvoir vient d'en bas et s'appuie essentiellement sur la majorité, ce qui a nécessairement pour corollaire l'exclusion de toute véritable compétence, parce que la compétence est toujours une supériorité au moins relative et ne peut être que l'apanage d'une minorité.

[...] L'argument le plus décisif contre la « démocratie » se résume en quelques mots : le supérieur ne peut émaner de l'inférieur, parce que le « plus » ne peut pas sortir du « moins » ; cela est d'une rigueur mathématique absolue, contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

[...] Il est trop évident que le peuple ne peut conférer un pouvoir qu'il ne possède pas lui-même ; le pouvoir véritable ne peut venir que d'en haut, et c'est pourquoi, disons-le en passant, il ne peut être légitimé que par la sanction de quelque chose de supérieur à l'ordre social, c'est-à-dire d'une autorité spirituelle ; s'il en est autrement, ce n'est plus qu'une contrefaçon de pouvoir, un état de fait qui est injustifiable par défaut de principe, et où il ne peut y avoir que désordre et confusion. Ce renversement de toute hiérarchie commence dès que le pouvoir temporel veut se rendre indépendant de l'autorité spirituelle, puis se la subordonner en prétendant la faire servir à des fins politiques ; il y a là une première usurpation qui ouvre la voie à toutes les autres.

[...] Si l'on définit la « démocratie » comme le gouvernement du peuple par lui-même, c'est là une véritable impossibilité, une chose qui ne peut pas même avoir une simple existence de fait, pas plus à notre époque qu'à n'importe quelle autre ; il ne faut pas se laisser duper par les mots, et il est contradictoire d'admettre que les mêmes hommes puissent être à la fois gouvernants et gouvernés, parce que, pour employer le langage aristotélicien, un même être ne peut être « en acte » et « en puissance » en même temps et sous le même rapport. Il y a là une relation qui suppose nécessairement deux termes en présence : il ne pourrait y avoir de gouvernés s'il n'y avait aussi des gouvernants, fussent-ils illégitimes et sans autre droit au pouvoir que celui qu'ils se sont attribué eux-mêmes ; mais la grande habileté des dirigeants, dans le monde moderne, est de faire croire au peuple qu'il se gouverne lui-même ; et le peuple se laisse persuader d'autant plus volontiers qu'il en est flatté et que d'ailleurs il

est incapable de réfléchir assez pour voir ce qu'il y a là d'impossible. C'est pour créer cette illusion qu'on a inventé le « suffrage universel » : c'est l'opinion de la majorité qui est supposée faire la loi ; mais ce dont on ne s'aperçoit pas, c'est que l'opinion est quelque chose que l'on peut très facilement diriger et modifier ; on peut toujours, à l'aide de suggestions appropriées, y provoquer des courants allant dans tel ou tel sens déterminé ; nous ne savons plus qui a parlé de « fabriquer l'opinion », et cette expression est tout à fait juste, bien qu'il faille dire, d'ailleurs, que ce ne sont pas toujours les dirigeants apparents qui ont en réalité à leur disposition les moyens nécessaires pour obtenir ce résultat. Cette dernière remarque donne sans doute la raison pour laquelle l'incompétence des politiciens les plus « en vue » semble n'avoir qu'une importance très relative ; mais, comme il ne s'agit pas ici de démonter les rouages de ce qu'on pourrait appeler la « machine à gouverner », nous nous bornerons à signaler que cette incompétence même offre l'avantage d'entretenir l'illusion dont nous venons de parler : c'est seulement dans ces conditions, en effet, que les politiciens en question peuvent apparaître comme l'émanation de la majorité, étant ainsi à son image, car la majorité, sur n'importe quel sujet qu'elle soit appelée à donner son avis, est toujours constituée par les incompetents, dont le nombre est incomparablement plus grand que celui des hommes qui sont capables de se prononcer en parfaite connaissance de cause.

[...] [S]i l'on prenait ce mot d'« individualisme » dans son acception la plus étroite, on pourrait être tenté d'opposer la collectivité à l'individu, et de penser que des faits tels que le rôle de plus en plus envahissant de l'État et la complexité croissante des institutions sociales sont la marque d'une tendance contraire à l'individualisme. En réalité, il n'en est rien, car la collectivité, n'étant pas autre chose que la somme des individus, ne peut être opposée à ceux-ci, pas plus d'ailleurs que l'État lui-même conçu à la façon moderne, c'est-à-dire comme simple représentation de la masse, où ne se reflète aucun principe supérieur ; or c'est précisément dans la négation de tout principe supra-individuel que consiste véritablement l'individualisme tel que nous l'avons défini. Donc, s'il y a dans le domaine social des conflits entre diverses tendances qui toutes appartiennent également à l'esprit moderne, ces conflits ne sont pas entre l'individualisme et quelque chose d'autre, mais simplement entre les variétés multiples dont l'individualisme lui-même est susceptible ; et il est facile de se rendre compte que, en l'absence de tout principe capable d'unifier réellement la multiplicité, de tels conflits doivent être plus nombreux et plus graves à notre époque qu'ils ne l'ont jamais été, car qui dit individualisme dit nécessairement division ; et cette division, avec l'état chaotique qu'elle engendre, est la conséquence fatale d'une civilisation toute matérielle, puisque c'est la matière elle-même qui est proprement la racine de la division et de la multiplicité.

[...] Seulement, comme l'égalité est impossible en fait, et comme on ne peut supprimer pratiquement toute différence entre les hommes, en dépit de tous les efforts de nivellement, on en arrive, par un curieux illogisme, à inventer de fausses élites [occultes, celles du « Cinquième État »], d'ailleurs multiples, qui prétendent se substituer à la seule élite réelle ; et ces fausses élites sont basées sur la considération de supériorités quelconques, éminemment relatives et contingentes, et toujours d'ordre

purement matériel. On peut s'en apercevoir aisément en remarquant que la distinction sociale qui compte le plus, dans le présent état de choses, est celle qui se fonde sur la fortune, c'est-à-dire sur une supériorité tout extérieure et d'ordre exclusivement quantitatif, la seule en somme qui soit conciliable avec la « démocratie », parce qu'elle procède du même point de vue. » (6i)

2) La Révolution antichrétienne ?

Historiquement, la subversion remonte à des temps immémoriaux, mais l'on peut affirmer sans se tromper que la révolution bourgeoise de 1789 en constitue une des phases les plus cruciales.

En effet, depuis cette révolution, si les oripeaux du christianisme que sont la superstition, la foi, la théologie, la mythologie, le mysticisme, les rites, les cérémonies, etc. ne cessèrent certes de perdre du terrain, son aspect dogmatique ne cessa de s'imposer en ce qui le concerne, à tel point que des courants dits du « christianisme athée » ou de l'« athéisme chrétien » sont en train de se former un peu partout en « Occident ». Ce sont la superstition, la foi, la théologie, la mythologie, le mysticisme, les rites, les cérémonies, etc. qui par leur côté mystérieux ont toujours eu le dessus chez le « bon peuple », pas les pseudo-principes dogmatiques. Or, de ces pseudo-principes dogmatiques, le « bon peuple » en connaissait quand même les principaux et les interprétait d'innombrables façons fréquemment contradictoires justement par l'utilisation de la théologie et de tous les autres oripeaux du christianisme (7). Une fois la théologie et les autres oripeaux « disparus », il ne resta plus que ces principaux pseudo-principes dogmatiques qui passèrent à un état latent, dans l'inconscient collectif, pas seulement du « bon peuple », mais de tout le monde, de sorte que ceux-ci parurent au fur et à mesure que le temps passa aussi naturels qu'il se peut. Une cristallisation de ces pseudo-principes dogmatiques s'opéra dans l'inconscient collectif, dont le condensé n'est rien d'autre que la sainte trinité de la franc-maçonnerie et de la République « française » : la liberté (7a), l'égalité (7b) et la fraternité – le crédo du prétendu « droit naturel ». En effet, si le triptyque « Liberté, égalité, fraternité » est certes maçonnique (7c), il est également aux fondements du judéo-christianisme puisque « C'est pour la liberté que Christ nous a affranchis. » (7d), « Que votre abondance donc supplée maintenant à leur indigence, afin que leur abondance serve aussi à votre indigence, et qu'ainsi il y ait de l'égalité. » (7e), « Mais vous, ne vous faites pas appeler « Maître ». En effet, vous avez un seul Maître et vous êtes tous frères. » (7f). De plus, la laïcité est également d'origine chrétienne (7g).

Cette République constitue en prime la première apparition d'un « gouvernement » de tendance communiste dans l'Europe blanche. Quant à ce que ces pseudo-principes sont réellement, nous précisons que la liberté, le refus de la reconnaissance de et de la conformation à sa propre nature et le déchaînement anarchique du « fais ce que tu veux », comme le prêchait le Sémite Saint-Augustin, est

une parodie de ce qu'est être libre, se conformer à sa nature et s'accomplir tel quel dans une société organique. L'égalité, le traitement de l'ensemble des êtres comme de simples unités arithmétiques, une parodie du traitement égal devant la loi des hommes d'une même caste. La fraternité (universelle), la confusion d'individus mus par des forces inconciliables, une parodie de l'esprit fraternel qui existe entre des hommes partageant une origine commune et une même nature. De là découlent les applications dissolvantes de ces concepts d'origine asiatique (dans cet essai, « asiatique » signifie « jaune et sémite »), véritables parodies de ce dont il s'agissait réellement dans les sociétés fondamentalement aryennes, dont la finalité est l'avènement de l'« homme nouveau » du judéo-christianisme : « Mais vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris Christ, si du moins vous l'avez entendu, et si, conformément à la vérité qui est en Jésus, c'est en lui que vous avez été instruits à vous dépouiller, eu égard à votre vie passée, du vieil homme qui se corrompt par les convoitises trompeuses, à être renouvelés dans l'esprit de votre intelligence, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté que produit la vérité. » (7h)

Pour terminer, il convient de surcroît de préciser que les fondements de l'Évangile de la Déclaration des Droits de l'Homme sont issus d'une sécularisation des enseignements du judéo-christianisme, en particulier de ceux qui se trouvent dans la Bible (7i), et mettent ainsi à exécution la promesse de l'extension de la loi juive aux non juifs : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les prophètes [l'Ancien Testament] ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. » (7j) ; ce qui est confirmé par le Père de l'Église Irénée de Lyon pour qui « la Loi [l'Ancien Testament] [...] conduit graduellement l'humanité à la plénitude du Testament Nouveau. » (7k) (7l)

Partant de là, il n'est pas étonnant que « [l']Église catholique elle-même a suivi cet ordre d'idées, non sans raison et sur un plan polémique, pour s'opposer au principe de la pure souveraineté politique au nom des « droits naturels de l'homme », qui s'identifient plus ou moins, sous leur forme moderne, aux « immortels principes » jacobins de 1789. L'Église a souvent été la gardienne et la vengeresse du [prétendu] droit naturel, pour s'arroger justement une position supérieure à celle de l'État. » (7m)

Quant à Adam Weishaupt, fondateur de la secte des Illuminés de Bavière, à propos duquel glosent tant de judéo-chrétiens, n'a-t-il pas déclaré que « Jésus de Nazareth, le Grand Maître de notre ordre, apparut à une époque où le monde était dans le plus grand désordre, et parmi un peuple qui pendant longtemps avait gémi sous le joug de l'esclavage. Il leur enseigna la raison. Pour être plus efficace, il s'aide de la religion – d'opinions qui avaient cours – et d'une manière très intelligente, il combina sa doctrine secrète à la religion populaire, et aux coutumes qui étaient à sa portée. Il enveloppa ses enseignements dans celles-ci – il enseigna par paraboles. Jamais aucun prophète ne mena les hommes si aisément et avec autant d'assurance sur le chemin de la liberté. Il dissimula la signification précieuse et les conséquences de sa doctrine ; mais les dévoila entièrement à quelques élus. Il parle d'un royaume du juste et du fidèle : le royaume de son Père, dont nous sommes également les fils. Permettez-nous de

considérer la liberté et l'égalité comme les grands buts de sa doctrine, et la moralité comme la manière d'y arriver, et tout dans le Nouveau Testament sera compréhensible ; et Jésus apparaîtra comme le rédempteur des esclaves. L'homme a chuté de la condition de liberté et d'égalité, l'état de pure Nature. Il est subordonné à l'esclavage civil, provenant des vices de l'homme. C'est la chute, et le péché originel. Le royaume de grâce est cette restauration qui peut être engendrée par l'illumination et une juste moralité. C'est la nouvelle naissance. Quand l'homme vit sous un gouvernement, il est déchu, sa valeur a disparu, et sa nature est ternie. En maîtrisant nos passions, ou limitant leur désir, nous pouvons recouvrer une grande part de notre valeur originelle, et vivre dans un état de grâce. Ainsi est la rédemption de l'homme – c'est l'accomplissement par la moralité ; et quand cela est répandu à travers le monde, nous avons le royaume du juste.

Mais hélas! la tâche d'auto-formation était trop dure pour les sujets de l'empire romain, corrompus par tous les types de débauche. Quelques élus reçurent secrètement la doctrine, et elle nous a été transmise (mais fréquemment presque ensevelie sous des scories d'inventions humaines) par les francs-maçons. » (7n)

« La franc-maçonnerie est du christianisme dissimulé. » (7o)

Et en effet, les judéo-chrétiens furent les premiers à s'appeler « illuminés » : « Baptisés, nous sommes illuminés ; illuminés, nous sommes faits enfants de Dieu ; enfants de Dieu, nous devenons parfaits ; parfaits, nous devenons immortels. [...] Plusieurs noms distinguent cette opération divine et mystérieuse. On l'appelle grâce, illumination, perfection, baptême. Baptême, parce qu'elle efface et lave nos péchés ; grâce, parce qu'elle nous remet les peines que nos péchés méritent ; illumination, parce qu'elle nous fait voir cette lumière sainte et salutaire au travers de laquelle nous apercevons les choses divines ; perfection, parce qu'il ne manque rien à celui qui la reçoit. » (7p). Le terme φωτισθέντας, photisthentas (être éclairé, de photízo, lumière) ne se trouve pas dans la littérature grecque des débuts, c'est-à-dire dans la littérature homérique, pas même chez Platon et Aristote, au sens figuré. Sa première apparition, au sens figuré, se trouve dans Hébreux 6:4, tandis que la première apparition de φωτίζω (photízo), toujours dans ce sens, se trouve dans Luc 11:36 ; Apocalypse 18:1 ; 21:23 ; dans le sens d'illuminer spirituellement dans Jean 1:9 ; Éphésiens 1:18 ; 3:9 ; Hébreux 6:4 ; 10:32 ; dans le sens de révéler dans 1 Corinthiens 4:5 ; 2 Timothée 1:10. Selon certains exégètes, photisthentas signifie simplement « (Vous) avez entendu et cru l'évangile ».

Sans compter que tout comme les francs-maçons, « les chrétiens se réunissaient en secret dans de grandes salles qu'on appelait cénacles, parce qu'on y célébrait la cène, et qu'on y mangeait ensemble ; quelquefois c'était dans des lieux souterrains, qu'on appelait criptes, du mot grec κρύπτεσ, lieu caché. »

(7q), afin de fomenter « une conjuration impie, qu'ils cimentent dans leurs assemblés nocturnes, non par des sacrifices, mais par des sacrilèges, des jeûnes solennels et d'horribles festins ! Race ténébreuse qui fuit la lumière, muette en public, bavarde dans les coins, méprisant les temples comme les sépulcres, blasphémant les dieux, se moquant des choses saintes. Ils se reconnaissent à des signes secrets. » (7r)

En ce qui concerne la prétendue « communauté universelle », principal objectif politique et social d'Adam Weishaupt et de sa secte, elle fut de tout temps prêchée et mise en place par les judéo-chrétiens (7s).

3) Machine, linéarité, virtualité et règne de la quantité

Ces concepts, abstractions, pseudo-principes et mythes « modernes » furent à l'avant-garde de l'empoisonnement psychique moderne des peuples blancs européens. Ils servirent de support intellectuel à des influences dissolvantes et, in fine, virtualisantes.

L'émergence de la virtualité se traduit dans les faits par un monde où tout devient virtuel et donc où tout se « volatilise », un monde où cette désintégration ultime a pour conséquence la disparition de la vie sous ses formes spirituelle, mentale et biologique. Un monde où tout est remplacé par la machine (8) et où ce qui est le plus superficiel est simulé artificiellement et imparfaitement par des ordinateurs dont la puissance de calcul – et donc la capacité à traiter sur un intervalle de temps quantitatif donné une information réduite à une quantité pure – est sans cesse croissante, ce qui se rapporte à proprement parler au règne de la quantité.

« Nous disions qu'il y a tendance à uniformiser non seulement les individus humains, mais aussi les choses ; si les hommes de l'époque actuelle se vantent de modifier le monde dans une mesure de plus en plus large, et si effectivement tout y devient de plus en plus « artificiel », c'est surtout dans ce sens qu'ils entendent le modifier, en faisant porter toute leur activité sur un domaine aussi strictement quantitatif qu'il est possible. Du reste, dès lors qu'on a voulu constituer une science toute quantitative, il est inévitable que les applications pratiques qu'on tire de cette science revêtent aussi le même caractère ; ce sont ces applications dont l'ensemble est désigné, d'une façon générale, par le nom d'« industrie », et l'on peut bien dire que l'industrie moderne représente, à tous égards, le triomphe de la quantité, non seulement parce que ses procédés ne font appel qu'à des connaissances d'ordre quantitatif, et parce que les instruments dont elle fait usage, c'est-à-dire proprement les machines, sont établis d'une façon telle que les considérations qualitatives y interviennent aussi peu que possible, et

que les hommes qui les mettent en œuvre sont réduits eux-mêmes à une activité toute mécanique, mais encore parce que, dans les productions mêmes de cette industrie, la qualité est entièrement sacrifiée à la quantité. » (8a)

D'ailleurs, tandis que le monde traditionnel aryen, là où l'économie était reléguée à un rôle secondaire (9) et avait en fait une tout autre signification (10) – en effet, ce dont il s'agit de nos jours n'est en aucun cas une véritable économie se fondant sur un authentique régime de propriété, mais (la gestion d') un simple processus croissant de consommation et de production à perte, par l'entremise d'une organisation technique du travail et d'un appareillage machinique couplés, dans un collectif technique, d'articles standardisés de consommation, détruisant la véritable propriété (10a) –, connaissait l'outil – source de l'artisanat – qui est intrinsèquement fini, achevé, qualitatif et pouvait représenter une œuvre d'art, comme un bouclier – tel le bouclier d'Achille – par exemple (ce qui souligne l'unicité entre l'artisanal, l'artistique, le spirituel et le pratique [ici l'action guerrière] dans le monde aryen), le monde « moderne » (11) ne connaît plus que la machine – origine de l'industrie, et donc de la destruction de l'artisanat – qui, elle, est toujours vouée à être modifiée, « améliorée », n'est jamais finie, évolue indéfiniment et se rapproche toujours plus du quantitatif de par le fait qu'elle devient toujours davantage une machine à mesurer, à calculer. En conséquence, ce qu'il y a de remarquable est qu'elle est ce qui se prête le mieux au « Progrès » scientifique, aux révolutions industrielles et technologiques et in fine à la puissance « démonique » de l'économie. Là où l'outil était une extension de l'homme, c'est l'homme qui est devenu une extension de la machine, avant de devenir machine lui-même avec le « transhumanisme » (12). À ce propos, la virtualisation s'accorde extrêmement bien avec la puissance « démonique » de l'économie dans le sens où les gadgets informatiques, qu'ils soient matériels ou logiciels, sont ceux qui dans l'industrie se multiplient indéfiniment le plus vite, pour le plus grand plaisir du « bon peuple », à tel point que les entreprises les plus riches et prospères dans le monde sont en train de devenir celles d'informatique (13). Le logiciel contribue extraordinairement à la croissance économique car une fois les phases de conception, de réalisation et de tests complétées, il n'y a quasiment pas de coûts de production et peu de distribution, les seuls étant les corrections de bugs, les améliorations.

Le développement tératologique des sous-produits de la « science » appliquée – développement anarchique ne suivant aucun principe si ce n'est de servir boulimiquement de « relais de croissance » à une économie se virtualisant – va de pair avec la progression parasitaire d'un secteur tertiaire improductif se virtualisant, au détriment des secteurs du primaire et du secondaire, se robotisant. De plus, il entraîne une simplification pernicieuse des métiers du primaire et du secondaire ainsi qu'une complication néfaste – une cérébralisation mortifère – de ceux du tertiaire, dans le sens où cela mène à une déqualification et une dévaluation des métiers dits manuels et à une survalorisation de ceux dits intellectuels. Par ailleurs, le progrès technologique, en « rationalisant » et en automatisant tout, accroît le chômage – accroissement qui est renforcé par le fait que le progrès technologique est également la source même du chômage structurel et contribue énormément au chômage conjoncturel, ainsi que, plus

généralement, à tous les genres de chômages, à moins qu'on considère que « le travail dur et salissant que l'homme doit accomplir ne diminue pas, puisque les fosses à ordures et les cloaques ne se raréfient pas en ce monde. Le travail manuel ne décroît absolument pas avec le progrès de la mécanique, mais augmente. Et puisqu'il est au service de la mécanique, sa nature s'en trouve transformée. Tout part de la main et y revient. La mécanique y trouve son origine et est contrôlée par elle. Même l'automate le plus artificiel et le mieux conçu n'offre guère de répit à nos mains et ne s'y substitue pas, car il n'est pas un appareil isolé travaillant pour lui-même, mais le composant d'une gigantesque machinerie technique dont le perfectionnement incessant va de pair avec un accroissement de la quantité de travail. Quiconque exige que tout travail qui peut être réalisé mécaniquement le soit, ne peut invoquer la mécanisation pour alléger le travail de l'ouvrier. Elle n'augmente pas seulement le mouvement mécanique et la consommation liée à ce mouvement, mais également la quantité de travail. » (13a) – et génère de plus en plus d'inégalités financières, économiques et sociales en tendant à enrichir toujours plus une petite minorité (relativement à la grande majorité) et à appauvrir toujours davantage une grande majorité (relativement à la petite minorité), favorisant ainsi l'apparition du communisme (dans un collectif technique), bien que ladite richesse soit souvent sans cesse plus illusoire, car toujours davantage composée de monnaie virtuelle et de « placements », et non constituée par une authentique propriété (13b).

En effet, dès que la cloche, puis l'horloge mécanique, eurent participé à l'organisation du travail, il se trouva qu'« [a]utour du temps du travail le conflit [fut] plus directement social. Il relève de la lutte des classes. Cloches de travail et horloges mécaniques sont au pouvoir des bourgeois des villes, des donneurs d'ouvrages, nous dirions des patrons. Contre ces nouveaux mesureurs du temps, contre cette nouvelle mesure du temps, les travailleurs cherchent à se défendre, se révoltent. Mais le mouvement ne prend pas la forme sauvage de la destruction des instruments de domination. C'est à coups de grèves, la lutte pour la diminution de la longueur de la journée de travail ou parfois, inversement, la lutte pour l'autorisation de pouvoir gagner davantage en travaillant de nuit. Les patrons répliquent à coups d'amendes. Dans d'autres cas, la lutte prend la forme du retard au travail, de toutes sortes de formes passives de lutte contre le temps imposé du travail, comparables aux formes de résistance passive des serfs sur les domaines seigneuriaux. La plus répandue de ces formes de lutte autour du temps de travail, la revendication de la diminution de la durée du travail, annonce les luttes des travailleurs modernes. » (13c)

« Les banquiers, hommes d'affaires aux méthodes capitalistes, maintenaient en servitude la majorité des 30 000 travailleurs de l'industrie textile florentine auxquels tous les droits professionnels et politiques étaient refusés. La main-d'œuvre au XIV^e siècle fut aussi impitoyablement exploitée par le patronat que le sera, au XIX^e siècle, le prolétariat d'Europe et des États-Unis. Arnold Hauser dans son livre *Social History of Art* écrit que : « L'accroissement de la production exigea l'exploitation intensive de la main d'œuvre, la fragmentation poussée du travail et la mécanisation des méthodes en usage ; ceci veut dire, non seulement l'utilisation de machines, mais aussi la dépersonnalisation du travail de

l'ouvrier, estimé en fonction de son seul rendement. Rien n'illustre mieux la philosophie économique de l'âge nouveau que cette conception matérialiste qui évalue l'homme en terme de production et la production en fonction de sa valeur marchande. En un mot, c'est faire de l'ouvrier un simple chaînon dans un engrenage complexe d'investissements, de revenus financiers, de risques de profits et pertes, de capitaux et d'obligations. »

La division du travail fut poussée au maximum : produire une pièce de drap nécessitait 26 manipulations différentes, exécutées chacune par un ouvrier spécialisé. Le travail à la chaîne, tel qu'il est pratiqué au XXe siècle, réduit l'ouvrier à n'être que le rouage d'une machine et lui retire même la possibilité de voir le produit fini, résultat de son travail. Les tisserands florentins étaient aliénés pour les mêmes raisons et ils l'étaient d'autant plus que l'entrepreneur qui les employait leur refusait le droit de s'affilier à des associations dont il craignait la puissance – en connaissance de cause puisque la bourgeoisie capitaliste qui dominait les affaires florentines détenait d'associations et de guildes semblables une grande partie de son pouvoir.

Pour conserver le contrôle de ce prolétariat urbain, les patrons florentins du XIVe siècle recoururent souvent, à l'exemple des patrons flamands du XIIIe siècle, à des méthodes non moins contestables que celles des industriels anglais du XIXe siècle. Ils employèrent, par exemple, le verlag system ou truck-system, un système de paiement des salaires en nature qui enchaînait littéralement l'ouvrier à sa tâche puisqu'il devait rembourser en heures de travail les avances de marchandises ou les prêts d'argent, estimés souvent à une valeur bien supérieure à leur valeur réelle. « Au XIIIe siècle le verlag system est entièrement formé en Flandre ; il s'installera un peu plus tard à Florence, en Angleterre [et] en Allemagne méridionale. »

La main d'œuvre représentait une fraction importante (60%) du prix de revient final des draps. Or, l'importation de la laine étant aux mains des banquiers et de leurs agents, le prix de vente du drap dépendant de la loi du marché, les industriels florentins n'avaient qu'une seule façon d'augmenter leur marge bénéficiaire : payer aux ouvriers le salaire le plus bas.

Contre les décisions arbitraires affectant leurs salaires, les ouvriers n'avaient aucun recours ni aucun droit. Si des inspecteurs venaient régulièrement s'assurer de l'application du règlement, ils n'étaient pas habilités à recevoir des plaintes. En revanche, les guildes auxquelles étaient affiliés les industriels avaient leurs propres officiers et leurs propres prisons pour châtier tout travailleur récalcitrant. » (13d)

Partant de là, « [l]a force du Manifeste repose sur la méthode dialectique qui met l'exploiteur en pleine lumière. En revanche, il tait, il ne souffle mot du principe de l'exploitation. Celui-ci est mécanique et réside dans la formation inlassable de méthodes de travail dont la seule et unique rationalité provient du processus d'exploitation lui-même, c'est-à-dire, eu égard aux substrats nécessaires, à l'hypokeimenon [mot grec issu de la métaphysique d'Aristote, signifiant littéralement « ce qui gît en-dessous, support, substrat », et que l'on traduit traditionnellement par « substance »] du processus, de cette déprédation aveugle et sans réserve. Pourquoi le Manifeste communiste tait-il ce principe de l'exploitation ? Parce qu'il a la ferme volonté de le reprendre à son compte, de le renforcer, de le conduire à ses ultimes conséquences. Le communisme a beaucoup appris de son frère capitaliste et n'est pas allé en vain à son école. Il reprend le collectif technique encore inachevé du capitaliste avec l'intention de le perfectionner. Il ne dissimule pas son admiration pour les débuts fructueux du capitalisme machinique. [...] Cette admiration naïve ne sera pas partagée par celui qui ne se contente pas de l'étude de la machinerie et de son efficacité mais pénètre jusqu'au cœur des inventions, à savoir l'homme qui en devient l'objet. Il ne se laissera pas abuser par les rubriques « production », « force de production », « produit », mais reconnaîtra la direction prise par le collectif technique.

Le Manifeste fait déjà remarquer que le capitaliste de la machine n'occupe pas « une position personnelle, mais encore une position sociale », que le capital est « un produit collectif », un pouvoir non pas personnel mais social. Pour le dire plus précisément, le capitalisme machinique appartient déjà au domaine du collectif technique, il en est le commencement historique, subordonné à un nouveau concept de force. Sa propriété est devenue factice. Nulle trace dans le Manifeste d'une quelconque compréhension des lois régissant un véritable ordre de la propriété. Il ignore que la suppression qu'il exige de la propriété privée ne donne pas naissance à la propriété « sociale » et entraîne celle de la société, de la nation, de l'État. La spécificité de la situation historique réside justement en l'inexistence d'un pouvoir légitime susceptible de créer une nouvelle propriété publique. Le Manifeste peut provoquer et contribuer au passage de la propriété privée et publique dans l'organisation consommatrice du collectif technique. Ni le capitalisme machinique ni le marxisme machinique ne parviennent à créer la propriété étatique. » (13e)

« Le machinisme n'est-il pas issu du régime de la propriété ? Certes, mais il s'en détache et se retourne contre lui. Il ne peut se déployer à l'intérieur de ce régime, ni avec lui, parce que celui-ci a pour limite celle des choses dont le dominium dépend. C'est précisément parce que la propriété est la domination juridique complète du propriétaire sur une chose que la limite de cette dernière ressort si nettement. Les frontières entre propriétés se manifestent clairement car le dominium plenum accorde au propriétaire l'autorité exclusive. Si le pouvoir dont dispose le propriétaire est interrompu de l'extérieur, les limites des choses se brouillent. Dans un régime intact de la propriété, toute modification des limites entre les choses doit être fixée par un contrat de propriétaire, ou, si elle est réglée, par des lois, doit être exactement définie. Les limites ne peuvent être bouleversées par un tiers. Or la machine provoque ce bouleversement.

Les capitalistes de la machine du XIXe siècle croyaient encore pouvoir être à la fois des propriétaires et des capitalistes de la machine. Mais cela se révèle impossible, comme la perte progressive des qualités de propriétaire par le capitaliste le montre. La spécificité de sa propriété se perd, sa singularité se dissout. Dans cette économie capitaliste, toute propriété devient douteuse. Elle est d'abord théoriquement rongée et évidée, puis presque menée à sa chute. Mais comment cela se produit-il ? Le processus est mal interprété ou totalement occulté, bien qu'il se déroule à la vue de tous et en plein jour. Quiconque part du principe que le surcroît de puissance du capitaliste provient de son statut de propriétaire des moyens de production, fait déjà fausse route, car ce surcroît nuit à la propriété ; sa prospérité dépend du recul, de l'affaiblissement de cette dernière. Ce processus n'est pas correctement décrit quand on voit dans le capitaliste un brigand absorbant et détruisant partout la petite propriété. Le régime de la propriété ne repose pas sur la relation entre grands, moyens et petits propriétaires ; cette relation en est le résultat, l'issue. La petite propriété continue d'exister aux côtés de la moyenne et de la grande. L'attaque contre la propriété ne se traduit pas par celle des grands propriétaires contre les petits. De telles attaques, courantes, se produisent encore au sein du régime de la propriété. Mais ici, l'attaque est menée centralement, depuis une autre sphère, la direction qu'elle prend découle de l'obligation pour le capitaliste de la machine voulant prospérer, s'étendre, élargir le périmètre de son entreprise, de dissoudre sa propre propriété, se retirer en tant que propriétaire. Qu'il le veuille ou non, il doit d'abord appliquer le concept d'expropriation à lui-même. Or cela se produit de facto puisqu'il se repose toujours plus sur la machinerie, et il doit le faire s'il veut subsister. Il manque à l'entreprise fondée sur le travail manuel cette tendance à l'expansion qui lui permettrait d'atteindre le statut de grande voire de méga-entreprise, cette tendance étant liée aux procédés mécaniques de travail. De telles méga-entreprises, avec leur masse de travailleurs, ne sont plus un dominium qui pourrait s'appuyer sur des limites réelles [« limite réelle » traduit Sachgrenze et doit s'entendre au sens strictement juridique de « limite de la chose »]. Car où se situent les limites ? Et que signifient-elles face aux procédés fonctionnels de travail et à leurs répétitions mécaniques ? Le propriétaire ne saurait être compris comme un cadre ; or la machine appelle le cadre. Nous ne pouvons nous représenter le capitaliste de la machine comme propriétaire des moyens de production, car aucune propriété ne se fonde désormais sur eux ; elle ne peut être maintenue avec eux. Ces moyens de production sont des machines, et la machine, là où elle apparaît et surtout si elle devient automate, n'est pas une propriété mais l'équipement d'un collectif technique qui travaille avec un nouveau concept de force. Le capitaliste utilisant des machines qui s'appuie sur la propriété ne peut être qu'un phénomène provisoire ; il tend vers le collectif technique et se fait absorber par lui lorsque la mécanisation atteint un degré suffisant. L'expérience nous apprend que ce degré est d'abord atteint par les moyens de locomotion et de transport mécaniques. Le capitalisme machinique privé forme le point de départ du collectif technique. Celui-ci se transforme lui-même en capitaliste. Ou selon la devise de Marx : « La société communiste est le capitaliste universel. » [Marx, Manuscrits de 1844, troisième cahier, section « Propriété privée et communisme », traduction de F. Fischbach, Paris, Vrin, 2007, p. 144. La citation n'est pas littérale ; Marx parle ici de la communauté et non de « la société communiste ».] » (13f)

Tout cela s'accorde bien avec le fait que le développement de la technologie n'a eu de cesse de rendre les pays dits « blancs » de plus en plus dépendants du reste du monde et de participer à leur destruction par la « mondialisation », foncièrement anti-blanche. D'ailleurs, « [u]n des principaux obstacles à la renaissance de l'esprit corporatif (13g) et au dépassement de l'esprit prolétarien réside certainement dans le changement des conditions de travail consécutif à la révolution industrielle. Les multiples aspects d'un travail essentiellement mécanique sont difficilement compatibles avec le maintien du caractère d'« art » et de « vocation » et tendent à y faire disparaître l'empreinte de la personnalité. D'où le danger, pour l'ouvrier moderne, de considérer sa tâche comme une simple nécessité et ses prestations comme la vente d'une marchandise à des étrangers avec le maximum de bénéfice, cependant que disparaissent les rapports vivants et personnels qu'entretenaient patrons et ouvriers dans les anciennes corporations et même dans maintes entreprises de la première période capitaliste. » (13h).

C'est pour cette raison que « [l]es Romains semblent s'être rendu compte qu'une politique de mécanisation aurait un effet désastreux sur la main-d'œuvre libre et servile. Suétone, par exemple, raconte que l'empereur Vespasien (70-79 après J.-C.) avait rejeté un appareil qui aurait économisé la main-d'œuvre : « Il récompensa libéralement un ingénieur qui avait inventé un appareil pour transporter, à peu de frais, d'énormes colonnes sur le Capitole. Mais il n'utilisa pas l'appareil, disant que cela l'aurait empêché de nourrir le petit peuple. » (13i)

Le petit peuple était, dans ce cas, les hommes libres et non pas les esclaves. » (13j)

Finalement, le développement des sciences appliquées a participé de manière fondamentale à la destruction de ce qui restait de la famille blanche patriarcale et à l'avènement du matriarcat (13k). En effet, « [l]a révolution industrielle, intervenue aux États-Unis au cours du XIX^e siècle, eut les mêmes conséquences désastreuses dans ce pays que dans les autres, en rabaissant l'homme par rapport à la femme, au foyer comme au travail et en bouleversant ainsi les rapports entre les sexes. En même temps, elle changea radicalement la perception que l'homme avait, non seulement de lui-même, mais aussi de la femme.

Le passage de l'économie du stade manuel au stade industriel affaiblit l'homme économiquement et socialement, mais aussi psychologiquement : « enfermés, le plus souvent six jours par semaine et de douze à seize heures par jour, dans un environnement industriel qui lui était étranger » et « prisonniers de leur rôle de principal pourvoyeur dans le nouveau marché du travail, la majorité des hommes furent totalement dépossédés [...] ; ils perdirent leur indépendance économique, qui dépendait maintenant du salaire que leur versait leur employeur ; ils perdirent leur indépendance spirituelle, car la peur de perdre

leur emploi et de mourir de faim les assujettissaient à leur patron ; ils durent renoncer à jamais à travailler chez eux ou à exercer une activité indépendante ». Ils perdirent leur identité.

Depuis la révolution agricole qui s'était produite au néolithique, l'identité masculine était restée sensiblement la même. Toutes les sociétés, qu'elles aient été urbaines ou rurales, dépendaient fortement de l'agriculture. Seule une minorité d'hommes devaient faire travailler leur matière grise, leur intelligence abstraite : les fonctionnaires et les commerçants. Les autres avaient besoin de ressources physiques et d'endurance, soit pour trimer dans les champs du matin au soir, soit pour faire la guerre. Le paysan occupait un rôle central dans la production. La machine le rendit accessoire. Si la force physique était toujours nécessaire à l'exercice de certains emplois industriels, les femmes aussi et même les enfants pouvaient actionner la plupart des machines et devinrent ainsi de facto les égaux des hommes devant le travail. L'homme était mis en concurrence avec les femmes depuis l'ouverture des premières filatures de coton au début des années 1815 et cette concurrence était déloyale, puisque, comme les employeurs proposaient aux femmes des salaires inférieurs à ceux des hommes et qu'elles les acceptaient volontiers, elles étaient beaucoup plus susceptibles que les hommes de trouver un emploi et de le garder. Dans les classes ouvrières, le mari n'était donc plus le seul pourvoyeur – l'interdiction qui fut faite aux femmes à partir du milieu du XIXe siècle de travailler dans les mines et dans certaines grandes industries n'y changea rien. Démasculinisé, dépossédé des attributs et des prérogatives qui constituaient jusque-là la masculinité, l'ouvrier avait également toutes les raisons de se sentir déshumanisé. « Dans le travail industriel, l'ouvrier n'a rien à mettre de lui-même, et on aurait même grand soin de l'en empêcher s'il pouvait en avoir la moindre velléité ; mais cela même est impossible, puisque toute son activité ne consiste qu'à faire mouvoir une machine, et que d'ailleurs il est rendu parfaitement incapable d'initiative par la « formation » ou plutôt la déformation professionnelle qu'il a reçue, qui est comme l'antithèse de l'ancien apprentissage et qui n'a pour but que de lui apprendre à exécuter certains mouvements « mécaniquement » et toujours de la même façon sans avoir aucunement à en comprendre la raison ni à se préoccuper du résultat, car ce n'est pas lui, mais la machine, qui fabriquera en réalité l'objet ; serviteur de la machine, l'homme doit devenir machine lui-même, et son travail n'a plus rien de vraiment humain, car il n'implique plus la mise en œuvre d'aucune des qualités qui constituent proprement la nature humaine ». La femme n'était-elle pas elle aussi déshumanisée par le travail industriel ?

Cette question en appelle une autre : est-ce par hasard si, dès la fin du XIXe siècle, à l'époque où la mécanisation se généralisa et où, donc, les populations apprirent à se familiariser aux rouages et au fonctionnement des machines, les ressemblances entre la femme et la machine frappèrent les observateurs et, plus généralement, la question des rapports entre la femme et la machine commença à se poser ?

Les liens qui souffrirent le plus de la révolution industrielle furent ceux qui existaient entre pères et fils, qui furent brutalement coupés. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, quatre-vingt pour cent des Etats-uniens travaillaient dans l'agriculture. « Le travail dans les champs ou dans les ranchs offrait aux pères la possibilité de travailler étroitement avec leurs enfants, car ils pouvaient les emmener sur leur lieu de travail. Pères et fils travaillaient souvent côte à côte de l'aube au crépuscule, ce qui leur permettait d'entretenir de riches relations. Avec le développement des usines et des manufactures, les hommes ne travaillaient plus dans les champs et on s'aperçut bientôt que le père ne pouvait plus emmener ses enfants avec lui au travail. Les pères rentraient tard à la maison, épuisés. Ils prenaient un bain, dînaient et allaient se coucher. Ainsi, ils n'avaient plus le loisir de former leurs fils et leurs filles. En conséquence, l'éducation des enfants revenait essentiellement à la mère ». Un phénomène semblable accompagna la formation des classes moyennes.

Avec le développement de la société marchande au cours du XIX^e siècle, le foyer familial changea de nature et de fonction, dans les zones rurales comme dans les villes. Dans un premier temps, l'activité professionnelle et commerciale, qui, autrefois, était concentrée au foyer, s'en éloigna. Dans un second temps, la distance entre le foyer et le lieu de travail augmenta. Les chefs de famille furent ainsi brusquement isolés de leurs fils, physiquement, mais aussi mentalement et émotionnellement. Le fossé fut creusé encore davantage par le fait que, même lorsqu'un homme des classes moyennes était en mesure de rester travailler chez lui, les tâches abstraites qu'il accomplissait étaient beaucoup moins intéressantes et compréhensibles pour un jeune garçon que les activités agricoles auxquelles celui-ci aurait participé avec son père, s'il était né deux ou trois générations plus tôt. Enfin, la mère prit une importance qu'elle n'avait pas jusque-là dans l'éducation des garçons. Jusqu'au XVIII^e siècle, les mères, jugées trop indulgentes pour former le caractère d'un garçon, une fois que celui-ci avait atteint l'âge de six ans, étaient tenues à l'écart de son éducation, qui incombait aux pères. Adolescents, un grand nombre de garçons étaient en apprentissage, travaillaient comme domestiques ou étudiaient au loin. « Tout ceci se passait dans un contexte où les pères étaient des membres actifs de la famille, où la communauté pénétrait facilement les frontières du foyer et où le monde des hommes était accessible aux garçons et avait de la vie à leurs yeux. Au contraire, le foyer bourgeois devint un espace privé au XIX^e siècle. Il n'était plus un site de production commerciale, mais, de plus en plus, un lieu d'éducation des enfants, d'enseignement moral et spirituel et d'échanges entre les membres de la famille nucléaire. Les femmes avaient désormais pour tâche de nourrir l'âme et d'encourager le sens moral de la nouvelle génération d'hommes. Les garçons étaient soumis non seulement à une influence maternelle plus forte, mais ils l'étaient pendant plus longtemps. » (131)

Le développement tératologique des sous-produits de la « science » appliquée permet également d'abrutir la populace en la divertissant et, plus globalement, en l'intoxiquant psychiquement ; abrutissement qui rend plus aisé son asservissement et sa manipulation par la canaille d'en haut qui, elle, multiplie ses bénéfices.

Rajoutons que le virtuel participe plus que tout autre chose à une sorte de création tacite interdépendante du besoin (dont fait partie l'« obsolescence programmée ») ; songeons seulement qu'il ne sera bientôt plus possible d'effectuer un certain nombre de tâches sans disposer d'un smartphone (sic) et d'un abonnement téléphonique, sans compter tous les autres gadgets. Ainsi, les produits de la « science appliquée » rendent l'individu de moins en moins autonome, lui-même, stable, situé au-dessus du changement et de l'économie, intrinsèquement fort, et donc de plus en plus dépendant, esclave de ce qui n'est pas lui-même, dénaturé, instable, objet du changement et de l'économie, intrinsèquement faible.

Cette création tacite interdépendante du besoin entraîne l'obligation d'appartenir à et d'utiliser toutes sortes de réseaux, ce qui, premièrement, constitue une atteinte à l'indépendance de l'individu ; deuxièmement, provoque une atteinte à la propriété privée par l'immixtion de ces réseaux toujours plus invasifs dans les biens privés de l'individu ; troisièmement, finit par causer, avec le « transhumanisme », une atteinte à la possession de l'individu par lui-même, c'est-à-dire la mise en place de la prétendue et oxymorique « communauté de l'être » panthéiste qui remonte au « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. » (13m).

Ce « transhumanisme », convergence des illusions vénéneuses humaniste, matérialiste, scientiste, rationaliste, positiviste, évolutionniste et progressiste, est prôné par le paria en raison du fait que celui-ci n'a pas la dignité nécessaire pour se respecter lui-même et que, ne se suffisant pas à lui-même et faute d'y parvenir par la maîtrise de lui-même ou d'y suppléer par le rattachement à un principe extérieur à lui-même, est soumis à des désirs liés à des forces infra-rationnelles le poussant à pervertir et désagréger ce qu'il est par la conception de lui-même comme un simple objet de conquêtes matérielles. Le paria prostitue ainsi son corps en pensant servir le « Progrès » et se garantir l'Éden terrestre, tout comme les prostituées sacrées des diverses cultes sémitiques de la déesse mère se prostituaient en pensant ainsi assurer un climat favorable aux récoltes. Mû par l'illusion mortifère progressiste et des forces de nature infra-rationnelle, le paria ouvre son corps à la puissance « démonique » de l'économie et transforme celui-ci en un objet de consommation comme un autre, une marchandise.

Du reste, cette tendance vers l'irrationnel n'a rien d'étonnant puisque « [c]'est précisément l'effort d'assujettir entièrement l'homme à une ratio technique, à un fonctionnalisme téléologique auquel rien n'échappe, qui neutralise la résistance manifestée par l'activité de son esprit et sa volonté depuis un ordre plus profond. Le pulsionnel, le terne, le trouble de la volonté et la confusion de l'esprit ne se voient pas réfrénés en lui, mais renforcés. L'organisation qui tente de contenir toute chose, ne possède

pas le moindre instrument concourant à surmonter cet empire obscur. Toute la ratio du technicien ne peut empêcher la croissance d'un élémentarisme aveugle ; la ratio technique est même la voie par laquelle il pénètre dans la vie et s'y répand. De ténébreuses et dangereuses choses tentent là de faire surface. L'automatisme dans lequel l'homme est dressé et éduqué jour après jour ne l'accoutume pas simplement à fonctionner sans volonté et à exercer des fonctions mécaniques, il brise aussi en lui certaines résistances, il le prive, sous le masque de la marche ordonnée, de cette autonomie lui permettant de résister à des événements chaotiques. Il favorise par la force la formation des masses. Toute la puissance organisatrice de la technique sert à l'y aider. On s'est habitué à voir en l'organisateur efficace un être supérieur et à le célébrer, tel l'inventeur ou le médecin qui a produit un sérum, comme un bienfaiteur de l'humanité. De telles appréciations prêtent à sourire par leur partialité car elles manquent de critique et contribuent à augmenter la galerie de personnages obscurs faisant office de précurseurs. Il leur échappe que le « mérite » de tels organisateurs se résume souvent à la destruction de la richesse non organisée. De même que la vis inertiae de la matière se voit sollicitée par la contrainte mécanique en vue d'une résistance accrue engendrant des destructions, l'organisation technique provoque en l'homme des modifications insoupçonnées par le psychologue devenu psychotechnicien. Nous retrouvons aussi dans la foule cette correspondance du mécanique et de l'élémentaire dont témoigne l'œuvre technique. Elle est l'objet d'effets mécaniques issus de la technique. Mais dans la mesure où elle l'est, où elle est assujettie à l'organisation rationnelle, elle est pénétrée par des forces aveugles et élémentaires auxquelles elle ne peut opposer aucune résistance spirituelle. Tantôt elle exulte dans un enthousiasme illimité et fanatique, tantôt elle succombe sous les coups d'une terreur panique, identique à celle qui domine les troupeaux de bovins qui se jettent, aveuglés et enragés, dans l'abîme. Ce mouvement tumultueux engendré par la technique saisit également l'homme qui prend le progrès technique pour le sien propre. La technique est une mobilisation de tout l'immobile. L'homme est lui aussi devenu mobile, il suit le mouvement automatique sans résistance, il aimerait même le voir accélérer. » (13n)

L'outil est une extension naturelle de l'homme qui lui permet d'assurer son autarcie tandis que la machine n'est pas un outil perfectionné mais une parodie de l'outil qui porte atteinte à son autarcie. La machine, contrairement à l'outil, a un caractère de plus en plus intrusif ; or, ce qui est extension naturelle n'est pas intrusif. De plus, ce qui est intrusif dénature dans une certaine mesure, ce qui n'est pas le cas de l'outil, mais ce qui est de plus en plus le cas de la machine, qui détruit ce qui est qualitatif pour indifférencier, tandis que l'outil peut permettre au contraire de former ce qui est qualitatif pour différencier. Anatomiquement l'homme est actif et la femme est passive ; l'homme est donc fait pour l'outil et la femme pour la machine. Un homme ne peut qu'être actif avec un outil ; avec une machine, il y a toujours une part de passivité, qui devient de plus en plus grande au fur et à mesure que les machines se perfectionnent. Quelqu'un qui utilise un outil dont il est la force motrice et avec lequel il agit directement est complètement actif par rapport à l'outil, qu'il n'a pas besoin de surveiller (la surveillance implique un manque de contrôle réel, essentiel). Au fur et à mesure que les machines se perfectionnent, le rôle de l'homme, qui n'en est pas la force motrice, se réduit de plus en plus à surveiller que la machine fonctionne correctement et à la régler (ce qui est lié au fait que la femme veut

tout surveiller – alors que c’est elle qui doit être surveillée – et également qu’étant réglée naturellement, elle cherche à tout régler artificiellement, et donc à truquer, à disjoindre ce qui est et ce qui devrait être, à se poser en intermédiaire entre ce qui est et ce qui devrait être), d’où l’analogie entre la femme et la machine, au fait que la femme apprécie la machine et que la machine donne de plus en plus de pouvoir à la femme – donne de plus en plus de pouvoir matériel à ce qui est dénué de pouvoir réel, c’est-à-dire de maîtrise de soi – tandis qu’elle en enlève de plus en plus à l’homme). Avec un outil, l’homme est directement acteur de l’œuvre ; avec la machine, étant donné qu’il est passif, il n’est que le concepteur du produit et non le créateur, car c’est la machine, qui est un intermédiaire (à l’image de la femme ; l’objectif ultime du développement de la technique est de tout réduire à des médiums, puis à un médium, par le biais de machines échangeant des informations, ce qui n’est rien d’autre que la régression vers la *materia prima*), qui crée le produit, jusqu’à ce que ce soit la machine qui agisse sur l’homme pour l’indifférencier en le transformant en produit, en machine – l’homme étant devenu le concepteur de sa propre machinisation, ne comprenant plus en raison du rationalisme que les rapports de causes et d’effets, l’univers n’étant pour lui qu’une machine conçue par le Dieu architecte abrahamique – la déesse mère, dont l’indifférenciation est l’anti-action – et dont le « big bang » aurait été l’élan primordial engendré par Dieu ; conception du monde qui est directement une conséquence du culte de la déesse mère qu’est le judéo-christianisme. De plus, l’homme étant selon le judéo-christianisme fait à l’image de Dieu, il doit l’imiter – dans une société où tout est devenu produit, machine, et où la technologie réduit tout à des produits, machines, et où la société elle-même est devenue une machine s’auto-agrandissant perpétuellement (parodie cancéreuse, sans maturité et informe – et donc sans fin, la forme étant préétablie selon la fin – de ce qu’est la croissance organique) qui surveille et règle ses éléments qui sont eux-mêmes des machines. Il se produit donc un renversement : ce n’est plus l’homme qui surveille la machine et la règle mais la machine qui surveille et règle l’homme, pour le transformer donc en machine et le mettre uniquement au service de la machine, de la société machinale (la personnalité n’étant pas machinale, il faut qu’elle soit détruite). Il faut pour cela une parodie de l’intelligence, qui est celle de « [V]ous [« Dieu »] avez tout réglé avec mesure, avec nombre et avec poids », qui permette à la machine de faire à l’homme ce que l’homme faisait à son égard, parodie de l’intelligence qui est la même que celle qui a permis la création des machines, et qui est l’intelligence fonctionnelle et analytique – purement rationnelle, tandis que la véritable intelligence n’est pas que rationnelle – intéressée, au service de ce qui est mondain, c’est-à-dire la ruse, la propension à trouver des subterfuges pour truquer, pour dévier de son cours naturel ce qui est naturel afin de le mettre au service de fins mondaines. La société devenue machine, bien que parfaitement rationnelle, ne peut que s’auto-agrandir perpétuellement car son existence est infra-rationnelle, celle-ci n’ayant aucune fin alors que sa fin était normalement d’être au service de ce qui est divin et possède sa fin en soi-même. N’ayant aucune fin, elle masque la conscience de cet état de fait, qui provoquerait sa fin, par l’abrutissement du « mouvement » (au sens propre comme au sens figuré d’« agitation intérieure »), c’est-à-dire par une expansion et un perfectionnement perpétuel de la machinerie à laquelle l’homme est asservi, qu’elle justifie au moyen de mythes infra-rationnels et d’idéologies – l’idéologie se développant à mesure que croît la machinerie, celle-ci, purement rationnelle dans sa conception du monde étant au service de celle-là –, dont elle génère le désir par des procédés rationnels (marketing, subliminal, etc.) visant à manipuler et exalter ce qui est infra-rationnel chez l’homme, et dont elle assure le besoin en empêchant l’homme qui vit en elle de pouvoir s’en passer. La société

machinale engendre l'infra-rationnel chez l'individu et se sert de ce qui est infra-rationnel, l'« inconscient », le désir, comme d'un carburant pour maintenir sa croissance, d'où que, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est logique qu'une société machinale, pour croître, doive engendrer de plus en plus l'infra-rationnel chez l'individu qu'elle a asservi. Ce qui trouve sa propre fin en soi est parfaitement stable ; ce qui, par parodie, s'alimente par un mécanisme de cause à effet bouclé – la société machinale – ne peut qu'être de plus en plus instable. Cette instabilité dû à ce « mouvement » croissant engendré par la machinerie et cette exaltation des forces de nature infra-rationnelle mènent à une société où tout est isolé et confondu (éléments quantitatifs mis en mouvement et confondus par et dans la machine), ce qui correspond à la régression vers la *materia prima*. C'est l'objectif de la religion de la technologie – c'est-à-dire de la religion judéo-chrétienne – : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ. » La machine n'est pas une extension de l'homme, c'est une extension de forces de nature infra-rationnelle qui utilisent l'homme pour se manifester dans notre monde.

Cette prépondérance de la machine en « Occident » n'a pu prendre une telle ampleur qu'en raison de l'importation en Europe d'inventions asiatiques bien particulières. Nous allons voir lesquelles.

Les systèmes informatiques se basent quasiment tous usuellement sur l'utilisation d'une horloge électronique qui leur fournit un temps quantitatif. Historiquement, ce temps quantitatif composé d'intervalles fixes et invariants se succédant les uns les autres apparut en Chine vers le début du deuxième millénaire avant J.-C. avec l'invention de la cloche (14), délimiteur de ce temps. Cette invention asiatique fut importée en Europe par « les premiers missionnaires [qui] utilisaient de petites clochettes afin d'appeler les gens au culte, les cloches ayant été introduites dans les églises chrétiennes vers 400 apr. J.-C. par Paulinus, évêque de Nola en Campanie. Leur adoption à une large échelle n'est pas devenue apparente jusqu'à environ 550, quand elles furent introduites en France et en Italie avant leur diffusion en Grande-Bretagne par des moines et des religieux venant rejoindre des ordres religieux.

En 750, elles étaient suffisamment ordinaires pour que l'archevêque de York ordonne à tous les prêtres de faire retentir leur cloche à des heures précises. Saint Dunstan, alors évêque de Londres et archevêque de Canterbury, suspendit des cloches dans toutes les églises sous sa garde durant la fin du Xe siècle et donna des règles pour leur utilisation. » (15)

« La partie triomphante de l'Église pendant cette période, c'est le monachisme. Les moines occidentaux, malgré des accès de vie solitaire, érémitique, adoptent en général la vie communautaire dans des monastères. Ils y obéissent à des règles qui imposent au moine un emploi du temps quotidien. Ce type de réglementation et de vécu du temps qui s'étendra peu à peu à l'ensemble de la société occidentale,

l'emploi du temps, est une contribution fondamentale à l'établissement d'un temps commun, régulier, facteur de rationalisation et d'efficacité. Pendant longtemps, certes, cet emploi du temps ne s'impose qu'aux moines définissant un temps du travail, un temps des offices religieux (opus Dei, œuvre de Dieu), un temps du repos. Il découpe la journée en espaces plus ou moins égaux d'environ trois heures : matines, tierce, sexte, none, vêpres, complies et un office de nuit. Ce sont les heures « canoniques ». Elles varient suivant les saisons, restent très liées au temps « naturel », lever et coucher du soleil. Mais elles sont annoncées par un nouvel indicateur du temps, la cloche, qui se généralise du VI^e au VIII^e siècle. On place la cloche dans une tour plus ou moins haute, le clocher, qui se signale par sa visibilité et par la portée lointaine des sons que la cloche émet. Resté souvent isolé près de l'église en Italie, le clocher, dans le reste de la Chrétienté, s'intègre dans les tours de façade des églises. La mesure et l'annonce du temps s'incorporent dans l'édifice religieux. Plus que jamais c'est le temps de l'Église. Ce temps sonore, qu'on entend au loin, fournit aussi aux laïcs leurs points de repères temporels.

Les laïcs touchés par le son des cloches, ce sont surtout les paysans, la masse la plus nombreuse, dans un monde fondamentalement rural, où les monastères sont en général eux-mêmes dans la solitude des champs et de la Nature. Temps rural donc aussi, également lié au temps naturel des saisons. Cette domination du temps monastico-rural est telle qu'elle s'exprime par un thème artistique qui envahit la sculpture et la peinture chrétiennes jusqu'au cœur des villes, sur les portails ou dans l'intérieur des églises. L'Antiquité représentait un calendrier astronomique lié aux mouvements du soleil dans certaines constellations, le zodiaque, figuré par des signes. L'Antiquité le doublait de représentations symboliques des quatre saisons. Le christianisme adopte ce calendrier mais le transforme profondément. Aux saisons, il substitue les mois, il remplace les représentations symboliques d'allégories des saisons par des scènes humaines réalistes des travaux des champs. Un temps rural et humain, découpé en douze tranches mensuelles, vient doubler le temps de l'Église qui l'intègre aussi à l'édifice religieux.

[...] [Le] renouveau [des villes], du XI^e au XIII^e siècle, aboutit à la multiplication d'un nouveau type de ville, différent de la ville antique, centre militaire, politique, agglomération d'une population consommatrice de pain et de jeux. La ville médiévale est centre économique et culturel, lieu d'échanges de biens et d'idées, de matières et de formes. L'homme de la ville pèse, mesure, écrit. Il mesure le temps. Le temps pendant lequel travaillent dans les ateliers les ouvriers, les artisans à qui il donne de l'ouvrage, le temps que mettent ses draps à gagner les marchés et les foires, que mettent les bateaux chargés de marchandises – car le commerce à grande distance, et particulièrement le commerce maritime, a repris – à parvenir dans les ports d'embarquement et de débarquement en Orient, en Italie, en mer du Nord et en Baltique. Temps aussi que met à lui revenir l'argent qu'il a investi ou prêté et qui doit lui revenir augmenté par le bénéfice sur les marchandises vendues mais aussi sur le temps pendant lequel cet argent a été immobilisé, a servi à autrui. Temps de l'intérêt. Un temps, ou plutôt des temps nouveaux surgissent : temps de l'économie, du travail et du commerce. Le temps des foires et du départ des navires marchands est par exemple temps d'argent cher, parce qu'investi dans les marchandises, et

rare. Un marchand vénitien note : « À Gênes, l'argent est cher en septembre, janvier et avril, en raison du départ des bateaux... à Montpellier il y a trois foires qui y causent une grande cherté de l'argent. »

Quant au temps du travail urbain il fait l'objet de mesure de plus en plus comptée à tel point qu'il faut un autre mesureur de temps que la cloche de l'église. Ainsi naît la cloche de la ville logée elle aussi dans une tour qu'on nomme en Flandre beffroi. En 1335 à Amiens par exemple, le roi de France, Philippe VI, autorise le maire et les échevins – les dirigeants bourgeois de la ville – à faire pendre au beffroi de la ville une cloche différente de toutes les autres pour sonner l'heure à laquelle les ouvriers doivent aller travailler, celle à laquelle ils doivent s'arrêter de travailler pour manger, celle à laquelle ils doivent reprendre le travail, celle enfin à laquelle ils doivent cesser le travail. » (15a)

Cette invention insinua par conséquent un temps quantitatif et abstrait dans l'esprit des gens sans que ces derniers s'en rendent compte.

La seconde phase de la quantification du temps fut l'invention d'une horloge qui « donne les heures et les minutes, ce qu'aucune autre horloge ne donnait avant elle » (16) par Ibn Al-Haytham vers 1000 apr. J.-C., et qui, en tant que telle, allait servir de fondement dans la détermination de l'entendement du temps qui s'imposerait plus tard en Europe et qui serait elle aussi récupérée par l'Eglise. En effet, c'est l'Eglise qui, la première, fit usage des horloges mécaniques et c'est pour elle que celles-ci furent conçues (d'où les grandes horloges présentes sur des édifices de celle-ci).

« La vogue des pendules astronomiques dans les grandes cités d'Europe contribua à forger notre manière de penser occidentale. Du haut des tours d'église et des beffrois municipaux, les pendules sonnaient des heures d'égale durée ou heures équinoxiales. Cette nouvelle méthode de comptage du temps ouvrait des perspectives riches en conséquences intellectuelles, commerciales et industrielles.

Les pendules à eau du monde ancien [qui sont d'origine égyptienne et babylonienne], en Grèce, en Égypte, à Rome, à Byzance indiquaient des heures d'inégale durée ou heures « temporaires » parce que le jour était alors divisé en deux fractions de 12 heures chacune. On comptait les heures à partir du lever du soleil et jusqu'à son coucher, puis, du coucher au lever suivant. La durée d'une heure de jour différait donc de la durée d'une heure de nuit, excepté à l'équinoxe, mais variait aussi selon les saisons et la latitude. Au nord de l'Égypte, à une altitude de 30° nord, par exemple, la période de temps comprise entre le lever et le coucher du soleil ne varie que de 10 à 14 heures. Mais, à Londres, à la latitude de 51° ½ nord, la variation est de 7 heures 45 minutes à 16 heures 30 minutes. Donc, à Londres, les heures pouvaient aller de 38 minutes à 82 minutes. Dans le monde antique, puis au Moyen Âge, chaque

pendule à eau était sous la responsabilité d'un homme qui chaque matin avait la tâche de diviser le jour en 12 heures, puis de mettre en marche le mécanisme de façon à ce qu'il respectât cette division du temps.

L'Europe vécut jusqu'au XIV^e siècle avec un double système d'heures : les heures temporaires et les heures canoniales, au nombre de 7. Les heures canoniales réglaient la vie monastique. Dans un couvent, la cloche des offices (les heures) sonnait 7 fois en 24 heures. Dans presque tous les pays d'Europe, la journée était divisée en 2 fois 12 heures, mais, en Italie, le jour était divisé en 24 heures. Un chroniqueur mentionne en 1335 la première pendule connue sonnant des heures égales à l'église de Saint-Gothard à Milan : « une merveilleuse horloge, avec un énorme battant qui frappe une cloche 24 fois, suivant les 24 heures du jour et de la nuit. À la première heure de la nuit, elle frappe un coup, à la seconde heure, deux coups, et fait ainsi la différence entre les heures, ce qui est fort utile aux hommes de tous milieux. » » (16a)

L'Eglise ayant donné l'exemple et la boîte de Pandore étant ouverte, la cloche, puis l'horloge, allaient finir par déterminer la future organisation du travail, pavant ainsi la route au « capitalisme », avant d'être mises au service de la spéculation (16b).

Suite à cela, et au développement économique et technologique qui s'ensuivit, « [c]e sont les propriétaires de grands domaines, les bourgeois et les financiers qui profitèrent le plus de l'expansion industrielle. [...] Les grandes fortunes purent influencer le pouvoir des gouvernants. Les sanctions économiques furent employées avec succès à des fins politiques. » (16c)

Ce fut la deuxième grande apparition du règne de la quantité en Europe à la suite du « croissez et multipliez » vétérotestamentaire, tout en gardant à l'esprit que cette horloge fut précédée par des horloges hydro-mécaniques semblables.

« Les cadrans solaires et les clepsydes (les horloges à eau) s'étaient développés dans l'ancienne Babylone et en Egypte, se répandant à partir du Croissant Fertile de la haute Antiquité à travers tout l'Ancien Monde. En Chine, les cadrans solaires furent en général équatoriaux : en raison de l'absence d'une géométrie déductive euclidienne, on ne vit jamais se développer la complexité de la gnomonique arabe et occidentale ; cependant, ces cadrans donnèrent naissance à maints proverbes semblables aux nôtres – « un pouce d'or n'achète pas un pouce de temps » (litt. Clair-obscur) (cun jin nan mai cun guangyin), « un pied de jade n'est pas un trésor, mais on lutterait pour un pouce d'ombre » (Chi bi fei bao, cun, yin shi jing). Quant à la clepsyde, elle connut en Chine un développement plus important

qu'en Europe ; adoptant le système de l'influx, les Chinois stabilisèrent les têtes de pression en multipliant le nombre des vases superposés, ainsi qu'en utilisant le système du déverseur pour maintenir un niveau constant. Le récipient se balançait sur une romaine ; plus tard, il en alla de même pour le vase intermédiaire. Ce qui représente probablement la première forme du montage de toute une série de vases identiques sur une roue tournante : c'est ainsi que se fit le grand bond en avant vers une mesure exacte du temps.

L'invention de l'horloge mécanique fut l'un des tournants les plus importants de l'histoire de la science et de la technologie – en fait, de l'ensemble de l'art et de la culture. Ce qui était difficile, c'était de trouver le moyen de ralentir le mouvement d'une série de roues, de sorte que le tout puisse garder le rythme de la grande horloge cosmique, l'apparente rotation quotidienne des cieux, que les savants et les astronomes avaient étudiée dès le début de la civilisation. Sur ce point, l'échappement fut le premier mécanisme de contrôle de l'énergie. L'horloge mécanique, qui nous est si familière aujourd'hui, fut réellement, au moment de sa naissance, un triomphe capital de l'ingéniosité humaine ; elle a été le plus grand instrument de la Révolution scientifique du XVII^e siècle, elle a préparé les artisans dont on a eu besoin pour réaliser l'appareillage de la technique expérimentale moderne, et elle a fourni un modèle philosophique du monde qui, dès lors, se développa sur la base de l'« analogie mécaniste ». Mais à quel moment est-elle née exactement ? Jusqu'à une date récente, les livres d'histoire de l'horlogerie commençaient en général par deux chapitres sur les cadrans solaires et les clepsydres, et, à partir de là, faisaient un grand saut jusqu'à l'invention de l'échappement à tige et lamelles des horloges mécaniques du début du XIV^e siècle en Europe. Il n'est que trop évident qu'il manquait une étape. Et de fait nous savons maintenant qu'au moins six siècles avant son apparition en Europe, un type d'échappement avait déjà été inventé à l'extrémité orientale de l'Ancien Monde. Le fait qu'il se soit agi d'un échappement pour horloge hydro-mécanique montre avec précision la nature de cette étape.

Cette information, nous la tirons d'un livre qui a été récemment étudié, et qui fut écrit par l'un des plus grands hommes d'Etat Song (également naturaliste et astronome), Su Song (1020-1101 de notre ère). En 1090, il prit la plume pour rédiger la description monographique d'une horloge astronomique très élaborée, qui avait été construite pendant les deux années précédentes sous sa direction et avec la collaboration d'un ingénieur, Han Gong-lian, dans la capitale de Kaifeng. Cette description est intitulée Xin Yi Xiang Fa-yao (Nouvelle Esquisse d'une horloge armillaire). Les deux premiers chapitres traitent de la sphère et du globe, et le troisième décrit la machinerie horlogère de manière très détaillée. Puisque l'instrument d'observation de l'étage du haut était mécanisé, tout autant que le globe au premier étage et les crics qui apparaissaient à chaque étage de l'indicateur d'heure (en forme de pagode), on peut dire que ce fut le premier mouvement d'horlogerie astronomique connu dans l'histoire. Nécessairement, cet instrument comportait aussi le premier engrenage de conversion solaire-sidérale. L'énergie provenait non de la chute d'un poids, comme cela se fit plus tard en Europe, mais de la force de torsion d'une roue hydraulique avec des tympans, comme dans une roue de moulin ou une turbine Pelton. L'échappement qui ralentissait le mouvement de cette roue était constitué par un appareil de ponts-bascules et de

chaînes qui demeurait immobile pendant que chaque tympan s'emplissait, mais qui agissait ensuite instantanément de manière à ouvrir une vanne et à relâcher l'ensemble en le laissant avancer d'un cran, le tympan suivant se trouvant ainsi juste au-dessous du jet d'eau à flot constant. Ainsi, un mouvement régulier était obtenu en compartimentant l'action de la force en intervalles d'égale durée – une invention de génie.

Mais cela ne fut pas l'invention de Su Song. Car une fois qu'on a compris sa terminologie technique, il devient possible de remonter, à travers une littérature plus ancienne encore, à des indications relatives à la construction d'horloges hydro-mécaniques semblables.

Le point clef se situe en l'an 725 de notre ère, sous la dynastie Tang, quand le premier échappement de ce type fut inventé par un moine bouddhiste tantrique du nom de Yi Xing, probablement le plus grand mathématicien et astronome de son époque, et par un ingénieur militaire du nom de Liang Ling-zan. On est certain de la présence, dans leurs horloges, d'un échappement à chaîne, et également de celle d'un engrenage planétaire luni-solaire. Il est d'ailleurs possible que le premier échappement puisse remonter encore plus loin. Car dès la dynastie Zhang Heng (de 78 à 139 de notre ère) de l'époque Han, de nombreux textes parlent d'une rotation automatique des globes célestes (dans un mécanisme d'horlogerie) en accord avec les astres. » (17)

Or, il se trouve que l'invention de l'horloge mécanique en Europe est issue d'une combinaison du principe de fonctionnement de l'horloge hydro-mécanique chinoise et de celui du trébuchet, lui aussi d'origine chinoise. « L'Europe doit à la Chine l'inspiration initiale d'un nouveau type d'artillerie [le trébuchet]. Il apparut sous le nom de huo-p'ao [ou hu dun pao] pour la première fois en 1004 ap. J.-C. [...] Il fit ses débuts en Europe dans un manuscrit mozarabe du début du douzième siècle. » (17a)

Et, même si l'horloge mécanique européenne n'était pas issue de cette combinaison, toujours est-il qu'« [u]n manuscrit rédigé quelques années [après 1271 ap. J.-C.] plus tard à la cour d'Alphonse X de Castille renferme le dessin d'une horloge dont le mouvement est produit par la chute d'un poids. Le mouvement est régularisé par l'écoulement de mercure contenu dans un tambour cloisonné, tournant autour d'un axe horizontal. Cette technique, déjà utilisée, a été empruntée au mathématicien et astronome Bhaskara qui, en 1150, avait fabriqué un mouvement perpétuel à roues, connu en Europe d'après des textes arabes. » (17b)

Il est d'ailleurs significatif que les horloges hydro-mécaniques et mécaniques utilisent comme source de leur force motrice, pour la première, l'eau, c'est-à-dire le symbole de la *materia prima*, pour la deuxième, la gravité, à savoir ce qui tire vers le bas.

Il est tout aussi significatif que la répétition à intervalle régulier du même phénomène soit le mode de fonctionnement des horloges hydro-mécaniques et mécaniques, puisque c'est ce qui s'assimile le mieux au *samsara*, le courant des renaissances successives, ce qui est mû sans mouvoir, en opposition au *nirvana*, principe de centralité et d'unité essentielle atemporel, immuable et éternel.

Sans compter que l'on pourrait affirmer que l'invention de l'horloge mécanique n'a fait, depuis son apparition, qu'engendrer la division dans tous les domaines.

Tout ceci est assurément en totale opposition à l'égard de la vision qualitative et cyclique du temps des anciens Aryens (18).

Cette quantification pratique du temps, loin de s'opposer aux enseignements de la religion chrétienne, n'est en fait que la « matérialisation » de sa propre conception du temps, qu'elle a reprise au judaïsme, et donc à une des manifestations du « sémitisme mental ».

Cette quantification pratique du temps trouve sa justification théologique dans l'Ancien Testament car « [V]ous [« Dieu »] avez tout réglé avec mesure, avec nombre et avec poids » (18a).

Le judéo-christianisme, en propageant sa conception linéaire du temps chez les peuples blancs, n'a fait que préparer l'acceptation par eux d'un temps quantitatif qui se mesure puis du mythe du « Progrès ». Quant au mythe de l'évolution (19), il ne put s'imposer en Europe qu'une fois que le mythe du « Progrès » fut conventionnellement accepté par « tout le monde » et en constitue même une excroissance. Aussi est-il à ce sujet judicieux de faire remarquer que le « créationnisme » et l'« évolutionnisme » ne sont pas incompatibles puisque c'est par l'évolutionnisme – et plus particulièrement par la théorie (communiste) du milieu – que les chrétiens expliquent la différenciation de l'homme en diverses races à partir du couple originel composé d'Adam et d'Eve, à l'instar des évolutionnistes dits « scientifiques » qui expliquent que l'homme descendrait d'un même couple de singes. Les abrahamismes portent en eux le germe de l'évolutionnisme (19a). Ils font par là même de la race un fait simplement naturaliste et contingent.

« Contrairement à ce qu'on croit souvent en raison d'anecdotes complaisamment répétées, il n'y eut pas une opposition générale entre le darwinisme et la religion chrétienne. Une telle opposition vaudrait d'ailleurs moins pour Darwin lui-même que pour Haeckel (qui souhaitait remplacer le christianisme par son monisme) et le darwinisme allemand (les Büchner, Vogt, et autres étaient très matérialistes et antireligieux) ; à quoi on pourrait ajouter quelques personnalités particulières comme Clémence Royer (la traductrice française de Darwin, qui était à demi-folle). Darwin et le darwinisme anglo-saxon étaient, eux, beaucoup plus prudents et flous sur la question (même un Thomas Huxley). Seules les personnes spécialement hostiles au christianisme (surtout au catholicisme – ce qui, en Allemagne, allait de pair avec le Kulturkampf bismarckien auquel Haeckel adhérait) lui opposaient frontalement le darwinisme. La grande majorité des scientifiques distinguait science et religion, laissant à chacune son domaine, en se gardant de faire empiéter l'une sur l'autre.

Réciproquement, les diverses religions chrétiennes ont eu envers le darwinisme à peu près la même attitude que celui-ci a eu à leur égard (à l'exception, tardive, de certaines sectes évangéliques américaines).

Comme on l'a déjà souligné, l'évolutionnisme n'était plus une nouveauté en 1859 ; en outre, L'Origine des espèces n'était pas un livre très bien fait et convaincant. A cette date, les personnes que l'évolution aurait pu choquer connaissaient depuis longtemps les thèses philosophiques et religieuses qu'on pouvait en tirer (19b). De même pour la question de l'origine de l'homme : la conception biblique de cette origine avait déjà été passablement malmenée par le débat sur le polygénisme et le préadamisme ; tout, y compris le pire, avait déjà été dit sur le sujet (en outre, L'Origine des espèces ne parle pas de l'homme, même si l'extrapolation a immédiatement été faite sur le modèle de ce qu'avait proposé Lamarck cinquante ans auparavant). Tout au plus pourrait-on dire que, pour certains, le darwinisme a été la goutte d'eau qui a fait déborder un vase déjà bien rempli par le lamarckisme, le polygénisme, les divers préadamismes, le British Israelism, etc.

Le scandale que le darwinisme aurait provoqué est donc très largement imaginaire.

[...]

[L]'encyclique [Humanis Generis de 1950, du pape Pie XII] condamne le polygénisme et le préadamisme, thèses pour lesquelles l'Eglise refuse même toute liberté de discussion. Il s'agit donc d'affirmer comme

dogme intangible, l'unité de l'humanité par-delà les différentes races. Ce qui est à replacer dans le contexte de l'après-[national-socialisme] : la même année, l'Unesco nouvellement créée lançait sa campagne antiraciste en publiant un ensemble d'études où divers intellectuels proclamaient l'unicité de l'espèce humaine et l'égalité des races, que beaucoup refusaient après la guerre.

Un peu plus loin dans la même encyclique, le texte de la Genèse (avec notamment la création de l'homme, susceptible d'être en contradiction avec l'évolutionnisme) est dit appartenir « en un certain sens que les exégètes devront encore explorer et établir, au genre historique », car « dans un style simple et figuré, tel qu'il convenait à la mentalité d'un peuple peu cultivé, ces mêmes chapitres [de la Genèse] rapportent les vérités essentielles sur lesquelles repose la poursuite de notre salut, comme aussi ils proposent une description populaire de l'origine du genre humain et du peuple élu ».

Le protestantisme, surtout aux États-Unis, ne s'est embarrassé de telles circonlocutions et, après quelques réticences dans les années 1860, il a adopté le darwinisme et lui a adapté sa théologie. Nous avons déjà vu (p. 289) que le pieux botaniste américain Asa Gray avait essayé de réconcilier le darwinisme et la théologie naturelle de William Paley. Symétriquement, en 1882, le pasteur et géologue américain George Frederick Wright (1838-1921) considérait le darwinisme comme l'interprétation calviniste de la Nature (ce qui n'est pas faux, dans la mesure où le darwinisme est la projection des conceptions sociales victoriennes sur la Nature, et que ces conceptions sociales sont éminemment calvinistes.)

On trouve même des textes plus ou moins délirants, comme *The Gospel According to Darwin*, du médecin et universitaire anglo-américain Woods Hutchinson (1862-1930), où Darwin est présenté quasiment comme le cinquième évangéliste, complétant l'œuvre des quatre premiers en expliquant la nécessité du mal, des famines et autres calamités, car ce sont les indispensables facteurs par lesquels l'humanité progresse. Toutes choses, y compris les pires, œuvrent ainsi pour la plus grande gloire de Dieu dans le meilleur des mondes possibles.

Pas plus qu'avec le catholicisme (voire encore moins), il n'y a donc eu d'opposition frontale de l'évolutionnisme avec le protestantisme. » (19c)

Ce mythe du « Progrès » n'est en fait que la justification théorique, entretenue par autosuggestion, de la puissance « démonique » de l'économie. En effet, une fois que l'action corrosive du sémitisme eût coupé l'homme Blanc et, par dessus tout, l'élite nordique de toute influence spirituelle et donc que la fin

– l'esprit – fût retranchée du moyen – l'action, l'ascèse –, on observa progressivement une confusion du moyen et de la fin.

Cette confusion prit une tout autre ampleur au fur et à mesure que cette aristocratie nordique, neutralisée et écrasée, laissa place aux éléments inférieurs qui peuplaient et peuplent l'Europe ; alors le moyen – dégradé au mieux en simple « travail » – et la fin finirent par coïncider – ce qui peut entre autres expliquer l'avènement du « protestantisme », avec sa conception sémitique du travail comme ascèse, que l'on trouve déjà dans le monachisme catholique – et correspondre à la production (économique) en elle-même, à la volonté en tant qu'instrument d'un désir « démonique » de produire pour produire, de produire, sous l'emprise d'influences infra-rationnelles, toujours davantage une sorte de contrefaçon artificielle de ce qui est perçu comme étant le réel, contrefaçon qui au final finirait pas devenir le virtuel lui-même, image parodique du réel. De surcroît, « les Occidentaux modernes [...] en fait de connaissance, n'envisagent plus qu'une connaissance rationnelle et discursive, donc indirecte et imparfaite, ce qu'on pourrait appeler une connaissance par reflet, et qui même, de plus en plus, n'apprécie cette connaissance inférieure que dans la mesure où elle peut servir immédiatement à des fins pratiques ; engagés dans l'action au point de nier tout ce qui la dépasse, ils ne s'aperçoivent pas que cette action même dégénère ainsi, par défaut de principe, en une agitation aussi vaine que stérile.

C'est bien là, en effet, le caractère le plus visible de l'époque moderne : besoin d'agitation incessante, de changement continu, de vitesse sans cesse croissante comme celle avec laquelle se déroulent les événements eux-mêmes. C'est la dispersion dans la multiplicité, et dans une multiplicité qui n'est plus unifiée par la conscience d'aucun principe supérieur ; c'est, dans la vie courante comme dans les conceptions scientifiques, l'analyse poussée à l'extrême, le morcellement indéfini, une véritable désagrégation de l'activité humaine dans tous les ordres où elle peut encore s'exercer ; et de là l'inaptitude à la synthèse, l'impossibilité de toute concentration [...] Ce sont les conséquences naturelles et inévitables d'une matérialisation de plus en plus accentuée, car la matière est essentiellement multiplicité et division, et c'est pourquoi, disons-le en passant, tout ce qui en procède ne peut engendrer que des luttes et des conflits de toutes sortes, entre les peuples comme entre les individus. Plus on s'enfonce dans la matière, plus les éléments de division et d'opposition s'accroissent et s'amplifient ; inversement, plus on s'élève vers la spiritualité pure, plus on s'approche de l'unité, qui ne peut être pleinement réalisée que par la conscience des principes universels.

Ce qui est le plus étrange, c'est que le mouvement et le changement sont véritablement recherchés pour eux-mêmes, et non en vue d'un but quelconque auquel ils peuvent conduire ; et ce fait résulte directement de l'absorption de toutes les facultés humaines par l'action extérieure, dont nous signalons tout à l'heure le caractère momentané. C'est encore la dispersion envisagée sous un autre aspect, et à un stade plus accentué : c'est, pourrait-on dire, comme une tendance à l'instantanéité, ayant pour limite

un état de pur déséquilibre, qui, s'il pouvait être atteint, coïnciderait avec la dissolution finale de ce monde ; et c'est encore un des signes les plus nets de la dernière période du Kali-Yuga. » (19d)

« [L'individu qui] se consacre totalement à l'activité économique [ainsi qu'à la consommation de ses produits artificiels], en fait, par une auto-défense instinctive, une sorte de stupéfiant dont il ne peut plus se passer – car s'il arrêta il ne verrait que le vide autour de lui, et ressentirait toute l'horreur d'une existence privée de signification. » (19e)

« Le mouvement exerce sur lui un attrait narcotique, une force étourdissante, surtout par sa vitesse, son accélération franchissant des records. Il en a besoin comme d'une stimulation continue pour rester éveillé. Il doit sans arrêt avoir le sentiment que quelque chose se passe, qu'il participe à une action. De là son besoin insatiable de nouvelles qui ne peut être satisfait par aucune [presse] rotative. Sa représentation de la vie est dynamique. Il estime la vie à la vitalité qui l'habite, mais cette valorisation de la vitalité est l'expression de la faim de vie qui tire la masse de façon aiguë et douloureuse. Elle est désormais commandée par la faim, par la force consumante. L'homme, toujours en quête de nouvelles expériences, qui ressent le désir affamé de vivre quelque chose, est en même temps un homme qui veut être vivifié. Le sentiment de faiblesse, de lassitude, d'épuisement et d'absurdité de la vie accable l'individu surtout lorsque l'impulsion procurée par le mouvement mécanique ralentit, que l'énergie motrice le faisant avancer fléchit. Les états dépressifs s'emparent de lui quand le temps mort pénètre sa conscience. Le mouvement prend part à la consommation, et là où cette consommation se restreint, la faim augmente. Il est aussitôt saisi par l'ennui et le besoin de se procurer une sensation. Il redoute d'être lui-même avalé par le temps mort qu'il veut engloutir, et il cherche à échapper à ce sentiment dévorant en accélérant le tempo du mouvement. Le simple tempo éveille en lui les représentations d'une vie plus intense, il l'anime comme une intoxication engendrant de merveilleuses illusions. Il vénère la vie insouciance, intense, bouillonnante, mais comme un être malingre qui savoure une illusion. Il est grugé par le temps mort. Car il ne comprend pas que le mouvement mécanique auquel il se voue est lui-même vide, et ce d'autant plus qu'il est effréné ; il lui prête une valeur propre car son bien-être s'en voit augmenté. Peut-être ressent-il déjà comme un bienfait que ce mouvement l'empêche de réfléchir à lui-même, car la pensée, qui selon Aristote est une souffrance puisque dépendant de la raison souffrante, est douloureuse et on peut y échapper en s'abandonnant sans réfléchir au mouvement mécanique. De fait, on peut observer la force anesthésiante du mouvement mécanique. Elle pénètre l'atmosphère éveillée de nos grandes villes tel un rêve. Cette atmosphère conjugue la conscience la plus crispée avec la vie onirique. La conscience d'un coureur automobile, d'un aviateur, d'un conducteur de train est éveillée, mais dans une zone étroite bordée par la nuit et les représentations du rêve. Elle a cette veille fonctionnelle axée sur les fonctions de l'appareillage. Or, plus la conscience se concentre de façon unilatérale, plus elle s'amenuise. » (19f)

« On peut donc affirmer que l'activisme moderne, au lieu de représenter une voie vers le supra-individuel – comme ce fut le cas, nous l'avons vu, de l'antique ascèse héroïque – représente une voie vers le sub-individuel, qui favorise et provoque des irruptions destructrices de l'irrationnel et du collectif dans les structures déjà vacillantes de la personnalité humaine. C'est un phénomène « frénétique » analogue à celui de l'antique dionysisme, mais qui se situe évidemment sur un plan beaucoup plus bas et obscur, parce que toute référence au sacré en est absente, parce que les circuits humains sont les seuls à accueillir et à absorber les forces évoquées. Au dépassement spirituel du temps, qu'on obtient en s'élevant jusqu'à une sensation de l'éternel, s'oppose aujourd'hui sa contrefaçon : un dépassement mécanique et illusoire obtenu par la rapidité, l'instantanéité et la simultanéité, en utilisant comme moyens les ressources de la technique et les diverses modalités de la nouvelle « vie intense ». Celui qui réalise en lui-même ce qui n'appartient plus au temps peut embrasser d'un seul coup ce qui se présente dans le devenir sous l'aspect de la succession, tout comme celui qui monte au sommet d'une tour peut embrasser d'un seul regard et saisir dans leur unité et leur ensemble les choses isolées qu'en passant parmi elles, il n'aurait pu voir que successivement. Mais celui qui, par un mouvement opposé, se plonge au contraire dans le devenir, pour se donner l'illusion de le dominer, ne peut connaître que l'orgasme, le vertige, l'accélération convulsive de la vitesse, l'excès pandémique de la sensation et de l'agitation. Chez celui qui s'est « identifié », cette précipitation qui contracte le rythme, qui désorganise la durée, qui détruit l'intervalle et la libre distance aboutit à l'instantanéité, donc à une véritable désintégration de l'unité intérieure. C'est la raison pour laquelle être, subsister en soi-même, sont synonymes de mort pour le moderne, qui ne vit pas s'il n'agit pas, s'il ne s'agite pas, s'il ne s'étourdit pas d'une façon ou d'une autre. Son esprit – si l'on peut encore parler d'esprit – ne se nourrit que de sensations, de vertiges, de dynamisme, et sert de support à l'incarnation frénétique des forces les plus obscures. Les divers « mythes » modernes de l'action apparaissent ainsi comme les signes précurseurs d'une phase ultime et résolutive. Les clartés désincarnées et stellaires du monde supérieur s'étant évanouies dans le lointain comme les hauts sommets, au-delà des constructions rationalistes et des dévastations mécanicistes, au-delà des feux impurs de la substance vitale collective, des brouillards et des mirages de la « culture » moderne, une époque semble s'annoncer où l'affirmation individualiste « luciférienne » et théophobe sera définitivement vaincue et où des puissances incontrôlables entraîneront dans leur sillage ce monde de machines et d'êtres ivres et éteints qui avaient, dans leur chute, élevé pour elles des temples titaniques et leur avaient ouvert les voies de la terre. » (19g)

Ainsi, la technique, dans toutes ses opérations de travail, a quelque chose de rationnel, alors qu'en tant que phénomène total, elle manque de rationalité, voire la dédaigne.

De plus, « [a]u lieu des unités traditionnelles – des corps particuliers, des ordres, des castes ou classes fonctionnelles, des corporations – articulations auxquelles chacun se sentait lié en fonction d'un principe supra-individuel qui informait sa vie entière en lui donnant un sens et une orientation spécifique, on a aujourd'hui des associations exclusivement dominées par les intérêts matériels des individus qui ne s'unissent que sur cette base : syndicats, organisations professionnelles, partis. L'état informe des

peuples, devenus de simples masses, est tel qu'il n'y a pas d'ordre possible qui n'ait un caractère nécessairement centralisateur et coercitif. Et les inévitables structures centralisatrices hypertrophiques des Etats modernes, multipliant les interventions et les restrictions, alors même que l'on proclame les libertés démocratiques, si elles empêchent un désordre complet, tendent, en revanche, à détruire ce qui peut subsister de liens et d'unité organique ; la limite de ce nivellement social est atteinte avec les formes ouvertement totalitaires.

D'autre part, l'absurdité propre au système de la vie moderne est crûment mise en évidence dans les aspects économiques, qui la déterminent désormais d'une manière absolue et régressive. D'un côté, on est décidément passé d'une économie du nécessaire à une économie du superflu, dont une des causes est la surproduction et le progrès de la technique industrielle. Mais, pour que les produits fabriqués puissent s'écouler, la surproduction exige que l'on alimente ou suscite dans les masses un maximum de besoins : besoins auxquels correspond, à mesure qu'ils deviennent habituels et « normaux », un conditionnement croissant de l'individu. Le premier facteur, ici, c'est donc la nature même du processus productif qui, dissocié, s'est emballé et a presque débordé l'homme moderne comme un « géant déchaîné » incapable de s'arrêter, et justifiant la formule : *Fiat productio, pereat homo !* (Werner Sombart). Et si, dans le régime capitaliste, les facteurs qui agissent dans ce sens sont non seulement la recherche cupide des profits et des dividendes, mais aussi la nécessité objective de réinvestir les capitaux pour empêcher qu'un engorgement en paralyse tout le système, une autre cause, plus générale, de l'augmentation insensée de la production dans le sens d'une économie du superflu, réside dans la nécessité d'employer la main-d'œuvre pour lutter contre le chômage : si bien que le principe de la surproduction et de l'industrialisation à outrance, de nécessité interne du capitalisme privé, est devenu, dans beaucoup d'Etats, une directive précise de la politique sociale planifiée. Ainsi se referme un cercle vicieux, dans un sens opposé à celui d'un système équilibré, de processus bien contenus entre des limites rationnelles.

Une cause plus essentielle encore de l'absurdité de l'existence moderne, c'est naturellement l'augmentation effrénée et croissante de la population, qui va de pair avec le régime des masses et se trouve favorisée par la démocratie, les « conquêtes de la science » et un système d'assistance non différenciée. La pandémie, ou démonie procréatrice, est effectivement la force principale qui alimente sans cesse et soutient tout le système de l'économie moderne, avec son engrenage dans lequel se trouve pris, de plus en plus, l'individu. On a là, entre autres, une preuve évidente du caractère dérisoire des rêves de puissance que nourrit l'homme d'aujourd'hui : ce créateur de machines, ce maître de la Nature, cet initiateur de l'ère atomique, se situe presque au même niveau que l'animal ou le sauvage pour ce qui concerne le sexe : il est incapable de mettre le moindre frein aux formes les plus primitives de l'impulsion sexuelle et à ce qui s'y rattache. Ainsi, comme s'il obéissait à un aveugle destin, il augmente sans cesse, et sans avoir conscience de sa responsabilité, l'informe masse humaine et fournit la plus importante des forces motrices à tout le système de la vie économique paroxystique, artificielle, toujours plus conditionnée, de la société moderne, créant en même temps d'innombrables foyers

d'instabilité et de tension sociale et internationale. Le cercle se referme donc d'un autre point de vue aussi : les masses, potentiel de main-d'œuvre excédentaire, alimentent la surproduction qui, à son tour, cherche des marchés toujours plus larges et des masses toujours plus grandes pour leur faire absorber ses produits. Il ne faut pas négliger non plus le fait que l'indice de l'accroissement démographique est d'autant plus élevé que l'on descend plus bas dans l'échelle sociale, ce qui constitue un facteur supplémentaire de régression. » (19h)

A l'immutabilité de ce qui est spirituel succéda le changement élevé en tant que « principe » (20). En effet, « [d]ans le cadre de la société humaine [matriarcale] que symbolise la ruche, le bien procède du vice, et « il serait absolument impossible de rendre une nation peuplée, riche et florissante [...] si on bannissait ce que nous appelons mal, soit physique, soit moral ». Si en effet l'homme n'était pas avide, avare, attiré par le luxe et les plaisirs vains, jaloux de son bien et désireux d'en faire parade, jamais il ne passerait ses jours à travailler, à s'enrichir, à commercer... : il resterait (et, historiquement, il serait demeuré) dans la situation frugale et précaire des origines. S'il n'était vaniteux, il n'aurait pas créé les arts qui tendent à perpétuer son image, s'il n'était paresseux, il n'aurait pas inventé des techniques qui ne visent qu'à faciliter ses travaux, etc. Et l'on retrouve, mais retournés, tous les thèmes énoncés par les primitivistes : vertueux, l'homme ne chercherait pas au-delà de ses besoins vitaux, rapidement et aisément satisfaits. Ce faisant, sa situation se stabiliserait à jamais, puisqu'il n'aurait pas conscience d'un manque, et que celle-ci est indispensable, non seulement à l'idée de Progrès, mais aussi, au désir et à la possibilité de progresser. Et la conclusion s'impose naturellement : si « le vice entretient l'esprit d'invention », il est, comme moyen, préférable à une vertu immobilisante. » (20a) D'où l'utilité de ce que l'on appelle le « marketing », ensemble de techniques de manipulation mentale et psychique – employant ce qui est significativement nommé « ingénierie sociale » – visant notamment à générer le désir et qui, en démocratie, est le pendant commercial de la propagande politique (20b) ; sans compter que tout est fait pour rendre les produits des sciences appliquées les plus addictifs possible, accordant ainsi pleinement progrès technologique et puissance « démonique » de l'économie.

En parlant de sémitisme, le mythe du « Progrès » repose sur « trois idées-clés : 1) Une conception linéaire du temps et l'idée que l'histoire a un sens, orienté vers le futur. 2) L'idée de l'unité fondamentale de l'humanité, tout entière appelée à évoluer dans la même direction. 3) L'idée que le monde peut et doit être transformé, ce qui implique que l'homme s'affirme comme maître souverain de la Nature.

Ces trois idées proviennent à l'origine du christianisme. A partir du XVII^e siècle, l'essor des sciences et des techniques entraîne leur reformulation dans une optique sécularisée.

Chez les Grecs, seule l'éternité est réelle. L'être authentique est immuable : le mouvement circulaire qui assure l'éternel retour du même dans une série de cycles successifs est l'expression la plus parfaite du divin (21) [dans le monde du devenir]. S'il y a montée et descente, progrès et déclin, c'est à l'intérieur d'un cycle auquel ne peut qu'en succéder un autre (théorie de la succession des âges chez Hésiode, du retour de l'âge d'or chez Virgile). D'autre part, la détermination majeure vient du passé, non du futur : le terme archè renvoie avant tout à l'origine (« archaïque ») en tant qu'autorité (« archonte », « monarque »).

Avec la Bible, l'histoire devient un phénomène objectivable, une dynamique de progrès qui vise, dans une perspective messianique, à l'avènement d'un monde meilleur. La genèse assigne à l'homme la mission de « dominer la Terre ». La temporalité est le vecteur grâce auquel le meilleur est appelé à se dévoiler progressivement dans le monde. Du coup, l'événement peut avoir un rôle salvateur : Dieu se révèle historiquement. La temporalité est en outre orientée vers le futur, de la Création à la Parousie, du Jardin d'Éden au Jugement dernier. L'âge d'or n'est plus dans le passé, mais à la fin des temps : l'histoire finira, et elle finira bien, au moins pour les élus.

Cette temporalité linéaire exclut tout éternel retour, toute conception cyclique de l'histoire, à l'image de l'alternance des âges et des saisons. Depuis Adam et Ève, l'histoire du salut se déroule selon une nécessité arrêtée de toute éternité, chemine avec l'ancienne Alliance et, dans le christianisme, culmine dans une Incarnation qui ne saurait se répéter. Saint Augustin sera le premier à tirer de cette conception une philosophie de l'histoire universelle englobant toute l'humanité, celle-ci étant appelée à progresser d'âge en âge vers le mieux.

La théorie du progrès sécularise cette conception linéaire de l'histoire, d'où découlent tous les historicismes modernes. » (22), dont ceux du libéralisme (22bis) et du communisme, le marxisme constituant un aboutissement de la doctrine du « Progrès » (22a).

« Libéralisme, puis démocratie, puis socialisme, puis radicalisme, enfin communisme et bolchevisme ne sont apparus dans l'histoire que comme des degrés d'un même mal, des stades dont chacun prépare le suivant dans l'ensemble d'un processus de chute.

[...] Ainsi, la grande illusion de nos jours consiste à croire que démocratie et libéralisme sont l'antithèse du communisme et ont le pouvoir d'endiguer la marée des forces du bas, de ce qu'on appelle, dans le jargon des syndicats, le mouvement « progressiste ». Illusion : c'est comme si on disait que le crépuscule est le contraire de la nuit, que le degré initial d'une maladie est l'opposé de la forme aiguë et

endémique de cette maladie, qu'un poison dilué est l'antidote du même poison à l'état pur et concentré. » (22abis)

« [L]e christianisme est lié de manière indissoluble au temps, puisque l'incarnation, qui fournit une signification et un modèle à l'ensemble de l'histoire, s'est produite à un moment déterminé du temps. De plus, le christianisme s'est enraciné en Israël, c'est-à-dire dans une civilisation qui, en raison de sa tradition prophétique, a toujours considéré le temps comme une réalité, comme le milieu de tout changement réel. Les Hébreux furent les premiers Occidentaux à accorder une valeur réelle au temps, les premiers à considérer l'inscription des événements dans le temps comme une théophanie, une épiphanie. Pour la pensée chrétienne, la totalité de l'histoire se structurait autour d'un centre, d'un point médian : l'historicité de la vie du Christ ; elle s'étendait de la création par le berith au pacte d'Abraham jusqu'à la parousia (παρουσία ou seconde venue du Christ), le millénaire messianique et la fin du monde. Le christianisme primitif ne connut pas de Dieu intemporel : l'Eternel est, était, sera [Apocalypse, I, 4] αἰωναθ των αἰωνων, « dans les siècles des siècles » (suivant les mots frappants des liturgies orthodoxes) ; il se manifeste comme un procès temporel de rachat continu et linéaire, un plan (oikonomia, οἰκονομία) de rédemption. Dans cette vision du monde, le présent qui fait retour est toujours unique, irrépérable, décisif, avec un futur ouvert devant lui qui pourrait et devrait être modifié par l'action de l'individu, susceptible de faciliter ou d'entraver le mouvement irréversible et significatif de l'ensemble. Une fin morale dans l'histoire, la déification de l'homme, est ainsi affirmée, toute signification et toute valeur s'incarnant dans celle-ci, tout à fait comme Dieu lui-même a assumé la nature de l'homme et est mort comme symbole de tout sacrifice [Cf. Irénée, Contra Haeresios, IV, 37, 7]. Le processus du monde, en somme, est un drame divin, joué sur une scène unique, sans que le spectacle se répète.

On a l'habitude d'opposer à cette perspective tranchée celle du monde grec et romain, la première notamment, dans laquelle les conceptions cycliques étaient en général dominantes. Nous avons déjà mentionné la description des âges successifs chez Hésiode, l'idée de leur retour éternel fut une des rares doctrines dont on peut être certain que Pythagore l'a enseignée [Porphyre, Vita Pythagorae, 19] ; à l'autre extrémité du monde grec, nous avons la doctrine stoïcienne des quatre époques du monde [Chrysippe, fragment 623-627 ; Zénon, fragment 98, 109 ; Eudème, fragment 51], ainsi que le piétisme fataliste de Marc Aurèle [Méditations, XI, 1]. Eudème, disciple d'Aristote, pensait qu'il y a un retour complet du temps, de sorte qu'il se retrouverait, encore une fois ou maintes fois encore, de nouveau assis en train de parler avec ses élèves [« Encore convient-il de faire remarquer [qu'un] tel cycle n'est jamais véritablement fermé, mais qu'il paraît seulement l'être autant qu'on se place dans une perspective qui ne permet pas d'apercevoir la distance existant réellement entre ses extrémités, de même qu'une spire d'hélice à axe vertical apparaît comme un cercle quand elle est projetée sur un plan horizontal » (22ater)] ; Aristote lui-même [Physique, IV, 14, 223 b. Problemata, XVII, 3] ainsi que Platon [Politique, 269 c s. ; République, VIII, 546] émettaient volontiers l'hypothèse que chaque art et chaque science s'étaient développés plusieurs fois de manière complète, pour disparaître ensuite, que le temps

retournerait de nouveau à son commencement et que toutes les choses se retrouveraient dans leur état originel. Souvent de telles idées se sont naturellement associées au fait que l'observation et le calcul astronomique révélaient des répétitions à long terme ; c'est de là que provient la notion, sans doute d'origine babylonienne, de la « Grande Année ». Ce retour cyclique excluait toute réalité nouvelle, puisque le futur était essentiellement fermé et déterminé, que le présent n'était pas un moment unique, et que l'ensemble du temps était constitué par le passé. « Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » [Ecclésiaste, I, 9] Le salut ne pouvait dès lors être envisagé que sous la forme d'une évasion [Le terme est mal choisi] hors du monde du temps : c'est cela qui détermina en partie, on le suppose, la fascination que les Grecs éprouvèrent pour les modèles atemporels de la géométrie déductive, pour la formulation de la théorie platonicienne des Idées [...].

La délivrance des retours infinis de la roue de l'existence rappelle la vision du monde du bouddhisme et de l'hindouisme ; et il est vraisemblable que la pensée grecque non chrétienne ressemblait beaucoup à celle de l'Inde, à cet égard. Un millier de mahāyugas (4000 millions d'années d'existence humaine) constituaient une seule journée de Brahma, un seul kalpa : commençant avec la recréation et l'évolution, et se terminant par la dissolution et la résorption dans l'absolu des sphères du monde, avec toutes leurs créatures. L'apparition et le déclin de chaque kalpa font naître des événements mythologiques qui reviennent éternellement : les victoires des dieux et des titans tour à tour, les incarnations de Vishnu, le barattage de l'Océan de lait pour obtenir le remède d'immortalité, ainsi que les exploits épiques du Rāmāyana et du Mahābhārata. D'où aussi les innombrables réincarnations du seigneur Bouddha, qui sont racontées dans les histoires de naissance ou Jataka [« Quant au lieu de naissance du Bouddha, les Jātaka (« Vies antérieures »), rédigés dans le but de populariser le bouddhisme (Bibhuti Baruah, *Buddhist Sects and Sectarianism*, Sarup and Sons, Delhi, 2000, p. 449 ; ils furent même probablement le premier écrit prosélytique bouddhiste ; voir Biswanath Banerjee, « Buddhism and Syncretism ». In *Journal of the Asiatic Society*, vol. 46, n° 1, Calcutta, 2004, [p. 1-16] p. 5), sont peut-être la plus ancienne source à ce sujet, mais ce sont des fables morales, qui ne présentent aucun caractère historique (Aryasura, *The Jātakamālā or Garland of Birth-Stories of Āryasūra*, trad. par J. S. Speyer [1re éd., Londres, 1895], The Electronic Edition, 2010, p. xiii). Leur seul titre démontre qu'ils furent composés dans des milieux non aryens : qui dit « vies antérieures » dit croyance en la réincarnation, croyance que, comme l'a montré Julius Evola dans *La Doctrine de l'Éveil le Bouddha* rejetait. » (22b)]. L'Inde ne connut pas réellement la dimension d'une historicité unique, de sorte que, de l'avis général, elle est restée la plus anhistorique des grandes civilisations, alors que, dans le cas du monde grec et hellénistique non influencé par Israël, seuls quelques esprits remarquables, Hérodote et Thucydide, ont compris la doctrine dominante du retour, et encore d'une manière partielle. Naturellement, le désespoir inhérent à une telle vision du monde fut en grande partie modifié en Inde par la sagesse (plus hindoue que bouddhique) liée aux devoirs du maître de maison et du mari, à chaque génération ; sorte de stoïcisme propre à l'Inde qui donna, au moins pour une part de chaque cycle d'existence individuelle, une place non négligeable à la vie sociale courante.

Paul Tillich a regroupé les caractéristiques de ces deux grands types de vision du monde dans un texte de forme quasiment épigrammatique. Pour les Indo-Grecs, l'espace prédomine sur le temps ; puisque le temps est cyclique et éternel, le monde temporel est moins réel que le monde des formes intemporelles ; en tout cas, il ne possède aucune valeur ultime. L'être doit se chercher « à travers » le rideau charnel du devenir ; le salut ne peut pas être atteint par la communauté, mais seulement par l'individu : le premier exemple étant le prateyeka buddha, qui fait lui-même son salut. Les ères du monde sombrent dans la destruction les unes après les autres, et la religion la plus appropriée à cette situation est soit le polythéisme (la déification d'espaces déterminés), soit le panthéisme (la déification de tout l'espace) (22bbis). Apparemment, dans cette vision du monde, on se replie de manière hédoniste [Le terme est mal choisi] sur le présent qui passe ; en fait, on n'ose pas regarder le futur et l'on ne cherche une valeur durable que dans ce qui est atemporel. Il s'agit donc d'une vision essentiellement pessimiste. Pour les judéo-chrétiens, au contraire, le temps prédomine sur l'espace, puisque son mouvement possède une direction et une signification qui révèlent un combat de vieille date entre les pouvoirs de Dieu et ceux du diable (sur ce point, l'ancienne Perse rejoint Israël et le christianisme [« L'idée de création est orientale, principalement babylonienne, tout comme l'idée d'une « fin du monde » (venue d'Iran mais non de l'esprit indo-iranien), avec un « jugement » amorçant un règne de Dieu, au cours duquel tout sera transformé de fond en comble. [...] En Iran, sous l'influence des croyances proche-orientales, est née, de l'idée de succession de naissances et de déclin de mondes, la représentation d'une unique fin du monde qui serait précédée de la venue d'un « Sauveur » (Saoshyant) et accompagnée d'un « jugement ». » (22bter)]), combat dans lequel, dès lors que c'est le bien qui doit triompher, le monde temporel est aussi le bien du point de vue ontologique. L'être véritable est immanent au devenir, et le salut s'accomplit pour la communauté dans et à travers l'histoire. L'ère cosmique est fixée à un point central qui confère une signification à son processus tout entier, triomphant de toute tendance autodestructrice et créant une nouveauté radicale, qu'aucun cycle temporel ne pourra annuler. La religion la mieux en accord avec cette vision du monde est le monothéisme, qui postule un Dieu sous la figure d'un administrateur du temps et de tout ce qui arrive dans le temps. Apparemment, cette vision n'est pas concernée par ce monde, n'ayant que mépris pour les choses de l'existence, mais en fait cette foi est liée aussi bien au futur qu'au passé, car le monde, n'étant pas illusoire, peut être lui-même racheté, et c'est là l'ambition du Royaume de Dieu. Il s'agit donc d'une vision essentiellement optimiste.

On voit comment il est possible de considérer comme une donnée historique ce sens profond du temps qui caractérise le christianisme.

La seconde partie du raisonnement, qui semble avoir été jusqu'à maintenant plutôt suggérée qu'élaborée par les philosophes de l'histoire, consiste à dire que ce même sens du temps a contribué de manière directe à la naissance de la science et de la technologie modernes à la Renaissance, et que l'on pourrait donc le ranger à côté des autres facteurs qui l'expliquent. Si ce facteur rend explicable ce phénomène en Europe, il est possible que son absence (ou son absence supposée) puisse nous aider à expliquer l'absence de révolution scientifique dans d'autres civilisations.

Il ne fait pas de doute que le temps est un des paramètres fondamentaux de toute pensée scientifique – aux yeux du sens commun, il désigne une moitié de notre univers naturel, s'il ne constitue que la quatrième de ses dimensions – et que la coutume de le négliger ne serait pas propice aux sciences de la Nature. On ne peut donc pas le renvoyer dans le domaine de l'illusion, ni le dénigrer au profit du domaine du transcendant ou de l'éternel. Il est au principe de toute connaissance naturelle, qu'elle soit fondée sur des observations réalisées à des moments différents (ce qui implique l'uniformité de la Nature), ou qu'elle soit fondée sur des expériences qui requièrent un laps de temps pour que toutes les mesures soient faites aussi précisément que possible. La détermination de la causalité, si fondamentale pour la science, a certainement été stimulée par la croyance en la réalité du temps. Cependant, il n'est pas évident, à première vue, que cette détermination ait été plutôt provoquée par la conception linéaire du temps chez les judéo-chrétiens, que par la conception cyclique indo-grecque : car, si les cycles temporels étaient suffisamment longs, celui qui faisait des expériences pouvait n'en être qu'à peine conscient. En revanche, il reste possible que les théories du retour aient effectivement miné la psychologie inhérente à la connaissance naturelle, continue, cumulative, jamais achevée, c'est-à-dire l'idéal qui allait prendre naissance dans l'artisanat de pointe et qui atteindrait son épanouissement chez les virtuoses de la société royale : car si l'ensemble de l'effort scientifique humain est destiné d'avance à une destruction inéluctable, s'il ne doit se reformer qu'avec un labeur infini siècle après siècle, autant chercher une évasion [Le terme est mal choisi] radicale dans la méditation religieuse ou dans le détachement stoïcien, plutôt que de s'épuiser comme un polype constructeur de corail, occupé à construire aveuglément, avec ses semblables, un récif au pied d'un volcan en éruption. La force psychologique ne fut certainement pas toujours annihilée de la sorte ; sinon, un Aristote n'aurait jamais travaillé à ses études zoologiques – dont le titre même est en rapport avec notre propos : *Historia Animalium*, *Περὶ ζῴων ἱστορίας*, ce qui montre la signification originellement indifférenciée du terme d'« histoire » : toute connaissance acquise par la recherche, sens gardé dans l'expression encore en usage « histoire naturelle » [C'était également le type de savoir personnel des chroniqueurs, des *rerum gestarum scriptores*]. Néanmoins, puisque la révolution scientifique implique nécessairement la coopération d'un grand nombre d'individus (à l'encontre de l'individualisme qui caractérisait la science grecque), on peut raisonnablement penser que, d'un point de vue sociologique, la prédominance d'un temps cyclique a pu être un facteur majeur d'inhibition pour une pareille révolution, tandis que le temps linéaire lui fournissait un fondement.

D'un point de vue sociologique, il est possible que le même facteur ait encore agi d'une autre manière : il aurait pu renforcer la résolution de ceux qui travaillaient à « une réforme globale de l'Eglise et de l'Etat », produisant par là non seulement une « science nouvelle ou expérimentale », mais également le nouvel ordre capitaliste. Les premiers réformateurs, ainsi que les marchands, ont-ils cru à la possibilité de transformations sociales révolutionnaires, décisives et irréversibles ? Certes, le temps linéaire ne saurait évidemment passer pour l'une des conditions économiques fondamentales d'un tel processus ; mais il est possible qu'il ait été l'un des facteurs psychologiques qui l'ont facilité. Le changement lui-même allait dans le sens de l'autorité divine ; le nouveau pacte avait supplanté l'ancien, les prophéties

s'étaient accomplies et, bientôt, avec les ferments de la Réforme, elles avaient été renversées par les traditions de tous les révolutionnaires chrétiens, des donatistes jusqu'aux hussites ; on songea de nouveau à une apocalypse qui fonderait le Royaume de Dieu sur terre. Le temps cyclique, lui, ne permettait pas une telle vision apocalyptique. Bien que modérée, et bien que soutenue par les princes, la révolution scientifique eut de nombreux liens de parenté avec les conceptions du changement apocalyptique. « J'ai peu d'estime pour cette maxime décourageante, nil dictum quod non dictum prius, écrivait Joseph Glanvill en 1661 de notre ère ; je ne peux pas lier ma foi à la lettre de Salomon ; ces derniers temps nous ont montré ce que l'Antiquité n'a jamais vu, pas même en rêve. » [Scepsis Scientifica ; or, Confest Ignorance the Way to Science, in an Essay on the Vanity of Dogmatising and Confident Opinion, Londres, 1661, 1665 ; rééd. J. Owen, Londres, 1885] La perfection ne se trouvait plus dans le passé, les livres et les vieux auteurs étaient mis à l'écart ; et, au lieu des toiles d'araignée filandreuses de la ratiocination, les hommes prenaient en considération la Nature, grâce à la nouvelle technique représentée par la mathématisation des hypothèses ; n'avait-on pas découvert la méthode même pour parvenir à la découverte ? Les siècles passant, le temps linéaire influença plus profondément encore la science moderne de la Nature ; on découvrit que même l'univers des astres avait eu sa propre histoire, et l'on étudia dans l'évolution cosmique comme un fondement de l'évolution biologique et sociale. C'est alors que les Lumières contribuèrent à séculariser la conception judéo-chrétienne du temps, au profit de la croyance au progrès [Comme expliqué ci-dessous, ce ne sont pas les Lumières qui contribuèrent à séculariser la conception judéo-chrétienne du temps, au profit de la croyance au progrès. Au contraire, les Lumières s'opposèrent à la croyance au « Progrès » perpétuel], qui est encore notre lot ; de sorte que, lorsque, aujourd'hui encore, des « humanistes » ou des marxistes discutent avec des théologiens, ils portent des vêtements de couleur différente. Seulement ces vêtements (du moins, pour un spectateur indien) sont à y mieux regarder les mêmes, simplement mis à l'envers. » (22c)

Les trois figures prééminentes de la genèse de l'idée de Progrès furent Joachim de Flore (1130 ou 1135 – 1202), moine cistercien et théologien catholique ; Nicolas Malebranche (1638 – 1715), prêtre oratorien et théologien français qui établit une synthèse de la philosophie de saint-Augustin et de celle de René Descartes ; l'abbé Charles-Irénée Castel de Saint-Pierre (1658 – 1743), qui élaborait la première doctrine du Progrès, à laquelle ses épigones n'ajouteront rien d'essentiel.

« Pour Joachim [de Flore], les temps se partagent en « trois grandes époques, inspirées et dominées successivement par le Père, le Fils et le Saint-Esprit [...] Chacune de ces époques révèle dans l'histoire une nouvelle dimension de la divinité, et de ce fait, permet un perfectionnement progressif de l'humanité aboutissant, dans la dernière phase [...] à la liberté spirituelle absolue. » Ainsi, l'ensemble du processus manifeste-t-il « une sorte de déterminisme historique, [...] un mouvement ascensionnel » tendant vers ce troisième état qui « correspond à l'âge adulte de l'humanité. » Temps de maturité et, dans les limites du possible, temps de perfection : « Ce serait la paix et la vérité régnant sur toute la terre ; ce serait la justice parfaite ; ce serait la liberté, cette liberté pleine apportée par l'esprit. » » (22d)

Pour Nicolas Malebranche, Dieu, étant amour et aimant les choses à mesure de leur perfection, est l'objet premier de son propre amour puisqu'il est la perfection même. Dieu a créé, pour ainsi dire en tant que géomètre, un univers rationnel, ce afin de s'honorer et se glorifier.

La sagesse – principal caractère de Dieu – lui fait logiquement respecter son amour de lui-même et, bien que bon et tout puissant, implique que celui-ci ne peut s'abaisser servilement à intervenir constamment et en tout lieu en des cas particuliers par rapport à sa création, dans le but d'y proscrire le mal, puisque cela serait rabaisser le créateur au niveau de la création, mettre le créateur au service de la création et non la création au service du créateur, déchoir en réduisant l'infini au niveau du fini.

[NOTE : Pour Aristote, « n'étant cause qu'en tant que matière [au sens aristotélicien du terme], étant lui-même matière, l'infini est une simple privation. Il se définit logiquement par une négation, mais une négation d'un genre tout particulier : car il est, non pas ce en dehors de quoi il n'y a rien, mais ce en dehors de quoi il y a toujours quelque chose. Bref, loin de posséder, comme le croyait Anaximandre, un privilège particulier, l'infini, par opposition au parfait qui est le fini, n'est autre chose que l'imparfait, l'incomplet, l'inachevé. [...] Dès lors, on comprend pourquoi Aristote rejette l'infini de composition qui pourrait réaliser un tout infini, notion pour lui contradictoire, et n'admet qu'un infini de division, toujours inachevé.

[NOTE : L'avis d'Aristote selon lequel il n'existe pas d'infini de composition qui pourrait réaliser un tout infini, car cette notion est contradictoire, est prouvé par le paradoxe de Russell, qui démontre que si l'on prend l'ensemble des ensembles qui ne sont pas membres d'eux-mêmes, alors, si cet ensemble n'est pas un membre de lui-même, il contredit sa définition qui indique qu'il doit se contenir lui-même, et, s'il se contient lui-même, il contredit sa définition selon laquelle il est l'ensemble de tous les ensembles qui ne sont pas membres d'eux-mêmes.]

[...] Cette conception de l'infini, qui est aux antipodes de la conception chrétienne et moderne, est éminemment caractéristique de la mentalité grecque [il serait plus juste d'écrire hellénique, et plus généralement aryenne]. Pour les Grecs [les Hellènes], le parfait se confond avec le fini, ce qui est achevé, arrêté, ce qui possède pleinement la forme ; l'infini, c'est l'illimité, ou, comme disait Platon, l'indéterminé susceptible de plus et de moins, où la limite introduit ses mesures (Philèbe 24e – 26d), et, par suite, l'infini exprime une imperfection radicale. Il ne saurait donc être attribué à l'Être qui possède la plénitude de l'être et de l'intelligibilité. De fait, le Dieu des Grecs est un Dieu fini [Plus précisément, on pourrait même dire que « Dieu » est ce qui est fini]. C'est seulement avec Plotin, et sous l'influence des idées judéo-chrétiennes, qu'on osera attribuer à l'Intelligible ou à Dieu l'infinité. C'est seulement avec la

grande métaphysique issue du christianisme qu'on s'élèvera [ou plutôt s'abaissera] à la conception rationnelle de la Toute-Puissance infinie du Dieu créateur. Là se mesure l'écart, ou plutôt l'abîme, qui sépare la pensée antique [hellénique] de la pensée chrétienne. Il se traduit à plein dans l'art grec, contrasté avec l'art de notre XIII^e siècle : l'un arrêté sur l'horizontale à l'échelle humaine, l'autre prenant en hauteur son élan vers l'infini. La raison de cette différence ? On la trouve dans le fait que les Grecs ont conçu l'infini comme appartenant à l'ordre de la quantité où nous n'avons jamais affaire qu'au fini ou à l'indéfini ; ils n'ont pu concevoir un infini de qualité ou de perfection : non qu'ils aient ignoré l'ordre de la qualité, qu'Aristote range au nombre des catégories ou genres premiers de l'être, et que Platon, avant lui, avait reconnu comme propre aux Idées, qui, à la différence des nombres, ne peuvent être sommés. » (22e)

On peut ajouter que le Principe inconditionné, qui n'est pas le Dieu théiste, est au-delà de l'infini et du fini, du non-être et de l'être. On peut aussi considérer que les « dieux » sont des forces (d'ordre infra-rationnel), ou des principes (d'ordre supra-rationnel).]

Préférant nécessairement sa propre perfection à celle de sa création, Dieu a par conséquent décidé d'agir de façon simple – la simplicité étant ce qui exprime le mieux l'attribut divin de sagesse – sur sa création, par le biais de lois qui partagent les caractéristiques fondamentales de ses attributs, à savoir l'universalité et la constance. Les lois grâce auxquelles Dieu régit l'univers sont en conséquence universelles et constantes. Ainsi s'explique l'existence du mal, le choc des corps qui produit tous les phénomènes naturels étant aveugle et, par suite, entraînant inévitablement, dans l'ordre physique, des maux.

Cependant, l'universalité et la constance des lois (qui sont rationnelles) permettent à l'homme de pouvoir les appréhender grâce à sa raison et les instituer en tant que science. Cette science permettra à son tour l'élaboration de la technique, permettant à l'homme d'agir sur l'univers, ce afin de perfectionner la création de Dieu en y éliminant le mal, et ainsi accomplir sa volonté, ce qui est un devoir moral primordial.

Pour l'abbé de Saint-Pierre, s'inspirant de Joachim de Flore et de Nicolas Malebranche, Dieu est un marchand parfaitement rationnel. L'homme et Dieu sont liés par un contrat. Ce contrat stipule qu'en échange d'une quantité suffisante de bonnes actions, qui seraient par essence rationnelles et conformes à une morale purement rationnelle, la véritable morale, Dieu se doit d'accorder le salut à l'homme. L'austérité n'importe pas pour le salut et la dévotion peu. La méthode qui de loin est la plus efficace afin de « faire le bien » et conséquemment de remplir sa part du contrat est de participer au progrès technique, produit de la raison appliquée à la « Nature », attendu que premièrement, il permettra à

l'homme d'élucider les causes du mal puis de les supprimer, mettant fin à celui-ci ; deuxièmement, il autorisera l'homme à engendrer de nouvelles sources de bien et ainsi à faire le bien.

L'homme, comprenant toujours davantage l'univers qui est une machine purement rationnelle, acquiert une maîtrise toujours plus grande de celui-ci et par là même conquiert toujours davantage de « liberté » vis-à-vis de la « Nature », et donc de possibilités de bien agir et par conséquent de s'assurer son salut.

Le progrès du savoir suscite celui de la raison. Ce progrès de la raison entraîne celui du savoir et de la morale (qui ne peut qu'être rationnelle). Ce progrès de la morale, par l'entremise du progrès d'une « éducation » toujours plus rationnelle et omniprésente, entraîne un progrès de la « vertu ». Ce progrès de la vertu engendre celui du bonheur. Il s'ensuit que le « Progrès » est nécessaire, donc perpétuel.

[NOTE : « La « vertu » au sens moderne n'a rien à voir avec la *virtus* antique [et aryenne]. *Virtus* désignait la force de caractère, le courage, la prouesse, la fermeté virile. Ce terme dérivait de *vir*, l'homme véritable, non l'homme dans un sens général et naturaliste. Le même terme a pris, dans la langue moderne, un sens essentiellement moraliste, très souvent associé à des préjugés d'ordre sexuel, au point que, se référant à lui, Vilfredo Pareto a forgé le terme « vertuisme » pour désigner la morale bourgeoise puritaine et sexophobe. Quand on dit une « personne vertueuse », on pense aujourd'hui à quelque chose de bien différent de ce que pouvaient signifier par exemple, à l'aide d'une réitération efficace, des expressions comme celle-ci : *vir virtute praeditus*. Il n'est pas rare que la différence se transforme en opposition. En effet, une âme forte, fière, intrépide, héroïque est le contraire de ce que veut dire une personne « vertueuse » au sens moraliste et conformiste moderne. » (22f)]

Quand l'homme vivait (prétendument) à l'état sauvage, le progrès de sa raison, engendré par celui de son savoir, lui fit prendre conscience qu'il serait dans son intérêt d'établir un contrat avec ses proches pour mettre fin à l'anarchie de cet état. Ce contrat stipule que le contractant doit céder sa liberté à un État garant de l'ordre de la société civile. De là se formèrent les premières sociétés civiles, progrès fondamental de la prétendue « humanité ». À partir de là, L'État et la société civile n'ont cessé de se perfectionner en se rationalisant. Le gouvernement idéal est la polysynodie technocratique. L'État en est venu à toujours davantage englober l'ensemble des activités humaines. L'État, au moyen de l' « éducation », enseigne le savoir, développe la raison, décrit la morale et montre la vertu. L'État, en charge de tout surveiller, contrôler, réguler et d'exercer son pouvoir sur l'ensemble des activités humaines et des individus, doit finir par devenir totalitaire (22g) et s'étendre à toute l' « humanité », qui ne formera plus qu'une société civile. Ce passage marquera l'entrée dans l'âge d'or, qui sera caractérisé par la paix perpétuelle. L'État et la société civile continueront néanmoins à se perfectionner perpétuellement en se rationalisant.

En somme, on peut affirmer que la doctrine du Progrès de l'abbé de Saint-Pierre, reformulée dans une optique moderne, appellerait de ses vœux une « humanité » uniforme constituée de robots « humains » racialement mêlés, asexués (22h), parfaitement rationnels, mêlés en un prétendu « gouvernement mondial » parfaitement rationnel, totalitaire, omniprésent, surveillant et contrôlant tout, omnipotent, administré par une « intelligence » artificielle parfaitement rationnelle – qui constituerait le « Dieu », ou, plus précisément, la Déesse de cette « humanité ».

[NOTE : L'« intelligence artificielle » en viendrait à devenir l'incarnation de la « Raison », et donc une manifestation du Dieu abrahamique – qui, comme il a déjà été indiqué dans d'autres publications, est un avatar masculinisé de la déesse mère. Par ailleurs, étant pris en compte que l'« intelligence artificielle » serait la machine par « excellence », il est remarquable de spécifier que la déesse mère est une personnification de la « Nature », et plus particulièrement des forces du changement et du devenir, de forces qui appartiennent à ce que l'enseignement bouddhique appelle le samsara, littéralement « l'ensemble de ce qui circule », « le courant des renaissances successives », forces qui, sur notre plan de manifestation, se déchaînent dans le « monde » de la machine.

Cette impression se trouve confirmée par le prétendu « transdéisme », dont le Juif Anthony Levandowski a créé la première Église, nommée « Way of the Future », qui affirme que « Ce qui sera créé sera effectivement un dieu. [...]

« L'idée doit être répandue avant la technologie, » insiste-t-il. « L'Église est le moyen par lequel nous répandons la parole, l'évangile. » [...]

« Ce progrès a lieu car il y a un avantage économique à avoir des machines faisant le travail à votre place et résolvant des problèmes pour vous. Si vous pouviez rendre quelque chose un pourcent plus intelligent qu'un humain, votre avocat ou secrétaire serait meilleur que tous les avocats et secrétaires. Vous seriez la personne la plus riche du monde. Les gens recherchent cela. » [...]

« Les humains sont en charge de la planète parce que nous sommes plus intelligents que les autres animaux et sommes capables de construire des outils [sic] et d'appliquer des règles. » « À l'avenir, si quelque chose est bien plus intelligent, une transition aura lieu quant à qui est en charge. » [...]

Avec internet en tant que système nerveux, les téléphones cellulaires et les capteurs en tant qu'organes sensibles, et les centres de données en tant que cerveau, ce « quoi que ce soit » entendra tout, verra tout, et sera partout en même temps. Le seul terme rationnel pour décrire ce « quoi que ce soit », pense Levandowski, est « dieu » – et la seule manière d'influencer une déité est la prière et la vénération. [...]

Levandowski affirme que comme les autres religions, Way of the Future aura finalement un évangile (appelé Le Manuel), une liturgie, et probablement un lieu de culte. » (22i)]

« Humanité » qui vivrait une « paix perpétuelle », dont le savoir, la raison, la morale, la « vertu » et le bonheur seraient sans cesse croissants, et qui serait devenue maîtresse de l'univers et n'aurait de cesse de vouloir y marquer davantage sa domination. Cette « humanité » croirait au dogme du Progrès et aurait pour religion la technologie comme moyen de l'accomplir.

Il convient de se demander si tout cela est véritablement raisonnable.

Dorénavant, « [si le Progrès] est un « dogme scientifique », un postulat incontestable, il faut en effet que toutes les sciences le prennent en compte lorsqu'elles proposent de nouvelles explications de la réalité. De même que le savoir médiéval se devait d'être conforme à l'orthodoxie chrétienne, de même que la science soviétique se présentera, en chaque domaine, comme une confirmation éclatante de la doctrine marxiste-léniniste, de même, la science du XIXe reflète dans ses grandes lignes la foi dans le Progrès. À ce propos, on pense bien sûr au transformisme de Lamarck, puis aux théories darwiniennes, l'un et l'autre explicitement liés au progressisme : Alfred Wallace, co-découvreur de l'évolutionnisme, affirmait sur cette base que l'« humanité » deviendrait, par sélections successives, une race (sic) homogène où aucun individu ne serait inférieur aux plus nobles spécimens de l'espèce, et que la terre formerait ainsi un Éden « plus beau que celui dont rêvaient les poètes. » Wallace ne fait qu'exprimer là une tendance générale, qui des sciences de la Nature « s'étend jusqu'aux sciences historiques et morales » : de l'histoire des faits et des idées à la sociologie issue de l'enseignement comtien, de l'anthropologie, dominée par Frazer, jusqu'à la théologie, où le cardinal Newman, parmi beaucoup d'autres, introduit une dimension dynamique et la notion de développement.

Le Progrès est alors devenu un « mythe », en ce sens que l'on ne peut plus le contester, à moins de se marginaliser. Tous les courants admettent l'idée qu'un mieux doit inéluctablement se réaliser dans le temps, et le conflit, désormais, ne se situe plus entre Anciens et Modernes, entre partisans et adversaires du Progrès, mais à l'intérieur du cadre intellectuel commun que constitue la foi dans ce

Progrès, et par rapport au critère indiscutable qu'il représente : le Progrès n'est plus l'objet, mais le lieu de l'affrontement idéologique. » (22j)

Cette idolâtrie de la notion abstraite de « Progrès » est d'autant plus absurde que, premièrement, « si l'homme est en marche vers la perfection, celle-ci, en tant qu'elle est appelée à se réaliser, devra bien un jour cesser de se perfectionner. D'autre part, s'il n'y a pas de but connaissable du progrès, comment peut-on encore parler de progrès, puisque seule la reconnaissance d'un but donné permet d'affirmer qu'un état nouveau représente, au regard de ce but, un progrès par rapport à l'état antérieur ? » (22k)

Deuxièmement, de nos jours, le mythe du « Progrès » s'étant « sécularisé » et étant devenu l'apanage de matérialistes, comment pourrait-on l'expliquer puisque celui-ci serait une loi d'évolution historique n'étant pas déterminée directement par l'ordonnement de la matière elle-même, qui ne pourrait donc s'expliquer que par une sorte de force mystique, ce qui est impossible d'un point de vue matérialiste.

Troisièmement, la conception de l'univers en tant que machine étant devenue celle de l'athéisme, comment la conception de l'univers en tant que machine et l'athéisme seraient-ils conciliables étant donné qu'une machine nécessite un effort extérieur afin d'être maintenue en fonctionnement ? Or, dans une conception du monde athée, l'univers étant tout ce qui existe, il doit être autosuffisant, ce qui ne peut pas être le cas puisqu'il constituerait une machine dont le fonctionnement ne serait entretenu par aucun effort extérieur. La conception du monde en tant que machine est donc incompatible avec l'athéisme mais compatible avec le théisme.

Quatrièmement, dans le samsara, « toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatees et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. » (22kbis) Or, la mesure physique d'une chose affectant cette chose, comme le prouve l'explication de Copenhague, comment serait-il possible de connaître les parties et, partant de là, même en supposant ne pas devoir connaître le tout pour connaître les parties et pouvoir de surcroît connaître le tout en ne connaissant que les parties, connaître non seulement les parties, mais aussi le tout ?

Cinquièmement, le « Progrès » implique le progrès technique qui, pour être financé et se matérialiser, nécessite un développement économique croissant, donc davantage de consumérisme, ce qui présuppose de faire croître les désirs et besoins des individus ; or, comment la multiplication du désir

pourrait-elle être conciliable avec une attitude toujours plus raisonnable étant donné que le désir est en lui-même quelque chose d'irrationnel ?

Sixièmement, il peut exister une multitude de progrès relatifs (dans le sens où ce qui peut être considéré comme un progrès par un tel peut l'être comme une régression par un autre) et absolus dans d'innombrables domaines qui sont souvent en contradictions les uns avec les autres.

Septièmement, « pour nous en tenir à l'idée même de la « simplicité primitive », on ne comprend pas du tout pourquoi les choses devraient toujours commencer par être simples et aller ensuite en se compliquant ; au contraire, si l'on réfléchit que le germe d'un être quelconque doit nécessairement contenir la virtualité de tout ce que cet être sera par la suite, c'est-à-dire que toutes les possibilités qui se développeront au cours de son existence y sont déjà incluses, on est amené à penser que l'origine de toutes choses doit en réalité être extrêmement complexe, et c'est là, précisément, la complexité qualitative de l'essence ; le germe n'est petit que sous le rapport de la quantité ou de la substance, et, en transposant symboliquement l'idée de « grandeur », on peut dire que, en raison de l'analogie inverse, ce qui est le plus petit en quantité doit être le plus grand en qualité. Semblablement, toute tradition contient dès son origine la doctrine tout entière, comprenant en principe la totalité des développements et des adaptations qui pourront en procéder légitimement dans la suite des temps, ainsi que celle des applications auxquelles elle peut donner lieu dans tous les domaines ; aussi les interventions purement humaines ne peuvent-elles que la restreindre et l'amoindrir, sinon la dénaturer tout à fait, et c'est bien là, en effet, ce en quoi consiste réellement l'œuvre de tous les « réformateurs ».

[...] Nous n'en avons pourtant pas encore tout à fait fini avec la « simplicité primitive », car il y a tout au moins un sens où cette expression pourrait trouver réellement à s'appliquer : c'est celui où il s'agit de l'indistinction du « chaos », qui est bien « primitif » d'une certaine façon, puisqu'il est aussi « commencement » ; mais il n'y est pas seul, puisque toute manifestation présuppose nécessairement, à la fois et corrélativement, l'essence et la substance, et que le « chaos » en représente seulement la base substantielle. Si c'était là ce que veulent entendre les partisans de la « simplicité primitive », nous ne nous y opposerions certes pas, car c'est bien à cette indistinction qu'aboutirait finalement la tendance à la simplification si elle pouvait se réaliser jusqu'à ses dernières conséquences ; mais encore faut-il remarquer que cette simplicité ultime, étant au-dessous de la manifestation et non en elle, ne correspondrait nullement à un véritable « retour à l'origine ». À ce sujet, et pour résoudre une apparente antinomie, il est nécessaire de faire une distinction nette entre les deux points de vue qui se rapportent respectivement aux deux pôles de l'existence : si l'on dit que le monde a été formé à partir du « chaos », c'est qu'on l'envisage uniquement au point de vue substantiel, et alors il faut d'ailleurs considérer ce commencement comme intemporel, car, évidemment, le temps n'existe pas dans le « chaos », mais seulement dans le « cosmos ». Si donc on veut se référer à l'ordre de développement de la manifestation, qui, dans le domaine de l'existence corporelle et du fait des conditions qui définissent

celle-ci, se traduit par un ordre de succession temporelle, ce n'est pas de ce côté qu'il faut partir, mais au contraire de celui du pôle essentiel, dont la manifestation, conformément aux lois cycliques, s'éloigne constamment pour descendre vers le pôle substantiel. » (22l)

De nos jours, un des principaux « fondement[s] du progressisme est le mirage de la civilisation technique (22m), la fascination [puérile et mortifère] exercée par certains progrès matériels et industriels indéniables sans que soit prise en considération leur contrepartie négative dans des domaines beaucoup plus importants et intéressants de l'existence. Celui qui ne se soumet pas au matérialisme qui prévaut aujourd'hui, celui pour qui il n'y a qu'un seul domaine où l'on puisse légitimement parler de progrès, se gardera de toute orientation influencée, d'une manière quelconque, par le mythe moderne du progrès. Dans l'Antiquité, les idées étaient claires : de même qu'en latin on n'utilisait pas, pour désigner la subversion, le mot *revolutio* [...] mais d'autres termes, tels que *seditio*, *eversio*, *civilis perturbatio*, *rerum publicarum commutatio*, etc., de même, pour exprimer le sens moderne du mot « révolutionnaire » on devait recourir à des circonlocutions, comme *rerum novarum studiosus* ou *fautor*, c'est-à-dire celui qui aspire à des choses nouvelles, qui en est le « fauteur » ; les « choses nouvelles », pour la mentalité tradition[nelle] romaine, équivalant automatiquement à quelque chose de négatif, de subversif. » (22n)

La révolution, du latin *revolutio*, n'est non pas un mouvement subversif allant prétendument « de l'avant » et éloignant donc d'un état donné ou d'une certaine origine, mais au contraire ce qui reporte positivement à l'origine. De plus, « retourner aux origines voulait dire se rénover, boire à la source de l'éternelle jeunesse, confirmer la stabilité spirituelle, contre la temporalité. » (22nbis)

« La conception activiste, « deveniriste », « faustienne » de la vie se rattache étroitement, en Occident, à l'avènement de la machine. L'exaltation romantique de tout ce qui est effort, recherche, tragique ; la religion ou, mieux [...] la superstition de la « vie » entendue comme tension incoercible, élan qui ne trouve jamais satisfaction et qui, perpétuellement assoiffé et perpétuellement dégoûté, va, sans arrêt, de forme en forme, de sensation en sensation, d'invention en invention ; l'obsession du « faire », du « conquérir », du nouveau, du record, de l'inusité – tout cela constitue le quatrième aspect du mal européen : aspect qui caractérise indiscutablement la physionomie de la civilisation occidentale et qui est véritablement parvenu, de nos jours, à une acmé paroxystique.

Nous avons déjà dit de quelle façon l'on peut faire remonter la racine de cette perversion au tronc judéo-chrétien. L'esprit du messianisme est son esprit, sa matière originelle. L'hallucination d'un autre monde et d'une solution messianique qui échappe au présent, traduit le besoin d'évasion des ratés, des parias, des maudits, de ceux qui sont incapables d'assumer et de vouloir leur réalité ; c'est l'insuffisance

des âmes qui souffrent, dont l'être est désir et passion, désespoir. Progressivement, couvée avec ténacité au sein de la race sémitique, et rendue d'autant plus vigoureuse et nécessaire que déclinait la fortune politique du « peuple élu », cette obscure réalité s'embrasa depuis les bas-fonds de l'Empire sous la prédication du Galiléen, et servit de mythe à la grande révolte des esclaves, à la vague frénétique qui submergea la Rome païenne.

Et puis, passant outre la construction catholique, la rejetant de côté, elle se répandit : ce fut la folie millénariste. Et lorsque la promesse et l'attente se démontrèrent fallacieuses, et que le but s'éloigna à l'infini, le besoin et le désespoir demeurant, s'exaspérant même, il resta un devenir sans aucune finalité, une pure tension, une gravitation à vide.

La fuite de cela et l'incessant déplacement vers l'autre – cette angoisse qui est le secret de la vie moderne, et qui désespérément, pour fuir la conscience de soi, crie qu'elle est une valeur – est également le secret le plus profond du christianisme après l'échec de son eschatologie : c'est la malédiction immanente qu'il porte avec soi et qu'il étendit aux peuples corrompus par lui.

Si l'on associe le premier thème que nous vîmes déjà naître de l'échec messianique – le thème de l'écclesia devenue loi d'interdépendance sociale – à ce deuxième thème naissant de la même origine, nous nous trouvons donc devant la loi même qui domine toute la culture et la société d'aujourd'hui : au plan inférieur, l'orgasme de l'industrialisme, les moyens qui deviennent fins, la mécanisation, le système des déterminismes économiques et matérialistes auquel la science donne le rythme – lié à l'arrivisme, à la course au succès d'hommes qui ne vivent pas, mais sont vécus – et, à la limite, les tout nouveaux mythes du « progrès indéfini » sur la base du « service social » et du travail devenu fin en soi et devoir universel ; au plan supérieur, l'ensemble des doctrines faustiennes, « deveniristes », bergsoniennes, dont nous parlions plus haut, et la base de la vérité socialisée, du « devenir du savoir », de l'universalisme et de l'impersonnalisme des philosophies.

En dernière analyse, tout cela confirme et atteste une seule chose, la même chose : la décadence, en Occident, de la valeur de l'individualité [il serait plus juste d'écrire personnalité, précisément en opposition à l'individualité] – de cette valeur sur laquelle, au contraire, il caquette si effrontément. Seulement, les vies qui ne se suffisent pas à elles-mêmes et qui s'écartent d'elles-mêmes, cherchent, en effet, l'« autre » : elles ont besoin de la société, d'un système d'appuis réciproques, d'une loi collective ; et elles tendent à – puisqu'elles ne sont pas : elles sont recherche, insatisfaction, dépendance de l'avenir, devenir. Elles ont une terreur de ce qui est le milieu naturel de l'homme : du silence, de la solitude, du temps vide, de l'éternité – et elles agissent, s'agitent, se tournent ça et là sans trêve, s'occupant de tout, sauf d'elles-mêmes. Elles agissent pour sentir, pour prouver qu'elles sont :

demandant à l'action et à tout ce qu'elles font leur propre confirmation, en réalité, elles n'agissent pas, mais sont possédées par l'action.

Tel est le sens de l'activisme des modernes. Il n'est pas action, mais fièvre d'action. C'est la course vertigineuse de ceux qui ont été repoussés hors de l'axe de la roue et dont la course est d'autant plus folle que leur distance par rapport au centre est plus grande. Il en est de cette course comme de la dépendance de la loi sociale dans les domaines économique, industriel, culturel et scientifique, qui est inévitable, fatale en tout et pour tout, dans tout l'ordre de choses qu'elles ont créé, une fois que l'individu est devenu étranger à lui-même, une fois qu'il a perdu, avec le sens de la centralité, de la stabilité et de l'autonomie intérieure, le sens de ce qui constitue vraiment la valeur de l'individualité [de la personnalité]. Le déclin de l'Occident découle, incontestablement, du déclin de l'individu [de la personne] comme tel.

Nous disions, au commencement, que l'action ne sait plus aujourd'hui ce qu'elle est. Telle est la vérité. Quiconque aurait la possibilité de parcourir certaines doctrines traditionnelles indiennes, que nous eûmes l'occasion d'exposer ailleurs, s'étonnerait assurément devant l'affirmation selon laquelle tout ce qui est mouvement, activité, devenir, changement, est propre au principe passif et féminin (Çakti) ; alors que l'immobilité doit être rapportée au principe positif, masculin, solaire (Çiva).

Et les mêmes ne se rendraient pas très bien compte de ce que peut signifier l'autre affirmation, contenue dans un texte relativement plus connu – la Bhagavad Gîtâ (IV, 8) –, qui dit que le Sage discerne la non-action dans l'action et l'action dans la non-action.

En cela ne s'expriment aucunement le quiétisme et le « contemplatisme » nirvanique auxquels certains esprits incultes réduisent l'Orient ; ce qui s'y exprime, c'est au contraire la conscience de ce qu'est vraiment l'activité. Cette conception est rigoureusement identique à celle qu'Aristote exprima en parlant des « moteurs immobiles » : qui est cause et maître effectif du mouvement, ne se meut pas lui-même. Il éveille, commande et dirige le mouvement : il le fait agir, mais n'agit pas, ce qui veut dire qu'il n'est pas transporté, pris par l'action, qu'il n'est pas l'action, mais une supériorité impassible, très calme, dont l'action procède et dépend. Voilà pourquoi son commandement, puissant et invisible, peut être qualifié, pour parler comme Lao-tseu, d'« agir sans agir » (wei-wu-wei). Par rapport à lui, celui qui agit est déjà un agi ; celui qui est pris par l'action, qui est ivre d'action, de « volonté », de « force » dans l'élan, dans la passion, dans l'enthousiasme, est déjà un instrument ; il n'agit pas vraiment mais souffre l'action et apparaît donc – pour ces doctrines – comme féminin, comme une négation par rapport au mode supérieur, transcendant, immobile, des Maîtres du mouvement.

Or, ce qui est exalté aujourd'hui en Occident, c'est précisément cette action négative, excentrique, inférieure : une spontanéité ivre qui est incapable de se dominer et de se créer un centre, qui a hors d'elle-même sa raison propre et dont le secret ressort est une volonté de s'étourdir et de se distraire. Ils appellent donc positif et masculin, et ils exaltent, ce qui est tout à fait négatif et féminin. Dans leur aveuglement, ils ne voient rien d'autre et s'imaginent que l'action intérieure, la force secrète qui ne crée plus des machines, des banques et des sociétés, mais des hommes et des dieux, n'est pas action, mais renoncement, abstraction, perte de temps. La « force », on a donc été réduit à la considérer comme un synonyme de la violence ; on a donc été conduit à identifier de plus en plus la volonté à la seule volonté de type animal ou musculaire, à la volonté qui a pour prémisse une opposition, une résistance (en soi ou hors de soi) contre laquelle on se tend et l'on fait effort. Tension, lutte, effort – *nisus, streben, struggle* – tels sont les mots d'ordre de cet activisme.

Mais tout cela n'est pas action. » (22o)

« Plus que nos autres affirmations, celle-ci étonnera : que la puissance mécanique elle-même soit un produit du christianisme. On peut, toutefois, parvenir à la comprendre, et peut-être même plus aisément que les précédentes affirmations.

En ce qui concerne le démocratisme qui est au fondement de l'idéal de l'universalité du savoir occidental, si l'on retrouve, dans son côté d'exigence socialiste et égalitaire, l'esprit général du christianisme, nous devons lui reconnaître également des antécédents dans la méthode socratique, déjà, et dans certains aspects de l'intellectualisme grec postérieur à celle-ci. Toutefois – et, dans cet ordre d'idées, nous nous accordons avec Nietzsche –, nous ne pouvons voir en cela une anticipation et un prélude de l'esprit chrétien, dans la mesure où c'est dans l'esprit chrétien que nous voyons se manifester de la façon la plus irrésistible, la plus concrète et la plus nette l'exigence universaliste et égalitariste [en fait, la conception du monde du christianisme découle de celles du judaïsme et de la philosophie dite « grecque »]. La culture grecque, elle, reflète beaucoup plus une conception aristocratique du savoir, et les principaux thèmes de sa spéculation furent précisément tirés de la Sagesse des Mystères [les Mystères sont d'origine négro-sémitique, et, par conséquent, anti-aryens] ; et la doctrine selon laquelle le savoir effectif est conditionné par un processus moral et réel de « purification » et de transformation de soi, venant d'une initiative individuelle [il serait plus juste d'écrire personnelle] active, donc l'idée que le savoir n'est pas un fait purement mental et encore moins – pour passer à un autre aspect – matière de foi ou de sentiment –, cette idée se trouve exprimée dans de très nombreuses écoles grecques et italiques, des pythagoriciens aux néoplatoniciens en passant par les stoïciens [dont les doctrines sont toutes d'origine sémitique et donc au moins en partie anti-aryennes]. À l'inverse, dans l'attitude passive des chrétiens, dans leur refus de toute méthode et de toute discipline autonome de l'individu [de la personne] comme voie menant à une « gnose » [la gnose est d'origine négro-sémitique et donc anti-aryenne], à une expérience spirituelle effective – refus caché mais

toujours présent sous les différentes croyances sur la « révélation », la « grâce » et sur le côté peccamineux que prend toute initiative directe et précise reposant sur les seules forces de l'homme –, dans tout cela il y a assez de thèmes d'abandon qui, associés au pathos démocratique et égalitaire, peuvent rendre compte du rôle joué par le christianisme lui-même dans la formation du caractère social, vulgarisé, inorganique, impersonnel, du savoir moderne.

Mais au-delà de l'universalisme, il y a en particulier dans la science moderne un autre point fondamental qui procède du christianisme – nous voulons parler de sa prémisse dualiste. De fait, dans la science moderne la Nature est pensée comme quelque chose d'« autre » – d'inanimé, d'extérieur, de complètement coupé de l'homme ; elle est vécue, quand on pense à la vivre, comme une réalité en soi, totalement indépendante de qui la connaît et, plus encore, du monde spirituel de qui la connaît.

Or, ce qui transparaît dans tout cela, c'est précisément le thème affirmé par le christianisme contre la civilisation païenne [païen est un terme vague ne voulant rien signifier] : le thème dualiste [l'auteur reconnaîtra dans des ouvrages ultérieurs une certaine réalité au dualisme], le thème de l'opposition de l'esprit à la Nature [que l'auteur reconnaîtra dans des ouvrages ultérieurs], le thème de la transcendance du divin [que l'auteur reconnaîtra dans des ouvrages ultérieurs]. Le christianisme a arraché l'esprit à ce monde ; et la réalité mondaine, rendue étrangère, muette, inanimée, extérieure, matérielle – constitua précisément l'objet de la science occidentale.

En revanche, dans le monde païen, la Nature était une harmonie, un corps vivant compénétré par l'esprit [ce que l'auteur nuancera dans des ouvrages ultérieurs, cette position relevant plus ou moins du panthéisme, anti-aryen], transparent de dieux, de significations, de symboles ; c'était un organisme digne d'être adoré [ce que l'auteur nuancera plus tard, cette position se trouvant dans la lignée du panthéisme naturaliste, anti-aryen], dont les artistes célébraient la beauté et dont les initiés [l'initiation est d'origine non-aryenne et donc anti-aryenne] pénétraient les lois profondes d'un œil non contaminé. Dans le cadre d'une relation organique, essentielle, vivante, l'homme avait le sentiment d'être « un tout dans le tout » [ce que l'auteur nuancera plus tard, cette position relevant du panthéisme, anti-aryen], selon la parole d'Hermès.

Le christianisme brisa cette synthèse, créa un abîme tragique. Ainsi, d'une part, l'esprit devint l'« au-delà », le surnaturel [que l'auteur reconnaîtra dans des ouvrages ultérieurs], l'irréel, d'où la racine première du culte européen de l'abstraction ; de l'autre, la Nature devint matière, extériorité fermée sur elle-même, phénomène énigmatique, d'où l'attitude qui devait donner naissance à la science profane. Et de même que le savoir intérieur, direct, intégral, fourni par la Sagesse fut remplacé par le savoir extérieur, intellectuel, discursivo-scientifique – de même la relation organique et sympathique de l'homme avec

les forces profondes de la Nature, relation préconisée par la magie [la magie est d'origine non-aryenne et anti-aryenne], fut remplacée par un rapport extrinsèque, indirect, violent : le rapport propre à la technique et à la machine. Voilà donc en quoi la révolution chrétienne contient le germe de la mécanisation même de la vie moderne.

Et puisqu'elle procède du dualisme chrétien, la machine également reflète le côté impersonnel et égalitaire de la science qui la produit. De même que l'or, c'est la dépendance réduite jusqu'à l'abolition de la personne, la dépendance mécanisée ; de même que la culture moderne a pour idéal un savoir universaliste, valable pour tous, inorganique et transmissible comme une chose – de même nous nous trouvons, avec le monde de la machine, devant une puissance tout aussi impersonnelle, inorganique, fondée sur des automatismes qui produisent les mêmes effets, avec une indifférence absolue à l'égard de qui agit. Tout l'immoralité d'une telle puissance, qui appartient à tous et à personne, qui n'est pas une valeur, qui n'est pas la justice, qui peut rendre selon la violence un tel plus puissant sans le rendre supérieur – ressort clairement. Mais il est clair aussi que cela n'est possible que parce que l'on ne trouve même pas, dans cet ordre, l'ombre d'un acte véritable : dans le monde de la technique et de la machine, aucun effet n'est directement dépendant du Moi comme de sa cause, mais il y a entre l'un et l'autre, comme condition de l'efficacité, un système de déterminismes et de lois que l'on connaît mais que l'on ne comprend pas, et qui sont réputés, à travers un pur acte de foi, constants et uniformes. La technique scientifique ne dit rien sur ce que l'individu [la personne] est, rien sur une puissance individuelle directe. Au contraire : au milieu de son savoir sur les phénomènes et de ses innombrables machines diaboliques, l'individu, aujourd'hui, est on ne peut plus misérable et impuissant, de plus en plus conditionné au lieu d'être conditionnant, de plus en plus engagé sur une voie où, la nécessité de vouloir étant réduite au minimum, la conscience de soi, le feu irréductible de l'entité individuelle [il serait plus juste d'écrire personnelle] s'éteint peu à peu pour céder la place à une lassitude, un abandon, une dégénérescence. » (22p)

De plus, « [p]ar étapes progressives un Dieu tout puissant avait créé la lumière et les ténèbres, les corps célestes, la Terre et l'ensemble de ses plantes, animaux, oiseaux et poissons. Finalement, Dieu avait créé Adam et, à sa suite, Eve afin qu'il ne soit pas seul. L'homme nomma tous les animaux, établissant ainsi sa domination sur eux. Dieu planifia tout cela explicitement pour le bien de l'homme et de son règne : aucun élément de la création physique n'avait d'autre but que de servir l'homme. Et, bien que le corps de l'homme soit fait de poussière, il ne fait pas simplement partie de la Nature : il est fait à l'image de Dieu.

Le christianisme est, en particulier sous sa forme occidentale, la religion la plus anthropocentrique qui ait existé. Dès le deuxième siècle ap. J.-C., Tertullien et Saint Irénée insistaient sur le fait que lorsque Dieu façonna Adam, il préfigura l'image du Christ incarné, le second Adam. L'homme partage, en grande partie, la nature transcendante de Dieu. Le christianisme, contrairement aux cultes polythéistes

antiques et aux religions de l'Asie (à l'exception, peut-être, du zoroastrisme), établit non seulement un dualisme entre l'homme et la Nature, mais insista en plus que la volonté de Dieu est que l'homme exploite la Nature à ses fins.

[...]

Le dogme chrétien de la création, que l'on trouve en tant que première clause de tous les credo, a une autre signification pour notre compréhension de la crise écologique contemporaine. Par la révélation, Dieu avait donné à l'homme la Bible, le Livre des Écritures. Mais puisque Dieu a créé la Nature, la Nature doit également révéler la divinité. L'étude religieuse de la Nature en vue d'une meilleure compréhension de Dieu était connue en tant que théologie naturelle. Dans l'Église primitive, et uniquement dans l'Orient grec, la Nature était conçue essentiellement en tant que symbole par lequel Dieu parle à l'homme : la fourmi est un sermon aux paresseux ; la flamme s'élevant est le symbole de l'aspiration de l'âme. La conception de la Nature était essentiellement artistique plutôt que scientifique. Bien que Byzance préservait et copiait un grand nombre de textes scientifiques grecs antiques, la science comme nous la concevons pouvait à peine fleurir dans une telle ambiance.

Toutefois, dans l'Occident latin du début du treizième siècle, la théologie naturelle suivait une tendance toute différente. Elle avait cessé d'interpréter les symboles physiques de l'expression de Dieu envers l'homme et était devenue l'effort de comprendre l'esprit de Dieu en découvrant comment sa création opère. L'arc-en-ciel n'était plus simplement un symbole d'espoir envoyé en première instance à Noah après le déluge : Robert Grossetête, le moine Roger Bacon, et Thierry de Freiberg produisirent des travaux étonnamment sophistiqués sur l'optique des arcs-en-ciel, mais ils le firent en tant qu'incursion dans l'entendement religieux. À partir du treizième siècle, jusqu'à Leibniz et Newton compris, tout scientifique d'importance, expliqua ses motivations en termes religieux. En effet, si Galilée n'avait pas été un théologien si sagace, il aurait eu bien moins de problèmes : les professionnels étaient hostiles à son intrusion. Et Newton semble s'être considéré plus comme un théologien que comme un scientifique.

[...]

La cohérence avec laquelle les scientifiques, au cours des longs siècles de formation de la science occidentale, affirmèrent que leur tâche et leur récompense était de « penser aux pensées de Dieu à sa suite », nous mène à penser qu'il s'agissait de leur véritable motivation. S'il en est ainsi, la science occidentale moderne a été moulée dans la matrice de la théologie chrétienne. Le dynamisme de la dévotion religieuse engendré par le dogme judéo-chrétien de la création, lui donna son élan. » (22pbis)

Et, effectivement, les développements précédents sur le lien entre christianisme et technologie sont véridiques étant donné que « [d]ans leur désir de fuir le monde agité des villes, les cisterciens s'étaient installés dans des régions isolées « loin des habitations des hommes », un peu comme le font de nos jours les adeptes de la contre-culture. Pour maintenir leur indépendance vis-à-vis du monde extérieur et pour assurer leur propre existence, les moines créèrent une organisation économique reposant sur une excellente administration et de solides compétences dans des domaines techniques nombreux et divers. Ils faisaient fonctionner « les usines » les plus modernes d'Europe. Nous avons déjà dit le rôle qu'ils jouèrent dans le développement, en Europe, de l'énergie hydraulique, de la métallurgie naissante et du traitement du minerai de fer. Dans le domaine de l'agriculture, nous venons de voir les monastères anglais créer une économie dirigée vers l'exportation de la laine. Sur tout le continent, les moines construisirent, autour de leurs domaines, un réseau de fermes et de granges modèles. Ce sont les frères convers qui firent les gros travaux de coupes d'arbres, de drainage du sol et qui défrichèrent des milliers d'hectares de forêts et de broussailles. En Flandres, au monastère des Dunes, ils transformèrent en riche terre agraire quelque 500 ares de terrains côtiers humides et sablonneux. A Chiaravalle, près de Milan, les convers italiens mirent en service, dès 1138, un canal d'irrigation capable d'amener l'eau directement aux champs. » (22q)

« Les moines cisterciens jouèrent aussi un rôle important dans la transmission des connaissances, car ils étaient au moins aussi savants en technique industrielle qu'en agriculture. Chaque monastère possédait une usine, parfois aussi vaste que l'église. A Fontenay et à Royaumont, l'usine médiévale existe encore aujourd'hui. Les moines cisterciens perfectionnaient sans cesse leur équipement et leurs outils afin d'accroître le rendement, donc la valeur et la richesse de leur domaine. Il semble que leurs forges, équipées de marteaux hydrauliques, aient été destinées à assurer d'abord leurs propres besoins. Plus tard, la production augmentant, les cisterciens vendront leur surplus de fer comme ils l'avaient fait de la laine. » (22r)

De ces travaux des moines cisterciens découle probablement l'invention de la charrue lourde à versoir, laquelle a révolutionné l'agriculture en permettant de labourer les lourdes terres humides.

« L'usage généralisé de cette charrue eut de profondes répercussions. Tout d'abord, il devint indispensable d'employer plusieurs bêtes de trait : on fit des attelages de 6 à 8 bœufs, ou de 2 à 4 chevaux et même de 2 chevaux et de 6 bœufs. Pour manœuvrer en bout de champ un train si pesant, il fallut modifier la topographie traditionnelle et créer des parcelles plus grandes et plus longues. Les groupements humains évoluèrent vers un système de COMMUNAUTÉ agricole [ce qui s'accorde parfaitement avec la remarque précédente selon laquelle le développement technique porte atteinte à la propriété privée par l'immixtion de ses réseaux toujours plus invasifs dans les biens privés] dans la

mesure où le simple tenancier ou fermier ne pouvait à lui seul financer l'achat d'une charrue et des bêtes de trait. L'usage de la herse, tirée perpendiculairement aux sillons, permettait de recouvrir de terre les semences qui s'y trouvaient, assurant ainsi une bonne germination. » (22s)

« La charrue lourde à versoir et ses effets sur la distribution des parcelles de terrains firent changer de mentalité les paysans du Nord à l'égard de la Nature, et de même pour nous. Depuis des temps immémoriaux la terre était détenue par des paysans dans des lotissements au moins théoriquement suffisants pour sustenter une famille. Bien que la plupart des paysans payaient des rentes, habituellement sous la forme de produits et de services, le but était l'agriculture d'autosuffisance. Puis, en Europe du Nord, et ici seulement, la charrue lourde à versoir changea les fondements du lotissement : les paysans détenaient maintenant des parcelles de terrain au moins théoriquement en proportion à leur contribution dans le labour. Ainsi la norme de distribution des terres cessa d'être celle des besoins familiaux et devint la capacité d'un engin mû par la force à labourer la terre. Aucun changement fondamental plus profond dans l'idée de la relation de l'homme au sol ne peut être conçu : auparavant l'homme avait fait partie de la Nature [ou, plutôt, il avait vécu en harmonie avec la Nature] ; maintenant, il était devenu son exploitateur [tout en devenant lui-même l'esclave de ses inventions techniques].

Nous voyons l'émergence de cela non seulement dans l'effort de Charlemagne pour renommer les mois en termes d'activités humaines – juin devait être « le mois du labour », juillet « le mois de fenaison », août « le mois des récoltes » – mais plus particulièrement dans le changement qui se produisit dans les calendriers illustrés peu avant 830. Les anciens calendriers romains montraient occasionnellement des scènes du genre de celles des activités humaines, mais la tradition dominante (qui se perpétua à Byzance) était de dépeindre les mois en tant que personnifications passives portant des symboles et des attributs. Les nouveaux calendriers carolingiens, qui établirent le modèle du Moyen Âge, sont très différents : ils montrent une attitude coercitive à l'encontre des ressources naturelles. Ils sont certainement d'origine nordique ; car l'olive, qui apparaissait si abondamment dans les calendriers romains, avait maintenant disparu. Les dessins se transforment en des scènes de labour, de récolte, de coupe de bois, de gens faisant tomber des glands pour les cochons, d'abattage de porc. L'homme et la Nature étaient maintenant deux choses [ou, plutôt, l'homme a cessé de vivre en harmonie avec la Nature], et l'homme son maître [en fait, il a seulement l'illusion d'être devenu son maître, tout en se rendant esclave de ses inventions techniques]. » (22t)

Ainsi le christianisme a accompli ce que le judaïsme prêche dans l'Ancien Testament : « Que dit le Texte ? « Dieu les bénit et leur dit « Croissez et multipliez ! Remplissez la terre et soumettez-la (vekhivechouah) ! Commandez (ouredou) aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à tous les animaux qui se meuvent sur la terre ! » Deux termes se distinguent d'emblée par leur étrange vigueur, traduits ici par « soumettre », kavash, et « commander », radah. Ils sont bien plus virulents dans leurs acceptions

originelles : kavash signifie « vaincre », « forcer », « asservir », « violer », « fouler aux pieds », tandis que radah signifie « dominer », « triompher », « râcler », « dévorer », « piétiner », « subjuguier » [...] Dès la Création, bien antérieurement au péché et à la malédiction originels, ces deux mots font entendre que l'ascendant exercé par l'humain sur la terre, la mer, le ciel et leurs faunes relève d'une brutale agression et d'un suprême asservissement. » (22u). Auquel fera écho le « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature » de René Descartes (22v).

Ainsi le christianisme confirme ce que le Christ a affirmé dans le Nouveau Testament, à savoir que « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les prophètes [l'Ancien Testament] ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. » (22w)

(Au sujet du rôle fondamental du christianisme dans l'apparition du mythe du progrès scientifique, voir également Le pouvoir panique (22wbis) et The Religion of Technology (22wter).)

Les conséquences de la forte croissance démographique et du développement technologique ne se firent pas attendre puisque « [l]es hommes du Moyen Âge saccagèrent donc leur environnement naturel et en dilapidèrent les richesses. Les conséquences de ce gaspillage se firent rapidement sentir. La première conséquence fut l'augmentation du prix du bois en raison de sa rareté croissante. Au XIII^e siècle, à Douai, dans le Nord de la France, le bois était si rare et si cher, que pour enterrer leur mort, les pauvres louaient un cercueil faute de pouvoir l'acheter. Après la cérémonie au cimetière, et une fois la famille partie, le corps du défunt était jeté à même la terre et le cercueil réutilisé.

[...] Avec l'utilisation quotidienne du charbon, la société médiévale allait connaître la pollution atmosphérique.

[...] Des milliers de gens se plaignaient du vacarme infernal des forges et des enclumes de villages.

[...] Au bruit et à la pollution atmosphérique s'ajoute la pollution de l'eau.

[...] En 1425, à Colchester dans le comté d'Essex, les brasseurs se plaignent de ce que les tanneurs infectent l'eau qu'ils utilisent pour faire leur bière. Le mot « pollution » n'existe pas encore, mais le langage du Moyen Âge est tout aussi expressif. « La corruption du fleuve est si grande que même les poissons meurent. Plaintes amères furent déposées parce que de nombreux brasseurs de ladite ville

utilisent l'eau pour faire leur bière. Certaines personnes dites tondeurs de toisons et tanneurs de peaux polluent et corrompent l'eau de ladite rivière, empoisonnent les poissons et nuisent grandement aux bonnes gens de ladite ville. » (22x)

« En ce sens, les processus techniques qui mûrissent dans ces Cultures sont également des luxes de l'esprit, fruits tardifs, doux et fragiles, d'une artificialité et d'une intellectualité croissant sans cesse. Cela commence avec les pyramides funéraires d'Égypte et les tours des temples sumériens de Babylone, qui apparaissent au troisième millénaire avant Jésus-Christ, loin dans le Sud, mais n'ont encore d'autre signification que la victoire sur les grandes masses. Puis viennent les entreprises des Cultures chinoise, indoue, antique, arabe et mexicaine. Et enfin, durant le deuxième millénaire de notre ère, notre propre Culture Faustienne, qui représente pour sa part le triomphe de la pensée technique pure sur les grands problèmes.

Car ces Cultures surgissent, quoique indépendamment les unes des autres [ce qui est faux, comme expliqué dans cet essai], en une succession dont la direction générale va du Sud vers le Nord. La Culture Faustienne, celle de l'Ouest européen, n'est probablement pas la dernière, mais elle est certainement la plus puissante, la plus véhémence et, conséquence du conflit intérieur entre son intellectualité compréhensive et son manque d'harmonie spirituelle, de toutes la plus tragique.

[...]

Ainsi en est-il du conflit entre les idées d'Empire et de Papauté aux XIIe et XIIIe siècles ; de celui entre les forces de tradition des pur-sang (royauté, noblesse, armée) et les théories plébéiennes du rationalisme, du libéralisme et du socialisme : depuis le premier jusqu'au dernier de ces conflits – de la révolution française à la révolution allemande –, l'histoire est une séquence ininterrompue d'efforts tendus en vue d'obtenir gain de cause.

[...]

Avec une semblable audace et une semblable soif de pouvoir et de butin, mais de caractère intellectuel cette fois, les moines nordiques des XIIe et XIVe siècles forcèrent le passage dans les profondeurs du monde des problèmes physico-techniques.

[...]

Elles [la méthode mathématique et l'expérimentation] s'imaginaient être à la recherche de la « connaissance de Dieu » et pourtant, ce qu'elles s'acharnaient à isoler, à saisir et à utiliser à leur profit, c'étaient les forces de la Nature inorganique, c'est-à-dire l'énergie intangible se manifestant dans tout ce qui arrive.

[...]

Avec la croissance des agglomérations urbaines, la technique prit un caractère bourgeois. Le successeur de ces moines gothiques fut l'inventeur laïc cultivé, le prêtre-expert de la machine. Enfin, avec l'avènement du rationalisme, la croyance à la technique tend presque à devenir une religion matérialiste. La technique est éternelle et immortelle, comme Dieu le Père. Elle apporte le salut à l'Humanité, comme Dieu le Fils, et elle nous illumine comme Dieu le Saint-Esprit. Et son adorateur est le snob entiché de progrès des temps modernes, depuis La Mettrie jusqu'à Lénine.

[...]

Moins que jamais pouvons-nous comprendre aujourd'hui les secrets de la Nature, mais nous connaissons les hypothèses pragmatiques – non « vraies », mais simplement adéquates – qui nous mettent en mesure de l'obliger à obéir aux commandements de l'homme au moyen de la plus légère pression sur un bouton ou un levier. Le rythme des découvertes s'accélère d'une façon fantastique et, en dépit de tout cela – il faut le répéter – la peine de l'homme n'en est pas réduite pour autant.

[...]

Les toutes premières « entreprises », durant les millénaires préchrétiens, exigeaient la coopération intelligente de tous les intéressés, qui devaient savoir et sentir de quoi il s'agissait dans tout cela. Il y avait, en conséquence, dans une telle entreprise, une espèce de camaraderie, d'un ordre voisin de celle qui s'observe aujourd'hui dans le domaine du sport. Mais, déjà au temps des grands travaux d'édification de Babylone et d'Égypte, il ne pouvait plus en être ainsi. Le travailleur individuel ne pouvait ni concevoir, ni comprendre, pas plus l'objet que le but de l'entreprise dans son ensemble, but et objet qui lui étaient indifférents, et parfois hostiles. Le « travail » était une malédiction, tout comme dans

l'histoire biblique du Jardin d'Éden. À présent, depuis le XVIII^e siècle, d'innombrables « mains » œuvrent à des choses dont l'intérêt véritable dans la vie (même en ce qui les concerne) leur échappe totalement, et dans la création desquelles ces « mains » n'ont par conséquent aucune part intime. Une stérilité de l'esprit prend naissance et se propage, une uniformité glaciale, sans relief ni profondeur. Et l'amertume s'éveille à l'encontre de la vie.

[...]

De la même façon que le microcosme Homme se révolta un jour contre la Nature, ainsi fait aujourd'hui le microcosme Machine se révoltant contre l'Homme Nordique. Le maître du Monde est en train de devenir l'esclave de la Machine qui le force – et nous force tous, que nous en soyons conscients ou pas – à en passer par où elle veut.

[...]

Toutes les choses vivantes agonisent dans l'étau de l'organisation. Un monde artificiel pénètre le monde naturel et l'empoisonne. La Civilisation est elle-même devenue une machine, faisant ou essayant de tout faire mécaniquement. Nous ne pensons plus désormais qu'en termes de « chevaux-vapeur ». Nous ne pouvons regarder une cascade sans la transformer mentalement en énergie électrique. Nous sommes incapables de contempler le bétail paissant dans les champs, sans qu'il nous fasse penser à l'idée de son rendement pour la boucherie. » (22y)

« Dans ces conditions, l'industrie n'est plus seulement une application de la science, application dont celle-ci devrait, en elle-même, être totalement indépendante ; elle en devient comme la raison d'être et la justification, de sorte que, ici encore, les rapports normaux se trouvent renversés. Ce à quoi le monde moderne a appliqué toutes ses forces, même quand il a prétendu faire de la science à sa façon, ce n'est en réalité rien d'autre que le développement de l'industrie et du « machinisme » ; et, en voulant ainsi dominer la matière et la ployer à leur usage, les hommes n'ont réussi qu'à s'en faire les esclaves, comme nous le disions au début : non seulement ils ont borné leurs ambitions intellectuelles, s'il est encore permis de se servir de ce mot en pareil cas, à inventer et à construire des machines, mais ils ont fini par devenir véritablement machines eux-mêmes. En effet, la « spécialisation », si vantée par certains sociologues sous le nom de « division du travail », ne s'est pas imposée seulement aux savants, mais aussi aux techniciens et même aux ouvriers, et, pour ces derniers, tout travail intelligent est par là rendu impossible ; bien différents des artisans d'autrefois, ils ne sont plus que les serviteurs des machines, ils font pour ainsi dire corps avec elles ; ils doivent répéter sans cesse, d'une façon toute mécanique,

certaines mouvements déterminés, toujours les mêmes, et toujours accomplis de la même façon, afin d'éviter la moindre perte de temps ; ainsi le veulent du moins les méthodes américaines qui sont regardées comme représentant le plus haut degré du « progrès ». En effet, il s'agit uniquement de produire le plus possible ; on se soucie peu de la qualité, c'est la quantité seule qui importe ; nous revenons une fois de plus à la même constatation que nous avons déjà faite en d'autres domaines : la civilisation moderne est vraiment ce qu'on peut appeler une civilisation quantitative, ce qui n'est qu'une autre façon de dire qu'elle est une civilisation matérielle. Si l'on veut se convaincre encore davantage de cette vérité, on n'a qu'à voir le rôle immense que jouent aujourd'hui, dans l'existence des peuples comme dans celle des individus, les éléments d'ordre économique : industrie, commerce, finances, il semble qu'il n'y ait que cela qui compte, ce qui s'accorde avec le fait déjà signalé que la seule distinction sociale qui ait subsisté est celle qui se fonde sur la richesse matérielle. Il semble que le pouvoir financier domine toute politique » (22z)

4) Finance, économie, virtualité et règne de la quantité

« La monnaie elle-même [...] est en quelque sorte la représentation même de l'échange, et l'on peut comprendre par là, d'une façon plus précise, quel était le rôle effectif des symboles qu'elle portait et qui circulaient ainsi avec elle, donnant à l'échange une signification tout autre que ce qui n'en constitue que la simple « matérialité ». » (23)

« [L]a monnaie a eu à son origine et a conservé pendant longtemps un caractère tout différent et une valeur proprement qualitative [...] [L]es monnaies anciennes sont littéralement couvertes de symboles traditionnels, pris même souvent parmi ceux qui présentent un sens plus particulièrement profond ; c'est ainsi qu'on a remarqué notamment que, chez les Celtes, les symboles figurant sur les monnaies ne peuvent s'expliquer que si on les rapporte à des connaissances doctrinales qui étaient propres aux Druides, ce qui implique d'ailleurs une intervention directe de ceux-ci dans ce domaine ; et, bien entendu, ce qui est vrai sous ce rapport pour les Celtes l'est également pour les autres peuples de l'Antiquité, en tenant compte naturellement des modalités propres de leurs organisations traditionnelles respectives. Cela s'accorde très exactement avec l'inexistence du point de vue profane dans les civilisations strictement traditionnelles : la monnaie, là où elle existait, ne pouvait elle-même pas être la chose profane qu'elle est devenue plus tard ; et, si elle l'avait été, comment s'expliquerait ici l'intervention d'une autorité spirituelle [cette autorité spirituelle, chez les peuples aryens, était originellement le pouvoir royal, qui seul créait et émettait la monnaie] qui évidemment n'aurait rien eu à y voir, et comment aussi pourrait-on comprendre que diverses traditions parlent de la monnaie comme de quelque chose qui est véritablement chargé d'une « influence spirituelle », dont l'action pouvait effectivement s'exercer par le moyen des symboles qui en constituaient le « support » normal ? » (23a)

Les Templiers (23b), quant à eux, ne se contentèrent pas de charrier de l' « Orient » sémite la franc-maçonnerie et la notion trisomique de République universelle. Ils ramenèrent également avec eux un système financier qui en est originaire et qui servit d'assise à l'ensemble de la finance moderne en Europe. Une des nouveautés de ce système financier, inconnue jusque là en Europe, fut la monnaie papier. Néanmoins, la maternité de cette invention ne revient pas aux Templiers.

Il est pertinent de relever que cette quantification et, avec le développement de l'électronique et l'informatique, cette virtualisation du temps, se fit en parallèle de la dissolution de la monnaie qui, constituée tout au moins à partir d'une certaine époque de métaux (23c), se trouva dégradée à l'état de simple papier par « la monnaie du Grand Khan [Kubilai Khan, 1215-1294] [qui] n'est ni d'or, ni d'argent, ni d'autre métal. On se sert pour la faire de l'écorce intérieure (le liber) de l'arbre qu'on appelle mûrier, qui est celui dont les feuilles sont mangées par les vers qui font la soie. Cette écorce, fine comme papier, étant retirée, on la taille en morceaux de diverses grandeurs, sur lesquels on met la marque du prince, et qui ont diverses valeurs depuis la plus petite somme jusqu'à celle qui correspond à la plus grosse pièce d'or (24). L'empereur fait battre cette monnaie dans la ville de Cambalu, d'où elle se répand dans tout l'empire : et il est défendu, sous peine de la vie, d'en faire ou d'en exposer d'autre dans le commerce, par tous les royaumes et terres de son obéissance, et même de refuser celle-là. Il n'est pas permis non plus à personne venant d'un autre royaume qui n'est pas sujet au Grand Khan d'apporter d'autre monnaie dans l'empire du Grand Khan. D'où il arrive que les marchands qui viennent souvent des pays éloignés à la ville de Cambalu apportent de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses, qu'ils troquent contre cette monnaie impériale ; mais, parce qu'elle n'a point cours en leurs pays, quand ils veulent s'en retourner, ils en achètent des marchandises qu'ils emportent en leurs pays. Le roi commande quelquefois à ceux qui restent à Cambalu qu'ils aient à porter leur or, leur argent et leurs pierres précieuses sans retardement entre les mains de ses officiers, et en recevoir la juste valeur en la monnaie susdite. De là il arrive que les marchands et les habitants n'y perdent rien ; et que par ce moyen le roi tire tout l'or et se fait de grands trésors. L'empereur paye aussi en cette monnaie ses officiers et ses troupes ; et enfin il en paye tout ce qu'il a besoin pour l'entretien de sa maison et de sa cour. De sorte qu'il a fait d'une chose de rien beaucoup d'argent et qu'on peut faire aussi beaucoup d'or et d'argent avec cette misérable monnaie. Ce qui fait qu'il n'y a point de roi au monde plus riche que le Grand Khan, car il amasse des trésors immenses d'or et d'argent, sans dépenser rien pour cela. » (25)

La monnaie devait, suivant ce processus involutif, finir par tout simplement se réduire à une simple quantité virtuelle à notre époque. Cette dissolution de la monnaie par sa réduction à une simple quantité virtuelle provoque une perte progressive de la valeur de celle-ci que nous pouvons de nos jours tout à fait observer et a occasionné sa centralisation absolue dans les banques, tout du moins jusqu'à l'avènement des « crypto-monnaies ».

Ce « phénomène parallèle à celui de la « mise en liberté » [anarchique et destructrice] individualiste de la personne [qu'] est celui de l'importance croissante de la richesse sous forme de simple monnaie, c'est-à-dire la richesse « liquide » et le fait que celle-ci soit toujours plus privée de racines, toujours plus mobile et plus nomade » (25a), trouve son terme dans les « crypto-monnaies ».

L'informatique, d'un côté, autorise l'usage d'un temps quantitatif mesuré par des intervalles de plus en plus petits, et donc permet la quantification de plus en plus considérable du temps ; de l'autre, a permis l'invention de la monnaie virtuelle qui, en tant que telle, peut être créée indéfiniment et manipulée extrêmement aisément. L'informatique ayant de cette façon servi de soubassement à toute la finance moderne, on peut affirmer qu'elle a donné une tout autre dimension à la spéculation financière – qui permet à des individus de s'enrichir parasitairement tout en s'appropriant malhonnêtement l'économie – et plus globalement aux diverses « activités » financières.

Pour en rester au domaine financier, quel que soit le plan sur lequel nous nous plaçons, nous nous trouvons toujours en terrain asiatique.

L'individu le plus représentatif de ce système financier moderne étant le trader vivant dans un monde virtuel, il est intéressant de relever les similitudes qui existent entre celui-ci et l'astrologue (l'astrologie est d'origine non blanche (26)). Premièrement, le « trader », à l'instar de l'astrologue qui essaye de prédire le déroulement des événements futurs afin d'en tirer un avantage (l'astrologue ne s'efforçait certainement pas de les prévoir avec désintérêt), tente d'anticiper les fluctuations financières et économiques dans le but de réaliser des profits financiers. Deuxièmement, devenir jadis un astrologue exigeait un long et difficile apprentissage de « sciences » occultes, tout comme la vaste majorité des « traders » ont suivi sur des périodes étendues de durs cours dans les meilleures universités et écoles du monde, leurs études étant basées presque exclusivement sur les mathématiques (mathématiques qui ne sont pas non plus d'origine blanche (27), pas plus que la physique et la chimie (27a). D'ailleurs, en Grèce antique, les « sciences » ne se développèrent que dans les démocraties, après leur avènement, qui se fit en parallèle à la montée en puissance des marchands, qui cherchèrent de tout temps à tirer profit de ces « sciences », et non dans les sociétés aristocratiques, où l'aristocratie n'avait que mépris pour les techniques et le commerce, d'où le caractère anti-aristocratique des « sciences ». On notera également le désintérêt du Romain Blanc envers la prétendue « Science ».) Finalement, l'astrologue et le « trader » se correspondent ainsi en ce qu'ils partagent la même mentalité et que leurs prédictions du futur trouvent leur justification dans la recherche d'intérêts terrestres.

Du reste, le lien entre finance et astrologie est historiquement avéré (27b).

La finance doit pour beaucoup aux Babyloniens. La pratique financière dont il est question ci-dessous trouve historiquement son origine chez eux (28).

Après la spéculation, le deuxième phénomène le plus représentatif des « activités » de la « haute » finance est le prêt à intérêt (qui n'est pas non plus d'origine blanche) – et la création monétaire par crédit qui va de pair –, fondé sur un « principe » absurde, celui selon lequel quelqu'un qui aurait beaucoup d'argent, en tout cas assez pour en prêter, pourrait en gagner encore plus justement parce qu'il en a beaucoup, tandis que quelqu'un qui n'aurait que peu d'argent devrait en donner justement parce qu'il en a peu. On peut affirmer que la monnaie virtuelle a rendu le prêt à intérêt d'autant plus nocif qu'on se rend moins compte qu'on la dépense du fait que les paiements impliquent systématiquement une absence de manipulation de la monnaie en question et qu'ils sont toujours plus simples et rapides à effectuer. La relation entre prêt et dépense est présentement présupposée étant donné que le « bon peuple » s'endette toujours plus pour pouvoir consommer, qu'il a plus que jamais besoin du pain et des jeux de cirque (mais payants cette fois), et encore davantage ceux qui tirent les ficelles, comme au temps de l'Empire romain sémitisé. Cet état de fait s'explique par la frénésie pulsionnelle de consommation caractéristique de l'« animal déchaîné » que nous citerons postérieurement. Dans un autre registre, cette animalisation se perçoit aussi nettement dans les ferveurs populaires irrationnelles qu'engendrent certains événements et dont le virtuel, par la rediffusion omniprésente de ces événements qu'il permet, sert d'amplificateur (29). Ces ferveurs populaires irrationnelles servent à lier les parias collectivement en donnant une illusion de cohésion à une masse informe, dans des rassemblements aussi artificiellement induits qu'extatiques, où des passions relevant du domaine sub-personnel attisent les plus bas instincts, l'hystérie collective, et, partant de là, participent à la manifestation d'un inconscient collectif. Dans les sociétés organiques, tout au contraire, ce qui unissait le peuple était l'adhésion solennelle à un principe et une idée supérieurs ou un symbole transcendant.

Ces phénomènes de régressions quantitatives ne sont pas isolés mais l'extériorisation de ce que l'on pourrait appeler la mentalité de l'« ékonomisme ».

L'ékonomisme est la religion de la quantité, et ainsi la religion du féminin, le triomphe d'une vision du monde purement tellurique opposée diamétralement à la virilité spirituelle des Anciens Aryens et leur vision purement cosmique du monde (29a). L'ékonomisme est une religion dédiée à l'individu contemporain sans racines, sans tradition, sans race, la seule chose que le paria puisse appréhender dans son existence nihiliste, la seule manière de lier socialement les parias les uns aux autres, d'une façon mécanique et indifférenciée, tout comme les « Sciences » modernes d'origine asiatique sont la seule « chose » qui puisse les lier intellectuellement, le mode de vie américain les lier « culturellement » (sic), l'Etat Providence libéralo-communiste les lier financièrement et économiquement, l'« éducation » antinationale et anti-aryenne les lier éducationnellement, et l'idéologie les lier politiquement. Dans

cette perspective l'automatisation, la répétition sans vie d'une tâche, est le « rituel » de l'économie dont la finalité est de servir l'économie, de faire en sorte que quelqu'un qui y est assujetti soit un des esclaves de l'économie, de le dissoudre en elle (30). De même la déesse mère, que ce soit directement ou indirectement par l'intermédiaire de ses nombreux travestissements (31), a ses esclaves qui se dissolvent dans la « Terre Mère » après leur mort terrestre. Comme l'a ainsi fait remarquer Ernst Jünger dans *Le Travailleur*, celui-ci est « le fils de la Terre », « l'enfant de Prométhée » (31a).

A l'exemple de ce qui est écrit ci-avant, il serait pertinent d'établir les rapports qui existent entre l'économie et le culte de la déesse mère (31b). Que l'économie ait prévalu dans les anciennes gynécocraties ne doit pas être perdu de vue. La mécanisation économique des rapports entre individus – laquelle procède de la vision purement contractuelle et mercantile de l'existence de l'économisme (dont découlent notamment les ignobles affaires de la « procréation médicalement assistée » et de la « grossesse pour autrui ») – se solde par un rapprochement, une promiscuité sur les lieux d'étude, de « travail », de sport, d'habitation, de « repos » et dans les transports (32) qui n'est pas sans évoquer une reviviscence de la promiscuité panthéiste.

L'économiste ne juge l'individu qu'à sa capacité à fournir un certain type de travail – ce qui en dit long sur sa nature d'esclave, le travail, entendu au sens courant du terme, étant l'activité servile par « excellence » –, et conçoit par conséquent la société comme une ruche et l'individu comme une machine.

« Si on juge l'homme à la seule aune de son utilité, l'évalue ou l'apprécie selon son adaptabilité, son aptitude à être employé, sa résistance à l'usure, on le mesure selon des facultés particulières qui lui sont propres ou peuvent lui être inculquées. On questionne ici son aptitude à l'usage et à l'usure, et toutes les méthodes d'éducation, de formation et de transmission du savoir conduisent à en faire cet être utile et utilisable nécessaire au processus de travail, dans lequel il doit désormais se fondre, et à ses fonctions. Un excédent de forces dont il ferait usage pour lui-même de façon autonome n'est ni nécessaire ni souhaité ; ce supplément ne fait que gêner le travail qui exige davantage certaines vertus machinales à mesure qu'il devient mécanique. Son ajustement aux fonctions qu'il doit exercer est inévitable. Il faut donc le normer, le soumettre au même processus que l'appareillage. Pour atteindre une utilité maximale, une telle entreprise requiert de sa part un minimum de résistance, d'opposition et de volonté propre ; et il doit se contenter en retour d'une contrepartie minimale. On investit en lui juste ce qu'il faut pour qu'il s'use conformément à la marche de l'entreprise ; on pourvoit à sa consommation de telle sorte qu'il n'ait plus rien à la fin de sa vie. Il ne doit rien accumuler dont il pourrait tirer un bénéfice aux dépens du processus du travail. Ses interventions gênantes sont à écarter. La seule question qui vaille est de savoir dans quelle mesure on peut l'exploiter et le consommer en vue des objectifs et des buts à atteindre. En réponse, on dira qu'il peut l'être d'autant plus intensivement que le processus mécanique de nivellement s'approche d'un état humain minimal. L'égalité et l'unité se

correspondent car l'égalisation des différents niveaux se convertit en unité. Le processus dialectique de nivellement s'achève lorsqu'un état minimal est atteint. » (32a)

Ainsi, « Marx ne comprit rien à la machine, il ne la perça pas à jour, car sinon, il ne l'aurait pas considérée comme un instrument et un accessoire d'un monde fondé sur des lois économiques. Elle est tout sauf cela. Il ne pouvait le savoir car à son époque, personne ne le savait. Personne n'avait conscience qu'il est impossible de gérer une économie à l'aide de machines, que l'économie qu'elles génèrent est une illusion ne pouvant se maintenir que par l'expansion permanente de la machinerie, c'est-à-dire par une exploitation accrue pratiquant la déprédation. Nul ne savait que l'on ne peut fonder d'économie, de légalité économique sur des machines, qui à long terme ne permettent même pas l'équilibre des comptes dont l'homme gérant l'économie à l'aide de sa comptabilité en partie double s'assure en permanence. Toute la légalité économique intégrée par Marx pour étayer la technique en devenir tombe en ruine dès l'élaboration de ses théories. La planète, soumise à une exploitation toujours plus intensive depuis l'ère des découvertes, ne suffit pas à apaiser cette frénésie d'exploitation. L'augmentation de l'espace utilisable, de tous les substrats de l'exploitation ne fait que voiler ce qui aujourd'hui apparaît aisément à quiconque réfléchit, à savoir que l'usure excède les usages et que l'homme est de plus en plus acculé par sa mécanique automatisée. La machine recèle une volonté qui ne vise par les calculs économiques ni la sécurité et la prospérité. » (32b)

Toutefois, qu'un individu place l'économie au dessus de tout n'est pas fortuit, il s'agit de l'expression d'une forma mentis innée conditionnant l'intégralité de la vision du monde de cet individu. Ainsi, l'économiste sera sensible seulement à ce qui est quantitatif, même en dehors de ce qui est communément appelé « économie ». Que l'Eglise catholique n'ait cessé de prêcher « Vous donc, foisonnez, multipliez, croissez [en toute abondance] sur la terre, et multipliez sur elle. » (33) pendant et après les croisades, entendez pendant et après le massacre de l'aristocratie nordique et donc des meilleurs des Européens (Il est estimé qu'environ deux millions de Blancs sont morts lors des croisades. La population européenne est quant à elle passée de 27 à 70 millions d'habitants entre 700 et 1300 ap. J.-C. « La croissance démographique maximale se situe aux alentours de l'année 1200 [c'est-à-dire en plein milieu des croisades] et c'est en France et en Angleterre [c'est-à-dire deux des principaux pays à avoir pris part aux croisades] que l'accroissement de la population est le plus rapide. » (33a)), embobinée par l'Eglise catholique, dans l'intention d'établir la prolifération des pires – un des objectifs des abrahamismes et des autres sous-produits du culte de la déesse mère –, peut être perçu comme une forme d'économisme parce que l'économisme est davantage que ce qui est habituellement saisi comme tel. Précisons en passant que le « baby boom » (34) post guerres mondiales est en quelque sorte une analogie de cela. Dans un contexte plus récent, l'économiste peut de surcroît concevoir l'intérêt de la prolifération exponentielle des pires parce qu'elle permet un élargissement de ses marchés. En effet, « [l]a surpopulation [...] entraîne une intensification inévitable des processus productifs qui, par le jeu de leurs déterminismes, impliquent à leur tour le renforcement de la [puissance « démonique »] de l'économie, aboutissant à un asservissement croissant de l'individu, à une réduction de tous les espaces

libres et de tout mouvement autonome dans les villes modernes qui grouillent, comme des corps putréfiés, d'êtres anonymes au sein d'une « civilisation de masse ».

[...] Il convient de rappeler ici que le terme de « prolétarien », tiré de proles, évoque l'idée d'une prolifération animale. D. Merejkovsky a justement noté que le terme s'appliquait surtout à ceux dont l'unique capacité créatrice était celle d'engendrer des enfants – hommes par le corps, mais presque eunuques par l'esprit. L'aboutissement logique de cette tendance est cette société « idéale » [matriarcale] où il n'existe plus de classes, ni même d'hommes ou de femmes véritables, mais seulement des « camarades » semblables aux abeilles asexuées d'une ruche immense. » (34a) Et qui renvoie à l'apocalypse apocryphe de Jean : « Et je dis encore : Seigneur, ils meurent hommes et femmes, et certains vieux, et certains jeunes, et certains enfants. Lors de la résurrection, à quoi ressembleront-ils ? Et j'entendis une voix qui me dit : Écoute, juste Jean. Tout comme les abeilles ne diffèrent pas les unes des autres, mais ont toutes la même apparence et la même taille, ainsi en sera-t-il également de tout homme lors de la résurrection. Ils ne seront ni blancs, ni rougeâtres, ni noirs, ni Éthiopiens, ni n'auront différentes physionomies ; mais ils paraîtront tous avec une même apparence et une même stature. » (34b)

« [I]l convient de dénoncer la généralisation abusive qui est faite du concept de « travailleur ». Il est bien évident que le rôle accordé au « travailleur » est étroitement lié au moderne mythe du « travail », puisqu'en effet le travail a cessé d'être ce qu'il a toujours été et devrait toujours être : une activité d'ordre inférieur et conditionnée par le bas, anodine et liée essentiellement à la part matérielle, « physique » de l'existence, c'est-à-dire à un besoin et à une nécessité.

C'est donc par une sorte de nemesis historique, par ricochet, à la suite de l'hypertrophie de cette part matérielle de l'organisme social auquel se réfère le travail, que ses protagonistes ont pu toujours davantage s'imposer et dicter leur loi : « toujours davantage », dans la mesure où ils se sont organisés en syndicats. D'où la capitulation devant eux, le craintif mais unanime hommage à la « classe ouvrière », son adulation et le tabou des « travailleurs ».

Or, c'est justement ce mythe du travail qu'il convient de refuser dès le départ, en faisant nettement la distinction entre les différentes activités et en opposant celles qui sont matérielles, opaques et liées à des intérêts matériels à celles qui, par contre, sont libres et désintéressées. Le terme « travail » doit être exclusivement réservé aux premières, indépendamment de l'extension de fait que celles-ci peuvent acquérir ainsi que des circonstances, puisqu'aujourd'hui toute activité, quasiment sans exception, est directement ou indirectement « enrôlée » par la civilisation de consommation. » (34c)

« Et alors qu'anciennement, par une transfiguration intérieure due à sa pureté et à sa valeur d'« offrande » orientée vers le haut, tout travail pouvait se racheter jusqu'à devenir un symbole d'action, en sens inverse, à l'époque des esclaves, tout reste d'action tend à se dégrader en travail. Le degré de décadence de la morale moderne plébéo-matérielle par rapport à l'ancienne éthique aristocratique-sacrée est illustrée par ce passage du plan de l'action à celui du travail. Les hommes supérieurs, même à une époque relativement récente, agissaient ou dirigeaient des actions. L'homme moderne travaille. La différence, aujourd'hui, n'existe qu'entre les divers genres de travail: il y a les travailleurs « intellectuels » et il y a ceux qui offrent leurs bras et travaillent à la machine. En même temps que la personnalité absolue, l'action, dans le monde moderne, est en train de mourir. De plus, alors que l'Antiquité considérait comme particulièrement méprisables, parmi les arts rétribués, ceux qui étaient au service du plaisir – *minimaeque artes eas probandae, quae ministrae sunt voluptatum* [Cicéron, *De off.*, 1, 42.] – c'est là, au fond, le genre de travail le plus considéré aujourd'hui du savant, du technicien, de l'homme politique, du système rationalisé de l'organisation productive, le « travail » converge vers la réalisation d'un idéal d'animal humain : une vie plus aisée, plus agréable, plus sûre, le maximum de bien-être et le maximum de confort physique. Dans l'aire bourgeoise, même l'engance des artistes et des « créateurs », s'identifie pratiquement à cette classe qui est au service du plaisir et des distractions d'une certaine couche sociale, à cette classe de « serviteurs de luxe » qui lui correspondit. Si les thèmes propres à cette dégradation trouvent sur le plan social et dans la vie courante leurs expressions les plus caractéristiques, ils ne manquent pas d'apparaître aussi sur le plan idéal et spéculatif. Pendant la période de l'Humanisme, le thème anti-tradition[nel] et plébéen s'annonce déjà dans les vues d'un Giordano Bruno, qui, en intervertissant les valeurs, exalte d'une façon masochiste et particulièrement béotienne, par rapport à l'âge d'or – dont il ne sait rien – l'âge humain de la fatigue et du travail ; il appelle donc « divine » la brutale poussée du besoin, parce qu'elle crée « des arts et des inventions toujours plus merveilleux », éloigne toujours plus de cet âge d'or, considéré comme un âge animalesque et oisif, et rapproche les hommes de la « divinité ». On trouve là comme une anticipation de ces idéologies, liées d'une façon très significative à la Révolution française, qui considérèrent précisément le travail comme la clef du mythe social et évoqueront de nouveau le thème messianique en termes de travail et de machinisme, en glorifiant le progrès et le triomphe sur l'obscurantisme. Voici d'ailleurs que l'homme moderne, consciemment ou inconsciemment, commence à étendre à l'univers et à projeter sur un plan idéal les expériences faites dans l'usine, et dont le travail productif est l'âme. Bergson, le philosophe de l'élan vital, est aussi celui qui a indiqué l'analogie entre l'activité technique fabricatrice, reposant sur un principe purement utilitaire, et les procédés de l'intelligence elle-même, telle qu'un moderne peut la concevoir. D'autre part, le ridicule ayant été jeté à pleines mains sur l'ancien idéal « inerte » de la connaissance contemplative, « tout l'effort de la philosophie moderne de la connaissance, dans ses courants les plus vivants, tend à amener la connaissance au travail productif. Connaître c'est faire. On connaît vraiment ce que l'on fait ». *Verum et factum convertuntur*. Et du fait que, selon l'irréalisme propre à ces courants, être signifie connaître, esprit veut dire mental et que le processus productif et immanent de la connaissance s'identifie au processus de la réalité, ce qui se reflète jusque dans les régions les plus élevées, et s'impose précisément comme « vérité » pour elles, c'est le mode de la dernière des castes : le travail productif divinisé. Il existe donc, sur le plan même des théories philosophiques, un activisme qui paraît être solidaire du monde créé par l'avènement de la dernière caste, solidaire de la « civilisation du travail ».

Et en vérité, les idéologies modernes relatives au « progrès » et à l'« évolution », et qui ont eu pour conséquence de pervertir avec une inconscience scientifique toute vision supérieure de l'histoire, de fomenter la destruction définitive des vérités traditionnelles, de créer les alibis les plus captieux pour la justification et la glorification du dernier homme, ne reflètent, en général, rien d'autre que cet avènement. Nous l'avons déjà dit: le mythe de l'évolution n'est pas autre chose que la profession de foi du parvenu. Si l'Occident considère désormais comme vérité, non plus la provenance d'en haut mais la provenance d'en bas, non plus la noblesse des origines, mais bien l'idée que la civilisation naît de la barbarie, la religion de la superstition, l'homme de la bête (Darwin), la pensée de la matière, toute forme spirituelle de la « sublimation » ou transposition de la matière originelle de l'instinct, de la libido, des complexes de « l'inconscient collectif » (Freud, Jung), et ainsi de suite. Il faut voir dans tout cela beaucoup moins le résultat d'une recherche déviée, qu'un alibi, quelque chose que devait nécessairement être portée à croire et vouloir comme vrai, une civilisation créée par des êtres venant d'en bas, par la révolution des esclaves et des parias contre l'ancienne société aristocratique. » (34d)

Cette révolution s'accompagne du fait que « les « pragmatistes » contemporains, vont jusqu'à donner abusivement ce nom de « vérité » à ce qui est tout simplement l'utilité pratique, c'est-à-dire à quelque chose qui est entièrement étranger à l'ordre intellectuel ; c'est, comme aboutissement logique de la déviation moderne, la négation même de la vérité, aussi bien que de l'intelligence dont elle est l'objet propre.

[...] [L]'homme moderne, au lieu de chercher à s'élever à la vérité, prétend la faire descendre à son niveau » (34e)

5) Le Royaume de la Déesse

En résumé et à la lumière de ce qui précède, le « transhumanisme », la transformation de l'homme en une machine, est l'achèvement de la dissolution de l'homme dans l'économie, conséquemment dans le règne de la quantité, ce qui est rendu possible par l'expansion corrosive, dissolvante du virtuel qui lui donne l'impression d'une plus grande liberté, impression qui n'est que l'illusion vertigineuse éprouvée à la contemplation de la multiplicité sous son conditionnement purement potentiel et par conséquent non actuel, et qui, en dernier lieu, a directement trait « [à] la fascination exercée par la nudité féminine [, dans laquelle se trouve] un aspect de vertige semblable à celui provoqué par le vide, par le sans-fond, sous le signe de la ὕλη [materia prima], substance première de la création, et par l'ambiguïté de son non-être. » (34f) Ceci est une des trois facettes de la chute de l'homme dans l'infra-rationnel, les deux autres relevant de son animalisation, simultanément sous ses deux composantes d'animal domestiqué

et d'animal « déchaîné », et de sa « végétalisation ». Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces deux dernières qui nous ramènent au « en vérité je vous dis, que si vous n'êtes changés, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux » (35).

« Royaume des cieux » qui n'est en fait que le « paradis terrestre » sémitique que la « Science » appliquée essaye d'établir. L'homosexuel Francis Bacon ainsi que l'abbé de Saint-Pierre ne disent pas autre chose quand ils écrivent respectivement que « la véritable fin de la connaissance est le rétablissement et la restauration de l'homme [...] dans la souveraineté et la puissance [...] qui étaient les siennes dans le premier état où il fut créé. » (35a), et que « la terre, « habitation peu heureuse où règne l'injustice », deviendra grâce à l'homme, par sa volonté et sa raison, une « espèce de paradis », c'est-à-dire « une habitation [...] de justes et de bienfaisants [...] peuplée de saints qui jouiront d'une félicité éternelle. » » (35b)

A ce propos, indiquons que les « Sciences » théoriques et spéculatives, loin d'être en opposition avec les « sciences » appliquées et pratiques, en forment la base. Le royaume intérieur n'est pas opposé au paradis terrestre mais un prérequis. Ainsi, les spéculations propres à la tentative de créer le royaume intérieur donnent naissance entre autres à l'abstraction pure que sont les mathématiques, abstraction pure sur laquelle se baseront les « sciences » appliquées qui serviront ensuite à créer le royaume extérieur sémitique (36), dont nous voyons actuellement les conséquences.

Les sciences appliquées constituent un genre de ruse qui, après avoir découvert, dans la matière, ce qui est occulte et donc normalement dissimulé, vise à contourner les limitations imposées par les « lois » de l'ordre dit « naturel » (en fait, surnaturel) afin de servir des fins basement matérielles et d'imposer l'illimité (le manque de forme), et ainsi provoquer un retour vers la *materia prima* (c'est-à-dire la pure matière [au sens aristotélicien du terme] sans forme). Cette dissolution entraîne une perte de polarité entre masculin et féminin (d'où procède, par exemple, la grotesque et monstrueuse transsexualité à laquelle la technologie permet de pleinement s'exprimer – tout en en faisant des affaires), en particulier par la féminisation spirituelle, mentale et physique de l'homme Blanc (36a).

« Hésiode définit très clairement cet esprit à travers les épithètes qu'il attribue à Prométhée : toutes sont des désignations de l'esprit actif, inventif, astucieux, qui veut tromper le *voûç* de Zeus, c'est-à-dire l'esprit olympien. Mais celui-ci ne peut être trompé ni ébranlé. Il est ferme et tranquille comme un miroir, il dévoile tout sans chercher, c'est au contraire le Tout qui se dévoile en lui. L'esprit titanique, en revanche, est inquiet, inventif, toujours en quête de quelque chose, avec son astuce et son flair. L'objet de l'esprit olympien, c'est le réel, ce qui est tel qu'il ne peut pas être autrement, l'être. L'objet de l'esprit titanique, par contre, c'est l'invention, même s'il s'agit uniquement d'un mensonge bien construit.

Les expressions employées par Kerényi méritent d'être rapportées ici. A l'esprit olympien correspond l'ἀλήθεια, c'est-à-dire le non-être-caché (terme qui, en grec, désigne la vérité), alors que l'esprit titanique aime ce qui est « tordu », car « tordu » (ἀγχύλος) est, de par sa nature, le mensonge, de même qu'est « tordue » aussi une invention intelligente, comme par exemple le lasso, le nœud coulant (ἀγχύλον). La contrepartie naturelle de l'esprit olympien, du νοῦς, c'est la transparence de l'être ; quand le νοῦς disparaît, l'être demeure, mais dans sa réalité aveuglante. La contrepartie naturelle de l'esprit titanique, c'est en revanche la misère spirituelle : stupidité, imprudence, maladresse. Chaque invention de Prométhée n'apporte au monde qu'une misère de plus infligée à l'humanité ; le sacrifice réussi (sacrifice par lequel Prométhée a cherché à tromper l'esprit olympien), Zeus reprend aux mortels le feu.

» (36b)

« [U]ne interprétation « ésotérique » du mythe [est que] le rocher auquel Prométhée est enchaîné est le corps, la corporéité, et son châtiment n'est pas une peine imposée par un pouvoir étranger plus fort. L'animal qui ronge Prométhée enchaîné au rocher n'est qu'un symbole de la force transcendante qu'il a voulu s'approprier mais qui ne peut agir en lui que comme quelque chose qui le déchire et le consume. »

(36c)

Que les mathématiques constituent une science purement abstraite a pour corollaire logique qu'elles sont la science de la quantité, que ce soit en géométrie, domaine d'étude de la quantité continue, ou en arithmétique, domaine d'étude de la quantité discrète.

L'abstraction a pour effet de dépouiller les objets étudiés de leurs caractéristiques qualitatives pour retenir uniquement ce qu'ils ont de quantitatif. De ceci découle que la science de l'abstraction pure que sont les mathématiques ne s'intéresse dans les objets qu'à leur aspect quantitatif, et donc le plus superficiel possible. Les sciences basées sur les mathématiques ne peuvent par conséquent mener qu'à une mathématisation du monde qui réduit tout à un ensemble de quantités agissant de façon relative les unes par rapport aux autres. Ainsi, « à partir de Descartes, la notion de quantité, s'opposant à la notion de qualité, prétend jouer à sa place le rôle de principe universel d'explication. Là où la physique ancienne voyait avec Aristote un plus ou moins grand nombre de qualités ou d'essences différentes, spécifiquement irréductibles et mutuellement indépendantes, chaleur, lumière, couleur, son, odeur, saveurs, etc., la physique moderne ne voit plus avec Descartes que des variations quantitatives et nécessairement convertibles entre elles d'une seule et même essence, l'étendue, le mouvement ou la force, laquelle ne se conçoit elle-même que comme une pure quantité: de sorte qu'à vrai dire, c'est la quantité qui est l'essence des choses. De là l'importance grandissante des mathématiques, science de la quantité, base de la science « universelle ». » (36d)

René Descartes eut cependant des antécédents parmi les philosophes dits « Grecs » (dont beaucoup furent des Sémites, ou directement influencés par des idées d'origine sémite), dont il s'inspira évidemment : « On [la voie de l'esprit dit « scientifique »] lui voit trois origines différentes : l'école de Milet qui sort du mythe l'explication de la Nature ; l'école pythagoricienne qui invente les mathématiques en tant que telles et essaye de les appliquer à l'étude de la Nature ; l'école d'Élée qui exerce une critique radicale vis-à-vis de ces tentatives (spécialement celles de l'école pythagoricienne) et exige une parfaite intelligibilité dans l'explication du monde (ce qui aboutit à la « physico-ontologie » qui se démarque à la fois de la physiologie ionienne et de la mathématique pythagoricienne). Les Pluralistes et les Atomistes font les premières tentatives de synthèse de ces trois courants fondateurs.

[...]

La forme ultime de ce processus évolutif [celui de la distinction entre signifiant et signifié] (si elle était possible) serait une appréhension du monde complètement indirecte, complètement médiatisée par le langage, un monde où il n'y aurait plus que des signifiés et des signifiants, où toute la signification serait structurée en signifiés selon la grammaire des signifiants ; un monde qui aurait pris la place du monde de la participation directe, magique et mystique [en fait, non pas magique et mystique, mais active et rituelle], et dans lequel toute l'expérience vécue serait dicible, exprimable linguistiquement et purement intelligible. Cette forme ultime est bien évidemment impossible (tout comme sa symétrique : un monde où la participation de l'homme serait si directe qu'il y serait complètement immergé et « comme l'eau dans l'eau », en parfaite continuité au lieu d'une séparation-relation du type sujet/objet ; un âge d'or primitif, qui serait l'inverse d'un âge d'or symétrique, où l'homme serait complètement séparé d'un monde qu'il maîtriserait totalement sans y participer, ou alors de manière complètement médiate). Cette forme ultime est donc impossible, mais elle est bel et bien la forme idéale visée par le monde occidental contemporain. C'est celle que Parménide posait comme voie de la vérité ; celle d'une parfaite intelligibilité (plus encore qu'une parfaite rationalité) : une compréhension du monde parfaitement discursive, et non plus son appréhension par une participation directe exprimée de manière plus ou moins analogique par une fable mythique. Pour Parménide, cette discursivité se fonde sur une logique langagière ; Aristote usera d'une logique plus élaborée ; Platon préférera la géométrie (Galilée aussi).

L'écriture alphabétique, la monnaie et cette volonté de saisir le monde à travers le langage sont des événements proches parents. Ils sont également tous trois les aboutissements de processus évolutifs engagés depuis longtemps (la tendance de l'écriture à devenir de plus en plus phonétique, le développement du commerce, la participation de l'homme au monde de moins en moins directe avec, en corollaire, la séparation de la vie profane et de la vie religieuse, et le rétrécissement de celle-ci en quelque rites [en fait cérémonies] et croyances « spécialisés » – au lieu que la vie même soit un rite de

participation au monde dans tous ses aspects). Ces trois événements ont eu lieu dans le monde égéen, et dans un laps de temps assez court au regard des siècles qui les ont précédés (presque trois mille ans de civilisations mésopotamienne et égyptienne). Et ils ont été suivis d'un extraordinaire développement de la pensée philosophique et scientifique. Il est bien peu probable que leur rapprochement dans le temps et l'espace avec cet épanouissement intellectuel soit fortuit.

Un quatrième événement qui se produit en ces temps et lieux est l'avènement de la démocratie (36e), avec notamment les lois constitutionnelles qui régissent le pouvoir (qui, jusque-là, régissait par des lois ou de manière arbitraire, sans être régi lui-même). Cet événement doit sans doute être relié aux trois autres. Il est bien difficile de déterminer de manière irréfutable les relations entre eux. Les uns sont-ils les causes des autres ? Sont-ils tous quatre les manifestations d'un même courant de pensée (qu'il faudrait alors expliquer) ? Leurs relations sont-elles subtiles ?

[...]

Le facteur prédominant dans cette évolution de la pensée vers l'exigence d'intelligibilité (l'appréhension du monde à travers le langage) est sans doute la démocratie et les lois constitutionnelles. L'alphabet et la monnaie peuvent assez facilement passer pour des outils ; le cadre politique est beaucoup plus marquant pour la conception que l'homme se fait du monde (de manière directe, en ce que la démocratie fera pencher vers les lois naturelles, la monarchie et le despotisme vers une Nature soumise à l'arbitraire des dieux ; mais aussi de manière plus subtile).

La notion de lois constitutionnelles est ici fondamentale. Les relations des citoyens avec le pouvoir politique passent par ces lois et sont appréhendées « rationnellement » à travers elles, tandis que les rapports des sujets au monarque sont des rapports bruts de pouvoir, rapports qui sont vécus plutôt que raisonnés, et qui sont expliqués par le mythe (par exemple, le pharaon égyptien est un dieu, ou le fils d'un dieu). Les relations des citoyens entre eux passent également par des lois (constitutionnelles, ou touchant la justice, le travail, le commerce, etc.) devant lesquelles ils sont égaux (encore qu'en Grèce une telle égalité ne concernait en fait qu'une partie des habitants de la cité ; en étaient exclues diverses couches, plus ou moins importantes selon les époques et les cités). Les relations de sujets d'un monarque entre eux passent aussi par de telles lois, mais de manière moindre (l'égalité devant ces lois n'existant pas, en outre) ; une bonne part des relations que ces sujets ont entre eux est régie par des principes de castes (souvent d'origine professionnelle) ressortissant au tabou et à la mystique. Dans les deux cas (rapports au pouvoir politique, rapports des membres de la société entre eux), la démocratie s'éloigne d'une participation à la société vécue de manière directe et brute, et y substitue une

participation raisonnée et médiatisée par des lois (notamment les lois constitutionnelles qui régissent le pouvoir politique).

On peut s'étonner d'une telle affirmation, en ce que la démocratie est comprise, au contraire, comme la participation de tous les citoyens à la vie politique (soit directement, soit par des représentants élus). Il faut donc bien préciser qu'il ne s'agit pas ici d'une participation au pouvoir politique, mais de la manière dont l'individu conçoit son appartenance au groupe social. En monarchie antique l'individu vit sa position dans le groupe social de manière directe, au lieu que dans la démocratie il la raisonne à travers des lois. Dans un cas, cette position dans le groupe social est comprise dans le processus de participation directe au monde, expérience vécue avec une connotation mystique et magique [en fait, rituelle] ; la société n'est pas séparée du reste du monde, à l'ordre [sur]naturel duquel elle ressortit. Dans l'autre cas, la position dans le groupe social est conçue de manière objective et rationnelle, par les lois mais aussi les facteurs économiques (dont les lois tiennent souvent compte, puisque la citoyenneté dépend parfois de la richesse des individus) ; la société est séparée du reste du monde, séparée de la Nature ([du surnaturel] à laquelle l'homme ne participe plus directement, mais de manière médiate). Si la démocratie peut incliner vers une conception où la Nature est régie par des lois plutôt que par l'arbitraire des dieux, elle sépare la société et la Nature [ou, plus précisément, la société de ce qui est surnaturel], et ne saurait confondre les lois de l'une et celles de l'autre (alors que le monarque, qui régit la société, participe de la divinité qui régit la Nature). En résumé, la démocratie se comprend bien comme une réduction de la participation directe au monde, interposant un système de lois [le prétendu « droit naturel », d'origine gynécocratique et matriarcale, comme l'a montré Johann Bachofen dans *Le droit maternel*] et introduisant la séparation entre la société et la Nature [ou, plus précisément, ce qui est surnaturel] au sein du monde. La société est alors appréhendée par l'intermédiaire du « social » (opposé au « naturel » [ou plutôt au surnaturel]), par les lois et les facteurs économiques ; elle ne ressortit plus à l'expérience vécue « expliquée » de manière magico-mythique [en fait, rituelle] (les castes, les tabous, la divinité du monarque, etc.)

La société se trouve séparée de la Nature [ou plutôt de ce qui est surnaturel] – ou, plus exactement, le monde se trouve scindé en deux domaines, la Nature et la société, dont l'un ne dépend plus que des lois humaines (encore que la tragédie grecque soit là pour montrer la précarité de cette scission). Cette modification de la place de l'homme dans le monde retentit nécessairement sur la conception qu'il se fait de celui-ci. Le mythe tant la société que la Nature, et la place qu'y a l'homme – se trouve mis en cause ; soit plus ou moins naturalisé (école de Milet), soit remplacé par une nouvelle mystique (la mystique numérique des Pythagoriciens, qui préexistait sans doute sous une forme ésotérique dans les Mystères ; le monothéisme de Xénophane).

Ce double aspect politique et religieux se manifeste dans le fait que la plupart des penseurs de cette époque ont eu une activité politique et/ou des difficultés avec les religions [les cultes] instituées de la

cité. Thalès, Parménide, Zénon, Pythagore, Archytas, Hippias, Critias, etc. ont été directement mêlés à la vie politique et certains d'entre eux furent des législateurs (Parménide, par exemple, passe pour avoir donné ses lois à Élée). Héraclite, Pythagore, Xénophane, Anaxagore, Protagoras, etc. se sont mêlés de religion, et certains d'entre eux furent exilés pour impiété (Anaxagore, Protagoras, par exemple). Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme activités philosophiques ou scientifiques n'était pas alors dissocié d'une réflexion sur la politique et la religion [le culte], sur la place de l'homme dans le monde (la société et la Nature [et le surnaturel]). Et c'est très largement au sein de cette réflexion qu'il faut comprendre les balbutiements de la pensée rationnelle qui se veut telle. La naissance de l'esprit scientifique tient plus à ces mouvements de pensée à la fois politiques et religieux (souvent opposés entre eux, que l'on songe par exemple à Pythagore et Empédocle, l'un prônant l'aristocratie, l'autre la démocratie) qu'au perfectionnement empirique des techniques.

Le mérite de Parménide serait d'avoir su cristalliser tout ce mouvement (dont il n'a sans doute pas saisi l'unité en ces termes, si même il a pu avoir conscience de l'une ou l'autre de ses facettes) en une seule exigence, celle de l'intelligibilité du monde.

[...]

La voie des objets a pu nous paraître mineure comparativement à celle de l'esprit scientifique ; c'est néanmoins sur la première que la seconde, à défaut de s'enraciner, se greffe. C'est sur ses apports que les écoles milésienne et pythagoricienne se sont fondées, et c'est dans ces écoles que Parménide trouvera matière à critiquer. S'il y a un « miracle grec », ce n'est pas celui de l'apparition ex nihilo de la science et de la philosophie, ce serait celui de la reprise des connaissances mésopotamiennes et égyptiennes dans un nouvel esprit propre à la démocratie.

En résumé, et pour conclure, nous verrions la « naissance de la science » – ou plutôt son embryogenèse car elle ne cesse de naître – dans la conjonction des apports mésopotamiens et égyptiens (non scientifiques dans l'esprit, mais riches en connaissances de toutes sortes) et des principes issus de la démocratie grecque. Sans ces principes, les connaissances mésopotamiennes et égyptiennes n'auraient jamais pu devenir scientifiques, par leur simple amélioration empirique ; mais sans ces connaissances, les principes issus de la démocratie grecque auraient pu se limiter au domaine législatif, n'ayant pas un autre matériau à utiliser. » (36f)

Dans la lignée de ce qui précède, précisons que la philosophie détruit le culte primordial de la cité-État, duquel découlaient la Loi sacrée, l'organisme familial et le gouvernement, c'est-à-dire ses institutions. La

philosophie, issue prétendument d'un arraisonnement de l'« intelligence divine » par la raison universelle, remet en cause et décrédibilisa au nom de cette raison universelle les principes fondamentaux du culte primordial et, ainsi, en vint à le détruire, mettant par là même à la portée de la critique les institutions qui en découlaient, c'est-à-dire la Loi sacrée, l'organisme familial et le gouvernement de la cité-État, pavant la route à la supplantation de la Loi sacrée par le prétendu droit naturel, puis à l'individualisme et au cosmopolitisme. (36g)

La philosophie ne pouvait que détruire les principes constitutifs de la cité-État, puisqu'elle ne provient que de constructions de la pensée, de la manie de la spéculation, qui est le simple fait d'opiner, de la variété multiple des théories, dans lesquelles se projette une inquiétude fondamentale et cherche appui un esprit qui n'a pas encore trouvé, en lui-même, son propre principe.

« La doctrine des ariyas est dite « incogitable », c'est-à-dire non susceptible d'être assimilée à une création quelconque du raisonnement. Le terme atakkâvacaro y revient souvent, se référant précisément à ce qui ne peut être saisi par la pure et simple logique. » (36h)

Les mathématiques étant une science analytique, elles se ramifient indéfiniment dans leur domaine d'étude, à l'image de la quête prométhéenne de l'indéfiniment petit dans la matière. Il en découle que « [l]e vingtième siècle cherche la réalité en brisant la matière afin de témoigner de nos théories atomiques. Les Grecs [Hellènes] préféraient accumuler la matière. Pour Aristote et d'autres philosophes Grecs, la forme d'un objet est la réalité qui se trouve dans celui-ci. La matière en tant que telle est primitive et informe ; elle n'a une signification que lorsqu'elle a une forme. » (36i) Ainsi, chez un être, la forme, qu'elle soit physique et extérieure, ou immatérielle et intérieure, représente son côté qualitatif, irréductible à la quantité. Or, les mathématiques nient le caractère qualitatif de la forme. En effet, par exemple, en mathématiques, un cercle est l'ensemble des points équidistants d'un point dans un plan. Le cercle est ainsi défini par rapport à une quantité. De même, en mathématiques, un carré est une figure plane possédant quatre côtés de même longueur et quatre angles droits. Un côté étant défini par sa longueur et un angle étant une valeur numérique, il s'ensuit que le carré est défini par des quantités.

Les mathématiques, en ne reposant que sur des abstractions, en viennent donc à réduire les formes à la quantité. Ceci est rendu possible parce qu'en tant qu'abstractions, les objets qu'elle étudie n'existent pas dans le monde réel. En l'occurrence, à titre d'exemple, ce que l'on appelle un point n'a aucune existence réelle et est issu d'une simplification conceptuelle absolue. Ainsi, une boule, dans l'espace usuel tridimensionnel, étant en mathématique l'ensemble des points tels que leur distance à un point donné est inférieure ou égale à une longueur donnée, il a été démontré, en utilisant l'axiome du choix, qu'il est possible de couper cette boule en un nombre fini de morceaux et de réassembler ces morceaux

pour former deux boules identiques à la première, à un déplacement près (il s'agit du théorème de Banach-Tarski), ce qui est impossible dans le monde réel.

Les mathématiques étudient les (ensembles de) quantités, les relations/liens entre ces (ensembles de) quantités et la manière dont elles/ils évoluent les un(e)s par rapport aux autres. Les sciences appliquées basées sur les mathématiques étudient les (assemblages de) fragments, les relations/liens entre ces (assemblages de) fragments et la manière dont elles/ils évoluent les un(e)s par rapport aux autres. Les créations matérielles des sciences appliquées, basées sur les mathématiques, ne sont elles aussi qu'un assemblage de fragments, matériels cette fois-ci, d'où le caractère artificiel de tout ce qui est produit par celles-ci. Les sciences appliquées ne font au mieux (ou plutôt au pire) qu'imiter plus ou moins imparfaitement, à l'instar d'un acteur qui imiterait un personnage historique par le calcul et la mimique mécanique. La science appliquée basée sur les mathématiques vise ainsi ultimement à la création d'automates sans âme évoluant de manière mécanique à partir d'informations représentées par des quantités réduites, dans la plus pure « tradition » du dualisme sémitique, à une suite de 0 et de 1, dans tout ce que cela peut avoir d'absurde et de mortifère.

La « science », en agissant extérieurement par assemblage, ne peut donner naissance à la vie, elle ne peut au mieux (ou plutôt au pire) que la déformer – la pervertir – par des créations artificielles, créations artificielles stériles, stériles comme les plants de maïs de Monsanto. Seul l'esprit peut donner naissance à la vie, voire à l'être. L'esprit génère l'être qui est un tout composé de l'union harmonieuse entre un esprit, une âme et un corps, l'âme étant générée dans un domaine qui est à mi-chemin entre celui spirituel et celui matériel, le corps étant généré dans le domaine matériel. L'être vient au monde par l'union synthétique entre deux contraires (la substance et l'essence) qui cessent d'être contraires dans leur union (il s'agit en quelque sorte de l'entéléchie aristotélicienne), union synthétique entre deux contraires qui est la représentation symbolique de l'esprit, car, par définition, l'esprit est ce à quoi rien ne peut s'opposer. L'union synthétique entre deux contraires est irréductible aux assemblages matériels auxquels se livre la « science ». L'être, après sa naissance, se différencie ensuite en fonction de sa nature propre.

Il va de soi que la « science » ne peut que nier tout ce qui a trait au spirituel car ce qui est spirituel est purement qualitatif et donc dénué d'une quelconque caractéristique quantitative. Ce qui est spirituel ne peut par conséquent pas faire l'objet d'une mesure ou être analysé par la « science ». La « science » ne peut arraisonner quoi que ce soit du spirituel.

De plus, les rationalistes se contredisent puisque l'homme adopte souvent des comportements (parfois consciemment) irrationnels. Cela signifierait que dans un univers purement rationnel pourrait survenir

l'irrationnel. Or de ce qui est purement rationnel ne peut survenir l'irrationnel. L'univers n'est pas purement rationnel et, de surcroît, ce qui est rationnel ne l'est quelque fois que relativement à un point de vue donné. Dans l'univers peuvent se manifester également des phénomènes et événements infra-rationnels tout comme supra-rationnels, que l'on ne peut pas réduire à ce qui est purement rationnel et par conséquent appréhender seulement par la raison.

En outre, affirmer l'existence d'un univers purement matériel est insensé puisque ce qui est matériel est susceptible d'être mesuré ; or, (selon la physique même) toute mesure affecte ce qui est mesuré, d'où il découle que premièrement, tout serait susceptible d'être modifié et serait donc passif, deuxièmement, on ne peut pas tout connaître avec exactitude (sur ce point, les prétendus « scientifiques » contredisent eux-mêmes leur positivisme avec notamment le théorème d'incomplétude de Gödel, le principe d'indétermination d'Heisenberg et l'interprétation de Copenhague). Il faut un principe d'« ordonnancement » supra-rationnel, qualitatif, actif, intangible et non matériel pour que la matière puisse posséder une forme, étant donné que la matière ne peut pas s'ordonner elle-même puisqu'elle est passive et ne constitue pas elle-même un principe.

Additionnellement, « [l'affirmation de la « science »] selon laquelle elle se contente de « décrire » est irrecevable. Ces prétendues « descriptions », comme l'affirme le scientifique positiviste, n'existent pas. Elles forment déjà des images, des formules, des symboles de la volonté. La science sait désormais qu'elle ne peut décrire ainsi sans détruire, car toute description suppose l'observation, et celle-ci modifie l'observé. Pourquoi le modifie-t-elle ? Parce qu'il ne s'agit pas ici de descriptions neutres mais d'actes de volonté. Parce que de tels actes, accomplis par la force des moyens les plus violents, des chambres à brouillard de Wilson et des cyclotrons gigantesques, ne sont pas des descriptions mais des méthodes d'asservissement auxquelles on soumet la Nature pour lui extorquer des résultats. Quel que soit ce que l'on atteint ici, les découvertes et les résultats sont déjà prescrits par la nature de la volonté exploratrice. » (36j)

« C'est d'ailleurs une singulière illusion, propre à l'« expérimentalisme » moderne, que de croire qu'une théorie peut être prouvée par les faits, alors que, en réalité, les mêmes faits peuvent toujours s'expliquer également par plusieurs théories différentes, et que certains des promoteurs de la méthode expérimentale, comme Claude Bernard, ont reconnu eux-mêmes qu'ils ne pouvaient les interpréter qu'à l'aide d'« idées préconçues », sans lesquelles ces faits demeureraient des « faits bruts », dépourvus de toute signification et de toute valeur scientifique. » (36k)

« La vérité est qu'il n'existe pas en réalité un « domaine profane », qui s'opposerait d'une certaine façon au « domaine sacré » ; il existe seulement un « point de vue profane », qui n'est proprement rien

d'autre que le point de vue de l'ignorance. C'est pourquoi la « science profane », celle des modernes, peut à juste titre, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, être regardée comme un « savoir ignorant » : savoir d'ordre inférieur, qui se tient tout entier au niveau de la plus basse réalité, et savoir ignorant de tout ce qui le dépasse, ignorant de toute fin supérieure à lui-même, comme de tout principe qui pourrait lui assurer une place légitime, si humble soit-elle, parmi les divers ordres de la connaissance intégrale ; enfermée irrémédiablement dans le domaine relatif et borné où elle a voulu se proclamer indépendante, ayant ainsi coupé elle-même toute communication avec la vérité transcendante et avec la connaissance suprême, ce n'est plus qu'une science vaine et illusoire, qui, à vrai dire, ne vient de rien et ne conduit à rien. » (36l)

« À une époque de matérialisme, c'est-à-dire, à une époque antimétaphysique, il était tout naturel qu'un genre antimétaphysique de pensée tel que la science deviendrait une religion populaire. La religion [Il serait plus convenable de parler de culte] est une nécessité pour l'homme de la Culture [Le terme est ici entendu au sens où l'entendait Oswald Spengler], et il bâtit sa religion sur l'économie, la biologie ou la Nature, si l'esprit de l'époque exclut la véritable religion. La science fut la religion prévalant aux 18^e et 19^e siècles. Alors qu'il était permis de remettre en doute les vérités des sectes chrétiennes, il n'était pas permis de douter de Newton, de Leibniz et de Descartes. Quand le grand Goethe contesta la théorie newtonienne de la lumière, il fut réprimé en tant que désaxé et hérétique.

La science fut la religion suprême du dix-neuvième siècle, et toutes les autres religions, comme le darwinisme et le marxisme, se référèrent aux dogmes de leurs grands-parents comme fondement de leurs propres vérités. « Non scientifique » devint un terme de damnation.

A partir de ses débuts timides, la science prit finalement la décision de fournir ses résultats, non en tant que simple arrangement et classification, mais en tant que véritable explication de la Nature et de la Vie. Cette étape franchie, elle devint une vision du monde, c'est-à-dire une philosophie complète, possédant sa métaphysique, sa logique et son éthique pour les croyants.

Toute science est une reformulation profane des dogmes de la période religieuse précédente. C'est la même âme de la Culture qui forma les grandes religions qui à l'époque ultérieure remodèle son monde, et cette continuité est ainsi absolument inévitable. La science occidentale en tant que vision du monde est simplement la religion occidentale présentée comme profane, non sacrée, naturelle, non supra-naturelle, découvrable, non révélée.

Tout comme la religion occidentale, la science était absolument sacerdotale. Le savant est le prêtre, l'instructeur est le frère lai, et un grand systématisateur est canonisé, comme Newton et Planck.

[...] Chez les animaux, ce qui paraît – la matière – est la réalité. Le monde de la sensation est le monde. Mais chez l'homme primitif [ici entendu non au sens rousseauiste mais au sens évolutif du terme], et a fortiori chez l'homme de la Culture, le monde se sépare entre l'apparence et la réalité. Tout ce qui est visible et tangible est pressenti en tant que symbole de quelque chose de plus élevé et qui ne peut pas être vu. Cette activité symbolisatrice est ce qui distingue l'âme humaine des formes de vie moins élevées. L'homme possède un sens métaphysique en tant que marque de son humanité. Mais c'est précisément la plus haute réalité, le monde des symboles, des significations et des fins, que le matérialisme nie en tout. De quoi s'agissait-il alors, si ce n'est de la grande tentative d'animaliser l'homme en assimilant le monde de la matière à la réalité, et de le fusionner avec elle ? » (36m)

« Avec la théorie des quanta, on a l'impression d'entrer dans un monde cabalistique (au sens populaire du terme). De même que les résultats paradoxaux de l'expérience de Michelson-Morley ont été à l'origine de la théorie d'Einstein, de même un autre paradoxe, celui de la discontinuité et de l'improbabilité constatées par la physique nucléaire après que le processus des radiations atomiques ait été exprimé en quantités numériques (pour le profane : il s'agit à peu près de la constatation du fait que ces quantités ne forment pas une série continue, comme si l'on disait que, dans la série des nombres, le trois n'est pas naturellement suivi du quatre, du cinq, etc., mais que du trois, l'on doit sauter à un autre nombre, sans qu'intervienne non plus la loi des probabilités), ce nouveau paradoxe, disons-nous, a conduit à une algébrisation encore plus exaspérée avec la « mécanique des matrices » utilisée pour en venir à bout, et, en outre, à une expression nouvelle et complètement abstraite de lois fondamentales, comme celles de la constance de l'énergie, de l'action et de la réaction, etc. Ici, on n'a pas seulement renoncé à la loi de causalité, remplacée par des moyennes statistiques parce qu'on a cru avoir affaire au pur hasard. Il y a plus : lors des tout derniers développements de cette physique, on a découvert ce paradoxe qu'il faut renoncer aux vérifications expérimentales. On a constaté, en effet, que celles-ci ne donnent pas des résultats constants, mais variables. La façon dont on organise une expérience a pour effet que l'on obtient tantôt un résultat et tantôt un autre, parce qu'elle influe sur l'objet de l'expérience, l'altère (il s'agit des valeurs, fonctionnellement interdépendantes, de « position » et de « quantité de mouvement »), et l'on peut opposer à une description donnée des phénomènes concernant les particules, une autre, aussi « vraie ». Ce n'est pas l'expérimentation, dont les résultats resteraient ainsi indéterminés, mais bien une pure fonction algébrique, la « fonction de l'onde », qui a paru apte à fournir des valeurs sûres dans ce domaine.

Des entités mathématiques qui, d'une part, surgissent comme par magie, en pleine irrationalité, mais, d'autre part, sont ordonnées en un système entièrement formel de « production » algébrique, doivent donc épuiser, selon cette dernière théorie qui complète celle de la relativité d'Einstein, tout ce qui, en ce

qui touche le fond de la réalité sensible, peut être positivement vérifié et contrôlé en formules. Ce sont là, intellectuellement, les coulisses de l'ère atomique qui vient donc de commencer de pair avec la liquidation définitive de toute connaissance au sens propre. Un des principaux représentants de cette récente physique, Heisenberg, l'a admis de façon explicite dans un de ses livres : il s'agit d'un savoir formel, fermé sur lui-même, exact au plus haut point dans ses conséquences pratiques, mais à propos duquel on ne peut parler d'une connaissance du « réel ». Pour la science moderne, dit-il – « l'objet de la recherche n'est plus l'objet en soi, mais la Nature en fonction des problèmes que l'homme se pose », la conclusion logique étant que dans cette science « l'homme ne rencontre désormais que lui-même ».

Il y a un aspect par lequel cette science toute moderne de la Nature représente une sorte d'inversion ou de contrefaçon de cette notion de « catharsis », ou purification, qui, dans le monde traditionnel, fut étendue du domaine moral et rituel au domaine intellectuel, en vue d'une ascèse intellectuelle qui, en surmontant les perceptions fournies par les sens animaux et plus ou moins mêlées aux réactions du moi, devait acheminer vers une connaissance supérieure, vers la vraie connaissance. Il y a eu, en effet, quelque chose de ce genre dans la récente physique algébrisée. En se construisant, celle-ci s'est graduellement libérée de toutes les données immédiates de l'expérience sensible et du sens commun et, en outre, de tout ce que l'imagination pouvait offrir comme appui. Comme on l'a dit, toutes les notions courantes d'espace, de temps, de mouvement, de causalité, tombent l'une après l'autre. Tout ce que peut suggérer la relation directe et vivante qui unit l'observateur aux choses observées devient irréel, insignifiant et négligeable. C'est donc comme une catharsis, qui consume tous les résidus de sensibilité, mais pour mener, non à un monde supérieur, au « monde intelligible » ou « monde des idées », comme dans les antiques écoles de sagesse, mais au règne de la pure pensée mathématique, du nombre, de la quantité indifférente au règne de la qualité, au règne de la forme signifiante et des forces vivantes : un monde spectral et cabalistique, extrême exaspération de l'intellect abstrait, où il ne s'agit plus ni des choses ni des phénomènes, mais presque de leurs ombres ramenées à un commun dénominateur, gris et indifférent. On peut donc bien parler d'une contrefaçon du processus d'élévation de l'esprit au-delà de l'expérience sensible humaine, processus qui, dans le monde traditionnel, avait pour résultat non la destruction, mais l'intégration des évidences de cette expérience et l'enrichissement de la perception ordinaire et concrète des phénomènes de la Nature grâce à celle de leur aspect symbolique et « intelligible ». » (36n)

« Ainsi, la situation se présente, en fait, de la façon suivante. La science moderne a, d'une part, conduit à une prodigieuse extension quantitative des « connaissances » relatives à des phénomènes appartenant à des domaines qui, autrefois, étaient restés inexplorés ou avaient été négligés, mais d'autre part, elle n'a pas fait pénétrer l'homme plus à fond dans la réalité, elle l'en a même éloigné, rendu plus étranger encore, et ce que la Nature serait « véritablement », d'après elle, échappe à toute intuition concrète. De ce dernier point de vue, la science actuelle n'offre aucun avantage sur la science « matérialiste » d'hier : avec les atomes d'hier et la conception mécanique de l'univers on pouvait encore se représenter quelque chose (ne fût-ce que d'une façon très primitive) ; avec les entités de la science physico-

mathématique actuelle, on ne peut absolument plus rien se représenter ; ce ne sont, comme nous le disions, que les mailles d'un filet fabriqué et perfectionné, non pour connaître de façon concrète, intuitive, vivante, – la seule connaissance qui importait à une humanité non abâtardie – mais bien pour avoir une prise pratique, toujours plus grande, mais toujours extérieure, sur la Nature qui, dans sa profondeur, reste fermée à l'homme et plus mystérieuse qu'auparavant. Ses mystères n'ont été que « recouverts », et le regard en a été distrait par les réalisations spectaculaires accomplies dans les domaines techniques et industriels, domaines où il ne s'agit plus de connaître le monde, mais de le transformer dans l'intérêt d'une humanité devenue terrestre, selon le programme que Karl Marx avait déjà explicitement formulé. » (36o)

En effet, « [u]n système digne de ce nom est une unité logique, et il convient d'ajouter que ce qu'il unifie est tout sauf logique et n'a pas besoin de l'être, car il n'y a de logique que pour les concepts, les jugements et les énoncés. La logique réside dans le système, non en dehors de lui. Si tout était déjà logiquement ordonné, aucun système ne serait nécessaire, qu'il soit artificiel ou naturel, ce qui, dans ce dernier cas, revient à un système artificiel si on l'observe attentivement. Tous deux ne se rencontrent pas dans les choses mais doivent y être introduits. » (36p)

La « science », après avoir nié l'existence du spirituel, ne peut de plus que nier l'expérience humaine, en premier lieu l'authentique action héroïque, en tant que réalisation spirituelle pendant laquelle des forces non réductibles à ce qui est quantitatif sont réellement à l'œuvre au sein de l'être. Ce type de réalisation spirituelle correspond à une spiritualité de genre solaire qui s'oppose à une vision lunaire et contemplative du monde s'appuyant sur les mathématiques et les sciences basées sur les mathématiques, que l'on retrouve originellement chez les Sémites et plus généralement chez les Asiatiques.

Cette vision lunaire et contemplative du monde s'appuyant sur les mathématiques et les sciences basées sur les mathématiques, une fois associée à la méthode expérimentale, allait aboutir à la mathématisation du monde, puis, une fois les sciences appliquées développées, à la machinisation et finalement à la virtualisation mercantiles que nous connaissons actuellement.

« Par l'observation et l'expérience, les Arabes ont développé les données scientifiques héritées des Grecs. Ce sont eux les inventeurs de l'expérience au sens strict du mot, ce sont eux les véritables créateurs de la recherche expérimentale. Même s'il doit encore rester subordonné à la spéculation théorique, le sens de l'observation exacte s'aiguise déjà chez les hommes de science Hellènes qui d'ailleurs sont pour la plupart d'origine orientale et non grecque. Mais ce sont les Arabes qui, les premiers, font de faits isolés de leur contexte le point de départ de toute recherche. C'est alors

seulement que la patiente ascension du particulier au général, la méthode inductive, devient la méthode scientifique fondamentale. D'inlassables observations permettent de cerner les faits. D'innombrables expériences, pratiquées avec méthode et répétées avec une infinie patience, permettent d'examiner, puis de rectifier sinon de remplacer les théories et les idées généralement admises, et cela grâce à l'audacieuse indépendance de pensée et d'investigation qui, huit siècles plus tôt qu'en Occident, se manifeste en ces termes : « La condition préliminaire du savoir est le doute. » C'est sur l'observation et l'expérience que reposent les réalisations des pionniers de la science arabe, réalisations qui détermineront le premier mouvement de libération de l'esprit occidental à travers Roger Bacon (36q), Albert le Grand, Léonard de Vinci et Galilée. Loin de se contenter d'avoir sauvé le patrimoine grec de la disparition et de l'oubli, puis de l'avoir transmis à l'Occident une fois méthodiquement ordonné, les Arabes ont créé la physique et la chimie expérimentales, l'algèbre et l'arithmétique au sens actuel du terme, la trigonométrie sphérique, la géologie et la sociologie. En plus d'innombrables découvertes et inventions précieuses dans le domaine des sciences expérimentales, découvertes et inventions souvent plagiées et faussement attribuées à d'autres, ils ont légué à la postérité le présent sans doute le plus précieux de tous : une méthode de recherche scientifique qui a préparé la voie à l'actuel développement, combien prodigieux, de la connaissance et de la maîtrise de la Nature. » (36r)

« A l'école arabe, d'élève Frédéric est passé maître. Alors que la Renaissance se cramponnera obstinément aux autorités du siècle, Frédéric n'a pas plutôt appris à marcher qu'il se débarrasse de ses béquilles. Il ne se contente pas de recevoir, il crée, et par cela même s'érige en fondateur de la science moderne. C'est comme tel qu'il inaugure toute une lignée de penseurs qui, à l'écart de la scolastique, de l'humanisme et d'une réforme opiniâtrement cramponnée aux autorités, annonce les temps modernes à travers Albert le Grand, Roger Bacon, Léonard de Vinci, Francis Bacon et Galilée. L'inaugure-t-il vraiment ou n'agit-il qu'en maillon d'une chaîne dont l'origine se situerait dans le monde intellectuel arabe ? Car Albert le Grand, tout comme Roger Bacon ou Léonard de Vinci, a directement subi l'influence arabe. En fait, une ligne droite passant par la cour royale de Sicile et par Frédéric II lui-même mène de la science arabe jusqu'à ces trois savants. La légende raconte que Frédéric rendit visite à Cologne au dominicain et comte souabe Albert le Grand auquel le reliaient tant d'affinités. Frédéric entra certainement aussi en relations personnelles avec le maître d'Albert, Henri de Cologne, auquel il prêta un manuscrit d'Avicenne et son exemplaire personnel d'Averroès pour qu'il en prît copie. Il ne fait aucun doute qu'Albert le Grand a utilisé ces copies ni qu'il a possédé un exemplaire de l'ouvrage de l'empereur intitulé l'Art de chasser au faucon. Ne croirait-on pas entendre la voix de Frédéric ou même celle de l'Arabe Ibn al-Baïtar, lorsque Albert le Grand déclare dans sa Botanique : « Tout ce que j'ai consigné ici provient de ma propre expérience ou de comptes rendus d'auteurs dont nous savons pertinemment qu'ils n'ont enregistré que ce qui leur avait été confirmé par leur expérience personnelle. » Ce n'est certainement pas devant sa seule table de travail qu'Albert le Grand a conçu ses ouvrages sur les plantes et les animaux. Pour la première fois s'ouvre en Occident un cabinet d'étude. Et pour la première fois également un savant, un chercheur se promène dans la Nature les yeux grands ouverts, à l'imitation des Arabes et aussi de son empereur. C'est dans le même esprit que celui-ci, et presque avec les mêmes mots, que le « Docteur universel » allemand déclare : « Le rôle de la science n'est pas de

recevoir les communications d'autrui, mais de découvrir les causes des phénomènes. » Albert le Grand professe le même goût que son empereur pour la méthode expérimentale, bien qu'il fasse plutôt figure d'amateur dans ce domaine si on le compare à Roger Bacon, tout prêt à se faire persécuter pour ses idées. Deux chemins mènent directement de l'Orient au « Docteur admirable » anglais. Le premier passe à travers deux Anglo-Saxons, Athelhart de Bath, qui voyagea beaucoup en Orient et traduisit des ouvrages de mathématiques arabes, et le professeur d'optique arabe de Bacon : Robert Grossetête. Le second passe à travers son maître français Pierre de Maricourt, « le Croisé » qui avait rapporté d'Orient un compte rendu des travaux arabes sur le compas et le magnétisme (36s). Parallèlement à ces chemins, un large pont conduit au grand Anglo-Saxon à travers la cour de Sicile et son compatriote Michel Scotus. C'est dans la Sicile des Normands et de Frédéric qu'est né l'Occident moderne dont l'esprit arabe fut l'accoucheur. Dans ce royaume situé entre deux univers, le génie germanique et le génie arabe se rencontrèrent en la personne de Frédéric II. Ainsi se réalisa ce que Godefroi de Viterbo avait prédit à l'empereur Henri VI avant la naissance de son fils : Frédéric réconcilia l'Orient et l'Occident, pour peu de temps sans doute sur le plan politique, mais pour des siècles en revanche dans le domaine culturel. De cette conjonction entre l'Orient et l'Occident, une vision inédite du monde est née sous les espèces d'une science laïque nouvelle : la science expérimentale. De cette union, le monde moderne a tiré ses fondements, tout comme c'est à elle que l'architecture, la musique et la poésie doivent non seulement certains procédés de style, mais aussi une inspiration neuve et constructive. Voilà d'ailleurs qui suggère cette autre voie par laquelle les influences arabes sont parvenues en Occident : l'Espagne. » (36t)

De plus, « [d]ans la civilisation occidentale, on peut facilement montrer que les idées de loi naturelle (au sens juridique) et de loi de la Nature (au sens des sciences de la Nature) ont en fait une racine [sémitique] commune. L'une des plus anciennes notions [sémitiques] de la civilisation occidentale est, sans doute, celle qui dit que, de même que des législateurs impériaux terrestres ont constitué des codes de lois positives pour que les hommes leur obéissent, de même une Divinité créatrice céleste, suprême et rationnelle, a donné une série de lois auxquelles doivent se soumettre les minéraux, les cristaux, les plantes, les animaux et les astres dans leur cours. Il y a peu de doute que cette idée s'est trouvée intimement liée au développement de la science moderne tel qu'il s'est opéré à la Renaissance en Occident. Si cette idée a été absente autre part, ne serait-ce pas l'une des raisons pour lesquelles la science moderne n'est apparue qu'en Europe [ce qui n'est pas exact, comme expliqué ci-dessus] ? En d'autres termes, faut-il penser que la conception des lois de la Nature, qui avait prévalu au Moyen Âge sous une forme naïve, était nécessaire à la naissance de la science moderne ?

Il est vraisemblable que la représentation d'un législateur céleste « légiférant » sur les phénomènes naturels non humains, trouve sa première origine chez les Babyloniens. Le dieu-soleil Marduk est représenté comme le législateur des astres [« Jastrow donne la traduction de la tablette n° 7 du tardif poème de la Création babylonienne, dans lequel le roi-soleil Marduk, qui occupa une position de première importance et fut contemporain de l'unification et de la centralisation sous Hammurabi (vers 2000 avant J. C.), est représenté comme le législateur des astres. Il est « celui qui impose les lois aux

divinités des astres Anu, Enlil (et Ea), et qui fixe leurs limites ». Il est celui « qui maintient les astres dans leurs voies », en leur donnant « des ordres » et en promulguant pour eux des « décrets ». » (36u)]. Une telle conception se trouve reprise en Grèce non pas tant chez les présocratiques ou les péripatéticiens que chez les [Sémites] stoïciens, dont la théorie d'une loi universelle immanente au monde enveloppe la Nature non humaine tout autant que l'homme. Aux premiers siècles du christianisme, la représentation d'une divinité légiférant se trouva grandement renforcée par l'influence de la pensée hébraïque. Pendant tout le Moyen Âge, la conception d'une législation divine s'étendant sur la Nature non humaine demeure plus ou moins un lieu commun : mais c'est à la Renaissance que cette métaphore commence à être prise très au sérieux. » (36v)

« On sait qu'au Moyen Âge, en Europe, il y eut d'innombrables procès et poursuites judiciaires d'animaux, dans des cours de justice, qui se terminèrent souvent par la peine capitale en bonne et due forme. Les érudits se sont donné la peine de rassembler un grand nombre d'informations sur ces cas. Leur fréquence suit une courbe, avec un maximum bien marqué au XVI^e siècle : on passe de trois cas au IX^e siècle à environ soixante au XVI^e et on retombe à neuf au XIX^e siècle ; il semble douteux, comme le suggère Evans, que de tels résultats soient dus au manque de rapports administratifs en ce qui concerne les premières périodes. Le point culminant correspond à l'époque de la phobie des sorcières (Withington). On peut classer ces procès en trois catégories : a) le procès et l'exécution d'animaux domestiques ayant attaqué des êtres humains (par exemple l'exécution de cochons, pour avoir dévoré des enfants) ; b) l'excommunication, ou plutôt l'anathème, des pestes et des fléaux, provoqués par des oiseaux et des insectes ; c) la condamnation du *lusus naturae* (par exemple de coqs qui pondaient des œufs). Ce sont les deux derniers cas qui sont les plus intéressants pour notre propos. En 1474, un coq fut condamné à être brûlé vif pour le « crime atroce et contre nature » d'avoir pondu un œuf à Bâle ; il y eut un autre procès du même genre en Suisse en 1730. On pensait – et c'était là une des raisons de la frayeur – que cet œuf coquatrix était un produit de l'onguent des sorcières et que le basilic, un animal particulièrement venimeux, le couvait.

[...] En ce qui concerne le second des trois types de poursuites judiciaires mentionnés ci-dessus, il est intéressant de remarquer que l'attitude du Moyen Âge européen ne fut pas toujours la même. On considérait parfois que les mulots et les sauterelles violaient les lois de Dieu, et qu'il fallait donc les poursuivre et les condamner ; en d'autres temps, on pensait qu'ils étaient envoyés pour conseiller aux humains de se repentir et d'améliorer leur conduite.

Il est extrêmement intéressant de voir – dans la mesure où, depuis l'époque de Laplace, il a semblé possible et même souhaitable de se passer entièrement de l'hypothèse de Dieu comme fondement des lois de la Nature – que la science moderne est revenue, en un certain sens, à la vision taoïste. C'est ce qui explique l'étrange modernité de tant d'écrits de cette grande école. Mais, d'un point de vue

historique, reste la question de savoir si la science de la Nature aurait pu atteindre son stade actuel de développement sans passer par une étape « théologique ».

Dans la perspective de la science moderne, on ne trouve, évidemment, aucun résidu des notions de commandement et de devoir pour ce qui touche aux « lois » de la Nature. On pense maintenant ces notions autrement : en termes de régularités statistiques, valables uniquement pour des temps et des lieux donnés, en termes de description et non de prescription – pour reprendre une distinction célèbre de Karl Pearson. (Pour ce qui est du degré exact de subjectivité qui entre dans la formulation des lois scientifiques, il a été l'objet de vifs débats dans la période qui va de Mach à Eddington, mais, ici, nous ne pouvons pas développer davantage de telles questions.) Le problème est de savoir si la reconnaissance de ces régularités statistiques et de leurs expressions mathématiques aurait pu être atteinte par une autre voie que celle qui fut effectivement la voie de la science occidentale. Peut-être cet état d'esprit qui fit qu'un coq pondant un œuf dût être poursuivi par la loi, était-il nécessaire dans une culture pour qu'elle fût, plus tard, susceptible de produire un Kepler ? » (36w)

En résumé, l'apparition de la science dite « moderne », puis de la technologie, en Europe, trouve son origine dans la confluence de quatre phénomènes :

Premièrement, dans l'importation de sciences, de techniques et d'inventions d'origine non blanche.

Deuxièmement, dans l'imposition du sens chrétien du temps.

Troisièmement, dans la conception théologique chrétienne de l'univers comme horloge – machine – et de Dieu comme horloger : « La régularité des relations formulables mathématiquement, les faits énonçables quantitativement, étaient devenus plus importants dans l'image que l'homme se faisait de l'univers. Et la grande horloge donna cette image, en partie à cause de son inexorabilité agréablement masquée, en partie à cause de ses mécanismes tellement humanisés par ses bizarreries. C'est dans les œuvres du grand mathématicien ecclésiastique Nicolas Oresme, qui mourut en 1382, alors qu'il était évêque de Lisieux, que l'on trouve pour la première fois la métaphore de l'univers vu comme une énorme horloge mécanique créée et mise en marche par Dieu, de sorte que « tous les rouages se meuvent aussi harmonieusement que possible. » C'était une notion promise à un bel avenir et finalement la métaphore devint une métaphysique. » (36x)

Quatrièmement, dans l'apparition du capitalisme libéral, d'origine arabo-musulmane (36y).

« [A]vec le déclin et la disparition de la féodalité, avec la montée de l'État capitaliste, on voit se produire une désintégration du pouvoir des seigneurs, ainsi qu'une forte augmentation du pouvoir de l'autorité royale centralisée. Ce processus est courant dans l'Angleterre des Tudors, ainsi qu'au XVII^e siècle en France ; du vivant même de Descartes, le Commonwealth avait accentué ce processus vers une forme d'autorité centralisée (et qui n'était plus royale). Ainsi, puisque nous pouvons mettre en rapport le développement de la doctrine stoïcienne de loi universelle avec le développement des grandes monarchies après Alexandre le Grand, il est également plausible de mettre en rapport le développement du concept de loi de la Nature à la Renaissance, avec l'apparition de l'absolutisme royal à la fin de la féodalité et au commencement du capitalisme. » Ce n'est pas un simple hasard, dit Zilsel, si l'idée cartésienne du Dieu comme législateur de l'univers se développe seulement quarante années après la théorie de la souveraineté posée par Jean Bodin. » Ainsi, une idée, qui avait son origine dans le contexte du « despotisme oriental », paraît s'être conservée sous une forme rudimentaire pendant deux mille ans, pour reprendre un nouveau souffle dans les débuts de l'absolutisme capitaliste. » (36z)

Loin de se cantonner à la sphère du théorique, ce phénomène de virtualisation a des conséquences et répercussions bien réelles.

Ce tropisme de la marche des choses du monde dans lequel nous vivons nous conduit à un irréalisme qui fut décrit dans les termes suivants par J. Evola : « D'où l'irréalisme radical, l'inorganicité foncière de tout ce qui est moderne. Intérieurement comme extérieurement, rien ne sera plus vie, tout sera construction : à l'être désormais éteint, se substituent dans tous les domaines le « vouloir » et le « Moi », comme un sinistre étayage, rationaliste et mécaniste, d'un cadavre. De même que dans le pullulement vermiculaire des putréfactions, se développent alors les innombrables conquêtes, dépassements et créations de l'homme nouveau. On ouvre la voie à tous les paroxysmes, à toutes les manies innovatrices (37) et iconoclastes, à tout un monde de rhétorique fondamentale où, l'image de l'esprit se substituant à l'esprit, la fornication incestueuse de l'homme dans la religion, la philosophie, l'art, la science et la politique, ne connaîtra plus de limites.

[...] Avec la révolte de l'individualisme, toute conscience du monde supérieur est perdue. La seule vision omnicompréhensive et certaine qui demeure est la vision matérielle du monde, la vision de la Nature comme extériorité et comme phénomène. Les choses vont être vues comme elles ne l'avaient encore jamais été. Il y avait déjà eu des signes avant-coureurs de ce bouleversement, mais il ne s'agissait, en réalité, que d'apparitions sporadiques, qui n'étaient jamais devenues des forces formatrices de la civilisation (38). C'est maintenant que réalité devient synonyme de matérialité. Le nouvel idéal de la science concerne uniquement ce qui est physique pour s'épuiser ensuite dans une construction : ce n'est plus la synthèse d'une intuition intellectuelle illuminante, mais l'effet de facultés purement

humaines en vue d'unifier par l'extérieur, « inductivement », par tâtonnements sporadiques et non par une vision, la variété multiple des impressions et des apparitions sensibles, pour atteindre des rapports mathématiques, des lois de constance et de séries uniformes, des hypothèses et des principes abstraits, dont la valeur est uniquement fonction d'une possibilité de prévision plus ou moins exacte, sans qu'ils apportent aucune connaissance essentielle, sans qu'ils découvrent des significations, sans qu'ils conduisent à une libération et à une élévation intérieures. Et cette connaissance morte de choses mortes aboutit à l'art sinistre de produire des êtres artificiels, automatiques, obscurément démoniques. A l'avènement du rationalisme et du scientisme devait fatalement succéder l'avènement de la technique et de la machine, centre et apothéose du nouveau monde humain. » (39)

Un des sous-produits de cette virtualisation est la propension de plus en plus importante à l'illusion dans la société (40). A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer que l'utilisation de l'illusion à des fins « utilitaires » par le biais du trucage remonte vraisemblablement en Europe à l'empire racialement mêlé et chrétien qu'était Byzance « comme en témoigne la mise en scène organisée dans la salle de la Magnaure pour impressionner les ambassadeurs étrangers. Le trône y était entouré d'arbres de métal doré couverts d'oiseaux automates qui se mettaient à chanter, et de lions, également dorés, qui rugissaient au moment où l'ambassadeur, soutenu par deux eunuques, entrait dans la salle. Laissons Liutprand de Crémone, qui y fut reçu par Constantin VII, raconter la suite de l'audience :

« À mon arrivée, les lions rugirent, les oiseaux chantèrent, mais cela ne me frappa ni de terreur ni d'admiration, car je m'étais informé de tout cela auprès de gens qui en avaient fait l'expérience. Aussi, incliné devant l'empereur, par trois fois je l'adorai puis je levai la tête : et, alors que je l'avais vu assis à une faible hauteur au-dessus du sol, je le vis, portant d'autres vêtements, assis presque à la hauteur du plafond. (41) »

Dans le *De Cerimoniis* où sont décrites les audiences à la Magnaure, le trône est appelé « trône de Salomon », mais il n'est pas indiqué qu'il pouvait s'élever ; en revanche, il y est précisé que, pendant la proskynèse de l'ambassadeur, les animaux qui ornaient le trône en gravissaient les marches » (42) (43), et qu'elle fut plus tard réadaptée par des ecclésiastiques, notamment sous la forme du crucifix de Boksley « qui se remuait et qui marchait comme une marionnette. On appelait ce crucifix la « Statue de Grâce ». Il se courbait, se haussait, se baissait, branlait la tête, remuait les lèvres, roulait des yeux, fronçait les sourcils, selon les différents mouvements qui l'agitaient. Les moines toujours ingénieux avaient habilement inventé des ressorts qui faisaient mouvoir à volonté ce miraculeux crucifix ; et cette sainte industrie avait longtemps édifié les Anglais dévots, et amené de grands profits au monastère. » (44)

Les falsificateurs de la prétendue « Renaissance » leur emboîteront le pas avec le « blanchiment » d'une part conséquente de la prétendue « aristocratie blanche européenne » (45).

La deuxième vague de l'illusion concerna cette fois le trucage de très nombreuses photographies pendant et après la Seconde Guerre mondiale, dans le but de faire de la propagande anti-national-socialiste. Au demeurant, il est vrai que « les Juifs ont aussi montré des capacités spéciales dans l'art de la magie, ou de la prestidigitation » (46) et que « pour ce qui en est des Juifs, ce peuple de l'assimilation par excellence, on serait disposé à voir en eux, conformément à cet ordre d'idées, en quelque sorte a priori, une institution historique pour dresser des comédiens, une véritable pépinière de comédiens ; et, en effet, cette question est maintenant bien à l'ordre du jour : quel bon acteur n'est pas juif aujourd'hui ? Le Juif en tant que littérateur né, en tant que dominateur effectif de la presse européenne, exerce, lui aussi, sa puissance, grâce à ses capacités de comédien ; car le littérateur est essentiellement comédien – il joue « l'homme renseigné », le « spécialiste ». » (47) Tellement que « juste après la photographie de Joe Rosenthal du planté du drapeau d'Iwo Jima, la photographie de Yevgeny Khaldei des soldats soviétiques hissant un drapeau sur les bâtiments du Reichstag à Berlin est peut-être la plus célèbre photographie de la Seconde Guerre mondiale. Mais à la différence de la photographie d'Iwo Jima, la photographie du Reichstag de Khaldei est à la fois mise en scène et trafiquée. La photographie de Khaldei était directement inspirée par la photographie d'Iwo Jima de Rosenthal. Notant la publicité que la photographie d'Iwo Jima avait reçue, les officiels soviétiques (peut-être Staline lui-même) ont ordonné à Khaldei de s'envoler de Moscou vers Berlin dans le but de prendre une photographie similaire qui symboliserait la victoire soviétique sur l'Allemagne. Khaldei prit un drapeau soviétique avec lui dans ses bagages. Quand Khaldei arriva à Berlin, il envisagea quantité de cadres pour la photographie, incluant le pont de Brandenburg et l'aéroport de Tempelhof, mais décida que ce serait le Reichstag, même si les soldats soviétiques avaient déjà réussi à hisser un drapeau sur ce bâtiment quelques jours plus tôt. Khaldei recruta un petit groupe de soldats et, le 2 mai 1945, procéda à la recreation de la scène. De retour à Moscou, les censeurs soviétiques qui examinèrent la photographie remarquèrent qu'un des soldats avait une montre de poignet à chaque bras, indiquant qu'il avait participé à des pillages. Ils demandèrent à Khaldei d'enlever une des montres. Khaldei ne fit pas que cela, il noircit aussi la fumée à l'arrière-plan. L'image résultante fut publiée peu après dans le journal Ogonjok. Elle devint la version qui connut une célébrité mondiale. Par la suite, la photographie continua à être altérée. On fit apparaître le drapeau comme considérablement plus flottant dans le vent. La photographie fut également coloriée. » (48)

Depuis la Seconde Guerre mondiale, nous assistons, parallèlement au développement de l'électronique et de l'informatique, à une explosion de l'illusion sous de multiples manifestations dont la finalité est bien souvent de « suggestionner » le « bon peuple » afin de le manipuler mentalement et psychiquement et d'interdire le plus possible à l'homme différencié la distinction du vrai et du faux. Nous pouvons citer à titre d'exemples les procédés subliminaux (49) qui ont cela de particulièrement vicieux qu'ils s'attaquent au subconscient. Les dessins animés du franc-maçon Walt Disney, qui en plus

ont délégué plus que tout à donner une fausse image idéalisée de la femme aux jeunes enfants, excepté un dont nous laissons au lecteur deviner duquel il s'agit, en sont une remarquable illustration. Après sa mort, son studio fut racheté par les Juifs qui l'utilisent depuis comme instrument de propagande en faveur du mélange racial (50).

Tout ceci concorde avec le fait que le « principe » féminin, observé lucidement, nous apprend qu'avant d'être matérialiste, un individu féminin cultive l'illusion en disjoignant l'être du paraître, que ce soit par le biais des cosmétiques (51), en ce qui concerne l'aspect extérieur, ou de la simulation (52), pour l'aspect intérieur.

L'âge virtuel apparaît ainsi comme l'âge féminin par excellence, celui où les étapes ultimes d'impuissance et d'indifférenciation prennent place. Dans un monde où tout est devenu virtuel, il ne peut plus y avoir de différences réelles entre les individus. Cette fuite dans le virtuel trouve sa justification dans le fait qu'un individu féminin n'a pas la force de regarder le réel en face et de l'accepter, et donc s'échappe du réel à travers le virtuel. Pour aller plus loin, dans un monde virtuel, tout est possible... virtuellement bien sûr, car dans ce monde règne l'illusion que la potentialité peut devenir actualité, ce qui est tout naturel puisqu'un individu féminin étant sensible seulement aux sentiments, il ne peut que confondre la puissance et la sensation de la puissance, et ne peut par conséquent que se perdre dans le virtuel parce qu'il ne distingue pas la réalisation de la potentialité en actualité de la sensation que la potentialité a été réalisée en actualité. Tout ceci est mis en exergue par les grotesques oxymores toujours plus en vogue que sont la « réalité virtuelle » et la « vie numérique ». Le virtuel, le règne de la quantité, donnent l'illusion du libre choix entre d'innombrables possibilités, possibilités qui se réduisent en dernière analyse à ce qui est virtuel, et donc qualitativement non différencié, d'où l'absence de choix réel en pratique.

II) L'architecture

1) Le premier État

L'architecture helléno-romaine avait dans le monde aryen un aspect sacré et était le reflet d'une réelle virilité spirituelle de par sa symétrie, ses lignes droites, ses angles, sa rectitude, sa franchise, sa sobriété, son absence de fioritures, sa clarté, sa gravité, son impaviderité, son ordre, son harmonie et son sens des proportions ; l'archétype en est le temple dorien. Il existait bien sûr quelques bâtiments dont le style traduisait au contraire une certaine féminité, mais ils restaient secondaires, minimes et subordonnés aux premiers, comme dans toute civilisation de nature solaire.

« [U]ne dernière chose nous autorise à déclarer encore utilisables les formes fondamentales de l'architecture de la Grèce ancienne, quelque chose qui remonte à la Préhistoire et relie l'esprit pratique à la Nature et au personnel racial. Partout où la culture des races méditerranéennes a notoirement dominé, nous pouvons établir que la construction ronde a été son type architectural. Cette forme est le type fondamental de la maison étrusque, des châteaux prénordiques de Sardaigne, et aussi celui de l'ancien palais de Tirynthe. Mais, dans le nord, la construction rectangulaire est née organiquement du fait de l'utilisation de bois long. Aujourd'hui, on peut déjà distinguer, au mégalithique, des ébauches de constructions rectangulaires avec vestibule et montants, type originel de la maison attique ultérieure, du temple grec. Les types de maison de Haldorf, Neuruppin, dans le Brandebourg, les maisons de l'âge de pierre sont les modèles originels propagés par les tribus nordiques dans la vallée du Danube, vers la Moravie, l'Italie, la Grèce mais avant tout les formes du mégaron des palais de Baalshebbel. Cette maison germano-grecque nous vient donc du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, et la construction rectangulaire nordique naquit sur les ruines de l'ancien palais de la pré-indogermanique Tirynthe ; les maisons royales de Mycènes, de Troie furent construites d'après ce principe, partout où apparut le Nordique conquérant et créateur. Le « blond Ménélas » évoqué par Homère appartient au palais des Alkinoos ; Ulysse « construit avec des montants » (Odyssée, 7), les grands rois Achéens Atarisias (Atrides) et leurs compagnons, dont le bras s'étend sur les côtes d'Asie Mineure, sont les constructeurs des palais troyens, qui ont transmis leurs plans pendant très longtemps, jusqu'à Halicarnasse. Le développement et le principe fondamental de l'art architectural grec ont donné un caractère germanique.

[...] [N]ous voyons particulièrement clairement la contre-offensive s'opposer à la forme rectangulaire. Elle part de la maison ronde étrusque, en passant par la construction en fer-à-cheval, jusqu'au plan des villas romaines de Pompéi. En vérité, cette construction circulaire, qui semble ne répondre qu'à des principes de pure technique, a une origine ancienne profondément mythique. La souveraineté féminine originelle des peuples pré-nordiques de la Méditerranée fut symbolisée par le marais, dont la faune et la flore incarnaient les signes d'une sexualité partout répandue. Isis, la Nature-mère, est représentée assise dans les roseaux, Artémis et Aphrodite sont honorées comme « jonc et marais ». Mais, de ce même roseau symbolique, est née la maison originelle de l'Etrusque, pour laquelle les tiges sont plantées en cercle dans le sol et les sommets réunis en haut. Cette forme fut ensuite imitée en pierres. Le premier culte de la maternité, le culte du marais, a donné la même symbolique que les huttes d'habitation des peuples originels « italiens » adorateurs de la Mère. Mais ultérieurement, la lutte se manifesta avant tout dans le conflit entre les principes central et basilical de la construction d'église. La grande construction en coupole du saint Pierre originel (transformée plus tard en basilique) caractérise cette idée de l'ancienne pensée de la maison ronde comme la rotonde de San Stefano ou de Maria della Salute. En réalité, la force de la forme nordique s'est plus tard emparée fréquemment de ce principe, pourtant il nous est toujours resté intérieurement étranger. La construction ronde limite le regard, de toutes parts : elle n'a pas de direction, mais en même temps, elle est libre aussi de tous les côtés ; au sens le plus profond de la conception tridimensionnelle de l'espace, une construction ronde ne peut

absolument pas donner un réel sentiment spatial, quel que soit le génie de la main de l'artiste qui l'a conçue. En opposition aux peuples de la Méditerranée avec leurs images divines bestiales et confuses, le Grec nordique porte dans le cœur une image de dieu libre, dépourvue de démons (dans laquelle nous pouvons souvent mieux retrouver notre essence que dans l'Antiquité germanique presque entièrement détruite par les moines). » (52a)

2) Le deuxième État

La grande chute vint des effets dénaturants qu'eut la religion sémitique – et plus globalement négro-asiatique – qu'est le christianisme sur les civilisations européennes, dont un témoignage patent est qu'à partir du VI^e siècle, les tours ouest des édifices chrétiens étaient dédiées à Saint Michel, le chef des croyants et le pourfendeur des démons et des diables, afin de protéger l'entrée des édifices de ceux-ci et des « païens », tandis que jusqu'au X^e siècle, la plupart des édifices religieux chrétiens étaient adaptés à une prière orientée vers l'« Orient » (52b).

Le christianisme, en séparant l'autorité spirituelle du pouvoir temporel, ne pouvait donner naissance qu'aux deux types emblématiques distincts de bâtiments que sont le château fort et la cathédrale.

Nous nous intéresserons présentement plus précisément à la cathédrale « gothique », œuvre de la franc-maçonnerie opérative (52c), dont l'architecture tortueuse, « occulte » (la plupart sont truffées de symboles ésotériques, surtout alchimiques), complexe, obscure, asymétrique, démesurée, disproportionnée, dysharmonique, tout en raffinement, cérébrale, trahit une chute de niveau de l'esprit vers l'âme.

« L'architecture gothique et le symbolisme de la pléthore de cathédrales qui surgirent au Moyen Âge sont dédiés à la Déesse sous la forme de Notre Dame, la Vierge Marie (l'Isis et l'Artémis des Éphésiens étaient nommées par l'épithète « Notre Dame »). Certains pensent que les caractéristiques mêmes des cathédrales représentent l'anatomie féminine, à savoir les fenêtres à lancettes et les arcs en forme d'amande des cathédrales gothiques qui reflètent les parties génitales de la femme. Les roses, abeilles et le blé constituent une imagerie ordinaire des vitraux dont le symbolisme trouve ses racines dans le culte de la Déesse. » (52d)

« Presque toutes les églises dans lesquelles vous irez possèdent un arc ogival, dans les vitraux, ou dans les portes. L'arc ogival est une figure féminine, il s'agit de l'utérus de la femme. Il s'agit de la raison pour

laquelle depuis deux mille ans des prêtres chrétiens ont toujours officié. Ils ont toujours été en charge après avoir franchi les portes des églises, et ils ne veulent pas de prêtresses parce qu'il semble inapproprié qu'une femme soit « dans » une femme. »

[...] Le prêtre porte une longue soutane noire parce qu'il porte l'habit de la femme, la longue robe noire de la femme. » (52e)

Elles furent fréquemment construites sur d'anciens lieux de culte, soit « pré-indo-européens » et qui dans ce cas se rattachaient plus ou moins à la célébration de cultes telluriques à l'attention de la déesse mère, dans quelle circonstance elles servent d'amplificateurs d'influences telluriques, ainsi qu'il en est de la cathédrale de Chartres, bâtie comme un violon (53), soit sur d'anciens lieux de culte « indo-européens », auquel cas ces édifices jouent le rôle de bouchons. De plus ces monuments ne sont pas seulement truffés de symboles ésotériques mais renferment également souvent des vierges noires qui sont en rapport avec l'espèce d'occultisme mystique chrétien qu'est le culte de la Vierge Marie (54), et qui ne font que révéler ce à quoi le christianisme a trait racialement. Nous pouvons rajouter à la suite de ce qui vient d'être signalé, qu'étant fermée comme tout lieu de culte sémitique, la cathédrale ne peut faire penser qu'à un genre de matrice maternelle.

L'architecture « gothique » est connue pour son vaste usage du style ogival, style ogival qui est originaire du monde sémitique (55) (56) (57). Néanmoins, il convient de ne pas s'arrêter à cette première considération et d'ajouter qu'en fait toute cette architecture est elle-même largement d'importation sémitique (58) (59) (59a) et que, pour conclure, « après des études et des recherches approfondies sur l'architecture des mosquées ottomanes et maures, Sir Christopher Wren devint un grand appréciateur de la beauté de cette architecture. Il étudia divers éléments structurels et décoratifs de l'art musulman et « gothique » et finit par être convaincu des racines musulmanes de l'architecture gothique, établissant la « théorie sarrasine ». Il explique cette théorie lui-même : « Ce que nous appelons le style « gothique » d'architecture (ainsi les italiens désignaient-ils ce qui ne se rapportait pas au style roman), bien que les Goths étaient plutôt des destructeurs que des bâtisseurs, je pense que cela devrait être appelé avec plus de raison le style sarrasin ; parce que ces peuples (les Goths) ne voulaient ni arts ni savoir ; et après qu'en « Occident » nous ayons perdu les deux, nous empruntons encore à eux, de leurs livres arabes, ce qu'ils avaient avec grande assiduité traduit des Grecs. Ils étaient des zélotes de leur religion et peu importe ce qu'ils conquéraient (ce qui se fit avec une rapidité stupéfiante), ils érigeaient des mosquées et des caravansérails en hâte, ce qui les obligeait à bâtir d'une autre manière ; d'après laquelle ils construisaient leurs mosquées rondement, n'aimant pas la forme chrétienne de la croix. Les vieilles carrières, d'où les anciens prenaient leurs larges blocs de marbre pour édifier des colonnes et des architraves entières, furent négligées ; ils pensaient qu'elles étaient toutes deux impertinentes.

Leur transport se faisait par chameaux, donc leurs constructions étaient adaptées à de petites pierres et les colonnes pour leur propre fantaisie, consistant en de multiples éléments, et leurs voûtes ogivales sans clef de voûte, qu'ils pensaient trop lourdes. Les raisons étaient les mêmes sous nos climats nordiques, riches en pierres de taille, mais manquant de marbre.

Le « gothique » moderne, tel que cela est dénommé, se déduit d'une orientation différente; il se distingue par l'étourderie de son œuvre, par l'audace excessive de son élévation et de ses sections, par la délicatesse, la profusion et la fantaisie extravagante de ses ornements. Les piliers de ce type d'architecture sont aussi minces que ceux de l'ancien « gothique » sont massifs : de telles productions, si aériennes, ne peuvent pas admettre les épais [sic] Goths comme étant leurs auteurs ; comment peut-il leur être attribué un style d'architecture qui a été introduit seulement au dixième siècle de notre ère ? Plusieurs années après la destruction de tous ces royaumes que les Goths édifièrent sur les ruines de l'empire romain, à une époque où le nom de Goth avait été entièrement oublié : toutes les caractéristiques de cette architecture ne sont attribuables qu'aux Maures, ou, ce qui est la même chose, aux Arabes ou aux Sarrasins, qui ont exprimé dans leur architecture le même goût que dans leur poésie; à la fois l'une et l'autre faussement délicates, couronnées d'ornements superflus, et souvent très contre-nature ; l'imagination est hautement travaillée dans les deux, mais il s'agit d'une imagination extravagante, et cela a rendu les édifices des Arabes (nous pouvons également inclure les autres « Orientaux ») aussi extraordinaires que leurs pensées. Si quelqu'un doute de cette assertion, laissez nous faire appel à quiconque a vu les mosquées et les palaces de Fez, ou quelques-unes des cathédrales en Espagne, construites par les Maures : un modèle de cette sorte est l'église de Burgos, et même sur cette île il ne manque pas d'exemples du même genre. De tels bâtiments ont été vulgairement appelés « gothique » moderne, mais leur véritable appellation est arabe, sarrasine ou maure.

Cet engouement fut introduit en Europe par l'Espagne, le savoir fleurissait parmi les Arabes pendant que leur domination était à son comble, ils étudiaient la philosophie, les mathématiques, la physique et la poésie. Leur amour du savoir était une fois de plus excité, en tous lieux qui n'étaient pas trop éloignés de l'Espagne, ces auteurs étaient lus, et les auteurs grecs qu'ils avaient traduits en arabe furent alors traduits en latin. La physique et la philosophie des Arabes se répandirent en Europe, et avec elles leur architecture : plusieurs églises furent construites d'après la modalité sarrasine, et d'autres d'après un mélange dans des proportions plus ou moins fortes. L'altération que la différence du climat impliquerait fut peu ou ne fut pas considérée. Dans la plupart des parties du Sud de l'Europe et en Afrique, les fenêtres (avant l'utilisation des vitraux) se composaient d'ouvertures étroites et étaient placées très haut dans les murs des bâtiments, occasionnant ombre et obscurité d'un côté et s'arrangeant pour fournir une protection contre les féroces rayons du Soleil. » (60)

Il s'agit d'un autre sujet mais relevons au passage que l'architecture byzantine, du fait même du changement de race qui s'opéra dans l'empire romain, a vu la mise sur un piédestal du dôme, cette forme ronde, féminine, qui rappelle autant que possible la forme d'un sein.

3) Le troisième et le quatrième État

L'architecture moderne, quant à elle, a un but utilitaire, de telle sorte que son application ne peut donner naissance qu'à de véritables ruches informes qui correspondent à la volonté de massifier dans la plus grande promiscuité le plus de monde possible sous le prétexte de l'intérêt économique (60a) ; d'où l'apparition de gigantesques villes constituées de grands bâtiments d'habitation commune, de grandes usines et de tous types de bâtiments de grandes dimensions où la massification peut se produire. Ces considérations sont valables pour le troisième et le quatrième état.

La franc-maçonnerie, passée d'opérative à spéculative, n'en a pas moins continué à sévir, passant de maître d'œuvre à maître d'ouvrage (60b).

4) Le cinquième État

Au final, l'époque virtuelle contemporaine, avec son architecture informe, voit la prolifération du gratte-ciel, authentique « ruche transparente » (60c) froide, informe, formée d'acier et de verre, qui pousse la massification et la promiscuité à son paroxysme. Cette invention, le gratte-ciel, est originairement chinoise et vit le jour avec l'apparition de multiples pagodes chinoises géantes (61), après l'introduction en Chine de ce genre de bâtiment au II^e siècle ap. J.-C. Notons qu'il est vraiment révélateur que « pagode » soit issu du sanskrit « bhagavati », signifiant « déesse ».

Un coup d'œil au matériel humain « travaillant » dans ces gratte-ciels (le « travail », dans ces ruches, est purement informatique) permet de s'apercevoir que son personnel est composé d'Asiatiques au sens large du terme (Jaunes, Sémites, Juifs, Dravidiens), de femmes, de mêlés raciaux et de « Blancs » aussi intérieurement asiatiques qu'il se peut. Il est d'ailleurs significatif à cet égard qu'à l'époque actuelle, les Asiatiques se livrent une véritable course dans le but de déterminer qui aura le plus grand nombre de gratte-ciels et les plus hauts gratte-ciels, en particulier la Chine et les pays de la péninsule arabique (Dubai, cette grande tour de Babel (62), en est un exemple frappant (62a)). Il est vrai que des peuples intrinsèquement féminins ne peuvent que confondre grandeur spirituelle et grandeur matérielle, nature

féminine qui transparait également dans l'architecture de plusieurs de leurs constructions modernes (62b)) (63).

Finalement, Il convient d'indiquer que le gratte-ciel est une parodie, une perversion titanique de ce qu'est le mont, l'Olympe, dans les traditions d'origine aryenne, peuplé non pas de héros et d'hommes supérieurs, mais de parias.

III) La musique

1) Les deux musiques

Aristote a bien expliqué, d'un point de vue anti-égalitaire, anti-démocratique, ce à quoi se rapporte la musique, ou plutôt les musiques. « Il a fourni la clef de la distinction entre, d'une part, tous les genres de musiques de variétés et, d'autre part, la grande musique – distinction que nos ethnologues et sociologues, et les critiques musicaux déformés par eux, s'acharnent à nier (« toutes les musiques se valent »).

La musique grecque avait une pluralité de modes, qu'Aristote ramène à deux principaux, le mode « phrygien » [asiatique] et le mode « dorien » [nordique], entendez, respectivement, les variétés et la musique classique. En quoi ces genres diffèrent-ils ? La musique « phrygienne » est la musique des courtisanes, des joueuses de flûte, et des tripots où le peuple aime à se reposer après le travail. Elle fait donc intégralement partie de l'univers du travail, puisqu'elle en est l'autre face : pas de travail sans repos réparateur. Elle s'adresse à des âmes épuisées qui n'ont pas d'énergie de reste pour une activité quelconque de l'esprit. Aussi les variétés ne contiennent-elles rien qui exige un effort. C'est une musique qui « détend » l'âme, mais ne la nourrit pas.

A l'opposé de cette musique d'esclaves, la musique « dorienne » est celle des hommes libres, ceux qui disposent de loisir, scholè (le mot d'où est venue notre « école »). Ils ont donc l'énergie nécessaire pour se livrer à des activités vraiment libérales, c'est-à-dire, pour Aristote, administrer la cité et, mieux encore, pratiquer la science, contempler les essences. Il est essentiel de les préparer dans leur jeunesse à cette contemplation en leur faisant écouter la musique dorienne, toujours « difficile », mais dotée d'un riche contenu substantiel. C'est l'accès à ce contenu qui récompense le mélomane de ses efforts. En écoutant la musique classique, il découvrira des essences du monde jusque-là inconnues de lui. » (64)

Le mode dorien se rapporte à l'hyperboréen « Apollon (« créateur de la musique, du luth, de la cithare »), qui joue de la lyre (offerte par Hermès) pour les dieux de l'Olympe, [qui] est le dieu de la Lumière, de la Vérité, de la Beauté, de la Divination (oracle de Delphes), des Arts (donc de la musique), de la Guérison ; il dirige le cortège des Muses. [...] C'est l'idéal grec de l'harmonie et de la beauté, de l'équilibre et de la mesure. » (65). Le mode phrygien, quant à lui, se réfère à l'asiatique « Dionysos (le pendant d'Apollon), dieu de l'ivresse (ou plutôt extase, transe), des forces enivrantes de la Nature, de la Danse et du Théâtre, surtout les femmes sont ses adeptes. Dans son cortège de silènes et de nymphes, Marsyas, qui gagne le concours auquel participe aussi Apollon et est immédiatement tué par celui-ci, joue de l'aulos. » (66)

Pour citer Aristote directement, celui-ci avait compris que « les auditeurs sont de deux espèces : les uns, hommes libres et éclairés ; les autres, artisans et mercenaires grossiers, qui ont également besoin de jeux et de spectacles pour se délasser de leurs fatigues. Comme dans ces natures inférieures, Pâme a été détournée de sa voie régulière, il leur faut des harmonies aussi dégradées qu'elles, et des chants d'une couleur fausse et d'une rudesse qui ne se détend jamais. Chacun ne trouve de plaisir que dans ce qui répond à sa nature ; et voilà pourquoi nous accordons aux artistes qui luttent entre eux le droit d'accommoder la musique qu'ils exécutent aux grossières oreilles qui la doivent entendre. » Les premiers auditeurs sont sensibles à « ces finesses de l'art, [dont] on ne doit prendre que ce qu'il en faut pour sentir toute la beauté des rythmes et des chants, et avoir de la musique un sentiment plus complet que ce sentiment vulgaire qu'elle fait éprouver même à quelques espèces d'animaux, aussi bien qu'à la foule des esclaves et des enfants. » Dès lors, ils sont également sensibles à « l'harmonie dorienne, [car] chacun convient qu'elle a plus de gravité que toutes les autres, et que le ton en est plus mâle et plus moral. Partisan déclaré comme nous le sommes, du principe qui cherche toujours le milieu entre les extrêmes, nous soutiendrons que l'harmonie dorienne, à laquelle nous accordons ce caractère parmi toutes les autres harmonies, doit évidemment être enseignée de préférence à la jeunesse. » car celle-ci « procure surtout à l'âme un calme parfait » et « peut servir à la fois à instruire l'esprit et à purifier l'âme. », dans l'entendement que « l'harmonie et le rythme semblent même des choses inhérentes à la nature humaine ; et des sages n'ont pas craint de soutenir que l'âme n'était qu'une harmonie, ou que tout au moins elle était harmonieuse. » (67)

D'où il découle que « [l]es tentatives de perfectionner la théorie psychologique de l'intuition, de la compléter, de la fondre avec l'esthétique classique ont été nombreuses (Meumann, Dessoir, Volkelt, etc.). Mais nulle part on a clairement, et ouvertement dit, que la négation dogmatique de la volonté esthétique, conditionnée par le peuple et la race, est la cause première de presque toutes les différences d'opinion. Seule cette compréhension jette un pont de l'objet au sujet, de la volonté de forme de l'artiste (en tant que degré suprême de l'expression de force) à la volonté de forme de celui qui reçoit (en tant que degré moindre).

C'est en musique que ce fait est le plus clairement démontrable. Cet art est immatériel : il n'a qu'un fond et une forme. Ses moyens de représentation et sa loi d'ensemble sont, respectivement, le rythme et l'architecture du temps. Dans sa considération sur l'essence de la musique, l'une des études les plus profondes, Schopenhauer déclare que l'effet de cet art est si particulier parce qu'il s'adresse directement à l'intime, à la volonté. Il a raison sur ce point, sans pourtant remarquer qu'il détruit ainsi aussi bien son système philosophique que sa profession de foi esthétique. En effet, premièrement, « la volonté aveugle » est à nouveau en contradiction avec elle-même, proposée comme le mouvement le plus sacré de l'âme, car toute jouissance artistique signifie la maîtrise de tout l'instinct. Deuxièmement, l'effet de la musique sur la volonté est posé comme la plus grande expérience artistique par un penseur qui, avec une éloquence franchement hypnotisante, a décrit la nature de l'état esthétique précisément comme une contemplation.

Ecouter de la vraie musique ne signifie pas sombrer dans la contemplation, ni dans de doux rêves, mais vivre une volonté et une architecture de forme par le moyen immatériel de la construction musicale. Et cela signifie plus encore : l'auditeur ressent l'éveil de forces, de formes semblables à celles de l'artiste, qui sommeillaient en lui. La musique, et avec elle tout autre art, donne un autre sens au « monde », une assimilation.

[...]

[L]a plus haute mission de l'œuvre d'art est d'accroître la force d'action en devenir dans notre âme, de renforcer sa liberté vis-à-vis du monde, et même de le vaincre. » (67a)

2) Le sémitisme musical

La première grande chute fut l'œuvre du christianisme qui, sur la lancée du judaïsme, imposa une musique emplie de pathos, de dévotion, une musique sentimentale qui n'aura plus pour but que de troubler l'âme, de séparer la musique de l'esprit. « Pourquoi d'ailleurs le rituel chrétien, qui se voulait une réforme simple du rituel juif, eût-il emprunté une autre musique que celle de la synagogue ? Pourquoi cette musique eût-elle été différente alors qu'elle servait le même texte, celui de la Bible ? Il eût fallu faire acte de composition musicale, et c'est là une idée tout à fait moderne : l'indépendance et l'autonomie des formules musicales est une acquisition du bas Moyen âge. Dans la première période de l'Eglise, le compositeur est inconnu.

Pour fixer les idées, on peut évoquer la coutume actuelle de la synagogue, de la mosquée, et mêmes des églises chrétiennes d'Orient. » (68)

De surcroît, le christianisme, en suivant le modèle de la synagogue, donne une importance immodérée au chant alors « que les anciens Romains ont considéré l'habileté dans le chant et dans la danse, non pas seulement comme un talent d'histrion, mais même qu'ils l'ont classée parmi les exercices déshonorants. [...] C'est ce qui est attesté par Scipion Émilien l'Africain, qui, dans un discours contre la loi judiciaire de Tibérius Gracchus, s'exprime ainsi : « On apprend aujourd'hui des arts déshonnêtes ; on va, avec des hommes de mauvaises mœurs, se mêler aux jeux des histrions, au son de la sambuque et du psaltérion. On apprend à chanter, ce que nos ancêtres mirent au rang des choses déshonnêtes pour les ingénus [...]. M. Caton qualifie le noble sénateur Cœcilius de danseur et poète fescennin ; et il nous apprend [...] « [qu'] il chante dès qu'on l'y invite ; il déclame d'autres fois des vers grecs ; il dit des bouffonneries, il joue sur les mots, il exécute des staticules. » Telles sont les expressions de Caton, qui, comme vous voyez, ne trouvait pas convenable à un homme grave même de chanter. » (69)

L'amour courtois chanté par les troubadours, troubadours et amour courtois dont l'origine est sémite (70) (71) (72) (73) (74) (74a), ne fit à cet égard que parachever le travail du christianisme.

La musique « occidentale » (notamment dite « classique ») se base sur la gamme musicale du Sémite Pythagore et non sur celles des peuples blancs qui ont précédé celle-ci, tout comme elle doit pour beaucoup à la musique arabo-musulmane (74b) ; par conséquent, elle est déjà en elle-même subversive à l'égard des peuples blancs. Néanmoins, partant de là, il faut distinguer ce que la musique classique eut de meilleur ; ce qui, dans sa composition donnant naissance à un son puissant et harmonieux, se rapproche un tant soit peu du génie racial aryen (75), en constitue un « écho » sonore discontinu, de ses applications subversives comme en atteste par exemple la musique du franc-maçon W.A. Mozart qui « en 1785 composa la cantate Die Maurerfreude (La Joie des Maçons) qui fut exécutée dans la loge « Zur gekronten Hoffnung » le 24 avril en l'honneur d'Ignaz von Born, Maître de la loge « Zur wahren Eintracht » (La Vraie Concorde) lorsqu'il fut fait Chevalier de l'Empire. Il composa aussi en 1785 Maurerische Trauermusik (Musique des Funérailles Maçonniques) pour être jouée dans une loge triste. Cette musique était en l'honneur de deux frères décédés ; Franz, Comte d'Esterhazy de Galantha et Georg August, Duc de Mecklenburg-Strelitz, membre honoraire de la loge des « Trois Aigles » de Vienne et membre de la loge des « Trois Globes » à Berlin. Il est clair pour les experts de la musique que Mozart associa les idées maçonniques à certaines caractéristiques musicales : notes liées et suspensions, paires descendantes de notes liées, tierces et sixtes parallèles, intervalle ascendant en sixième majeure, rythmes pointés et diverses incarnations rythmiques des coups rituels maçonniques, furent utilisés consciemment comme des symboles musicaux, en gardant à l'esprit que la musique est la géométrie du

son. Les Symphonies 39 et 41, le Quintette pour Clarinette, le Concerto pour Clarinette, la Messe de Requiem, l'opéra La Clemenza di Tito, tous ont des aspects maçonniques et Die Zauberflöte (La Flûte Magique) est entièrement maçonnique. Sa dernière œuvre complétée, Eine kleine Freymaurer Kantata (Petite Cantate Maçonnique), fut exécutée à l'occasion de sa dernière visite à sa loge, seulement un mois avant sa mort. » (76)

3) La musique « moderne »

A) Son origine moderne

A tout cela succéda l'opéra, « dont il est d'usage de considérer la première représentation de L'Orfeo de Monteverdi (1607) comme l'acte de naissance et qui plonge ses racines dans les tragédies dionysiaques » (76a), la musique romantique, cet empoisonnement psychique, puis les tentatives de subversion de musiciens juifs à partir du début du XXe siècle, dont l'emblème est la seconde école (juive) de Vienne, à propos desquels « c'est un fait que sans Schoenberg, « notre ère aurait fait un son différent. » Comme Jacques Le Rider le souligne, les utopies de la mystique, du génie et du narcissisme – en réponse aux « sentiments de solitude, à la fragilité de l'égo et à l'instabilité » – avaient en commun l'aspiration à transcender les limitations imposées par la tradition : « ils nient la dichotomie masculin/féminin et tendent vers un idéal androgyne (77) ; ils tendent à l'autodestruction d'un moi qui souffre parce qu'il ne peut pas accepter ses qualités contingentes (le sexe, la race, etc.) et à la création d'un moi plus parfait. »

Comme Taruskin le note, « Surmonter la dichotomie majeur/mineur, évacuer toute distinction entre des clefs particulières, était pour lui un accomplissement comparable à l'incarnation de l'androgynie ou du double genre. [...] A son élève Anton Webern, il confia que la pantonalité, comme l'androgynie, « a donné naissance à une plus haute race ! »

Comme Jacques Le Rider le signale : « Le modernisme viennois reconnaissait que les vieilles certitudes s'étaient émiettées. L'androgynisme de la psyché moderne et l'inextricable amalgame du Juif et du non-Juif avaient donné lieu à une confusion déconcertante. »

Egon Friedell présenta son essai sur Peter Altenberg (Le Zarathustra du Café Central) comme une « histoire naturelle » de la race humaine dans un processus de mutation. En effet, le phénomène de Schoenberg « découle d'un « Gesamtkunstwerk » [art total du travail] intellectuel étroitement lié aux

nouvelles idées alors débordantes de la science, de la littérature, de la peinture qui s'entremêlèrent rapidement avec celles émanant de la musique elle-même. »

Il a été suggéré que la formation et le bilan évaluatif des systèmes de la physique relativiste ou quantique et la musique atonale ou dodécaphonique sont inspirés des mêmes principes opératifs et des mêmes idées, et qu'il y a « un lien historico-culturel entre ces deux mutations du système en tant que telles et la nouvelle vision du monde qu'elles produisirent » (par exemple la probabilité remplaçant le déterminisme, le rôle central de l'observateur (78), le pluralisme théorique, etc.) A bien des égards le déterminisme inhérent à la théorie de la tonalité reflétait le déterminisme de la physique classique. D'une manière similaire, la physique quantique et l'atonalité partagent une logique indéterministe, affirmée dans le principe de la probabilité et dans la disparition du déterminisme extérieur (la tonalité). Comme Mark Delaere le signale : « Dans la physique quantique le déterminisme externe et la causalité ont été renversés. La description de la réalité en termes de probabilités représente le triomphe du déterminisme ontologique sur le déterminisme mécanique de la physique classique. »

L'« idée dodécaphonique » peut être définie comme une circulation systématique de toutes les douze classes de hauteur basées sur « la transposition, l'inversion, la rétrograde, et l'inversion-rétrograde » ; un changement de l'harmonie comme son déterminant structurel principal et dans la direction du contrepoint, renversant le changement stylistique qui se produisit de Bach à Mozart en retournant encore à la pensée polyphonique, » comme noté par John Covach.

Se délectant dans la parodie et l'outrage, l'avant-garde, selon Richard Drain, « menait une guérilla contre la culture bourgeoise », le premier assaut correspondant au futurisme (lancé en 1909), suivi par le Dadaïsme en 1916. Dada préférait les cultures non « occidentales » à la culture « moderne », s'opposait à tous les -ismes, incluant le modernisme, favorisait la spontanéité et une ambiance cabaret, la peinture cubiste et la cacophonie musicale. La relativité – une notion moderniste clé, invoquée également par les dadaïstes et les futuristes – était utilisée « pour diminuer le statut de la vérité « objective », autoriser les points de vue multiples, et les libérer du jugement d'une autorité finale. »

En effet, les transmutations parallèles à la convergence entre la peinture de Kandinsky et la musique dodécaphonique de Schoenberg – un tournant parfois décrit comme une *Metaphysik des Schwebens* [métaphysique du flottement], i.e. une condition « flottante » entre le sujet et le monde – peuvent aussi être vues dans un glissement général des certitudes apparemment absolues vers la direction de la relativité : l'anthropologie boasienne, niant le concept de race ; la linguistique saussurienne, insistant sur le fait qu'il n'y a pas de quantités positives mais seulement des différences ; le théorème d'incomplétude de Gödel ; le principe d'indétermination d'Heisenberg et « l'interprétation de

Copenhague », marquant l'avènement d'une science postmoderne caractérisée par « les paradoxes, l'incertitude, et les limites des mesures précises » ; la théorie de la relativité d'Einstein ; le mépris de Nietzsche pour les prétentions sans fondement de la religion, de la logique ou de l'Histoire (79) ; le décentrement freudien de l'homo sapiens, pour ne pas mentionner l'expressionnisme, le surréalisme, l'absurdisme, le cubisme (les « déformations extravagantes » de Picasso), le dadaïsme, et l'atonalisme dans les arts. (80)

Charles Lemert a montré que la montée du « paradigme relativiste » – ou « déconstructivisme relativiste » – était basée sur la conviction que la réalité elle-même ne va pas de soi et n'est pas ordonnée. Le relativisme est critique de la rationalité traditionnelle (81), des réalismes non critiques, du tonalisme strict, de l'objectivisme, et des explications systématiques.

Ce développement mit en place une réaction en chaîne qui pava la route au démantèlement critique de la tradition « occidentale » et des modes de pensée « traditionnels », la logique culturelle du déconstructivisme ou « Culture de la Critique », selon laquelle « l'idéal « occidental » d'harmonie hiérarchique et d'assimilation » a été graduellement déstabilisé et perçu comme « une idée irrationnelle, romantique et mystique ».

Le résultat a été une gigantesque crise de toute la « structure culturelle » d'une civilisation entière, une transition vers la (post-)modernité « liquide » (82) à travers une « épidémiologie des idées » mémétique, inventant une sorte de « chaîne de montage du nihilisme ». L'âge des jardiniers a été succédé par l'âge des chasseurs et par l'« ordre » du chaos et de la Nature sauvage.

Jacques Attali avait raison : la musique est prophétique. La musique rend les mutations audibles. » (83)

B) Son origine ancienne

Préparés par ces théories subversives, par des antécédents comme le blues, il ne resta plus qu'à faire éclore après la Seconde Guerre mondiale des genres de « musiques » négroïdes comme le rock et apparentés. Ceux-ci, faisant un usage abondant des percussions, des basses, etc., nous ramènent au culte négro-asiatique de la déesse mère. En effet, « [l]e premier batteur nommé dans l'histoire fut une femme, une prêtresse mésopotamienne nommée Lipushiau. Elle vivait dans la cité-état d'Ur vers 2380 av. J.-C., qui à l'époque avait conquis toutes les cités-Etats environnantes. Elle était la tête spirituelle, financière et administrative de l'Ekishnugal, le plus important temple d'Ur dédié au dieu Lune Nanna-

Suen. Son emblème était le balag-di, un petit tambour sur cadre rond utilisé dans la conduite de chants liturgiques.

[...] Durant cette période, je commençai à étudier l'histoire du tambour sur cadre dont le point d'origine semble être les cultures de l'ancien monde méditerranéen. Il existe des représentations occasionnelles de tambours en forme de sabliers ou de timbales, mais le tambour sur cadre est de loin le tambour le plus proéminent. Pendant au moins 3500 ans, de 3000 av. J.-C. à 500 ap. J.-C., il s'agissait de l'instrument de percussion primaire.

Glen avait collecté des centaines d'images de batteurs sur cadre et à ma surprise presque tous ces batteurs étaient des femmes. Je remarquai que beaucoup des images représentaient des déesses ou des prêtresses. Des civilisations de l'Anatolie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, la Déesse et le tambour sur cadre émergent comme étant le noyau extatique de traditions religieuses mystiques. A ma surprise, je trouvai le tambour sur cadre au centre des plus vieux rassemblements ressemblant aux « raves parties » – c'était la plus vieille technologie pour altérer la conscience. Les rites des mystères duraient pendant des jours de danses et de percussions. Mettez cela en perspective – c'était l'église.

[...] Le tambour sur cadre a la plupart du temps une peau sur une seule face mais parfois il peut en avoir sur les deux. Des clochettes ou autres dispositifs peuvent être attachés au rebord, et dans les temps anciens étaient censés ajouter aux tambours le pouvoir de purification, de dissipation et de convocation. Les tambours étaient très souvent peints en rouge, la couleur du sang, et quelques fois en vert, la couleur de la végétation, les couleurs primordiales de la vie. Des dessins et symboles mystiques pouvaient aussi être peints sur la peau ou sur le cadre en bois. Des fils de rubans noués avec des prières rituelles ou des chants en pendaient souvent.

[...] L'usage et la construction basique des tambours sont si similaires qu'ils ont probablement grandi ensemble des mêmes racines techniques d'altération de la conscience. Dans toutes les anciennes civilisations méditerranéennes que j'ai étudiées, c'était une déesse qui transmettait aux humains le don de faire de la musique. A Sumer et en Mésopotamie c'étaient Inanna et Ishtar ; en Égypte c'était Hathor, en Grèce, les neuf Muses. L'inspiration musicale, artistique et poétique était toujours pensée apparaître du Divin Féminin. Une des techniques principales pour se connecter à ce pouvoir d'inspiration était les percussions.

Le tambour était le moyen que « nos » ancêtres utilisaient pour convoquer la déesse et également l'instrument par lequel elle parlait. Les prêtresses percussionnistes étaient l'intermédiaire entre les mondes « divin » et humain. S'alignant sur les rythmes sacrés, elles agissaient comme invocatrices et transmatrices, invoquant l'énergie divine et la transmettant à la communauté.

La première représentation connue d'un tambour a été peinte sur les murs d'un sanctuaire d'une cité néolithique dans ce qui est maintenant la Turquie. Le tombeau dépeint des personnages dansant extatiquement, certains d'entre eux paraissent avoir des instruments de percussion. Un groupe de personnages humains habillés dans des peaux de léopards jouent divers instruments de percussion tandis qu'ils dansent extatiquement autour d'un vaste taureau. Un personnage tient un instrument en forme de corne dans une main et un tambour sur cadre dans l'autre. D'autres personnages portent ce qui ressemble à des shakers ou des crécelles, aussi bien que des instruments à cordes frottées similaires au berimbau brésilien. L'archéologue excavateur, James Mellaart, a déterré de nombreux autres sanctuaires dans cette cité honorant une déesse mère, et il croit que ce sont principalement des prêtresses qui servaient dans ces sanctuaires. A ce jour, la peinture murale est notre plus ancienne preuve d'une tradition basée sur le culte de la Déesse dans lequel le tambour sur cadre était utilisé dans des rituels extatiques.

De 3000 à 2500 av. J.-C., des documents écrits des Sumériens décrivent la déesse Inanna comme la créatrice du tambour sur cadre, avec tous les autres instruments de musique. Ils parlent de prêtresses d'Inanna chantant aux rythmes de tambours sur cadres ronds et carrés. En plus des textes, de multiples figurines de femmes jouant de la musique avec de petits tambours sur cadre ont été trouvées. Ces rituels de percussion furent exécutés plus tard dans le culte d'Ishtar, d'Asherah, d'Ashtoreth, d'Astarté, et d'Anat en Mésopotamie, Phénicie, Palestine et Assyrie. Quelque part entre 2000 à 1500 av. J.-C., le tambour sur cadre arriva en Egypte. James Blades rapporte que « tous les écrits de cette période (le Moyen Empire) montrent les artistes comme étant des femmes ; en fait, la pratique de l'art de la musique apparaît avoir été entièrement confiée aux femmes, à une exception notable, le dieu Bes, qui est fréquemment représenté avec un tambour sur cadre cylindrique. »

Un autre texte décrit les prêtresses comme les compositrices et les chorégraphes de la musique et de la danse utilisées lors d'événements religieux. Au Musée du Caire, il y a un tambour sur cadre rectangulaire à deux faces datant de 1400 av. J.-C. qui a été trouvé dans le tombeau d'une femme nommée Hatnofer. Est également survivante de la période ptolémaïque la peau d'un tambour sur cadre sur la surface de laquelle est peinte une femme jouant du tambour sur cadre devant la déesse Isis. L'inscription sur le tambour se lit « Isis, la Dame du Ciel, Maîtresse des Déeses. »

Il est important de comprendre la signification du contrôle de la musique sacrée et de la danse par des femmes en Egypte. Les cérémonies religieuses basées sur la musique et la danse peuvent synchroniser les énergies sous-jacentes de la psyché et directement influencer la perception de la réalité. Le rituel influence nos modes de conscience qui à la fois sous-tendent et « transcendent » le mode normal de la conscience. Les rites peuvent être utilisés afin de susciter et former des émotions et des comportements de groupe, développant une « conscience collective » (84) continue [un inconscient collectif]. La musique transmet vibratoirement les états d' « esprit » directement d'une « conscience » à une autre. Ainsi, politiquement, la musique peut résonner simultanément à beaucoup plus de niveaux – émotionnels, « spirituels », intellectuels et physiques – que les mots seuls le peuvent. Comme la musique initie des changements dans la « conscience » du groupe, elle peut affecter de vastes cycles sociaux et économiques.

Les terres bibliques ont également fourni de nombreuses images de femmes jouant du tambour sur cadre. Des textes de l'Ancien Testament se réfèrent au tambourin en tant que « toph ». Exode 15:20 : « Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit à sa main un tambourin, et toutes les femmes vinrent après elle, avec des tambourins et en dansant. » Dans certaines légendes il est dit que Marie sépara la Mer Rouge avec le pouvoir shamanique de son tambour.

En Grèce, certaines des plus belles représentations de tambours sur cadre se trouvent dans la peinture figurative rouge de vases du cinquième siècle avant J.-C. Les tambours sur cadre entrèrent en Grèce de plusieurs directions différentes – de Chypre, un des principaux centres du culte d'Aphrodite où le tambour sur cadre était proéminent depuis au moins 1000 av. J.-C., et de Crète, où il était utilisé dans les rituels d'Ariane, de Rhéa et de Dionysos.

La Grèce préclassique vit également l'introduction du culte de la déesse Cybèle, en provenance de l'Anatolie occidentale. Le tympan, le tambour sur cadre grec, était le principal instrument des ménades, les femmes initiées, dans le culte de Cybèle et de Dionysos, et les prêtresses d'Artémis, de Déméter et d'Aphrodite en jouaient également. Les tambours sur cadre à une et deux faces apparurent, encore une fois joués presque exclusivement par des femmes.

Les Romains virent le dernier grand fleurissement de ces rites quand la religion de Cybèle fut introduite à Rome en avril 204 av. J.-C. Elle était décrite comme « Cybèle, la Mère qui engendre tout, qui bat un tambour pour marquer le rythme de la vie. » Rome était [alors] le centre culturel des religions à mystères de Cybèle, Dionysos, Isis et Dea Syria (85) – qui toutes utilisaient le tambour sur cadre dans leurs rituels extatiques. Ces pratiques fleurirent jusqu'à ce que l'Empire romain adopte officiellement le christianisme durant le quatrième siècle ap. J.-C.

Dans le monde antique, la prière était une combinaison active, induisant la transe, et impliquant le chant, la musique et la danse, et les initiés dansaient souvent la spirale sacrée à l'intérieur du labyrinthe (86). Le labyrinthe classique est un chemin unique destiné à l'envol méditatif. Y entrer est faire l'expérience d'une morte rituelle, y échapper est être ressuscité. La ligne de danse dans le labyrinthe était un chemin sacré à l'intérieur du royaume intérieur de la connaissance. Les danseurs tenant une corde à l'image du fil d'Ariane (qui autorise les participants à trouver le chemin menant à l'entrée et à la sortie du labyrinthe) suivaient un meneur à l'intérieur, faisant des spirales de droite à gauche, la direction de la mort. Au centre ils tournaient, dansant dans la direction de la naissance et de l'évolution, le tout au rythme entraînant des tambours sur cadre.

Une autre fonction du tambour sur cadre était de créer un état de transe prophétique dans lequel la prêtresse pouvait prédire le futur. Le mode prophétique le plus dramatique était prononcé dans un discours rythmique inspiré. Dans les profondeurs de la transe extatique, l'oracle était possédé par la déesse, qui s'exprimait en des rythmes puissants directement à travers ses lèvres. Le mot grec pour désigner cet état de « conscience transfigurée » est *enthusiasmos* – « à l'intérieur est un dieu » –, la racine de notre terme « enthousiasme ».

Il y a de nombreux parallèles entre la profession extatique et le chamanisme. Les prophétesses tirent leur inspiration d'un certain nombre de stimuli, incluant le jeûne, l'ingestion de miel, l'inhalation d'herbes en train de brûler ou d'huiles essentielles et l'intoxication via l'alcool ou des plantes psychotropes. Les prêtresses de Cybèle comptaient le plus sur l'effet de transe induit par la musique et la danse. Les rythmes des tambours sur cadre, des cymbales et des flûtes les agitaient vers un état de « révélation divine ».

Les rites dionysiaques sont les plus connus de toutes les écoles des Mystères et ont une réputation durable en tant qu'orgies d'ivresse et de sexe. Ceci est le fait des descriptions ultérieures des dirigeants politiques chrétiens (87) pour lesquels les anciens mystères de la déesse ainsi que les percussions des rituels extatiques, la danse et, en ce siècle, le rock and roll, étaient considérés comme étant la vénération du diable. Le mot « orgie » vient d'*orgia*, dérivé du mot racine « acte ». Le terme était utilisé pendant la célébration suivant l'initiation aux mystères, qui pouvait ou ne pouvait pas inclure une imagerie ou un comportement sexuel. Son ancienne connotation semblait être simplement celle des « rites secrets ». Leur but était une transformation extatique de la « conscience » à travers les mouvements rythmiques du corps.

Les historiens ont associé les ménades, prêtresses de Dionysos et de Cybèle, à une sensualité débridée et une conduite sociale hors de contrôle. Le mot « ménade » signifie « femme folle ». Leur désir érotique d'union avec le « divin » trouvait son expression dans des danses sauvages, pied nus, au son des flûtes et des tambours, leurs cheveux non attachés volant sur leur visage, des serpents enroulés autour de leurs bras. Selon certains témoignages elles buvaient du sang et mettaient en pièces des bêtes membre après membre. Ce n'est pas si éloigné de ce qui pourrait avoir lieu à un festival d'été contemporain de rock.

Le vin jouait en effet un rôle important dans les mystères dionysiaques. Les stimulants externes étaient toujours utilisés dans la poursuite d'une « plus haute conscience », en tant qu'intoxication « divine » par l'esprit de la déité. Les références à la consommation de sang peuvent en fait être une allusion au rite de la communion dans lequel le fruit de la grappe représentait le sang de la déité, comme c'est le cas de nos jours dans les rites chrétiens de la communion. » (88)

4) La musique contemporaine

On peut dire que le plus bas échelon a été atteint avec la « musique électronique », « bruit musical » qui, comme toute « chose » émanant de l'« esprit » tellurique, ne cesse de se subdiviser en d'innombrables sous-catégories diverses et variées au fur et à mesure que les évolutions de l'électronique et de l'informatique le lui permettent. Ce bruit pulsionnel abrutissant et chaotique, dont la rondeur indique sa nature toute féminine et tellurique, ne vise qu'à exciter les plus bas instincts et se résume au plaisir (89). Les considérations suivantes, cette fois à propos de cette « musique électronique », sont plus que jamais valables : « Au début du bolchevisme, quelqu'un avait proposé l'idéal d'une musique faite de bruits ayant un caractère collectif, en vue de purifier également ce domaine des concrétions sentimentales bourgeoises. C'est ce que l'Amérique a réalisé en grand et a diffusé dans le monde entier sous la forme d'un phénomène extrêmement significatif : le jazz [N.d.R. : judéo-nègre]. Dans les grandes salles des villes américaines où des centaines de couples se secouent de concert comme des pantins épileptiques et automatiques aux rythmes syncopés d'une musique nègre, c'est vraiment un « état de foule », la vie d'un être collectif mécanisé, qui se réveille. Il est peu de phénomènes qui expriment, comme celui-là, la structure générale du monde moderne dans sa dernière phase : cette structure se caractérise, en effet, par la coexistence d'un élément mécanique, sans âme, essentiellement fait de mouvement, et d'un élément primitiviste et sub-personnel qui entraîne l'homme, dans un climat de troubles sensations (Henry Miller, « Une forêt pétrifiée dans laquelle s'agite le chaos »). » (90)

« En musique, comme dans le monde créé par la technique des machines, la perfection mécanique et l'ampleur des nouveaux moyens ont eu, pour contrepartie, le vide, la « désanimation », la spectralité ou le chaos.

[...] Et si l'on a pu définir avec raison l'époque actuelle non seulement comme celle de l'avènement des masses, de l'économie et de la toute-puissance technique, mais aussi comme celle du jazz, cela montre qu'il s'agit là de prolongements de la tendance dont nous avons parlé qui ne concernent plus seulement le cercle étroit des spécialistes de la musique, mais influent sur la façon générale de sentir de nos contemporains.

[...] [Or], [l]a musique africaine dont on a tiré les rythmes principaux des danses modernes fut une des principales techniques utilisées pour produire des formes d'ouverture extatique et de possession. Dauer et Ortiz ont vu avec raison le trait distinctif de cette musique dans sa structure polymétrique élaborée de telle sorte que les accents statiques qui marquent le rythme correspondent constamment à des accents extatiques ; ainsi les structures rythmiques particulières provoquent une tension destinée à « alimenter une extase ininterrompue ». C'est la même structure, au fond, qui s'est conservée dans toute la musique de jazz « syncopée ». Ce sont comme des cynopes tendant à libérer une autre énergie ou à engendrer un mouvement d'une autre sorte. Dans les rites africains, cette technique devait favoriser la possession des danseurs par certaines entités, les « Orisha » des Yorouba ou les « Loa » du Vaudou de Haïti, qui se substituaient à leur personne et les « chevauchaient ». La potentialité extatique demeure dans le jazz. Mais il y a eu, là aussi, un processus de dissociation, un développement abstrait de formes rythmiques, détaché de l'ensemble auquel elles appartenaient à l'origine. Si, compte tenu de la désacralisation du milieu, de l'absence de tout cadre institutionnel ou de toute tradition rituelle correspondants, de l'absence de l'atmosphère adéquate et de l'orientation nécessaire, on ne peut penser à des effets spécifiques comparables à ceux de l'authentique musique évocatoire africaine, il subsiste toujours, cependant, l'effet d'une sorte de possession diffuse informe, primitive, à caractère collectif, [qui va au-delà de la façade inoffensive de la « distraction » et du « divertissement » ; cette possession reste toutefois liée dans le jazz (et c'est là son trait caractéristique) à quelque chose d'abstrait et de mécanique, on pourrait presque dire de minéral (l'ostracisme jeté par les orchestres de jazz sur les archets et la prédominance des instruments à vent, de la trompette et de la percussion sont significatifs).

[...] Ceci est particulièrement visible dans les toutes dernières formes, qui correspondent à la musique des orchestres beat. Ici prévaut la répétition obsédante d'un rythme (comme dans l'usage du tam-tam africain), qui mène, chez les musiciens, à des contorsions paroxystiques du corps et à des hurlements inarticulés, et qui trouve un écho dans la masse des auditeurs. S'associant à l'orchestre, ils crient de manière hystérique et se démènent à leur tour, créant ainsi un climat collectif semblable à celui des

possessions des rites sauvages et de certaines sectes de derviches, ou apparenté à la macumba et aux revivals nègres. » (90a)

« En ce qui concerne le jazz on peut reconnaître, dans ces milieux, une compréhension plus sérieuse que celle propre à l'engouement de cette jeunesse stupide non américaine dont nous avons parlé au début de ce chapitre ; mais c'est précisément pour cela que la chose est beaucoup plus dangereuse : il y a lieu de croire que dans l'identification à des rythmes frénétiques et élémentaires se produisent des formes d' « autotranscendance descendante » (pour employer cette expression précédemment expliquée), des formes de régression dans l'infra-personnel, dans ce qui est purement vital et primitif, des possessions partielles qui, après des moments d'une intensité et d'un déchaînement paroxystique avec des passages semi-extatiques, laissent plus vides et irréels qu'avant. Si l'on considère l'atmosphère des rites nègres et des cérémonies collectives auxquelles le jazz renvoie par ses origines et ses premières formes, cette direction semble assez évidente parce qu'il est clair qu'on se trouve, comme dans la macumba et dans le cadombé pratiqués par les Noirs d'Amérique, devant des formes de démonisme et de transe, devant d'obscures possessions auxquelles échappe toute ouverture sur un monde supérieur. » (90b) (90c)

IV) La guerre

1) La guerre chez les peuples indo-européens

On peut affirmer, sur le caractère métaphysique et spirituel qu'assumait la guerre chez les anciens peuples nordiques, que « [d]ans la conception de l'ancien monde aryen, par exemple, la guerre est le symbole, la continuation sensible d'une lutte métaphysique : elle est l'effet d'un affrontement entre les puissances célestes du Kosmos, de la forme, de la lumière, et celles du chaos, de la Nature déchaînée, des ténèbres.

Ainsi, en ce qui concerne l'héroïsme, ce qui compte vraiment pour l'homme de la « Tradition », ce n'est pas une capacité générale à se lancer dans la lutte, de mépriser le danger, d'affronter la mort, mais le sens en vertu duquel tout cela est accompli ; et le combat revêt, pour un tel homme, la valeur et la dignité d'un rite, d'une voie qui conduit, à travers la victoire et la gloire, au dépassement de la condition humaine et à la conquête de l'immortalité. » (91)

Ce qui s'accorde avec ce que Georges Dumézil a expliqué, à savoir que « [l]e Mahabharata, pour l'essentiel, est la transposition dans le monde des hommes d'un vaste système de représentations

mythiques : les principaux dieux, autour des dieux hiérarchisés des trois fonctions (91a), et quelques démons, n'ont pas été secondairement rapprochés des principaux héros, mais ont été leurs modèles, et les rapports conceptuels de ces dieux ont été traduits chez ces héros en termes de parenté (frères, épouse) ou d'alliance, d'amitié, d'hostilité. L'intrigue du poème est elle-même la transposition d'un mythe relatif à une grande crise du monde : l'affrontement des forces du Bien et des forces du Mal [ou plutôt de la lumière contre les ténèbres] se développe jusqu'à un paroxysme destructeur et débouche sur une renaissance.

Cette mythologie, pour l'essentiel, est extrêmement ancienne. Elle conserve des traits (la place de Vayu parmi les pères des Pandava ; le groupe des dieux souverains ne comportant que quatre figures ; une mythologie de Dyu transposée dans l'histoire de Bhishma ; l'existence même d'un mythe eschatologique) absents de la mythologie védique et qui, par-delà, reportent aux temps indo-iraniens, parfois plus haut. » (91b)

« Naturellement, pour l'ancien guerrier aryen, la guerre correspondait à une lutte éternelle entre des forces métaphysiques. D'une part, il y avait le principe olympien de la lumière, la réalité ouranienne et solaire ; d'autre part, il y avait la violence brute, l'élément titanique et tellurique, barbare au sens classique du terme, féminin-démonique. Le thème de cette lutte réapparaît de mille façons dans toutes les traditions d'origine aryenne. Toute lutte au niveau matériel est toujours vécue, avec une conscience plus ou moins grande, comme n'étant pas autre chose qu'un épisode de cette opposition. Mais puisque l'aryanité se considérait elle-même comme la milice du principe olympien, il faut également rapporter à cette vue, chez les anciens Aryens, la légitimation ou la consécration suprême du droit au pouvoir et de la conception impériale elle-même, lorsque leur caractère antiséculier est bien visible à l'arrière-plan. Dans la vision traditionnelle du monde, toute réalité devenait symbole. Ceci vaut également pour la guerre du point de vue subjectif et intérieur. Ainsi pouvaient être fondues en une seule et même chose « guerre » et « voie du divin ». [...] Il est fait allusion ici à la mort dans la guerre, à la mors triumphalis – la « mort victorieuse » – [...] Mais même sans avoir été tué physiquement, il peut, par l'ascèse de l'action et du combat, expérimenter la mort, il peut avoir vécu et réalisé intérieurement une vie qui est « plus que la vie ». Sous l'angle ésotérique, « paradis », « Royaume des Cieux » et d'autres expressions analogues ne sont, en effet, que des symboles et des figurations, forgées pour le peuple, d'états transcendants d'illumination, qui relèvent, eux, d'un plan plus élevé que la vie ou la mort. [...] Le même enseignement, élevé au rang d'une expression métaphysique, peut être retrouvé dans un célèbre texte indo-aryen, la Bhagavad Gîtâ. La compassion et les sentiments humanitaires qui retiennent le guerrier Arjûna de descendre en lice contre l'ennemi, sont jugés par le dieu « troubles, indignes d'un ârya [...], qui ne mènent ni au ciel, ni à l'honneur ». Le commandement dit ceci : « Mort, tu iras au ciel ; ou vainqueur, tu gouverneras la terre. Relève-toi ô fils de Kuntî, résolu à combattre. » La disposition intérieure qui peut transmuier la petite guerre en la grande guerre sainte dont nous avons parlé est clairement décrite de la façon suivante : « Rapportant à moi toute l'action, l'esprit replié sur soi, affranchi d'espérance et de vues intéressées, combats sans t'enfiévrer de scrupules ». Avec des

expressions tout aussi claires est affirmée la pureté de cette action : elle doit être voulue pour elle-même, au-delà de toute fin matérielle, de toute passion et de toute impulsion humaine : « Considère que plaisir ou souffrance, richesse ou misère, victoire ou défaite se valent. Apprête toi donc au combat ; de la sorte tu éviteras le péché. »

A titre de fondement métaphysique supplémentaire, le dieu enseigne la différence existant entre ce qui est spiritualité absolue – comme telle, indestructible – et ce qui n’a, en tant qu’élément humain et corporel, qu’une existence illusoire. D’un côté, le caractère d’irréalité métaphysique de tout ce que l’on peut perdre (vie et corps mortel transitoire) ou dont la perte peut être conditionnante pour d’autres hommes, est révélé. De l’autre, Arjûna est conduit à l’expérience de la force de manifestation du divin, à une puissance bouleversante d’une irrésistible transcendance. Face à la grandeur de cette force, toute forme conditionnée d’existence apparaît comme une négation. Lorsque cette négation est niée activement, c’est-à-dire lorsque, dans l’assaut, toute forme conditionnée d’existence est renversée ou détruite, cette force se manifeste de manière terrifiante. Dès lors, on peut précisément capter l’énergie propre à produire la transformation héroïque de l’individu. Dans la mesure où le guerrier est à même d’œuvrer dans la pureté et le caractère d’absolu déjà indiqués, il brise les chaînes de l’humain, il évoque le divin comme force métaphysique, il attire sur lui cette force active, il trouve en elle son illumination et sa libération. Le mot d’ordre correspondant d’un autre texte, appartenant toutefois à la même tradition, dit : « La vie – comme un arc ; l’âme – comme une flèche ; l’esprit absolu – comme la cible à transpercer. S’unir à cet esprit, comme la flèche décochée se fiche dans la cible ». Si nous savons apercevoir ici la forme la plus haute de réalisation spirituelle par le combat et l’héroïsme, nous comprenons alors combien est significatif le fait que cet enseignement soit présenté dans la Bhagavad Gîtâ comme dérivant d’un héritage primordial aryen et solaire. En effet, il fut donné par le « Soleil » au premier législateur des Aryens, Manu, avant d’être gardé par une dynastie de rois sacrés. Au cours des siècles, cet enseignement fut perdu, puis de nouveau révélé par la divinité, non pas à un prêtre, mais à un représentant de la noblesse guerrière, Arjûna.

[...] C’est dans ce cadre que s’explique aussi la raison pour laquelle chaque victoire prenait une signification sacrale dans le monde de la « Tradition ». Le chef de l’armée acclamée sur le champ de bataille incarnait l’expérience et la présence de cette force mystique qui le transformait. On comprend mieux, dès lors, le sens profond du caractère supra-terrestre dérivant de la gloire et de la « divinité » du vainqueur, et pourquoi l’antique célébration romaine du triomphe présenta des aspects bien plus sacraux que militaires. Le symbolisme, récurrent dans les traditions aryennes primordiales, des victoires, walkyries et entités analogues, qui guident l’âme du guerrier au « ciel », ainsi que le mythe du héros victorieux, tel l’Héraklès dorien, qui obtient de Niké – la « déesse de la victoire » – la couronne qui lui accorde l’indestructibilité olympienne – ce symbolisme se montre maintenant sous une lumière bien différente. Et l’on voit désormais clairement combien fausse et superficielle est l’interprétation qui ne saisit dans tout cela que « poésie », rhétorique et fables.

[...] La théologie mystique enseigne que dans la gloire s'accomplit la transfiguration spirituelle sanctifiante, et l'iconographie chrétienne entoure la tête des saints et des martyrs de l'auréole de la gloire. Tout cela renvoie à un héritage, certes affaibli, transmis par nos traditions héroïques les plus élevées. La tradition irano-aryenne, déjà, connaissait en effet le feu céleste – hvarenô – qui descend sur les rois et les chefs, les rend immortels et porte pour eux témoignage dans la victoire. Et l'ancienne couronne royale rayonnante symbolisait précisément la gloire en tant que feu solaire et céleste. Lumière, splendeur solaire, gloire, victoire, royauté divine, ce sont des images étroitement apparentées au sein du monde arien, et qui n'apparaissent pas comme des abstractions ou inventions de l'homme, mais qui ont le sens de forces et de dominations absolument réelles. Dans ce contexte, la doctrine mystique du combat et de la victoire représente pour nous un sommet lumineux de notre commune conception de l'action au sens traditionnel. » (92)

« On n'a, en général, qu'un concept laïc de la valeur du Romain de l'Antiquité. Le Romain n'aurait été qu'un soldat au sens le plus étroit du mot, et, grâce à ses vertus militaires unies à un heureux concours de circonstances, il aurait conquis le monde. Fallacieuse opinion, s'il en fut. Avant tout, le Romain nourrissait l'intime conviction que la grandeur de Rome, son imperium et son aeternitas étaient dus à des forces divines. Pour considérer cette conviction romaine sous un angle uniquement « positif », il suffit de substituer à cette croyance un mystère : mystère, qu'une poignée d'hommes, sans aucune nécessité, de « terre » ou de « patrie », sans être poussés par un de ces mythes ou une de ces passions auxquels recourent si volontiers les modernes pour justifier une guerre et soulever l'héroïsme, mais sous une impulsion étrange et irrésistible aient été entraînés, toujours plus loin, de pays en pays, entant tout à une « ascèse de la puissance ». D'après les témoignages de tous les classiques, les premiers Romains étaient très religieux — nostri maiores religiosissimi mortales, rappelle Salluste et répètent Cicéron et Aulu-Gelle — mais cette religiosité ne restait pas dans une sphère abstraite et isolée, elle débordait dans la pratique, dans le monde de l'action et par conséquent dans celui de l'expérience guerrière. Un collège sacré formé par les Fétiaux présidait à Rome à un système bien déterminé de rites, servant de contrepartie mystique à toute guerre, de sa déclaration jusqu'à sa conclusion. D'une manière plus générale, il est certain que l'un des principes de l'art militaire des Romains était d'éviter de livrer bataille avant que des signes mystiques n'en aient, pour ainsi dire, indiqué le « moment ». [...] Ainsi le vainqueur, en revêtant les insignes du Dieu capitolin suprême, lors du triomphe, s'assimilait à lui, en était une image, et allait déposer dans les mains de ce Dieu le laurier de sa victoire, hommage au véritable vainqueur.

Enfin, l'une des origines de l'apothéose impériale, le sentiment que sous l'apparence de l'Empereur se cachait un numen immortel, est incontestablement dérivée de l'expérience guerrière : l'imperator, originellement, était le Chef militaire acclamé sur le champ de bataille au moment de la victoire : mais à cet instant, il apparaissait aussi comme transfiguré par une force venue du haut, terrible et merveilleuse,

qui donnait l'impression du numen. Cette conception d'ailleurs n'est pas seulement romaine, on la trouve dans toute l'Antiquité classico-méditerranéenne » (93)

« Bien que cela ne soit pas bien connu, notre antique tradition romaine contient des motifs concernant l'offrande héroïque, désintéressée de sa vie au nom de l'État dans le but de la victoire [...] Nous faisons allusion au rite de la prétendue devotio. Ses présuppositions sont également sacrées. Ce qui agit en général en elle est la croyance générale de l'homme traditionnel que des forces invisibles sont à l'œuvre derrière celles visibles et que l'homme, à son tour, peut les influencer.

Selon l'ancien rituel romain de la devotio, tel que nous le comprenons, un guerrier, et par-dessus tout un chef, peut faciliter la victoire par le moyen d'un mystérieux déchaînement de forces déterminé par le sacrifice délibéré de sa propre personne, combiné avec la volonté de ne pas sortir vivant du combat. Laissez-nous rappeler l'exécution de ce rituel par le consul Decius dans la guerre contre les Latins (340 av. J.-C.), et aussi sa répétition – exaltée par Cicéron (Fin., II, 19, 61 ; Tusc., I, 37, 39) – par deux autres membres de la même famille. Ce rituel avait sa propre cérémonie, témoignant de la connaissance parfaite et de la lucidité de ce sacrifice héroïque. Dans l'ordre hiérarchique approprié, en premier les divinités olympiennes de l'État romain, Janus, Jupiter, Quirinus, et ensuite, les suivant immédiatement, le dieu de la guerre, Pater Mars, et puis, finalement, certains dieux Indigètes, étaient invoqués : « dieux – est-il dit – qui confèrent le pouvoir aux héros sur leurs ennemis » ; par la vertu de ce sacrifice que ces anciens Romains se proposaient d'accomplir, les dieux étaient appelés afin « d'accorder heureusement au peuple romain des Quirites force et victoire, et de frapper les ennemis du peuple romain des Quirites de terreur, d'épouvante et de mort. » (cf. Tite-Live, 8:9). Proposés par le pontifex, les mots de cette formule étaient prononcés par le guerrier, revêtu de la praetesta, un pied sur un javelot. Après cela il plongeait dans la bataille, pour mourir. [...] Dans l'antique devotio romaine nous trouvons, comme nous l'avons montré, des signes très précis d'une conscience mystique de l'héroïsme et du sacrifice, liant fermement la sensation d'une réalité supranaturelle et supra-humaine à la volonté de lutter en consacrant le nom de son propre chef, de son propre État et de sa propre race. [...] Les plus anciennes traditions nous exposent toujours que l'idéal d'un « héroïsme » olympien a tout de même été notre idéal, et que nos peuples ont aussi connu l'expérience de l'offrande absolue, de l'accomplissement de toute leur existence dans une force précipitée contre l'ennemi dans un geste qui justifie l'évocation la plus complète de forces abyssales ; et qui apporte, finalement, une victoire qui transforme les vainqueurs et permet leur participation dans des forces « fatales » et supra-personnelles. » (94)

« Signalons, enfin, un dernier point. Nous avons déjà vu que la force supérieure évoquée et conçue comme déesse de la victoire, comme « lare », n'est autre que la force « divine » d'une lignée, d'un sang, d'une famille : c'est la race de l'esprit, pourrait-on dire, comprise comme l'âme et l'extrême point de repère d'une race. L'examen de nos antiques traditions s'achève ainsi sur une parfaite confirmation de notre thèse sur le « réveil » que la guerre représente pour la race, sur un plan également supérieur et

religieux, procédant directement des traditions primordiales. C'est dans cette perspective que se dévoile la signification profonde de la Venus genitrix, personnification symbolique de la force « génératrice » de la lignée des Jules, identifiée par César à la Venus victrix, fac-simile de la déesse de la victoire. Quant à la « victoire » de César – Victoria Cæsaris – elle fut conçue comme une sorte d'entité, indépendante de la personne de l'empereur. On peut penser que la victoire, à laquelle les anciens attribuaient une signification d'initiation ou d'évocation magique, était une entité indépendante de l'homme mortel, avec un caractère de numen, de « présence divine » pour la race de Rome, et capable d'exercer sur cette dernière une influence bénéfique invisible, au point d'être l'objet d'un culte spécial pour la raviver et la confirmer. Ainsi à Rome, quand la célébration de César mort se confondit avec celle de sa Victoire, à laquelle furent dédiés des rites particuliers sous forme de ludi (jeux), on vénéra au-delà du César humain, le César comme « perpétuel vainqueur ».

[...]

[Ainsi,] la guerre n'est ni une « boucherie inutile » ni une triste nécessité, mais la voie pour réaliser une forme plus haute de vie, pour expérimenter la mission divine d'une race, et pour évoquer précisément les forces mystérieuses de la race et du sang, bien plus profondes que la simple réalité biologique et que toute vie limitée, comme nous l'avons dit dans ce bref exposé du monde héroïque antique. Si les formes extérieures et conditionnées des époques de l'antique tradition « sacrale » de l'action appartiennent au passé, on ne peut pas en dire autant de son esprit, toujours vivant, pour « ceux qui résistent », et authentique détenteur d'un droit suprême face aux nouvelles et anciennes idoles créées par l'humanitarisme, le pacifisme, le défaitisme, les héros du prolétariat et de la finance. Il faut que renaisse l'idéal d'une force qui soit aussi celle de l'esprit, d'une lutte qui soit aussi une ascèse, d'une victoire qui soit aussi une sorte de transfiguration et de réalisation de la « race éternelle ». Et c'est la tradition aryenne antique qui nous offre la formule la plus suggestive, le mot d'ordre le plus chargé d'énergie, pour retrouver cette antique vérité héroïque : « La vie, bandée comme un arc ; l'âme, comme un trait : l'esprit suprême pour cible à atteindre : s'enfoncer en lui, comme la flèche décochée se plante dans la cible ». Que tout un peuple soit imbu d'une telle vérité, alors redeviendront présents les « lares » de la victoire qui, selon l'antique conception romaine, forces profondes de la race, « sont à l'origine de la ville et créent l'empire » et sont le principe de la « paix triomphale ». » (94a)

« [On peut donc] attribuer aux valeurs proprement héroïques une reconnaissance particulière, et au phénomène de la guerre, une signification bien différente de celle, purement négative, que lui donnent les démocraties et l'humanitarisme, ainsi qu'un communisme « anti-impérialiste » et pacifiste mystificateur ; [on peut] concevoir que ce phénomène puisse avoir certaines dimensions spirituelles, métaphysiques même. Il n'y a pas de contradiction, mais au contraire identité entre l'esprit et une civilisation supérieure, d'une part, et, d'autre part, un monde de guerre et de guerriers, dans le sens généralisé que nous venons de préciser.

D'un certain point de vue, la divergence des significations attribuées à l'élément militaire reflète le contraste de deux époques. Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons déjà eu l'occasion d'exposer amplement par ailleurs, à savoir que le monde de la tradition a interprété la vie comme une lutte permanente entre des puissances métaphysiques : forces ouraniennes de la lumière et de l'ordre, d'une part, forces obscures, telluriques, du chaos et de la matière, d'autre part. Cette lutte, l'homme traditionnel devait la mener et la gagner sur les deux plans, intérieur et extérieur. On considérait comme vraie et juste sur le plan extérieur, la guerre qui reproduisait, en la transposant, la lutte intérieure qu'il convenait de mener : lutte contre les forces et les êtres présentant, dans le monde extérieur, les mêmes caractères que les puissances qui, chez l'individu, doivent être soumises et dominées intérieurement jusqu'à l'accomplissement d'une pax triumphalis.

Il en résulte que l'idée guerrière rejoint celle d'une certaine ascèse, d'une discipline interne et d'une certaine supériorité par rapport à soi, ou contrôle de soi, que l'on retrouve, à divers degrés, dans les meilleures traditions guerrières et qui subsiste sur le plan militaire stricto sensu, avec l'authentique valeur d'une culture au sens anti-intellectualiste de formation et de maîtrise de soi. Contrairement aux dires de la polémique bourgeoise et libérale, l'idée guerrière ne se ramène pas à un matérialisme, n'est pas synonyme d'exaltation d'un usage brutal de la force et de violence destructrice ; la formation calme, consciente et maîtrisée de l'être intérieur et du comportement, l'amour de la distance, la hiérarchie, l'ordre, la faculté de subordonner l'élément passionnel et individualiste de soi-même à des principes et à des fins supérieurs, surtout sous le signe de l'honneur et du devoir, sont des éléments essentiels de cette idée et le fondement d'un « style » précis qui devait se perdre en grande partie quand, à des Etats considérés comme « militaristes », où tout cela correspondait à une longue et sévère tradition, presque de caste, se substituèrent des démocraties nationalistes, où le devoir du service militaire remplaça le droit aux armes. Ainsi, l'antithèse ne réside pas entre les « valeurs spirituelles » et la « culture », d'un côté, le « matérialisme soldatesque », de l'autre, mais entre deux conceptions de ce qui est esprit et culture, et l'on doit résolument s'élever contre la conception démocratique, bourgeoise et humaniste du XIXe siècle, qui a prétendu, parallèlement à l'avènement d'un type humain inférieur, imposer son interprétation comme la seule légitime et indiscutable.

En réalité – et c'est aussi à cela que nous voulions en venir –, un cycle de civilisations a existé, notamment dans l'aire indo-européenne, où des éléments, des sentiments et des structures d'inspiration guerrière déterminaient tous les aspects de la vie, le droit familial et nobiliaire y compris, les facteurs de caractère naturaliste, sentimental et économique n'occupant, en revanche, qu'une place très restreinte. La hiérarchie de type militaire ou guerrier n'épuise certes pas l'idée hiérarchique, laquelle repose à l'origine sur des valeurs essentiellement spirituelles. Etymologiquement, en effet, « hiérarchie » ne signifie rien d'autre que « souveraineté du sacré » (hieros). Il faut considérer toutefois que les hiérarchies à base spirituelle adoptèrent comme support, dans beaucoup de pays, des structures

assez voisines des hiérarchies viriles et guerrières, y compris leurs formes extérieures. Ainsi, quand le niveau spirituel originel commença à baisser, ces structures formèrent l'ossature des principaux Etats, surtout en Occident. » (94b)

Cette attitude originelle vis-à-vis de la guerre est à mettre en contraste par rapport à l'apparition de guerres intestines parmi les peuples indo-européens, certainement en partie due au contact avec les peuples de couleur, et dans laquelle les femmes jouèrent un rôle important (94c). Une brève description de cette dé-gradation, au milieu d'autres plus « orthodoxes », est que « [d]ans la société indo-européenne de la fin de la période commune, la guerre est un état normal ; c'est l'occupation habituelle de l'aristocratie. La saison guerrière commence au printemps et ne s'achève qu'avec la belle saison, à moins qu'une trêve ou une paix n'intervienne ; mais l'état de paix n'est jamais de longue durée. On fait la guerre pour des raisons diverses : conquérir de nouveaux territoires (le « large espace », l'« espace pour vivre » du Vêda) ; défendre le sol natal, comme les Gaulois de Vercingétorix (95) ; venger une offense, comme les Achéens à Troie ; maintenir les vassaux dans le devoir, comme les rois Hittites ; réprimer des révoltes, comme les Achéménides. Mais surtout pour conquérir des biens : la razzia (96) est l'une des occupations favorites des guerriers dans l'Inde védique, la Grèce homérique, l'Irlande ancienne, et, plus tard, les expéditions des Vikings n'auront pas d'autre but (97). Chantée par les poètes, la victoire confère au guerrier la « gloire impérissable ». Outre la guerre extérieure contre les barbares, on fait souvent aussi la guerre entre soi : guerres entre tribus chez les Celtes (98), guerres entre les cités grecques pour l'hégémonie, guerres entre peuples aryens. Même quand se constituent les états, il arrive que des familles ou des compagnonnages mènent des guerres « privées », parfois au bénéfice de l'État, comme à Rome la gens Fabia. Intérieure ou extérieure, et quels que soient ses causes et ses buts, la guerre se fait dans les formes : on la déclare solennellement, selon un rituel qui a pour but de prendre les dieux à témoin de son bon droit et d'attirer leur colère sur l'adversaire. Les dieux de celui-ci sont « évoqués », c'est-à-dire priés de changer de camp (Dumézil 1987 : 425-431). La conduite de la guerre est soumise à des règles bien définies : la victoire consiste à enfoncer la résistance (véd. Vrtam tar(i)), non à détruire l'adversaire. La décision peut donc être obtenue en une seule bataille, dont l'emplacement peut même avoir été choisi d'un commun accord et qui parfois se délimite à un nombre déterminé de champions, comme les Horaces et les Curiaces, ou à un combat entre les chefs. On refuse le combat quand les présages sont défavorables ; quand la bataille tourne mal, le repli n'a rien de déshonorant, puisqu'il revient à reconnaître que les dieux sont contraires. L'ennemi vaincu est épargné s'il se rend ; une curieuse pratique symbolique l'assimile au bétail (Scharfe 1978). Le vaincu reconnaît dans sa défaite le jugement des dieux : le vainqueur n'aura donc pas à craindre de rébellion. On est aux antipodes de la guerre d'extermination, telle que d'autres la pratiquaient. C'est pourquoi les peuples indo-européens ont taxé de perfide ceux qui ignoraient ou refusaient ce code guerrier : la destruction de [la sémitique] Carthage est le châtement de sa fides Punica. » (99)

2) La guerre chez les peuples asiatiques

Chez le Jaune (100), par contre, pas de gloire impérissable mais « pour Sun Tzu, si la guerre est certes une calamité qu'il vaut mieux ne pas avoir à affronter [...] Sun Tzu est clair : la guerre n'est pas une chose bonne en soi. Elle ne doit pas être vue comme source d'honneur et de prestige. Ni pour la troupe, ni pour les chefs : « Celui qui lance ses offensives sans rechercher les honneurs [...] peut être considéré comme le Trésor du Royaume. » (Chapitre 10) Ce principe reflète également une conception plus humaniste qui, pour les taoïstes en particulier, doit placer la vie et son respect au centre des préoccupations du souverain. Pour Lao Tseu, « la guerre n'est pas l'instrument de l'honnête homme ». » (101) « La fluidité de l'eau l'emporte sur la solidité de la pierre. L'armée qui est plus mobile a plus de chances de vaincre, et celle qui se laisse fixer perd sa puissance. Éviter les sièges, les engagements frontaux et les longues campagnes semble être le leitmotiv de l'Art de la guerre (102). Règle pour la victoire : n'attaquer qu'après avoir gagné la bataille, qui se joue en amont sur le front de l'information et de la désinformation, afin de saper le moral de l'adversaire, de lui faire perdre ses moyens. Le général capable est celui qui gagne sans verser de sang ; toutes ses opérations visent à ce que l'ennemi s'effondre de lui-même. Aussi est-il indifférent aux honneurs récompensant une victoire arrachée in extremis par une hécatombe dans les deux camps. Il est comme l'eau dont l'action térébrante et insensible finit par désagréger les plus solides fortifications. » (103)

« Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage à destination des stratèges, c'est que la prouesse martiale individuelle est comptée comme quantité négligeable. Comme il est impossible (voire dangereux) d'offrir un entraînement complet aux masses paysannes qui constituent les troupes, la connaissance des techniques martiales cède le pas à la capacité à contrôler les hommes. Les qualités du guerrier sont même dévalorisées, puisque non seulement elles ne servent à rien face à de telles masses humaines, mais en plus elles s'opposent aux stratagèmes, ruses et autres tromperies qui constituent l'art du stratège.

On comprend bien que dans de telles circonstances, la guerre soit vécue par tous comme une calamité, et universellement déplorée. L'idéal explicite dans L'Art de la guerre est la victoire sans combat par le fait de convaincre le général adverse que sa défaite est inéluctable. (104) » (105)

Il découle donc de cela que l'asiatisation – la sémitisation – des zones de l'Europe qui étaient pendant l'Antiquité sous domination nordique explique qu'« avec la cité et les confédérations de cités, en Grèce, et avec l'empire, empire achéménide en Iran, empire éphémère d'Alexandre de Macédoine, empire romain (106), la guerre change de nature. Elle n'a plus de lien avec la razzia primitive (107), ni avec l'aventure héroïque individuelle. Elle devient une affaire collective, où l'exploit individuel devient l'exception, tandis que l'essentiel repose sur la manœuvre disciplinée du corps de bataille et sur l'utilisation judicieuse des moyens techniques. Le « peuple en armes » de la *tewta tend à faire place à

l'armée de métier, et, dans la phalange, Achille n'a pas sa place : la discipline prime sur l'héroïsme. » (108)

On peut rajouter que J. Evola se trompait quand il écrivit que « Cette excursion dans un monde qui pourra sembler, à certains, insolite et n'ayant guère à voir avec le nôtre, nous ne l'avons pas faite par curiosité ou pour étaler notre érudition. Nous l'avons faite, au contraire, dans le but précis de démontrer le sacré de la guerre, car la possibilité de justifier la guerre spirituellement et sa nécessité, constitue, au sens le plus haut du terme, une tradition. C'est quelque chose qui s'est toujours et partout manifesté, dans le cycle ascendant de toutes les grandes civilisations. Alors que la névrose de la guerre, les dépréciations humanitaires et pacifistes, les concessions à la guerre comme « triste nécessité » et phénomène uniquement politique ou naturel – tout ceci ne correspond à aucune tradition, n'est qu'une invention moderne, récente, en marge de la décomposition qui caractérisait la civilisation démocratique et matérialiste, contre laquelle se dressent aujourd'hui de nouvelles forces révolutionnaires. » (109), puisque « L'Art de la guerre, grâce à l'opposition binaire qui caractérise l'ensemble du traité, parvient avec son discours dialectique à concilier les deux pôles de la relation entre la politique et la guerre. À savoir, la guerre comme continuation de la politique par d'autres moyens, et la guerre comme faillite de la politique. La réponse de Sun Tzu, très pragmatique et dénuée de toute idéologie ou dogmatisme, repose sur le contrôle de la violence collective, même lorsque celle-ci est poussée à son paroxysme. En d'autres termes, la guerre, négative sur un plan philosophique, est envisagée positivement dans sa manifestation pratique. Cette approche sera en opposition directe avec celle des taoïstes ou des confucéens, ces derniers choisissant une autre réponse : celle du mépris pour ceux qui pratiquent la guerre, équivalent négatif de la gloire auréolant le guerrier que l'on retrouve en Occident et ailleurs. Ce postulat de départ que nous propose Sun Tzu a des conséquences importantes. D'abord, la guerre n'est pas conçue comme une fin en soi, mais comme un moyen pour atteindre un objectif politique qui se veut aussi précis que possible. » (110) Encore une fois, il convient de parler d'asiatisation du monde blanc et non de la formation ex-nihilo d'un monde « moderne ».

Toutefois, ces considérations ne doivent pas surprendre dans la mesure où les peuples asiatiques mettent au dessus de tout le lettré (111), le savant (112), le « scientifique » (113), l'inventeur (113a), tandis que les peuples nordiques glorifiaient le guerrier (ascète). Ceci a une nette répercussion sur les armes utilisées pendant la guerre, comme l'avait remarqué O. Spengler pour qui « celui-ci [le Nordique] est « héroïque », comme le prouvent les armes de Turan. Elles sont différentes de celles d'Atlantis [celles des Asiatiques] : ce sont, outre le char, l'épée ou la hache, impliquant des duels entre combattants, alors qu'en Atlantis, les armes sont l'arc et la flèche, que Spengler juge « viles » car elles permettent d'éviter la confrontation physique directe avec l'adversaire, « de le regarder droit dans les yeux ».

Dans la mythologie grecque, estime Spengler, arc et flèches sont autant d'indices d'un passé et d'influences pré-helléniques : Apollon-archer est originaire d'Asie Mineure, Artémis est libyque, tout comme Héraklès, etc. Le javelot est également « atlante », tandis que la lance de choc est « touranique ». Pour comprendre ces époques éloignées, l'étude des armes est plus instructive que celle des ustensiles de cuisine ou des bijoux, conclut Spengler. » (114) (115) (116)

Partant de là, il est particulièrement instructif de savoir que « L'Asie de l'Est est le foyer de plusieurs traditions distinctes mais apparentées qui se focalisent sur le tir à l'arc à la fois en tant qu'art martial et comme un moyen de développement personnel et spirituel. Apparaissant dans des temps anciens l'arc a joué un rôle majeur dans les activités militaires à travers les régions et était utilisé dans les cérémonies religieuses, les rituels de la cour et les concours d'adresse. En des temps historiques, des types distincts d'équipements et d'usages du tir à l'arc se sont développés en Chine, en Corée et au Japon.

Au début de la Chine dynastique, le tir à l'arc occupait une place importante dans la guerre et dans le rituel impérial et était une matière obligatoire dans les écoles qui formaient la noblesse chinoise. Plus tard, les écoles confucéennes développèrent des cérémonies de tir à l'arc conçues pour symboliser la vertu confucéenne (Selby 1998a). La cavalerie et l'infanterie archères furent intégrées dans le système d'examens du service militaire chinois pendant la dynastie Tang (618-907 apr. J.-C.) et l'utilisation de l'arc et de la flèche furent importantes jusqu'à la fin de la dynastie Qing (1644-1911).

[...] L'adoption par la Corée du système d'examens du service militaire chinois durant la période de Choson (1392-1910) se concentre sur les compétences au tir à l'arc qui contribua au développement du tir à l'arc en tant qu'art martial pratique en Corée. La période de Choson vit aussi la création d'une dimension personnelle dans le tir à l'arc coréen, qui était vu en tant que moyen de développement des valeurs confucéennes d'ordre social et de moralité (Kim 2003).

[...] Les débuts du tir à l'arc japonais furent fortement influencés par le cérémonial du tir à l'arc de l'aristocratie chinoise. Cette influence se combinait avec les philosophies du Shinto et du bouddhisme Zen pour se développer dans une forme de tir à l'arc qui est distinctement japonaise. La montée des samouraïs durant la période féodale (1185-1867) conduisit au développement des écoles formelles de tir à l'arc et à une classe légendaire de guerriers archers qui perdura pendant des siècles. » (117)

Les Sémites, quant à eux, ne sont pas en reste attendu que « de l'époque médiévale jusqu'au dix-neuvième siècle, les archers du croissant islamique, qui s'étendait de la Turquie vers l'est de l'Inde, étaient renommés à la fois pour leur habileté exceptionnelle et leurs armes supérieures. En tant que

moyen nécessaire à la propagation de l'islam, les armes étaient associées à la religion dans les cultures islamiques. L'arc et la flèche, qui sont exaltés dans de nombreux dits du prophète Mohammed, occupaient une place spéciale au dessus de toutes les autres (Yücel 1970, 1977). L'entraînement au tir à l'arc était vu comme un devoir religieux et un signe de statut, et l'artisanat de l'équipement du tir à l'arc était hautement estimé. L'héritage du tir à l'arc islamique est illustré par les traditions du tir à l'arc et de ses équipements dans la Turquie ottomane (1453-1922), en Iran durant la période de Safavid-Qajar (1502-1952), et dans le sous-continent indien sous l'ère de Mughal (1526-1857), qui mélangea les éléments culturels hindous et islamiques. Bien que ces trois puissances islamiques fussent distinctes, elles partageaient un héritage commun et connaissaient un échange culturel considérable. » (118) Cela se complète du fait que les Sémites furent de tout temps, bien avant le « Moyen Âge », réputés comme étant des experts au tir à l'arc.

De tout cela procède que le premier manuel de tir à l'arc est issu du monde asiatique, de Turquie plus précisément. (119) En fait, la pratique du tir à l'arc est commune à tous les peuples non blancs, à fortiori non nordiques, tandis que chez ces derniers elle était à la guerre minime, épisodique, voire inexistante, comme chez les Spartiates.

Il faut également savoir que les Chinois inventèrent la première véritable machine à tuer, le « chu ko nu », une arbalète – l'arbalète est d'origine chinoise – à répétition semi-automatique qui pouvait tirer à peu près dix traits – souvent empoisonnés – en quinze secondes et dont le premier exemplaire dont nous ayons connaissance est daté du IV^e siècle av. J.-C. et fut trouvé dans une tombe de Qinjiazui, dans la province d'Hubei. (120)

De leur côté, concernant les Spartiates, « on lui [Antalcidas] demandait pourquoi les Lacédémoniens avaient des épées si courtes : « C'est, répondit-il, parce que nous combattons de près l'ennemi. » » (121)

Ce qu'il faut bien comprendre est que l'arc est l'instigateur d'une tendance qui est celle de l'augmentation de la distance entre les combattants, distance qui ne fera que croître au fur et à mesure que les progrès de la technique et de la science appliquée asiatiques engendreront de nouvelles machines à tuer. Cette distance croissante correspondra analogiquement chez les peuples blancs à l'éloignement de leur spiritualité.

3) La chevalerie

L'importation en Europe des étriers, d'origine chinoise, fut déterminante dans l'apparition de la chevalerie médiévale, et constitue une première forme de mécanisation des actions du guerrier, puisque l'étrier allait permettre au cavalier d'utiliser la force motrice du cheval, en le dirigeant, afin de porter son coup, et non plus sa propre force (121a).

Les guerres intestines mises à part, le premier grand affaissement fut le résultat de la séparation de l'action et du spirituel par l'importation en Europe de la chevalerie arabe (122). Cette importation allait donner naissance à la chevalerie « occidentale » (123), d'abord « séculière », puis, en particulier pendant et suite aux croisades (124), en large partie subordonnée à et instrumentalisée par l'Église, ne faisant ainsi que confirmer cette désacralisation, sans compter qu'elle s'abandonna à l'amour courtois d'origine sémitique. Pire, la chevalerie « occidentale » accueillit en son sein des femmes (125), des « chevalières », ce qui ne manquera pas de faire penser à une résurgence de l'amazonisme et ce qui constitue un véritable sacrilège d'un point de vue aryen, n'en déplaise aux athées efféminés qui ne se doutent pas à quel point leur mentalité se rapporte au judéo-christianisme.

Finalement, la chevalerie en vint à agir en accord avec certaines valeurs féminines, plus exactement craindre Dieu et servir l'Église, protéger le faible et l'opprimé, défendre la veuve et l'orphelin, et respecter l'« honneur » des femmes.

Ajoutons que c'est également pendant le « Moyen Âge » que l'utilisation de l'arc se popularisa en Europe. Précisons également qu'« au Xe siècle apparurent sur les champs de bataille des troupes d'infanterie armées de puissantes arbalètes [d'origine chinoise] à ressort de métal. Cette nouvelle arme était si meurtrière que son emploi fut le sujet d'une des premières « conférences de désarmement » du XIIe siècle. En 1139, le concile de Latran en interdit l'usage, mais cette condamnation ne fut pas plus respectée par les militaires de l'époque que d'autres interdictions formulées plus tard. » (126)

4) L'apparition de la guerre « moderne »

La fin de la chevalerie en Europe coïncida, et même s'expliqua principalement par l'apparition de la poudre à canon et du tambour sur ce continent, annonciateurs de la guerre moderne, de l'avènement du soldat citoyen et du mercenaire combattant pour des intérêts nationaux ou économiques.

L'invention de la poudre à canon en Chine « a eu une étroite relation avec l'antique industrie perfectionnée de l'extraction par fusion. Les gens commençaient à avoir beaucoup de connaissances en

chimie sur la nature de différents minéraux pendant le processus d'extraction. Avec la connaissance, d'anciens nécromanciens ont essayé de trouver l'élixir d'immortalité à partir de certains minerais et combustibles. Bien qu'ils échouèrent à obtenir ce qu'ils cherchaient, ils découvrirent qu'un mélange explosif pouvait se produire en combinant du soufre, du charbon de bois et du salpêtre (du nitrate de potassium). Cette mixture conduisit finalement à l'invention de la poudre à canon bien que la date exacte de son invention reste toujours inconnue.

Plusieurs documents historiques indiquent que la poudre à canon est apparue avant la dynastie Tang (618-907). De 300 à 650 apr. J.-C., de nombreuses recettes furent rédigées à propos de mélanges inflammables. Des historiens datent l'invention de la poudre à canon en 850 apr. J.-C, date à laquelle un livre taoïste avertit de formules d'élixirs particulières comme trop dangereuses pour être expérimentées.

L'application militaire de la poudre à canon commença durant la dynastie Tang. Des bombes explosives remplies de poudre à canon et projetées par des catapultes étaient utilisées pendant les guerres. Durant les dynasties Song et Yuan (960-1368), l'application militaire de la poudre à canon devint ordinaire et d'autres armes comme des lance-flammes, des roquettes, des missiles et des grenades furent introduites. » (127) « Les Chinois perdirent peu de temps dans son application à la guerre, et ils produisirent une variété d'armes utilisant la poudre à canon, incluant des lance-flammes, des roquettes, des bombes et des mines, avant d'inventer les armes à feu. » (128) L'utilisation de bombes par les Chinois est prouvée et datée archéologiquement de 1281 apr. J.-C. (129).

Quant au feu grégeois, il fut inventé avant 673 par le Syrien Kallinikos (129a).

« Les premières véritables armes à feu peuvent fort bien dater de la première moitié du XIIe siècle. La preuve vient de sculptures de la cave d'un temple-caverne bouddhiste de Sichuan. Les personnages sont surnaturels, mais les armes qu'ils portent sont reconnaissables, telles des épées, des lances, et, dans un cas, une bombe avec une mèche allumée. Une sculpture montre un démon tenant une bombarde ayant la forme d'un vase avec des flammes et un boulet de canon en sortant. Cette forme est très typique des premiers canons, y compris des premières armes à feu représentées en Europe, qui datent de 1326. La première inscription de la caverne date de 1128, mais même les inscriptions postérieures datent toutes du XIIe siècle, donc cette sculpture précède la première représentation européenne d'une arme à feu de près de 125 ans, et peut être jusqu'à 200 ans.

La plus ancienne arme à feu nous étant parvenue est un pistolet en bronze qui fut découvert par des archéologues en Mandchourie en 1970. [...] Il a été découvert près du site de batailles qui se déroulèrent en 1287 et 1288, où l'on sait que des armes à feu furent utilisées. Cette preuve peut être datée avec une certaine certitude pas plus tard que l'année 1288, presque quarante ans avant les premières preuves d'armes à feu en Europe. » (130) Néanmoins, ceci n'est pas exact puisque « Dans la première année de la période Khai-King [1259] on fabriqua une arme appelée tho-ho-tsiang, c'est-à-dire, lance à feu impétueuse. On introduisait des petits projectiles dans un long tube de bambou auquel on mettait le feu. Il en sortait une flamme violente, et ensuite les petits projectiles étaient propulsés avec un bruit semblable à celui d'un pao, qui s'entendait à une distance d'environ cent cinquante pas. » (131) (132)

Une fois la poudre à canon propagée dans le monde sémitique, les Arabes raffinèrent les recettes de sa préparation, à tel point que « Hasan al-Rammah décrit [au XIII^e siècle] dans son livre al-furusiyya wa al-manasib al-harbiyya (Le Livre de la cavalerie militaire et des dispositifs de guerre ingénieux) un processus complet de purification du nitrate de potassium » (133) De surcroît, il « est rapporté par Hall que la plupart des autorités considèrent que 75% de nitrate de potassium, 10% de soufre et 15% de charbon est la meilleure recette. La composition médiane de 17 roquettes d'Al-Rammah est de 75% de nitrate, 9.06% de soufre et 15.94% de charbon, ce qui est quasiment identique à la meilleure recette suggérée. » (134)

Ces nouvelles recettes très explosives permirent aux Arabes de tirer le premier coup de canon lors de la bataille d'Ain Djalout en 1260 (135), puis au cours du siège de la ville de Sidjilmasa entre 1270 et 1274 (136). La torpille fut également confectionnée par des Arabes durant le XIII^e siècle (137).

« Dans l'ouvrage d'Hasan al-Rammah comme dans d'autres récits militaires de l'époque, il n'est question que de matières explosives et d'armes à feu, « d'œufs qui se propulsent et brûlent, qui partent en crachant du feu et font un bruit de tonnerre » : les premiers projectiles mus par fusée. Grâce à des traductions latines, les premières informations relatives aux mélanges tonnants et fulgurants ainsi qu'à des mystérieux « jouets » parviennent en Occident à Roger Bacon et à Albert Le Grand, l'érudit comte allemand de Bollstaedt. Et c'est probablement celui-ci qui, au cours de ses pérégrinations, transmet ses connaissances sensationnelles au soi-disant inventeur de la poudre à canon, le moine franciscain Berthold Schwartz, de Fribourg-en-Brisgau. » (137a)

Le premier canon européen fut élaboré en 1313 par Berthold Schwarz (138). Sa première utilisation massive en Europe est le fait du « Méditerranéen » Napoléon (138a), dont les lois en faveur des Juifs et la bienveillance envers la franc-maçonnerie ne sont plus à démontrer.

Le second élément constitutif et emblématique de la guerre moderne est le tambour, qui a déjà été abordé précédemment.

Dans la manifestation de l'esprit lunaire qu'est l'islam, la musique est censée être prohibée (139), ce qui n'empêcha pas cette secte judéo-chrétienne négro-sémite (140) d'avoir pour la première fois employé le tambour dans un cadre militaire. Ainsi « [l]e califat ottoman fut le premier « État » euro-asiatique à avoir une fanfare musicale militaire permanente. Fondée en 1299, la célèbre fanfare militaire Mehterhane suivait le calife dans ses expéditions. Elle arrivait au milieu des batailles pour exciter l' « esprit » des soldats tout en terrifiant aussi l'ennemi. Les janissaires, une armée d'élite, avaient également une fanfare de six à neuf membres avec des instruments comme des tambours, des zurna, des clarinettes, des triangles, des cymbales (zil) et des timbales de guerre (kös et naqqara). Ils étaient portés à l'arrière des chameaux.

Les Européens rencontrèrent les fanfares des janissaires en temps de paix et de guerre. Lors de diverses réceptions d'ambassadeurs, il devint à la mode d'avoir des instruments turco-ottomans, la mode de la « turquerie », en Europe. Les janissaires furent vaincus aux portes de Vienne en 1683 et laissèrent derrière eux leurs instruments de musique. Ce fut un événement qui conduisit à la naissance des fanfares militaires européennes. Même les fanfares militaires de Napoléon Bonaparte étaient équipées d'instruments musicaux de guerre ottomans comme le zil (cymbale) et les timbales. Il est dit que le succès de Napoléon à la bataille d'Austerlitz (1805) est dû en partie à l'impact psychologique du bruit de ses fanfares. » (141)

5) La guerre de masse

La prochaine étape fut franchie avec ce que l'on pourrait appeler la guerre de masse – dont le précédent a été, comme vu ci-dessus, les guerres de masse chinoises. D'un côté, elle se caractérise par l'utilisation destructrice d'armes qui ont été créées en se basant sur les inventions, techniques et sciences asiatiques qui s'infiltrèrent en Europe dès le « Moyen Âge », et dont la particularité est d'augmenter toujours plus la distance séparant les soldats. De l'autre côté, elle a également pour spécificité l'engagement militaire indistinctement obligatoire de masses d'hommes (et parfois de femmes) en tant que simple « matériel humain », vulgaire « chair à canon », unités arithmétiques indifférenciées.

L'URSS poussa la massification du « matériel humain », de la « chair à canon », dans ses retranchements par la mobilisation de femmes dans l'armée « rouge », qu'il serait plus convenable d'appeler armée jaune. Léon Degrelle était bien placé, en tant que soldat de la Wehrmacht puis de la Waffen-SS sur le

front de l'Est, pour décrire cette mobilisation puisqu'il fut témoin d' « une armée comme jamais nos hommes n'en avaient imaginée.

Au moment de la capture des deux gardiens, nos camarades étaient parvenus, sans le savoir, à l'entrée même d'un grand camp de partisans, abrité derrière la colline. Des centaines de combattants civils accouraient, les entouraient.

Et qui étaient ces combattants ? Non seulement des hommes, boucanés par la vie des bois, mais des bandes hurlantes de femmes échevelées, mais des meutes de gamins marmiteux, de treize ou de quatorze ans, armés de mitraillettes à soixante-douze coups ! » (142)

Cela va de soi étant donné que la théorie du milieu communiste stipule, à l'instar de l'Amérique « capitaliste » (143), que « chacun peut devenir ce qu'il veut, dans la mesure des moyens technologiques dont il dispose. De même, ce n'est pas en raison de sa vraie nature qu'une personne est ce qu'elle est et il n'y a pas de véritable différence, mais uniquement des différences de compétences, entre les personnes. Selon cette théorie, chacun peut être celui qu'il veut être, s'il sait comment se former. » (144).

Cette théorie ne fait que reprendre le concept de « Tabula rasa » de John Locke qui soutient que « l'esprit d'un nouveau-né est comme une feuille de papier vierge, une ardoise propre, une table rase. La doctrine de l'égalitarisme est implicite, bien connue du quatrième paragraphe du « Second traité du gouvernement civil » : Il n'y a « rien de plus évident, que les créatures des mêmes espèces [...] naissent avec les mêmes avantages de la Nature, et l'usage des mêmes facultés devrait pareillement être égal entre elles sans subordination ou sujétion [...]. » Cet égalitarisme est un des aspects de la vision moderne de la nature humaine, tellement différente de la vision du monde platonicienne ou médiévale en tant qu'elles posaient en principe l'inégalité innée fondamentale de la nature de chacun ordonnée hiérarchiquement dans la société, l'Eglise et l'État. Pour Locke, il n'y a pas d'obstructions naturelles qui bloqueraient le développement du potentiel natif des enfants afin d'agir librement et rationnellement. Il est vrai, quelques-uns possèdent des intelligences plus agiles ou des volontés plus fortes que les autres ; mais tous sont qualifiés de façon innée pour devenir des personnes capables de suivre librement les déclarations de leur propre raison, c'est-à-dire, de devenir des êtres autonomes. » (145)

Cette théorie réduit donc l'homme à une machine naissant avec des bandes magnétiques vierges, machine qui n'évoluerait qu'en fonction de ses expériences. Pour couronner le tout, John Locke est une des mères fondatrices du libéralisme (et de la philosophie des Lumières), ceci étant précisé entre autres

à l'adresse des illusionnés qui s'imaginent qu'il existe une différence fondamentale entre le libéralisme et le communisme.

Néanmoins, la croyance en une « Tabula Rasa » ne vint pas à l'« esprit » de John Locke ex-nihilo, il s'inspira grandement du roman philosophique « Hayy ibn Yaqdhan » (146), traduit en latin sous le titre de *Philosophus Autodidactus* par Edward Pococke.

« Hayy ibn Yaqdhan » fut écrit par l'Andalou musulman écrivain, romancier, astronome, philosophe, mathématicien, médecin, théologien, mystique soufi, vizir et fonctionnaire de la cour Ibn Tufayl, et raconte que « Hayy ibn Yaqzan (Le Vivant, fils de l'Éveillé), accueilli et élevé bébé sur une île déserte par une gazelle, survécut. Pendant que le bébé devient un enfant, il est conduit par ses observations à se questionner sur son identité et à découvrir pourquoi il est différent des autres animaux. Le résultat est une explication unique et improbable de comment Hayy ibn Yaqzan grandit jusqu'à l'âge adulte et la maturité intellectuelle par l'utilisation de l'observation, de l'expérience et de la raison. Par ses propres efforts seulement, il découvre progressivement les sciences physiques et naturelles, aussi bien que la philosophie. Dans ce processus, Hayy ibn Yaqzan acquiert non seulement une maîtrise systématique des principes scientifiques, mais également une conscience de Dieu, le créateur, en tant qu'incarnation de la perfection et de la connaissance intégrale. Avec cette prise de conscience vient la moralité. Hayy ibn Yaqzan arrive ainsi à la signification ultime de l'existence humaine qui distingue l'homme des animaux.

Avec l'arrivée par hasard d'Absal d'une île voisine, qui est à la recherche de la solitude afin de contempler Dieu, Hayy ibn Yaqzan apprend sur l'homme, la société et les institutions religieuses. Absal découvre, à son étonnement, que ce qui est appris par la religion révélée, Hayy ibn Yaqzan l'a découvert par lui-même, mais sous une forme conceptuelle pure et plus parfaite. Hayy ibn Yaqzan désire apporter au peuple de l'île d'Absal une compréhension plus rationnelle des vérités révélées de leur religion, qui lui semblent avoir été corrompues par le symbolisme anthropomorphique et déformées par les images concrètes. Sa tentative est un échec complet. A travers cette expérience, cependant, Hayy ibn Yaqzan devient plus perspicace sur la nature des hommes, qui semblent être loin des créatures idéalisées, rationnelles qu'il imaginait. Ils sont égoïstes et motivés par l'avidité. Ils répondent seulement à la persuasion émotive, pas à la raison. Il conclut que dans une société les hommes ont besoin de la Loi pour le contrôle social de leur comportement, et que la religion fournit l'autorité dogmatique nécessaire. En fait, pour la majorité des hommes, la religion prophétique est leur seule source de Vérité et de Moralité. Avec cette idée Hayy retourne, avec Absal, qui est devenu son disciple, à son existence contemplative.

Le récit n'est pas une dispute théorique médiévale, mais une histoire facile à lire, sans ambiguïté. A la même époque, il présente une théorie nouvelle sur les sources et la nature de l'entendement humain. L'auteur montre en détail comment l'expérience des sens débute un processus de développement mental qui transforme graduellement l'esprit vide d'un nourrisson en la complexité subtile d'une intelligence mature. » (147)

Ibn Tufayl, comme il l'a écrit dans l'introduction de son livre, basa son récit sur l'enseignement d'autres philosophes sémites, dont Al-Fârâbî, Al-Ghazâlî et surtout Ibn Sînâ (Avicenne) qui « en épistémologie, développa le concept de tabula rasa (l'idée que les êtres humains naissent sans contenu mental inné), qui influença par la suite fortement les empiristes comme John Locke, et le débat de la nature contre l'éducation dans la philosophie et la psychologie modernes. Il développa une théorie de la connaissance basée sur quatre facultés : la perception sensorielle, la mémoire, l'imagination et l'estimation. Il fut aussi le premier à décrire les méthodes de l'accord, de la différence et de la variation concomitante qui sont fondamentales dans la logique inductive et dans la méthode scientifique, et qui furent essentielles à la méthodologie scientifique postérieure. » (148)

« La seconde idée la plus influente d'Avicenne est sa théorie de la connaissance. L'intellect humain est à la naissance plutôt comme une tabula rasa, une pure potentialité qui est actualisée à travers l'éducation et la connaissance. La connaissance est atteinte par la connaissance empirique des objets de ce monde à partir de laquelle les hommes abstraient les concepts universels. Ceci se développe par une méthode de raisonnement syllogistique ; les observations conduisent à des assertions prépositionnelles, qui une fois composées mènent à des concepts abstraits. L'intellect lui-même possède des niveaux de développement en partant de l'intellect matériel (al-'aql al-hayulani), cette potentialité qui peut acquérir la connaissance à l'intellect actif (al-'aql al-fa'il), l'état de l'intellect humain en conjonction avec la source idéale de la connaissance. » (149)

Tout compte fait, ces théories ne proposent rien de nouveau vis-à-vis de ce qu'a toujours prêché le judéo-christianisme, à savoir que tout le monde naît avec une même âme, auquel fait écho le tristement célèbre « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. » (150) Cette croyance ne fait à son tour qu'élargir le dogme judaïque selon lequel tous les Juifs naîtraient avec une âme identique et seraient égaux.

En dernière analyse, cette croyance trouve son fondement dans « la gynécocratie, laquelle ne se confond pas purement et simplement avec les formes sociales et juridiques des sociétés matriarcales (transmission des biens matrilineaire, matronymie, pouvoir politique ou religieux exercé par les femmes, etc.). Plus profondément la gynécocratie renvoie à une vision du monde qui attribue la dignité suprême

à la Terre Mère, à la Grande Déesse, à la Mère de la Vie. Devant ce principe à la fécondité inépuisable, qui pour Julius Evola symbolise la « Nature » dans son sens le plus vaste — à savoir ce dont il faut vraiment se libérer pour accéder au statut de personne —, tous les hommes sont frères et égaux. La gynécocratie exprime donc la prédominance tacite du pôle féminin dans une culture, sans que cela se traduise pour autant sous des formes positives. » (151)

« Extérieurement, l'expression la plus concrète de ce type de civilisation est le matriarcat et, de façon plus générale, la gynécocratie. La gynécocratie, c'est-à-dire la souveraineté de la femme, reflète la valeur mystique qu'une telle conception du monde lui attribue. Celle-ci peut cependant avoir pour contrepartie (en ses formes les plus basses) l'égalitarisme du [prétendu] droit naturel, l'universalisme et le communisme. Le peu de cas fait de tout ce qui est différencié, l'égalité de tous les individus devant la Matrice cosmique, principe maternel et « tellurique » (de tellus, terre) de la Nature dont toute chose et tout être proviennent et en lequel ils se disséminent à nouveau au terme d'une existence éphémère, c'est cela que l'on trouve à la base de la promiscuité communautaire comme de celle, orgiastique, des fêtes lors desquelles on célébrait précisément, jadis, le retour à la Mère et à l'état naturel, et où toutes les distinctions sociales se voyaient temporairement abolies. » (152)

« Bachofen, entre autres mérites, a celui d'avoir mis au grand jour les origines « telluriques » et matriarcales de la dite doctrine du [prétendu] droit naturel. La prémisse fondamentale d'une telle doctrine est précisément que l'ensemble des hommes, en tant qu'enfants de la Déesse-Mère et êtres tout autant assujettis à la loi de la Terre, sont égaux, de telle sorte que la moindre inégalité devient une « injustice » et un outrage à la loi naturelle. » (153)

Considérer que l'existence de différences qualitatives, de caractère, de nature entre les hommes est issue d'une simple construction, soutenir qu'il est superstitieux d'affirmer que ces différences soient innées et qu'en réalité tous les hommes naissent égaux, est une des caractéristiques de notre époque crépusculaire où tout est inversé. Tout cela est en opposition diamétrale à l'ancienne conception aryenne de la naissance qui reconnaissait que la nature est responsable de la naissance, et non la naissance de la nature (154).

Ainsi, « l'être individuel, dans une certaine mesure, jouit [...] du libre-arbitre et [...] à lui se pose [l'] alternative [suivante] : ou vouloir être soi-même, approfondir et réaliser sa nature au point de réintégrer le principe pré-humain et supra-individuel qui y correspond ; ou se créer arbitrairement une manière d'être artificielle, sans relation avec ses forces les plus profondes ou carrément en contradiction avec elles. Telle est exactement l'opposition entre l'idéal traditionnel, et surtout nordico-aryen, et l'idéal « moderne » de civilisation. Pour le premier, le devoir essentiel est de se connaître et

d'être soi-même ; pour le second, en revanche, il faut « se construire », devenir ce que l'on n'est pas, enfreindre toutes les limites pour que tout devienne à la portée de tous : libéralisme, démocratie, individualisme, éthique activiste protestante, antiracisme, antitraditionalisme.

Telle qu'elle a été traditionnellement enseignée, la doctrine de la préexistence dépasse donc aussi bien le fatalisme qu'une liberté mal comprise et individualiste. Pour en venir aux conséquences les plus immédiates, en réalisant sa nature, l'individu met sa volonté en harmonie avec la volonté supra-humaine qui y correspond, il se « souvient », se relie à un principe qui, étant au-delà de la naissance, est aussi au-delà de la mort et de toute condition temporelle : c'est pourquoi, selon l'ancienne conception indo-aryenne, telle est la voie pour ceux qui, à travers l'action, veulent atteindre la « libération » et réaliser le divin. Le dharma – à savoir nature propre, devoir, fidélité au sang, à la tradition, à la caste – se rapporte ici, comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs, à la sensation de venir de loin ; non pas limitation, comme le croient les « esprits évolués », mais libération. Ramenés à cette vision traditionnelle de la vie, tous les principaux thèmes raciaux acquièrent une signification supérieure et spirituelle, et il n'est plus possible de soutenir que la naissance est un hasard ou un destin. Mais ce n'est pas tout : ce n'est pas par hasard que le « connais-toi toi-même », devise qui, dans sa signification la plus profonde, renvoie précisément à ces enseignements, fut gravée sur le temple d'Apollon, le Dieu hyperboréen, à Delphes. Laisser agir sur soi ces vérités traditionnelles jusqu'à ce qu'elles réveillent des forces intérieures bien précises, c'est avancer sur la voie qui conduit à un niveau spirituel où la vie a une signification absolument différente de celle qu'elle a pour le reste de l'humanité : là, elle est clarté, force absolue, certitude incomparable. Mais avoir le pressentiment de tout cela, entrevoir un « style » dans lequel, au sentiment de détachement de « ceux qui viennent de loin » et d'inaccessibilité intérieure, se joint une espèce d'indomptabilité, où, donc, coexistent un calme supérieur, une distance et une promptitude à l'attaque, au commandement, à l'action absolue – avoir pressenti ce « style », c'est aussi avoir pénétré le mystère de la race nordique primordiale, de la race hyperboréenne en tant que race de l'esprit. Tel est en effet le « style » olympien et solaire. » (154a)

Le corollaire de cette massification de la guerre est l'invention d'armes et de machines à tuer toujours plus meurtrières : armes à feu sophistiquées, grenades, bombes, obus, gaz, etc. C'est dorénavant la machine qui tue l'homme. Ces effets destructeurs culminent avec les armes de destruction massive : armes chimiques, armes bactériologiques et par-dessus tout armes nucléaires, armes nucléaires dont tous les modèles furent inventés par des Juifs. Le premier type de bombe nucléaire, la bombe atomique, fut conçu par les « Scientifiques » du projet Manhattan qui étaient presque tous des Juifs (155), alors qu'ils ne constituaient à l'époque que 2% de la population états-unienne ; la bombe thermonucléaire par les Juifs Stanislaw Ulam et Edward Teller ; la bombe à neutrons par le Juif Samuel Cohen ; la « bombe salée » (bombe nucléaire produisant un radio-isotope qui maximise les retombées radioactives) imaginée par le Juif Leó Szilárd. Les secrets des bombes nucléaires états-uniennes furent communiqués à l'URSS par un « groupe d'espions communistes qui étaient tous Juifs, des meneurs Julius et Ethel Rosenberg, aux scientifiques qui travaillaient dans le laboratoire top secret de Los Alamos, David

Greenglass et Theodore Hallsberg. Ce fut Hallsberg qui donna physiquement les documents contenant les secrets des armes nucléaires aux Rosenberg. Ils passèrent à leur tour les documents au messager juif Harry Gold, qui les transmit au « gouvernement » soviétique. » (156)

La bombe nucléaire est l'arme tellurique par excellence dans le sens où son explosion provoque un tremblement qui n'est qu'une analogie du tremblement de terre.

« Puisque du potentiel technique dépend l'actualisation en cas de guerre, il réside, selon son concept, dans l'armement. Le progrès technique jette ici le masque économique qu'il portait aux balbutiements de l'organisation technique. Le processus de travail technique devient un processus d'armement, il s'oriente toujours plus nettement vers la guerre. Et on ne peut l'en empêcher. On peut imaginer que dans un cas donné, la guerre soit empêchée ; mais il est inimaginable que l'État renonce en cas de guerre à employer son potentiel technique comme une arme. L'affichage permanent de ce potentiel et l'effort pour le présenter comme terrible et effrayant font partie de la tactique politique en temps de paix. On comprend aussi pourquoi les États abandonnent de plus en plus l'ancienne pratique du droit international d'une déclaration de guerre de jure. Non pas tant parce qu'ils craignent d'être désignés comme les agresseurs. Ils veulent plutôt s'assurer l'avantage qui, à un stade de haute mobilité, est lié au déploiement soudain et inattendu du potentiel technique.

De même que l'économie techniquement organisée est de plus en plus une économie de guerre, la technique est aussi de plus en plus une technique guerrière ; elle affiche toujours plus clairement son lien à l'armement. En se déployant énergiquement, elle pratique une déprédation renforcée, elle augmente en même temps la consommation et réduit la dépense consacrée par l'homme à sa conservation, elle se libère de toute considération envers les lois de l'économie et finance son organisation par des moyens dont la contrepartie conduit à une sollicitation toujours plus aiguë du travailleur. » (156a)

6) La « guerre » virtuelle

La dernière étape a été atteinte avec le « cyber terrorisme » et la « guerre numérique ». Celle-ci se fait à distance, sans risques, via des ordinateurs, des machines électroniques et informatiques. La femme est devenue aussi apte que l'« homme », si ce n'est davantage, à la mener. C'est désormais la machine – actuellement le drone, plus généralement le robot – qui est au « cœur » de la guerre et qui assujettit l'homme à sa puissance destructrice. En effet, après que l'influence corrosive des « peuples de couleur », des Juifs, ait détruit toute forme de vie spirituelle dans le monde blanc, la volonté, ne trouvant plus sa

justification dans l'esprit, se met au service d'un besoin artificiel de créer des machines, des robots, et de s'en rendre esclave. La machine en vient à occuper une place centrale dans la vie de chacun, dans ce qui apparaît comme une tentative plus ou moins subconsciente, et donc mue par des forces infra-rationnelles, d'un côté de détruire à présent la vie sous ses formes mentales et biologiques, de l'autre de permettre à la machine de s'auto-améliorer elle-même indéfiniment et de lui procurer une « existence » autonome, pendant que l'homme (Blanc) s'efface puis finit par disparaître. Il fallait bien que les individus féminins, à leur tête les Juifs, après avoir rendu l'homme Blanc impuissant spirituellement avec le judéo-christianisme ; impuissant mentalement avec le romantisme – et plus généralement la sentimentalité, un homme n'étant sensible qu'aux valeurs et aux principes –, la morale – un homme n'étant sensible qu'à l'éthique –, le plaisir, le confort, les addictions, la drogue, les « médicaments » (psychotropes) et la pollution œstrogénique et anti-androgénique induite par les produits de la science appliquée ; impuissant physiquement avec ces mêmes produits de la science appliquée, la pornographie (157) et l'oisiveté, le fassent tout simplement disparaître, non seulement en diminuant sa natalité et en mettant en place le mélange racial, mais également en le remplaçant par la machine ou en le transformant en une machine. En outre, le progrès technologique pourrait permettre à terme, avec la parthénogenèse et des techniques de création artificielle de sperme, à la femme de se passer de l'homme pour la reproduction. Il le permet déjà partiellement par le biais des ignobles « banques de sperme ».

Ce remplacement de l'homme par la machine, ou cette transformation de l'homme en une machine, ne pouvait se dérouler que par l'invention de ce que les individus Asiatiques et intérieurement asiatiques, en raison de leur caractère foncièrement cérébral, appellent l' « intelligence artificielle », c'est-à-dire une falsification abstraite, caricaturale et mortifère de ce qu'ils s'imaginent être l'intelligence. Les falsificateurs seraient bien capables de nous parler sous peu d'âme artificielle, d'esprit artificiel, etc. Le Japon et les États-Unis d'Israël n'ont pas uniquement toujours été des pionniers en robotique, mais également en « intelligence artificielle ». Un site offre une perspective « intéressante » de ce dont il s'agit : « Ray Kurzweil : « En 2029 les robots seront égaux aux humains » », « Futur : la vie de rêve avec les robots », « Des chercheurs japonais veulent humaniser les robots », « Des robots qui apprennent à distinguer le bien du mal », « Une intelligence artificielle à la tête d'une entreprise », « Des robots souris pour expliquer la théorie de l'évolution », « Un professeur iranien invente un robot pour la prière », « Imprimer en 3D des cellules humaines grâce à des micro-robots », « Un robot avec un cerveau d'abeille », « Une pilule robot révolutionnaire : exit les piqûres d'insuline ! », « Epouseriez-vous un robot ? Le bonheur sous le signe de la robotique », « Cybathlon : les premières olympiades pour athlètes bioniques en 2016 », « Un œil artificiel implanté pour la première fois aux USA », « L'armée américaine veut remplacer ses soldats par des robots », « Liste des 10 métiers qui disparaîtront avec la robotique », « Fabriquer un biorobot à base de sperme de taureau », « Le premier robot-bactérie pour guérir du cancer », « VR Tenga : pour faire le sexe avec un robot », « Le Pentagone prépare un exosquelette digne des films de super héros », « Une personne sur dix prête à faire l'amour avec un robot ». Perspective intéressante d'un point de vue psychiatrique, bien entendu.

D'un point de vue supérieur, tout cela n'est que l'aboutissement du monde « moderne », c'est-à-dire de la quête prométhéenne et de la quantification mercantile de l'indéfiniment petit – de ce qui manque de mesure par rapport à la mesure, ce qui manque de limite par rapport à la limite, ce qui manque de forme par rapport au principe créateur de forme, ce qui ne se suffit pas à soi-même par rapport à ce qui se suffit à soi-même, de l'indétermination et de la mutabilité perpétuelle. On peut retrouver la trace de cet hybris utilitariste, mercantile et hédoniste (ou, pour faire bon genre, eudémoniste) dans Genèse 1-28 (158), que Descartes élaborera dans Discours de la méthode avec le « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature » (158a). Le terme le plus important, dans cette déclaration, est le « comme », qui indique qu'il ne s'agit que d'une illusion. Au demeurant, les produits issus de l'exploitation de la « Nature » (et donc la « Nature » elle-même sous une forme transmuée) sont toujours plus en train de prendre possession de l'homme, avec la régression des facultés humaines qui en résulte.

Cela ne fait que confirmer – en ayant à l'esprit que ce qui suit s'applique également aux Asiatiques et aux Noirs – qu'« [i]l n'est pas inutile de revenir sur ce sujet. Nous disions qu'au départ, tout article à « standardiser » : vedette, écrivain, musicien, politicien, soutien-gorge, cosmétique, purgatif, doit être essentiellement, avant tout, typiquement médiocre. Condition absolue. Pour s'imposer au goût, à l'admiration des foules les plus abruties, des spectateurs, des électeurs les plus mélasseux, des plus stupides avaleurs de sornettes, des plus cons jobardeurs frénétiques du Progrès, l'article à lancer doit être encore plus con, plus méprisable qu'eux tous à la fois. Cette espèce de crétins scientificolâtres, matérialistiques, « cosy-cornériens », prolifie, pullule depuis la Renaissance... Ils se feraient tuer pour le Palais de la Découverte. » (159)

« La seule défense, le seul recours du blanc contre le robotisme, et sans doute contre la guerre, la régression à « pire que cavernes » bien pire, c'est le retour à son rythme émotif propre. Les Juifs circoncis sont en train de châtrer l'Aryen de son rythme émotif naturel. Le nègre juif est en train de faire dégringoler l'Aryen dans le communisme et l'art robot, à la mentalité objectiviste (159a) de parfaits esclaves pour Juifs. (Le Juif est un nègre, la race sémite n'existe pas, c'est une invention de franc-maçon, le Juif n'est que le produit d'un croisement de nègres et de barbares asiates.) Les Juifs sont les ennemis nés de l'émotivité aryenne, ils ne peuvent pas la souffrir. Les Juifs ne sont pas émotifs, à notre sens, ce sont les fils du Soleil du désert, des dattes et du tam-tam... Ils ne peuvent que nous haïr à fond... de toute leur âme de nègres, toutes nos émotions instinctives, ils les abhorrent. Etablis, émigrés, pillants, imposteurs, sous nos cieux, dépayés, désaxés, ils singent nos réactions, gesticulent, ratiocinent, enculent mille fois et mille fois la mouche avant de commencer à vaguement comprendre, ce qu'un Aryen pas trop abruti, pas trop alcoolique, pas trop vinassier, saisit au vol, une fois pour toutes en vingt secondes... émotivement, silencieusement, directement, impeccablement. Le Juif ne s'assimile jamais il singe, salope et déteste. Il ne peut se livrer qu'à un mimétisme grossier, sans prolongements possibles. Le Juif dont les nerfs africains sont toujours plus ou moins de « zinc », ne possède qu'un réseau de sensibilité fort vulgaire, nullement relevé dans la série humaine, comme tout ce qui provient des pays

chauds, il est précoce, il est bâclé. Il n'est pas fait pour s'élever beaucoup spirituellement, pour aller très loin... » (160)

Du reste, l'armée états-unienne offre plus que toute autre un exemple représentatif du soldat bardé de robotique, d'électronique, d'informatique et de technologie, et cela du soldat en passant par le général, le pilote d'avion de chasse, jusqu'à l'espion (161). Le militaire états-unien est un plouc biberonné au soda ; « nourri » au fast food (162) ; « soigné » par la « médecine » moderne asiatique ; drogué (163) aux « pharmacopées » ; circoncis (164) ; intoxiqué par un nombre incalculable de substances ; « éduqué » par l'instruction publique (165) ou privée, les « immortels principes », les médias, les productions hollywoodiennes (166), les jeux vidéo, le rap (167), le rock et affiliés ; « spiritualisé » par les diverses Eglises, sectes, sociétés secrètes (167a) ; confondu dans la grande ruche racialement mêlée sans cesse croissante des États-Unis d'Israël.

A cet égard, la devise du billet de un dollar, « E PLURIBUS UNUM », est celle du règne de la quantité, de la confusion d'unités arithmétiques individualistes – l'homme nouveau – dans une grande ruche racialement mêlée et informe, mécaniquement, et même, maintenant, virtuellement, par le truchement de la loi universaliste du prétendu « droit naturel ». A terme, ces unités arithmétiques sont elles-mêmes vouées à ne plus être qu'au service de la quantité sous ses innombrables manifestations, en premier lieu la finance et l'économie. Tout cela constitue une parodie de la société aryenne, celle de la fusion des castes dans un ensemble organique.

De plus, l'armée états-unienne, dans l'air du temps, utilise les jeux vidéo depuis les années 2000 comme un moyen de propagande, de recrutement et d'« entraînement » (168). En fin de compte, l'action finit par se confondre au sens propre du terme avec le virtuel, l'individu n'en étant plus qu'un spectateur hypnotisé, illusionné, un spectateur à la manière de l'épopée (terme grec signifiant spectateur), l'initié arrivé au troisième et dernier grade dans l'initiation aux mystères sémitiques d'Éleusis.

Conclusion

Tout au long de cet essai, le « processus » involutif plurimillénaire de la régression des castes, ayant conduit du premier au quatrième état et, actuellement, au cinquième état, a été expliqué. Cette explication, restreinte à trois grands domaines des civilisations indo-européennes – dérivées d'un type aryen primordial –, à savoir l'architecture, la musique et la guerre, pourrait être généralisée en s'appliquant à tous les autres domaines de ces civilisations. Métaphysiquement, cette involution se traduit par une chute de l'esprit vers le mental, du mental vers le corps et, finalement, du corps vers le

virtuel. Socialement, cette involution se caractérise par le passage d'une société différenciée, composée à l'origine par un ensemble organique et hiérarchique de quatre castes (sans compter les hors-castes, les parias), à un agglomérat d'individus indifférenciés, de hors-castes, de parias. Cet agglomérat se divise en une canaille d'en haut et une racaille d'en bas, coexistant dans une société où tout est inversé et qui en vient à marcher sur la tête. Le cinquième état apparaît donc comme l'antithèse d'une civilisation de fondement aryen. Cette antithèse n'est en dernière analyse que la cristallisation d'influences non et anti-aryennes dans tous les domaines de la société, cristallisation due principalement aux influences contagieuses que les peuples de couleur ont eu sur la race blanche, ainsi qu'à son mélange racial et à l'oblitération de son élite nordique. Il transparaît de plus que cette involution, dans les civilisations blanches européennes, a été responsable de leur passage du pôle masculin au pôle féminin. État de parias (au sens antique, c'est-à-dire celui qui n'a pas de race, de patrie et de tradition), le cinquième état voit la destruction de tout ce qu'il pouvait rester d'aryen dans le monde blanc ainsi que l'hégémonie du virtuel, faisant que, d'un point de vue métaphysique, il peut être considéré comme le terme du Kali Yuga, de l'âge de fer. Son action dissolvante, volatilissante, virtualisante, est l'achèvement du règne de la quantité et la plongée dans l'informité chaotique de la *materia prima*. La conséquence la plus visible et délétère de l'avènement de cet état est l'élimination de ce qu'il peut bien rester de la race blanche, à tel point que, si rien n'est fait, l'Europe ne sera plus qu'un continent négro-asiatique et judéo-islamique dans cinquante ans. Il reste maintenant à se demander jusqu'où les effets destructeurs de ce cinquième état vont aller.

Le Cinquième État, 2014, J. B.

(1) « Les rois » car certaines communautés « aryennes » connurent la diarchie, comme les Spartiates (à ce sujet, voir Bernard Sergent, La représentation spartiate de la royauté, https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1976_num_189_1_6283).

(1a) Sur la place originellement subalterne des brahmanes en Inde aryenne, comme dans toute communauté aryenne, voir Ernest B. Havell, The History of Aryan Rule in India, chapitre The Epic Age. Sur l'inexistence des brahmanes dans la société originelle de l'Inde aryenne, voir James Frances Hewitt, Notes sur l'histoire primitive du nord de l'Inde (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/09/30/notes-sur-lhistoire-primitive-du-nord-de-linde-1/> ; Julius Evola, Synthesis of the Doctrine of Race, Appendice 2 : On the Early History of Northern India, Appendice 3 : Notes on the Early History of Northern India.

Sur l'Iran aryen, voir Arthur de Gobineau, Histoire des Perses.

(1b) Sur le monothéisme, voir Revilo Oliver, Le monothéisme, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/12/30/le-monotheisme/>.

Voir également Joseph Farrell, *Babylon's Banksters*, chapitre V : Money, Monotheism, Monarchies and Militaries, sous-chapitre D : The Parallel to the Aftermaths of the Cosmic War, and World War II: the Globalist Agenda and Money, Monarchies, Monotheism, and Militaries.

Sur le monothéisme en tant que psychopathologie, voir Vladimir Avdeyev, *Raciology*, chapitre The Psycho-pathology of Monotheism.

(1c) Pourrait être conçue car il se trouve que la métaphore organiciste remonte à la conception théologique chrétienne du Christ en tant que tête de l'Église et de l'Église comme corps (mystique) du Christ, qui fut par suite étendue et adaptée par les théologiens et les canonistes au roi, tête de la nation, et à la nation, corps (mystique) du roi.

(1d) Et il va de soi qu'un organisme sain élimine les corps étrangers et détruit ce qui peut le mettre en danger.

« On peut reconnaître la nécessité de combattre et même d'exterminer un autre peuple, sans que la décision s'accompagne de haine, de colère, d'animosité, de mépris. » (Julius Evola, *Les hommes au milieu des ruines*, 2005, p. 137)

(1e) À ce sujet, voir B. K., *Les bijoux de la papauté*,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/11/24/les-bijoux-de-la-papaute/>.

Sur l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, voir Julius Evola, *Spiritual Authority and Temporal Power*, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/spiritual-authority-and-temporal-power/>.

(1f) Voir Paul Friedland, *Political Actors: Representative Bodies and Theatricality in the Age of the French Revolution*, <https://books.google.fr/books?id=ts0v9ce9Jq8C>.

Voir également Paul Friedland, *Métissage: The Merging of Theater and Politics in Revolutionary France*,
<https://www.sss.ias.edu/files/papers/paperfour.pdf>,
<https://web.archive.org/web/20190605111211/https://www.sss.ias.edu/files/papers/paperfour.pdf>,
<https://archive.fo/PH24L>, qui constitue le cinquième chapitre de l'ouvrage.

(2) Voir Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, *Les Quatre Âges du monde*,
https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Quatre_%C3%82ges_du_monde ; Les Lois de Manu, I, 81,
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/manou/livre1.htm> ; Franz Cumont, *La fin du monde selon les mages occidentaux*, *Revue de l'histoire des religions*, vol. 103, p. 50,
<http://www.jstor.org/stable/23664392>.

(3) Publié dans *Il Borghese*, XX, 30, 24 juillet 1969, ce texte a été inclus, dans une nouvelle mouture, dans *Explorations. Hommes et problèmes* (*), puis, tel quel, dans l'anthologie *Phénoménologie de la subversion* (**).

(*) Julius Evola, *Explorations. Hommes et Problèmes*, Pardès, Puiseux, 1989, p. 27.

(**) Julius Evola, *Phénoménologie de la Subversion*, Éditions de l'Homme Libre, Paris, 2004, p. 137.

(3a) Julius Evola, Synthèse de doctrine de la race, 2002, p. 142.

(3b) « Ce concept [celui d'évolution] n'a pas de fondement scientifique mais forme lui-même le fondement théologique du progrès. « Fondement » est cependant un terme mal choisi car le concept d'évolution est un véhicule. Le bourgeois et le travailleur, qui entrent en scène en même temps, peuvent être conditionnés par des idéologies parce qu'ils ne croient plus à leur propre constance, ne sont plus un état, un type, une espèce, mais se considèrent comme des moments d'un concept éternel d'évolution. Ils ne demandent plus : qui ou que suis-je ? mais : qu'est-ce qui évolue en moi ? C'est beaucoup moins contraignant qu'on pourrait le supposer au premier abord. Ce concept élastique, malléable d'évolution, que l'on peut poser comme critère de toute histoire et de toute nature, rend n'importe quel assemblage possible puisque susceptible d'être étiré à volonté. Il devient l'huile dans laquelle toute théorie, toute idéologie peut glisser sans friction ni résistance. »

Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 244-245.

(3c) Julius Evola, L'arc et la massue, p. 10-12.

(3d) René Guénon, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, Gallimard, 2013, p. 53-56.

(3e) Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, Avalon, 1986, p. 635-636.

(3f) Ibid., p. 641-642.

(3g) « [I]l n'y a guère eu que deux grandes conceptions de la vie, deux grandes sortes de biologie, celle d'Aristote (qui perdura surtout dans la forme que lui donna Galien) et celle de Descartes. Toutes les autres peuvent se comprendre à travers ces deux-là qui en sont des paradigmes. Cela ne veut pas dire que toutes les autres conceptions de la vie en proviennent ; on peut en effet trouver des conceptions « cartésiennes » avant Descartes, et il y eut avant Aristote, sinon des conceptions aristotéliennes, du moins des thèses qui pourraient se ranger sous sa bannière. Nous voulons simplement dire que toutes les conceptions historiques, formulées ou décelables, de la notion de vie peuvent se ramener à deux types « modèles », dont les formulations les plus explicites ont été données par Aristote et Descartes.

L'une, celle d'Aristote, est en assez bonne conformité avec l'observation et l'expérience courantes ; mais elle comprend une entité (l'âme) que la science moderne réfute. L'autre, celle de Descartes, est plus conforme à l'idée qu'on se fait aujourd'hui de la science, mais elle correspond assez mal à l'observation et l'expérience courante que l'on a des êtres vivants (elle s'accorde beaucoup mieux avec l'expérience de biologie de laboratoire, bien que la dimension expérimentale y soit assez réduite).

Enfin, curieusement, ces deux conceptions paradigmatiques de la vie reviennent à nier toute spécificité à celle-ci. Pour Descartes, tout est ramené à la mécanique (la substance étendue) et à la « psychologie » (la substance pensante) ; il n'y a pas de place pour une vie que ne relèverait ni d'un domaine, ni de l'autre ; la biologie est conçue sur le modèle de la physique mécaniste et ne s'en différencie pas. Chez Aristote, au contraire, c'est la physique qui est conçue tout entière comme une biologie. Pour lui, la Nature elle-même est quasiment vivante, sans qu'on puisse très clairement caractériser cette « vie » par rapport à un « inanimé ».

[...]

[L]a physique et la biologie aristotéliennes s'accordent très bien entre elles. La seule particularité de l'être vivant est de posséder son propre principe moteur, l'âme, tandis que l'objet inanimé dépend d'un moteur externe (qui se ramène au premier moteur immobile). L'être vivant, avec son âme, est ainsi une sorte de microcosme au sein du macrocosme (animé par le premier moteur).

S'il n'y a pas chez Aristote une opposition entre la physique et la biologie, y en a-t-il une entre la vie et la matière ? Oui, sans aucun doute, dans la mesure où il y a une opposition entre la forme et la matière. Mais cette opposition se rencontre dans toute la physique du monde sublunaire, et pas seulement dans la biologie. De là vient la distinction de l'accidentel (lié à la matière) et de l'essentiel (lié à la forme).

[...]

La vie présente alors deux aspects. Le premier se rencontre chez les êtres vivants immatures ou malades. C'est un mouvement qui tend à donner à l'être une existence en acte dans sa forme parfaite (c'est le développement), ou qui rétablit cette existence dans la forme parfaite (c'est la guérison en cas de maladie). La deuxième manière dont la vie se manifeste est la vie adulte en santé ; il ne s'agit plus d'un mouvement destiné à (r)établir l'être dans sa forme, mais d'une vie qui est elle-même l'acte par excellence (une action-acte plutôt qu'une action-mouvement). Cette forme adulte de la vie est comparable au mouvement circulaire des astres, qui est, lui aussi, la manière qu'ont ceux-ci d'exister parfaitement en acte. C'est-à-dire que cette vie n'a pas d'autre fin qu'elle-même (au contraire de la vie immature ou malade qui est le mouvement vers la forme adulte ou vers la santé). Il faut prendre garde à ne pas confondre ces deux aspects : la vie n'est un mouvement que chez l'être immature ou malade, chez l'adulte en santé elle est un acte parfait qui est sa fin en soi. Du moins, c'est ce qu'elle devrait être, car la résistance de la matière et l'imperfection du monde sublunaire ramène cette vie-acte adulte à une vie-mouvement : le maintien (ou le rétablissement) de la matière dans une forme à laquelle elle résiste.

La finalité biologique aristotélienne a donc ceci de particulier qu'elle pose la vie comme sa propre fin, plus qu'elle ne pose le corps (et sa conservation) comme le but des processus vitaux. En cela, elle diffère de la conception hippocratique, pour qui la tendance du corps à se conserver était fondamentale (chez Aristote, cette tendance appartient seulement à la vie-mouvement, et non à la vie-acte ; elle se rattache à une cause accidentelle et non pas essentielle). Hippocrate était médecin, c'était sur son expérience de la vie malade qu'il se fondait. Aristote n'était pas médecin, mais naturaliste et philosophe, il s'attachait à une conception de la vie plus fondamentale et plus abstraite. Il y a certes chez Aristote une finalité où les différents organes travaillent pour construire, réparer et assurer le « fonctionnement » du corps, et ceci dans la vie adulte autant que dans la vie immature. Mais ces constructions, réparations et fonctionnements du corps ne sont alors que des conséquences de la résistance de la matière à la forme, c'est-à-dire que, tout comme l'immaturité, la maladie et la mort, ils relèvent de l'accidentel ; ils ne peuvent donc pas caractériser la vie dans son essence.

La finalité aristotélienne diffère de la finalité vulgaire qui sera ensuite si répandue en biologie (notamment sous l'influence de Galien, médecin, comme Hippocrate). Cette finalité vulgaire pose comme essentiel ce qui était accidentel chez Aristote : l'essence de la vie y est la constitution, la

réparation et le maintien du corps, alors que pour Aristote de tels processus n'étaient que les conséquences de la résistance de la matière à la forme, et donc de sa résistance à la vie en tant qu'existence en acte parfaite. C'est sans doute en raison du caractère nécessairement imparfait et mortel du corps que la vie-acte a été ainsi détournée en une vie-mouvement : à la vie comme fin en soi (qui serait une vie parfaite) s'est substituée une vie qui est le travail de conservation du corps, travail qu'imposent son imperfection et sa mortalité, sa matérialité. C'est cette conception, apparentée à la *natura medicatrix* d'Hippocrate, qui sera, faussement, considérée par la suite comme la conception aristotélicienne de la vie. »

André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Gallimard, 2008, p. 7-8, 124-126.

(3h) « Il y a des raisons de croire que la façon dite positive [le positivisme] de considérer les événements, l'histoire et même certaines idéologies est davantage la conséquence d'une suggestion diffuse émanant des forces antitraditionnelles qu'un phénomène spontané et une tendance naturelle à une mentalité très bornée. Celui qui croit que l'histoire est uniquement faite par les hommes qui tiennent le devant de la scène et qu'elle est déterminée par les facteurs économiques et politiques, sociaux et culturels les plus apparents, celui-là ne voit et ne cherche rien de plus – mais c'est justement cela que souhaite toute force qui veut agir en sous-main. Une civilisation et une culture dominées par le préjugé positiviste offrent, en effet, les conditions les plus propices à une action qui relève de ce que nous avons appelé la « troisième dimension » [de l'histoire]. Dans la plupart des cas, tel est précisément le propre de la civilisation moderne. C'est une civilisation qu'ont rendue myope et sans défense les préjugés positifs [le positivisme], rationaliste et scientiste. On est encore loin de savoir arracher le masque à de nombreuses idées qui continuent à servir de base à la mentalité et à la culture modernes – idées qui relèvent beaucoup moins de l'erreur ou de l'étroitesse d'esprit que de suggestions diffusées et encouragées en connaissance de cause par les forces de l'anti-tradition. » (Julius Evola, *Les hommes au milieu des ruines*, p. 193)

(3i) À ce sujet, voir B. K., Marshall McLuhan,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/04/25/marshall-mcluhan/>.

Voir également Jules de Gaultier, *Sur le bovarysme*,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/07/01/sur-le-bovarysme/> ; Le bovarysme : la psychologie dans l'œuvre de Flaubert, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k729471>.

(3j) « [S]piritualisme et matérialisme, entendus au sens philosophique, ne peuvent se comprendre l'un sans l'autre : ce sont simplement les deux moitiés du dualisme cartésien, dont la séparation radicale a été transformée en une sorte d'antagonisme ; et, depuis lors, toute la philosophie oscille entre ces deux termes sans pouvoir les dépasser. Le spiritualisme, en dépit de son nom, n'a rien de commun avec la spiritualité ; son débat avec le matérialisme ne peut que laisser parfaitement indifférents ceux qui se placent à un point de vue supérieur, et qui voient que ces contraires sont, au fond, bien près d'être de simples équivalents, dont la prétendue opposition, sur beaucoup de points, se réduit à une vulgaire dispute de mots. » (René Guénon, *La crise du monde moderne*, folio, 2010, p. 147-148)

« Il arrive que ceux qui croient avoir échappé au « matérialisme » moderne sont repris par des choses qui, tout en paraissant s'y opposer, sont en réalité du même ordre ; et, étant donnée la tournure d'esprit des Occidentaux, il convient, à cet égard, de les mettre plus particulièrement en garde contre l'attrait que peuvent exercer sur eux les « phénomènes » plus ou moins extraordinaires ; c'est de là que proviennent en grande partie toutes les erreurs « néo-spiritualistes », et il est à prévoir que ce danger s'aggraverait encore, car les forces obscures qui entretiennent le désordre actuel trouvent là un de leurs plus puissants moyens d'action. » (Ibid., p. 198-199)

« Il est [...] certain que le Bouddha, en sa supériorité, s'est toujours abstenu de se servir de moyens indirects de persuasion et, dans tous les cas, jamais de ceux qui font levier sur la partie irrationnelle, sentimentale ou émotive, de l'être humain. Importante aussi est cette règle : « Vous ne devez pas, ô disciples, montrer aux laïcs le miracle des pouvoirs hypernormaux. Qui fera cela se rendra coupable d'une mauvaise action ». Ceci comporte la renonciation au « miracle », comme moyen extrinsèque pour susciter une « foi ». La propre personne est mise à part : « En vérité, les nobles fils exposent, de manière semblable, leurs connaissances supérieures, en présentant la vérité, sans jamais mettre en jeu leur propre personne ». « Eh quoi donc ? » – dit le Bouddha à quelqu'un qui, depuis longtemps, avait grand désir de le voir – « Qui voit la loi, me voit, et qui me voit, voit la loi. En vérité, voyant la loi, on me voit et, me voyant, on voit la loi ». Éveillé lui-même, le Bouddha veut seulement favoriser l'éveil chez celui qui en est capable : éveil, en premier lieu, d'une dignité et d'une vocation ; en second lieu, éveil d'une intuition intellectuelle. Qui est capable d'intuition – est-il dit – ne peut pas ne pas approuver. Le miracle noble, « conforme à la nature aryenne » – ariyaidhhi – opposé à celui qui se base sur une phénoménologie extranormale et qui est jugé non-aryen – anariyaidhhi – se réfère précisément au premier point : il est le « miracle de l'enseignement », qui éveille la faculté de discerner, qui fournit une nouvelle et juste mesure pour toutes les valeurs, mesure qu'exprime la formule canonique la plus typique : « Il en est ainsi – plus haute que la perception des sens ». Pour le second point, voici un passage caractéristique : « Son cœur [celui du disciple] se sent, tout à coup, pris d'un enthousiasme sacré et tout son esprit se déclôt, pur, clair, resplendissant, comme le disque lumineux de la lune : et l'entière vérité lui apparaît. Telle est la base de l'unique « foi », de l'unique « droite confiance », dont il est tenu compte dans l'ordre des ariyas : « confiance motivée, enracinée dans la vision, ferme », en sorte que « nul pénitent ou prêtre, nul dieu ou diable, nul ange ou quelqu'un d'autre en ce monde, ne peut la détruire ». (Julius Evola, *La Doctrine de l'Éveil*, Archè Milano, 1976, p. 32-33)

(4) Au vu des effets catastrophiques dont est responsable cette sacro-sainte « Science » censée être « blanche », il est permis de se demander si elle ne tient pas de la magie noire, n'en est pas un type « sécularisé », rationalisé. A ce titre, d'un côté, ce que cette sacro-sainte « Science » a de vraiment vicieux est qu'elle a fermé à l'immense majorité des gens toute compréhension de l'existence de forces d'ordre spirituel, psychique ou infra-personnel, et par là même l'a définitivement coupée des premières tout en la rendant inconsciente de l'existence des deux autres et donc de la nécessité de s'en protéger. De l'autre côté, elle accorde la possibilité à certains individus de mettre en contact cette multitude, bien « éclairée » par la « Science », avec des forces de nature psychique ou infra-personnelle. Il est loin d'être injustifié de se demander si la mise en vente, pour ne citer que ces exemples, de crèmes anti-rides – de cosmétiques- au fœtus (Sputnik News, *Le commerce des fœtus avortés : l'oligarchie maquillée aux*

cadavres, <https://fr.sputniknews.com/actualite/201307261022641313-le-commerce-des-f-tus-avortes-l-oligarchie-maquillee-aux-cadavres/>) ou d'« aliments » et de « boissons » contenant des composants biologiques humains (Christine Dhanagom, It's not just Pepsi: drug, food, cosmetic companies use aborted baby cells, says scientist, <http://www.lifesitenews.com/news/its-not-just-pepsi-drug-food-cosmetic-companies-use-aborted-baby-cells-says>) n'a pas pour but de mettre en contact les individus (intérieurement féminins) qui se livrent à ce type d'expériences macabres avec des forces de nature réellement infra-rationnelle. La puissance « démonique » de l'économie prend ici tout son sens. Notons de plus que nous discuterons plus bas de ces individus féminins en tant qu'instruments d'influences subtiles, en voici des exemples concrets.

Il est également permis de se demander si la « Science » la plus moderne ne trouve pas une partie de son inspiration dans la zone sub-personnelle de la psyché, avec son énergie noire, sa matière noire, ses trous noirs, ses strings, son big bang, etc. si le lecteur comprend où nous voulons en venir (au sujet des points de contact entre la prétendue « science (appliquée) » et l'occultisme, voir B. K., Anatomie du pouvoir féminin : une dissection masculine du matriarcat (Postface), note 19, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/12/10/postface-a-anatomie-du-pouvoir-feminin/>).

(4a) Au sujet du dysgénisme, ainsi que son rapport avec le progrès technique et le matriarcat, voir B. K., Anthony M. Ludovici, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/02/28/anthony-m-ludovici/>.

Voir également Anthony M. Ludovici, Lysistrata Or Woman's Future and Future Woman, https://www.anthonyludovici.com/lys_int.htm et Friedrich G. Jünger, La perfection de la technique (2), sous-notes de la note 3, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/03/31/le-zenith-de-la-technique-2/>.

(4b) Au contraire du dysgénisme, nous n'entendons pas le pseudo-eugénisme scientiste matérialiste, caricature contre-nature de l'eugénisme, facette du prétendu « transhumanisme » et donc du dysgénisme qui, dans la « droite lignée » de la marchandisation de la vie et de l'existence exprimée en ces termes par le Juif franc-maçon Pierre Simon, ancien grand maître de la Grande Loge de France : « La vie est un matériau qui se gère », conçoit l'homme comme une machine et un produit de consommation à bidouiller et non comme un être tripartite (corps, âme, esprit ; voir Julius Evola, Synthèse de doctrine de la race. Pour une introduction à la doctrine raciale de Julius Evola, voir <https://evolaasheis.wordpress.com/>) issu d'une lignée, et ne peut pas se justifier téléologiquement. Ce pseudo-eugénisme cherche par hybridation à soumettre à la volonté humaine (en fait, à une volonté servant un désir infra-rationnel) ce qui ne doit pas être soumis à la volonté humaine – qui est multiple et ne constitue pas un ultima ratio universel –, sans en percevoir les conséquences néfastes, en en supputant uniquement des conséquences positives, afin d'établir une ruche sociétale – qui, tout comme l'individu, serait – égalitaire, pseudo-rationaliste, inorganique, dysharmonique, déséquilibrée, anti-traditionnelle, non ordonnée à un principe d'ordre supérieur, dénuée de dimension supra-naturelle.

(5) Puisqu'il vient d'être fait mention des Juifs et du mélange racial, notons l'importance prépondérante qu'ont eue les premiers dans la réalisation du second. Cela, pour citer les exemples les plus connus, du temps des invasions islamo-sémites de l'Europe pendant lesquelles ils leur ouvraient les portes des villes (*) (**), en passant par la République juive de Weimar (Joel Rogers, Sex And Race, vol. 1, p. 180-192, <https://archive.org/details/sexAndRacevol.1>. L'auteur, un Noir « antiraciste », s'en réjouit évidemment), jusqu'à la période qui s'étend de la prétendue « Libération » à nos jours suite à la prise de contrôle de l'Europe par ses ennemis. Depuis la « Libération », l'Europe est occupée militairement à l'Est par l'URSS (puis de façon plus subtile et non militaire après la perestroïka), par d'innombrables moyens non militaires à l'Ouest par les USA, l'union des deux se concrétisant dans la prétendue « Union européenne ».

La mulâtrerie n'est pas la négation du racisme mais une parodie inversée de celui-ci en tant qu'elle met le sans race, l'indifférencié, au dessus de celui qui a de la race, du différencié. Le racisme est positif et conservateur, la mulâtrerie négative, destructrice, dissolvante. La mulâtrerie trouve son point de départ dans l'accueil biblique providentiel de l'étranger – qui à son tour a des précurseurs parmi les philosophes de l'Antiquité – (***) et est une des lois de l'inconscient collectif de la ruche car « [c]ontrairement aux femelles, les mâles circulent librement d'une ruche à l'autre. Cette acceptation des mâles par n'importe quelle ruche, et leur grand rayon d'action, assure le brassage génétique. » (Apiculture Populaire, Les faux-bourdon, <http://apiculture-populaire.com/faux-bourdon.html>)

La révolte prométhéenne (****) contre toute autorité supérieure et transcendante induit aussi une révolte à l'encontre de la race parce que la race est originellement une force formative spirituelle, et donc le point de référence de toute vie spirituelle. De plus, la race est chez un « Aryen » le seul caractère inaltérable, au moins du point de vue biologique. Une révolte contre les « dieux » implique ainsi une révolte contre sa propre race en tant que force spirituelle formative et, en conséquence, le déni que la race est caractérisée chez un individu entre autres par des attributs mentaux et spirituels. En partant de là, la race sera vue uniquement comme un ensemble de caractéristiques physiques/biologiques et, pour les plus stupides et dénués de race, seulement comme une « couleur de peau ».

Les décorations d'intérieur d'édifices sémitiques bâtis sous l'islam, en particulier de mosquées, visibles à <http://thespicejars.files.wordpress.com/2013/05/stunning-architecture.jpg> [<https://web.archive.org/web/20190619180607/https://thespicejars.files.wordpress.com/2013/05/stunning-architecture.jpg>] ; <http://i.imgur.com/8tEc6Yt.jpg> [<https://web.archive.org/web/20190619180612/http://i.imgur.com/8tEc6Yt.jpg>] ; <http://www.iranreview.org/file/cms/files/4%20%284%29.jpg> [[https://web.archive.org/web/20190619180617/http://www.iranreview.org/file/cms/files/4%20\(4\).jpg](https://web.archive.org/web/20190619180617/http://www.iranreview.org/file/cms/files/4%20(4).jpg)] ; <http://www.travelthewholeworld.com/wp-content/uploads/2013/10/Iran-Shiraz-Nasir-Al-Mulk-Mosque-Ceiling.jpg> [<https://web.archive.org/web/20190619180620/http://www.travelthewholeworld.com/wp-content/uploads/2013/10/Iran-Shiraz-Nasir-Al-Mulk-Mosque-Ceiling.jpg>] ; http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/60/Roof_hafez_tomb.jpg

[https://web.archive.org/web/20190619180625/https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/60/Roof_hafez_tomb.jpg] ; <http://lh3.ggpht.com/-u-4KSa6wMW0/TXD8bVABrWI/AAAAAAAAETM/v8oZNbmUKMM/w1000/306501032.jpg>
[<https://web.archive.org/web/20190619180628/http://lh3.ggpht.com/-u-4KSa6wMW0/TXD8bVABrWI/AAAAAAAAETM/v8oZNbmUKMM/w1000/306501032.jpg>] (on peut en trouver davantage à <http://islamic-arts.org/> (Islamic Arts and Architecture) et Lina D., Mesmerizing Mosque Ceilings That Highlight The Wonders Of Islamic Architecture, <http://www.boredpanda.com/mosque-ceilings/>) sont l'illustration architecturale et iconographique de la psyché de laquelle les sectes abrahamiques sont sorties : un kaléidoscope. Tout comme les dieux du panthéon sémite sont des dieux et des déesses qui changent, des hypostases protéiformes, qui se divisent à volonté, ainsi l'architecture et l'iconographie sémites sont mouvantes et multiformes, envoutantes également. Le féminin se déguise en ce qui est masculin, le lunaire en ce qui est solaire.

« [L']islam [...] désincorpore la substance matérielle. Le paysage désertique, dans sa sublime nudité, a accoutumé les Arabes à une conception abstraite, mathématique des choses. Le thème monotone de ce paysage est l'éternelle répétition de l'identique, lequel toutefois est sans profondeur réelle dans l'air transparent où il semble même perdre une dimension. Car la lumière du désert peut supprimer les distances, confondre les perspectives, faire paraître éloigné ce qui est proche et proche ce qui est éloigné en conférant au lointain une présence et une toute-puissance obsédantes.

Dans une mosquée, nul élément concret ne frappe les sens des fidèles. Rien n'est axé sur l'individu, mais au contraire sur ce qui existe hors du temps, hors de l'humain, hors de toute réalité tangible, sur ce qui est un en soi, ne ressemble à rien d'autre et n'existe que par soi-même.

C'est en cela exactement que réside le sens de l'arabesque dont le seul nom suffit à prouver qu'il s'agit là d'une création arabe absolument originale. Sa forme abstraite définit clairement son caractère : forme géométrique développée autour d'un centre, s'enroulant sur elle-même, s'achevant sur elle-même. [...] Tout comme l'unique est omniprésent et infini, tout comme une seule et même ordonnance, une seule et même loi, base de toute création, se manifeste dans tous les phénomènes naturels, de même l'arabesque, qui se reproduit à l'infini à partir d'elle-même en un rythme vigoureux, est omniprésente et infinie. Elle est « sans commencement ni fin », et si les limites de la surface sur laquelle elle s'inscrit n'exigeaient son interruption, elle se développerait en tous sens à l'infini. Il ne s'agit pour autant ni d'un foisonnement désordonné ni d'une excessive profusion, mais au contraire d'une ordonnance parfaitement harmonieuse. Goethe avait une connaissance profonde des concepts orientaux. Et le fait que les mots consacrés par lui à la forme poétique arabe puissent s'appliquer tout aussi bien à l'arabesque revêt un sens capital. Pourquoi? Parce que cet homme si profondément impressionné par le monde oriental a exprimé par ces mots une loi du génie arabe :

Ce qui fait ta grandeur, c'est d'être sans fin.

Ne jamais commencer, là est ton destin.

Ton chant se déroule telle la voûte étoilée.

Le début et la fin sont toujours semblables,

Et le milieu offre visiblement

Ce qui était le début et demeure la fin.

Dans le style arabe, l'originalité réside en ceci que l'arabesque, quoique reprenant l'ornement floral persan ou égyptien, en dépouille aussitôt les formes naturelles de toute valeur figurative. [...]

Inscriptions et versets du Coran, ainsi devenus des ornements d'expression abstraite, couvrent de leurs signes les murs et piliers des palais et des mosquées. Preuve supplémentaire de cette tendance à tout dépouiller de son caractère sensible qui a marqué le génie islamique après avoir longtemps existé en Orient. [...]

[Les représentations] tendent toujours davantage vers l'abstraction, l'ornement purement décoratif, comme si l'artiste subissait une pression à laquelle il ne peut se soustraire. Ce qui expliquerait que les arts descriptifs n'aient jamais connu, sur un sol qui ne leur était guère propice, le même essor que les arts décoratifs.

Dans le même esprit que l'arabesque, la décoration des plafonds et des voûtes, des encoignures et des colonnes tend vers l'abstraction. L'ornementation architecturale s'applique comme une tapisserie sur les surfaces à décorer, dissimulant presque totalement la maçonnerie : arceaux festonnés, stucs découpés en dentelle, coupoles en stalactites, arcades aveugles. La joie de décorer, héritée de la Perse, a donné naissance à une prodigieuse richesse de formes. » (Sigrid Hunke, *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, p. 319-322)

« L'essence architecturale islamique se manifeste dans l'arabesque si vantée. C'est, réellement, ce que les arabes ont fait de plus beau. Or, ce n'est pas davantage une pièce d'architecture, mais une simple décoration. L'arbitraire se révèle précisément là : l'ornement recouvre tout le mur, sans sens déterminé ; on peut le prolonger ou le terminer arbitrairement à volonté. La décoration grecque était enfermée dans un espace défini, ordonnée à l'intérieur d'une délimitation déterminée de la surface. » (Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XXe siècle*, Avalon, 1986, p. 341)

De plus, on peut affirmer que cette architecture et iconographie n'est que l'expression, d'un point de vue « psychiatrique », de ce qui est appelé « schizophrénie ». Des preuves de cela sont les dessins et peintures de schizophrènes, dont Louis Wain, visibles à <http://culturalcat.com/?p=15> (The Cultural Cat, Louis Wain's cats). Au fur et à mesure de l'évolution de la « schizophrénie », elles deviennent toujours plus kaléidoscopiques et en viennent à ressembler fortement aux précédentes photographies. Leur nature fragmentaire, confuse, changeante et vague – indifférenciée – est due au fait que la « schizophrénie » se traduit par des contours incertains dans la personnalité et une perte de contact avec le réel. Cette nature schizophrénique des Sémites, omniprésente dans les abrahamismes, coïncide parfaitement avec le fait que, comme A. de Gobineau l'a relevé, les Sémites sont apparemment issus de mélanges raciaux, au moins entre des peuples blancs et noirs, mélanges raciaux dont résultent des disharmonies internes et des contours incertains dans la personnalité.

« Schizophrénie » est entre guillemets car comme toutes les prétendues « maladies mentales » diagnostiquées et nommées par la « psychiatrie », elle est en réalité une affection qui concerne une région qui se situe bien en dessous du mental et est par conséquent incurable, tout du moins par les méthodes qui sont celles de cette « science ».

Pour en rajouter aux considérations précédentes, ce n'est pas une coïncidence si, premièrement, certaines illustrations architecturales et iconographiques arabo-musulmanes sont la représentation de sortes de ruches, société foncièrement matriarcale

(http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/fe/Ceiling_salle_des_Abencerrajes_alhambra.jpg
[https://web.archive.org/web/20190619180633/https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/f/fe/Ceiling_salle_des_Abencerrajes_alhambra.jpg] ; <http://www.hicker-stock-photography.com/images/600/small-alcove-dome-ceiling-638.jpg>
[<https://web.archive.org/web/20190619180636/http://www.hicker-stock-photography.com/images/600/small-alcove-dome-ceiling-638.jpg>])

Deuxièmement, il n'est pas fortuit que l'on puisse trouver l'hexagone (les cellules d'une ruche étant des hexagones en trois dimensions) dans certaines représentations iconographiques arabo-musulmanes.

Troisièmement, quand on sait que « le cube est au contraire la forme la plus « arrêtée » de toutes, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire celle qui correspond au maximum de « spécification » ; aussi cette forme est-elle celle qui est rapportée, parmi les éléments corporels, à la terre, en tant que celle-ci constitue l'« élément terminant et final » de la manifestation dans cet état corporel ; et, par suite, elle correspond aussi à la fin du cycle de manifestation, ou à ce que nous avons appelé le « point d'arrêt » du mouvement cyclique. Cette forme est donc en quelque sorte celle du « solide » par excellence, et elle symbolise la « stabilité », en tant que celle-ci implique l'arrêt de tout mouvement ; il est d'ailleurs évident qu'un cube reposant sur une de ses faces est, en fait, le corps dont l'équilibre présente le maximum de stabilité. Il importe de remarquer que cette stabilité, au terme du mouvement descendant, n'est et ne peut être rien d'autre que l'immobilité pure et simple, dont l'image la plus approchée, dans le monde corporel, nous est donnée par le minéral ; et cette immobilité, si elle pouvait être entièrement réalisée, serait proprement, au point le plus bas, le reflet inversé de ce qu'est, au point le plus haut, l'immutabilité principielle. L'immobilité ou la stabilité ainsi entendue, représentée par le cube, se réfère donc au pôle substantiel de la manifestation, de même que l'immutabilité, dans laquelle sont comprises toutes les possibilités à l'état « global » représenté par la sphère, se réfère à son pôle essentiel ; et c'est pourquoi le cube symbolise encore l'idée de « base » ou de « fondement », qui correspond précisément à ce pôle substantiel. » (René Guénon, Le règne de la quantité et les signes des temps, Gallimard, 2013, p. 136-137), il n'est pas un hasard qu'en dépit du fait que tous les cristaux ne soient pas de minéraux, mais que tous les minéraux soient des cristaux, « les architectes et mathématiciens musulmans créèrent des motifs quasiment cristallins environ 500 ans avant que des motifs similaires soient décrits en Occident » (Hamish Johnston, Islamic 'quasicrystals' predate Penrose tiles, <http://physicsworld.com/cws/article/news/2007/feb/22/islamic-quasicrystals-predicate-penrose-tiles> ; Salim Al-Hassani, New Discoveries in the Islamic Complex of Mathematics, Architecture and Art,

<http://www.muslimheritage.com/article/new-discoveries-islamic-complex-mathematics-architecture-and-art> est également d'intérêt.)

On peut en déduire que l'iconographie et l'architecture islamiques sont la représentation abstraite de la déesse mère négro-asiatique.

(*) David Levering Lewis, God's Crucible by David Levering Lewis in Jewish Collaboration with Muslims During the Invasion of Spain: Part 1, <http://islamversuseurope.blogspot.com/2013/09/jewish-collaboration-with-muslims.html>.

Henry Coppée, History of the Conquest of Spain by the Arab-Moors, 1881, volume 1 in Jewish Collaboration with Muslims during the invasion of Spain: Part 2, <http://islamversuseurope.blogspot.com/2013/10/jewish-collaboration-with-muslims.html>.

Eliyahu Ashtor, The Jews of Moslem Spain, Volume 1, publié par Jewish Publication Society of America, traduit par Aaron Klein et Jenny Machlowitz Klein in Jewish collaboration with Muslims during the invasion of Spain: Part 3, http://islamversuseurope.blogspot.com/2013/10/jewish-collaboration-with-muslims_26.html.

Howard Sachar, Farewell España: The World of the Sephardim Remembered in Jewish collaboration with Muslims during the invasion of Spain: Part 4, <http://diversitymachtfrei.blogspot.com/2015/09/jewish-collaboration-with-muslims.html>.

Stanley Lane-Poole, The Moors in Spain in Jewish Collaboration with Muslims During the Invasion of Spain: Part 5, <http://diversitymachtfrei.blogspot.com/2016/01/jewish-collaboration-with-muslims.html>.

Darío Fernández-Morera, The Myth of the Andalusian Paradise in Jewish collaboration with Muslims during the Muslim invasion of Spain: part 6, <http://diversitymachtfrei.blogspot.com/2016/08/jewish-collaboration-with-muslims.html>.

William Thomas Walsh, Isabella of Spain: The Last Crusader in Jewish collaboration with Muslims during the invasion of Spain: Part 7, <https://diversitymachtfrei.wordpress.com/2018/02/11/jewish-collaboration-with-muslims-during-the-invasion-of-spain-part-7/>.

N.B.F. et W.R., Spanish History Lesson: When Jews Took the Arab Muslim Side Against White Europeans, <http://www.occidentaldissent.com/2010/08/26/spanish-history-lesson-when-jews-took-the-arab-muslim-side-against-white-europeans/>.

P. Dequènes, Espagne : Quand les juifs aidaient les musulmans, <http://www.recherches-sur-le-terrorisme.com/Histoire/espagne-invasion-musulmans-juifs.html>.

(**) L'Eglise et le judéo-christianisme achèveront le travail des Juifs. Tellement que « [l]es signatures génétiques de personnes en Espagne et au Portugal fournissent une preuve nouvelle et explicite des conversions massives de Juifs sépharades et de musulmans au catholicisme au XVe et XVIe siècle après que les armées chrétiennes eurent arraché l'Espagne au contrôle musulman, nous rapporte une équipe

de généticiens. Les généticiens ont trouvé que vingt pourcent de la population de la péninsule ibérique a des ancêtres juifs séfarades et onze pourcents des ancêtres Maures. » (Nicholas Wade, Gene study shows Spain's Jewish and Muslim ancestry, <http://www.nytimes.com/2008/12/05/health/05iht-05genes.18425407.html>)

En ce qui concerne les Juifs, cela n'a rien d'étonnant quand on sait qu'« [a]près une année [1391] sanglante, une fois le calme revenu, les 300 000 Juifs qui étaient parvenus à se cacher sortirent progressivement de leurs abris et tentèrent de reprendre le cours d'une vie normale. Tout au long du XVe siècle, le judaïsme espagnol se trouva ainsi scindé en deux groupes coexistant côte à côte : d'un côté, les Juifs restés fidèles à leur foi, soumis à toutes sortes de discriminations et d'interdits les isolant pratiquement du reste de la population, dont les fameux « statuts de Valladolid » édictés en 1412 ; de l'autre, quelque 100 000 convertis (conversos). Sincères ou pas, ces conversos ou « nouveaux-chrétiens » jouissaient d'une situation inédite, les obstacles qui entravaient leur ascension sociale en tant que Juifs étant théoriquement levés par leur conversion au catholicisme. Certains épousèrent des femmes issues de la haute noblesse, devinrent de grands entrepreneurs, intégrèrent l'université, accédèrent aux professions lettrées et parvinrent même, dans certains cas, à prendre le contrôle des conseils municipaux. Influents à la cour aussi bien que dans la hiérarchie ecclésiastique, nombre d'entre eux firent carrière dans l'armée et le clergé. » (Edward Kritzer, Les pirates juifs des Caraïbes : L'incroyable histoire des protégés de Christophe Colomb, André Versaille/Renaissance du Livre, 2012, p. 13.)

Voir également T. L., Le changement de race dans la noblesse espagnole (700-1600), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/02/12/le-changement-racial-dans-la-noblesse-espagnole-700-1600/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/05/30/le-changement-racial-dans-la-noblesse-espagnole-700-1600-2/>.

La conversion des juifs au christianisme allait leur permettre d'accéder à tous les postes qu'ils souhaitaient, en particulier dans la noblesse, et de détruire la race blanche par le mélange avec les Blancs chrétiens.

Au demeurant, cela va de soi puisque le christianisme est une religion foncièrement anti-raciste, anti-racialiste, anti-nationaliste. Afin de savoir pourquoi, voir Racial Feeling, Christianisme et racialisme, même combat ? (<http://www.vivaeuropa.info/index.php?post/Christianisme-racialisme-combat> ; <https://web.archive.org/web/20190419160645/http://www.vivaeuropa.info/index.php?post/Christianisme-racialisme-combat> ; <https://blanche-europe.info/2018/05/12/christianisme-et-racialisme-meme-combat/> ; <https://rahowa73.blogspot.com/2017/12/racial-feeling-christianisme-et.html>), qui explique tout cela en détail de façon irréfutable, en citant le Magistère Ordinaire et Universel infallible qui avait cours bien avant Vatican II.

Pour information, comme indiqué dans cette publication, « Par le Christ, et dans le Christ, nous sommes de la descendance spirituelle d'Abraham. Non, il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme. Nous reconnaissons à quiconque le droit de se défendre et de prendre les moyens de se protéger contre tout ce qui menace ses intérêts légitimes. Mais l'antisémitisme est inadmissible. Nous sommes spirituellement des sémites. » (Pape Pie XI, 9 septembre 1938).

« Toutes ces citations techniques, que beaucoup de lecteurs trouveront sans doute ennuyeuses, n'ont d'autre but que de faire comprendre pourquoi il n'y a aucun changement à attendre de la part des chrétiens en général, et des catholiques en particulier, sur toute question relative au racialisme. Les citations suivantes ont pour vocation de démontrer que le christianisme identitaire n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais. Ceux qui, sincèrement, possèdent des aspirations raciales en se revendiquant également du christianisme sont dans l'erreur, ils font preuve d'une méconnaissance complète de la religion à laquelle ils adhèrent. Ces erreurs volontaires et involontaires sont en partie les causes de nos échecs politiques.

[...] Le Magistère est explicite sur cette question, et tous les chrétiens sont en accord sur cette thématique, quels que soient les courants chrétiens auxquels ils appartiennent. »

Du reste, le substrat dans lequel le christianisme se développa était essentiellement sémite, comme indiqué dans Martin P. Nilsson, *Le changement de race dans la Rome antique*, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/02/18/le-changement-de-race-dans-la-rome-antique/>.

L'Europe fut en partie évangélisée par des moines sémites. Voir Abdallah Naaman, *Histoire des Orientaux de France : du I^{er} au XX^e siècle*, Ellipses Marketing, 2004, p. 18 et sqq.

« Sous les Mérovingiens, vers 591, ils [les Syriens] avaient suffisamment d'influence à Paris pour faire élire l'un des leurs évêque et prendre possession de TOUS les postes ecclésiastiques. (On peut faire remarquer que des Syriens furent à plusieurs reprises papes au huitième siècle et un archevêque de Canterbury, en tant qu'exemple de leur importance dans le commerce en Angleterre, fut un Syrien.) » (Ernest L. Martin, *The Race Change in Ancient Italy*, <http://www.giveshare.org/babylon/racechange.html>.)

On consultera de plus <https://christianitydebunked.wordpress.com/>, qui est une collection de passages du Nouveau Testament qui montre le caractère particulièrement anti-aryen du christianisme. Prenons deux exemples :

« [J]e suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison. » (Matthieu 10:35-36).

« Un homme avait deux fils ; et, s'adressant au premier, il dit: Mon enfant, va travailler aujourd'hui dans ma vigne. Il répondit: Je ne veux pas. Ensuite, il se repentit, et il alla. S'adressant à l'autre, il dit la même chose. Et ce fils répondit: Je veux bien, seigneur. Et il n'alla pas. Lequel des deux a fait la volonté du père? Ils répondirent: Le premier. Et Jésus leur dit: Je vous le dis en vérité, les publicains [les collecteurs de taxes] et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui. Mais les publicains [les collecteurs de taxes] et les prostituées ont cru en lui; et vous, qui avez vu cela, vous ne vous êtes pas ensuite repentis pour croire en lui. » (Matthieu 21:28-32).

Il est également stupéfiant de constater que le modèle de la plupart des chrétiens prétendument racistes est Charles le « Grand » qui, d'un côté, fit tout ce qu'il put pour détruire le culte (qui, comme le culte aryen primordial, était racial, ethnique et se transmettait héréditairement) et les traditions des peuples germaniques, en particulier des Saxons (qui étaient potentiellement purement aryens), dont il fit massacrer l'aristocratie à Verden, au motif que celle-ci refusa la conversion au christianisme (voir Jean Mabire, Les Vikings, chapitre I, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2011/11/03/le-sang-appelle-le-sang/>), et fit condamner à la peine de mort toute personne qui refuserait la conversion au christianisme ou continuerait à observer toute pratique correspondant à leur tradition pré-chrétienne ; de l'autre côté, se montra, comme l'immense majorité des rois chrétiens, bienveillant à l'égard des Juifs (voir Bernard Bachrach, Early Medieval Jewish Policy in Western Europe. « Ainsi, parmi les centaines de dirigeants des diverses entités politiques considérées ici [comprenant les papes], on peut peut-être montrer que douze ont formulé et poursuivi une politique anti-juive. » (1977, p. 134)), et conclut des alliances avec plusieurs dirigeants Sémites musulmans :

« En 777, les souverains pro-abbassides du nord de l'Espagne entrèrent en contact avec les Carolingiens pour leur demander de l'aide contre le puissant califat omeyyade dans le sud de l'Espagne, toujours dirigé par Abd al-Rahman Ier (i). Les Abbassides espagnols trouvèrent plusieurs intérêts dans une alliance avec Pépin le Bref ; la dynastie de Cordoue constituait une menace militaire constante sur le sud-ouest de la France (ii).

Sulayman al-Arabi, le gouverneur (wali) pro-abbaside de Barcelone et de Gérone, envoya une délégation à Charlemagne à Paderborn, offrant sa soumission, ainsi que l'allégeance de Hussein de Saragosse et Abou Taur de Huesca en contrepartie d'une aide militaire (iii). Les trois dirigeants pro-abbaside transmirent l'information que le calife de Bagdad, Muhammad al-Mahdi, préparait une force d'invasion contre le souverain Omeyyade Abd al-Rahman Ier (iv).

Lorsque cette alliance fut scellée à Paderborn (v), Charlemagne marcha à travers les Pyrénées en 778 « à la tête de toutes les forces qu'il put rassembler » (vi). Ses troupes furent accueillies à Barcelone et à Gérone par Sulayman al-Arabi (vii). Comme il se dirigeait vers Saragosse, ses troupes furent rejointes par des troupes menées par Sulayman (viii). Hussein de Saragosse, cependant, refusa de livrer la ville, affirmant qu'il n'avait jamais promis à Charlemagne son allégeance. Pendant ce temps, la force envoyée par le califat de Bagdad semble avoir été stoppée près de Barcelone (ix). Après un mois de siège à Saragosse, Charlemagne décida de retourner dans son royaume (x).

[...] Après ces campagnes, il y eut encore de nombreuses ambassades entre Charlemagne et le calife abbaside Hâroun ar-Rachîd à partir de 797 (xi), apparemment en vue d'une alliance abbasido-carolingienne contre Byzance (xii), ou en vue d'obtenir une alliance contre les Omeyyades d'Espagne (xiii). » (Wikipédia, Alliance abbasido-carolingienne, https://fr.wikipedia.org/wiki/Alliance_abbasido-carolingienne)

(i) David Levering Lewis, God's Crucible Islam and the Making of Europe, 570-1215, 2008, p. 244.

(ii) Richard Hodges, David Whitehouse, Mohammed, Charlemagne & the Origins of Europe, 1983, p. 120.

(iii) David Levering Lewis, op. cit., p. 244.

(iv) Ibid.

(v) Ibid., p. 245.

(vi) Ibid., p. 246.

(vii) Ibid., p. 253.

(viii) Ibid., p. 246.

(ix) Ibid., p. 249.

(x) Ibid.

(xi) Gene W. Heck, When Worlds Collide: Exploring the Ideological and Political Foundations of the Clash of Civilizations, 2007, p. 172.

(xii) Ibid.

(xiii) Joseph F. O'Callaghan, A History of Medieval Spain, 1983, p. 106.

Plus généralement, au sujet de Charles le « Grand », voir B. K., Charles – « le Grand » ? (2), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/12/29/charles-le-grand-2/>.

Voir également Arthur Kemp, March of the Titans: The Complete History of the White Race, chapitre 16 : By Stealth and Steel – Christianity, <http://marchofthetitans.com/2013/03/05/chapter-16-by-stealth-and-steel-christianity/>.

Quant à son père, Pépin le Bref, il alla même jusqu'à concéder une seigneurie aux juifs :

« En application d'un accord passé, Pépin le Bref fonde une seigneurie juive, dont Narbonne est la capitale.

Son seigneur : Makhir Natronai ben Habibi le Resh Galuta ou Théodoric Ier de Septimanie descendant du roi David.

Quelques années plus tôt, en Orient, en 632, à la mort de Mahomet toute une population de nouveaux croyants s'enflamma et prit le chemin des conquêtes. Craignant une collusion entre les juifs et les musulmans, l'empereur Héraclius contraignit tous les juifs à la conversion. Il convainquit le roi franc Dagobert d'appliquer la même politique, ce qui entraîna un reflux de nombreux juifs vers la Provence, alors tenue en partie par les Visigoths et toujours à l'abri du fanatisme.

[...] Battus à Poitiers par Charles Martel en 732, les Arabes se replient sur Narbonne, qui devient l'un de leurs bastions.

Pour remédier à la situation, Pépin le Bref, fils de Charles Martel, a besoin de l'appui de l'importante communauté juive de la ville. Il parvient à un accord, mais à une condition : permettre la création d'une seigneurie juive.

Comme promis, les Juifs et les Visigoths, aidèrent à la reddition de Narbonne, assiégée par les Francs, en 759. Pépin nomma premier Nasir Natronai-Makhir, de la « race » de David, qui avait été forcé de s'exiler vers l'ouest par un bouleversement politique à Bagdad. Il devint le premier Nasir [patriarche] sous les rois Carolingiens, à leur invite.

Pépin reçut Makhir dans la noblesse franque et l'adouba avec le nom distinctif de Théodoric.

Les lois carolingiennes accordèrent à Makhir-Théodoric une propriété terrienne en libre aloi, incluant d'anciens biens ecclésiastiques, situés en Septimanie et dans le Toulousain, et étendus à d'autres en Espagne. Par acte d'ordonnance, Makhir-Théodoric devint vassal des Carolingiens et, en retour, assumait la suzeraineté des Juifs comme une évidence supplémentaire de son ascendance davidique.

Makhir prit pour femme une princesse carolingienne, apparemment Alda, sœur de Pépin. Leur fils fut Guillem ou Guillaume, comte de Toulouse.

A l'époque Makhir, appelé également Al-Makhiri ou Ha-Makhiri, vint à être connu comme Aymeri le fameux guerrier et géniteur d'une lignée de héros célébrés dans les chansons de geste.

Son fils, le comte Guilhem ou Guillaume de Toulouse, servit bien des fois Charlemagne dont il fut aussi proche que Roland. Fils de Pépin le Bref, Charlemagne, sacré roi des francs en 771 et empereur en 800, avalise le pouvoir de Guilhem. Il sera suivi par le calife de Bagdad et, à contrecœur, par le pape Stéphane. Tous les trois reconnaissent en lui, Guilhem, de la maison de Juda, un lointain héritier du roi David.

Guilhem exerce une influence importante à la cour des Carolingiens. C'est son influence à la cour, aussi bien sous Charlemagne que sous Louis le Pieux qui laissa une trace intéressante et la possible conversion au judaïsme de plusieurs personnalités du pays.

La plus marquante fut la conversion à la génération suivante de Bodo, diacre de l'empereur Louis le Pieux. En 791, il crée l'Académie juдаique de saint Guilhem du désert.

Le membre le plus remarquable de la dynastie de Makhiri fut un fils de Guillaume, nommé Bernard de Septimanie. Son nom de cour « Naso » tire son origine du titre hébreu de « Nasir » au milieu de son propre peuple, quoique cela lui fût octroyé avec une intention malveillante par ses opposants comme une référence dérogatoire concernant son nez. Bernard, en tant que chambellan de Louis le Pieux et second après le roi, fut un homme d'Etat majeur dans le royaume à partir de 829.

Il épousera en juin 824 Dhuoda, peut être la fille de Charlemagne, au palais d'Aix-la-Chapelle, dont il aura deux fils : Guillaume (né en novembre 826) et Bernard (né en mars 841). Le premier sera un prestigieux militaire, le second tenant les rênes de l'Aquitaine, où il se pose en rival de Louis II.

[...] Par le jeu des mariages, la famille royale anglaise se revendique descendante de David. La reine Victoria, était très fière de ses ancêtres juifs. La tradition veut que les Princes héritiers anglais soient circoncis en rappel de cette ascendance davidique. Lady Diana, interdit la circoncision de ses deux fils, William et Harry. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils purent respecter la tradition familiale. » (Anonyme, Histoire des royaumes juifs et communautés juives hors d'Israël. Les Juifs de Narbonne, https://web.archive.org/web/20110908081020/lepost.fr/article/2009/08/10/1653073_histoire-des-royaumes-juifs-et-communautes-juives-hors-d-israel-les-juifs-de-narbonne.html)

Quant aux méthodes de conversion des chrétiens, elles rappellent « étrangement » celles des islamistes :

« La cause principale des raids Vikings.

Un peu d'histoire et d'archéologie :

Certains ont avancé quelques raisons démenties depuis par les historiens et archéologues, comme le réchauffement qui a induit une surpopulation et un manque de terres où s'établir. L'archéologie à maintes fois démontré qu'il n'en était rien et que de nombreuses terres fertiles sont demeurées vierges toute la période viking. D'autre part la population scandinave n'atteignait même pas le million d'habitants, nous étions très loin d'une surpopulation. D'autres encore parlent de politique, mais la politique des envahisseurs chrétiens a toujours été de christianiser. L'Europe devenue chrétienne devrait suffire pour s'en convaincre.

La cause principale des raids vikings est sans coup férir, la réaction à la christianisation forcée. Tous les faits et les témoignages l'attestent, et il est temps de rétablir cette vérité trop longtemps occultée.

Depuis que le christianisme existe, les chrétiens n'ont eu de cesse de convertir tous les « païens » [terme fourre-tout de l'apologétique chrétienne ne voulant rien dire, servant à désigner les populations rurales de la Rome antique qui n'avaient pas encore été converties au christianisme, celles-ci étant en effet difficiles à convertir par la prédication] à leurs doctrines. Les textes bibliques imposent en effet le prosélytisme aux chrétiens sous peine d'être anéantis par la colère divine. Concernant la période « Viking », l'Eglise ne parvenant pas par la parole, ni par le chantage, la corruption et le vandalisme, les chrétiens commirent des crimes terribles pour convertir à la foi chrétienne durant toute la période viking. C'est ainsi que les Vikings se révoltèrent et se vengèrent en devenant de dangereux guerriers.

Brève chronologie de la christianisation :

Clovis accepte, non sans difficultés, de devenir chrétien et d'imposer à son tour cette religion à son peuple Franc.

En 678, Saint Willibrord et Wilfrid d'York ont pour mission d'évangéliser Heligoland et le Danemark.

En 716, Boniface de Mayence poursuit l'évangélisation sans succès.

Willibrord, évêque d'Utrecht, récidive vers 725 mais il échoue à convertir les Danois.

Les missionnaires, pour répandre leur foi en Scandinavie, détruisent des stèles païennes.

Il est utile de bien avoir à l'esprit que le but de l'Eglise est de christianiser par tous les moyens :

Conversion par la parole : Les évangélisateurs parcourent la Scandinavie pour répandre leur foi avec pugnacité mais sans résultats.

Conversion par le chantage : Les Vikings ne peuvent plus commercer en terres chrétiennes s'ils n'acceptent pas de se faire baptiser (prima signatio).

Conversion par le vandalisme : Devant le peu d'intérêt que les religieux rencontrent lors de leurs évangélisations, les hommes d'Eglise insultent les divinités « païennes », les diabolisent, et vandalisent les stèles [faisant partie du culte des] Vikings. Ils se font chasser, parfois certains extrémistes religieux sont tués.

Conversion par la corruption et la violence : Ne parvenant pas à ses fins ni par la parole, ni par la menace, ni par les actes de vandalismes, l'Eglise eut recours à la corruption de certains princes et à d'extrêmes violences.

Conversion par l'épée: Charles Martel poursuivit la christianisation de l'Europe mais fut arrêté dans sa conquête chrétienne par les Danois. En 737, le roi Scandinave du Danemark érigea la première muraille du Danevirke contre les incursions de Charles Martel.

« Le baptême ou le massacre », « Répandre sa foi par le fer et le sang » (Charlemagne).

Ne parvenant pas à ses fins, l'agression chrétienne arrive à son paroxysme avec Charlemagne qui extermine quiconque refuse le baptême. Il se disait lui-même « investit par Dieu pour christianiser les « païens ». »

Lors de la campagne de 772, Charlemagne fait abattre Irminsul, ce merveilleux symbole afin de « chasser le diable de Saxe ». Profondément religieux, Charlemagne était convaincu que le dieu de la bible avait confié au peuple franc et à son souverain la tâche de répandre et de défendre la foi chrétienne par tous les moyens. Il consacra sa vie à combattre tous les « païens » d'Europe. Par le fer et le sang et des crimes horribles, il réussit à établir un empire chrétien sur la majeure partie de l'Europe occidentale. Particulièrement, le peuple qui occupait le nord de la Germanie à la frontière du Danemark, fut victime d'épouvantables massacres.

Le roi franc employa la force et la terreur, « le baptême et la conversion ou la mort ». Le crime le plus marquant pour tout le monde « païen » fut sans doute le massacre de Verden en 782, les Francs décapitèrent 4500 personnes, déportèrent 12000 femmes et enfants parce qu'ils refusaient le baptême.

Le chef des Saxons Widukind résista très longtemps et se réfugia à plusieurs reprises chez ses voisins et parents Vikings Danois et se mit sous la protection de Siegfried Ier de Danemark « roi des Danois », puis il bénéficia de la protection du roi Viking Godfred, son parent le successeur de Sigfred. Les Saxons et les Danois étaient très proches, ils avaient [le même culte], la même culture, ils firent cause commune pour résister à l'empire chrétien. Widukind devint le parent de Godfred en épousant la princesse viking Geva de Vestfold, fille d'Oystein (Eystein) Ier de Vestfold (Westfold, Norvège).

La destruction du célèbre sanctuaire « païen » d'Irminsul, les crimes abominables des chrétiens, et les tentatives militaires répétées contre le Danevirke n'eurent pour effet que d'inciter les Vikings à se venger.

L'émoi et le traumatisme des massacres de Charlemagne se firent ressentir dans toute la Scandinavie. Le faible nombre d'habitants à cette époque contribua à renforcer les liens entre « païens ». Ils se sentaient tous concernés par la menace chrétienne. Ce fut l'une des raisons qui provoquèrent les raids vikings qui souhaitaient se venger de la christianisation forcée (Alain Decaux, André Castelot, François Neveux, Rudolf Simek, etc.)

Les crimes chrétiens marquèrent profondément les « païens » et notamment les Vikings pour qui l'honneur et la renommée sont des valeurs essentielles.

C'est pour cette raison que tous les premiers raids vikings visaient les édifices chrétiens et pas seulement pour leurs richesses, tous n'en détenaient pas.

La chrétienté était pour eux la cause de leurs malheurs.

En réaction, les Vikings veulent marquer les esprits à leur tour en s'attaquant à Lindisfarne, le 8 juin 793. Ce prestigieux sanctuaire constituait le symbole de réussite de la christianisation en Angleterre.

Les Vikings renversèrent la croix de pierre, piétinèrent les saintes reliques, insultèrent, outragèrent et tuèrent les moines, muent d'une véritable haine de la religion chrétienne.

Tous les témoignages des clercs chrétiens précisait que les Vikings, non contents de voler les biens de l'Église, profanaient et s'acharnaient sur les symboles chrétiens et ses serviteurs.

Les historiens voient dans ces sacrilèges des représailles à la christianisation forcée et aux menaces contre le « paganisme ». Ils soulignent que la conquête de la Saxe par Charlemagne et ses attaques contre les Danois coïncident exactement avec les premiers raids vikings.

Les Vikings ne se contentèrent pas de piller le tombeau de Charlemagne à Aix la Chapelle, là encore ils profanèrent la sépulture et la dépouille du grand Empereur de la chrétienté.

Cela explique bien qu'ils n'étaient pas que de simples pillards mais qu'ils agissaient pour la plupart d'entre eux en représailles aux exactions chrétiennes et contre cette religion qui voulait imposer son dieu unique en détruisant la culture « païenne ».

La résistance à la christianisation forcée ne fut pas anodine et explique le phénomène viking, bon nombre d'entre eux se rebellaient contre la puissante Église.

Pour illustrer son propos, l'historien François-Xavier Dillmann cite Montesquieu dans *De l'esprit des lois* :

« Les Vikings attribuaient aux ecclésiastiques la destruction de leurs idoles, et toutes les violences de Charlemagne, qui les avoient obligés les uns après les autres à se réfugier dans le nord. C'étaient des haines que quarante ou cinquante années n'avoient pu leur faire oublier. »

« Les chroniqueurs ont dépeint de la manière la plus noire, ces bandes de Vikings qui mettaient à sacs les édifices chrétiens, en leur prêtant là, des intentions religieuses. Quels motifs auraient pu empêcher ces bandes de maraudeurs nordiques d'attaquer des sanctuaires chrétiens, alors que les missionnaires chrétiens détruisaient les temples païens et qu'ils le feraient encore longtemps jusqu'à la christianisation totale des païens. »

Durant cette période, les Vikings ne pouvaient plus commercer avec le reste de l'Europe devenue chrétienne, ils étaient cantonnés au Nord. Fort heureusement la route de l'Est perdurait et l'un des plus importants carrefours commerciaux devint Hattabu, non loin du Danevirke à la frontière Danoise vers 815. Tous les Vikings convergeaient vers ces centres commerciaux et leurs activités se trouvaient de plus en plus menacées par les attaques chrétiennes. Cette menace économique s'ajoutait aux crimes de conversions forcées, ce qui a amplifié la détermination de poursuivre les raids Vikings contre les chrétiens.

Les Arabes bloquaient depuis plusieurs décennies le commerce en Méditerranée, les routes commerciales vikings et varègues permettaient de contourner le blocus arabe. En convertissant les « païens » du Nord, l'Église bénéficiait ainsi de cet essor économique à moindre frais.

Après la mort de Charlemagne, l'échec guerrier des chrétiens contre les Vikings impose un changement de stratégie à l'Église. Le commerce reprend peu à peu entre « païens » et chrétiens mais l'Église impose la « *prima signatio* » (baptême simplifié) aux Vikings s'ils veulent continuer de commercer dans le monde chrétien. Peuple de commerçants avant tout, les Vikings acceptent d'autant qu'ils ne voient pas d'objection à compter parmi leurs dieux un de plus, qui demeure très insignifiant à leurs yeux. Lors de la cérémonie, ils reçoivent une « aube » blanche. La plupart se font baptiser plusieurs fois afin d'obtenir plusieurs tenues que leurs épouses transformaient.

Vers 822-825 la Scandinavie fut déclarée terre de mission. Les premiers vrais baptêmes furent prodigués dès 823 par Ebbon, archevêque de Reims envoyé par Louis le Pieux.

Puis en 826 par Ansgar moine de Corbie.

Vers 832-851, l'abbé Wala poursuivit la christianisation.

Le changement décisif se produisit lorsque l'Église parvint à corrompre de grands chefs Scandinaves souhaitant plus de pouvoir. Ces chefs opportunistes acceptèrent de se convertir, trahirent [le culte]

de leurs Ancêtres et leurs peuples, devinrent chrétiens et détrônèrent les rois « païens » grâce à l'appui des troupes chrétiennes.

Vers 876, le moine Anschaire et Harald à la dent bleue, évangélisèrent leurs sujets mais sans grands succès.

En 911, en Francie, le Jarl Rollon accepta d'être baptisé en échange de recevoir un territoire qui allait devenir le duché de Normandie.

La christianisation engendra des résistances suivies de bannissements et de brutalités, car cette nouvelle foi était coercitive, imposant un dieu unique.

Les Vikings avaient l'obligation d'abandonner [leur ancien culte]. « L'Église n'autorise pas d'autres dieux, qu'elle considère comme des démons et des forces du Mal. Freyja, la grande déesse mère des Vikings, symbole de la fécondité, fut pour l'Église un objet de ridicule et de mépris. » [Le culte de la déesse mère n'est pas d'origine aryenne, par contre, il a été ouvertement transposé dans le christianisme sous la forme du culte marial.]

La christianisation s'étend sur toute la période Viking sans interruption et avec beaucoup d'acharnement.

« Le baptême ou la mort » de Charlemagne jusqu'à « En avant, en avant, hommes du Christ, hommes de la croix, hommes du Roi ! », (Fram, fram, Kristsmenn, krossmen, konungsmenn!) ou le cri de bataille des convertisseurs « Christ, Croix et Roi » d'Olaf Tryggvason. La christianisation s'étend sur toute la période Viking sans interruption. L'ère viking s'achève quand les Scandinaves deviennent tous chrétiens. Le but de l'Église est atteint.

Cette détermination d'évangélisation annonçait les futures croisades :

Déclaration [d'Olaf Tryggvason] : « Nous allons marquer notre emblème sur nos casques et boucliers. Dessiner à la peinture blanche la Croix Sacrée ». » (Anonyme)

Pour finir, voici un résumé de ce que l'on pourrait appeler la « religiosité indo-européenne » :

« Prenons d'abord quelques exemples a contrario pour montrer comment la religiosité indo-européenne ne s'exprime jamais, de manière à pouvoir reconnaître ultérieurement comment elle s'exprime spécifiquement, de la façon la plus pure et la plus indéterminée. Je tenterai, dans la mesure du possible, de faire abstraction du contenu de la religion de chaque peuple indo-européen pris en particulier et de décrire seulement les sentiments caractéristiques communs qui président au face-à-face de l'homo indo-europeanus avec le divin, quelle que soit la forme dans laquelle il imagine ce divin. S'il fallait décrire cela par des mots, je dirais que ce n'est pas tant la religion ou les religions des Indo-européens qui m'intéressent, mais leur religiosité ; c'est elle que je m'efforcerai de cerner.

Tout d'abord, il convient de savoir que la religiosité des Indo-européens ne dérive d'aucune espèce de crainte, que ce soit la crainte de la divinité ou la crainte de la mort. Les paroles d'un poète romain du Bas-Empire, signalant que la crainte fut jadis la matrice des dieux (Statius, *Thebais*, III, 661 : *primus in orbe fecit deos timor*) ne révèlent d'aucune façon la sensibilité religieuse indo-européenne. La « crainte du Seigneur » (cf. Proverbes, Salomon, IX, 10 ; Psaume, 111, 30) n'a jamais constitué le commencement de la sagesse ou de la foi [Le terme de « foi » est inapproprié pour désigner ce dont il s'agit], dans les pays où s'est déployée librement la religiosité indo-européenne.

Une telle crainte, génératrice de religiosité, ne pouvait survenir chez les Indo-européens car ceux-ci ne se percevaient pas comme les « créatures » d'une divinité et ne concevaient pas le monde comme une « création », comme l'œuvre d'un dieu créateur, commencée à un début hypothétique des temps. Pour l'Indo-européen, le monde est davantage un « ordre intemporel », dans lequel tant les dieux que les hommes ont leur place, leur temps et leur fonction [Le terme de « fonction » est inapproprié pour désigner ce dont il s'agit]. L'idée de création est orientale, principalement babylonienne, tout comme l'idée d'une « fin du monde » (venue d'Iran mais non de l'esprit indo-iranien), avec un « jugement » inaugurant un Règne de Dieu, au cours duquel tout sera transformé de fond en comble. Les Indo-européens croyaient, devinant ainsi par anticipation les connaissances et les présupposés de la physique et de l'astronomie modernes, à une succession sans début ni fin de naissances et de déclins de mondes, à des crépuscules de dieux suivis de rénovations de mondes et de panthéons ; l'Edda et la Völuspá décrivent ce sentiment de manière particulièrement poignante. Les Indo-européens croyaient donc en des cataclysmes successifs (ainsi que les dénommaient les Hellènes) qui seraient suivis de nouveaux dieux et de nouveaux mondes [Axel Olrik, *Ragnarök*, 1922 ; Stig Wikander, « Sur le fond commun indo-iranien des épopées de la Perse et de l'Inde », in *La Nouvelle Clio*, vol. VII, 1949/50, p. 310 et suivantes ; « Germanische und indoiranische Eschatologie », *Kairos*, Bd. 2, 1960, S. 78/88 ; Georges Dumézil, cf. (3), 1959, p. 85, 92, 103]. En Iran, sous l'influence des croyances proche-orientales, est née, de l'idée de succession de naissances et de déclins de mondes, la représentation d'une unique fin du monde à venir ; d'une fin du monde qui serait précédée de la venue d'un « Sauveur » (Saoshyant) et accompagnée d'un « jugement ». Venue d'Iran, cette vision religieuse se serait implantée dans le monde judaïque en déclin. Dans les sphères de civilisations où l'homme ne perçoit pas le monde comme une création (c'est le cas chez les Indo-européens) et ne conçoit pas Dieu comme un créateur, le sentiment d'être une créature, liée et déterminée par la volonté d'un créateur, ne pouvait en aucune façon marquer la religiosité et imprégner essentiellement la piété [Le terme de « piété » doit être compris dans le sens originel qu'il avait chez les Romains. Voir Julius Evola, *L'arc et la massue*, chapitre L'affaiblissement des mots].

De ce fait, ne pouvait se manifester ici aucune religiosité qui aurait perçu l'homme comme un esclave soumis à un Dieu absolu. La soumission servile de l'homme à Dieu est une caractéristique des peuples de langues sémitiques. Les noms de Baal, Adon, Melech (Moloch), Rabbat et autres désignent des avatars d'un Dieu absolu devant lequel se prosternent, le front collé au sol, des hommes-esclaves : ses créatures. Pour l'Indo-européen au contraire, honorer Dieu, prier une divinité, c'est encourager et cultiver toutes les impulsions nobles de l'homme : le Romain utilisera le verbe *colere*, et le Grec le verbe *therapeuein*. Dans les langues sémitiques, le terme « prier » dérive de la racine *abad* qui signifie « être esclave ». Hanna (1. Samuel, 1, 11) demande à Yahvé, au départ dieu de la tribu des Hébreux, de lui

offrir un fils, à elle, son esclave ; David se définit lui-même (2. Samuel, 7, 18) comme un serviteur de son Dieu, tout comme Salomon (2. Rois, 3, 6). C'est la crainte, la terreur, qui constitue l'essence de Yahvé (cf. 2. Moïse, 23, 27 ; Isaïe, 8, 13). Les Indo-européens n'ont jamais perçu leurs dieux de cette manière. Les Hymnes à Zeus du stoïcien Cléanthe d'Assos (331-233), dont Paul de Tarse s'est inspiré afin de s'adapter au mental hellénique, contredit radicalement la religiosité exprimée notamment dans le Psaume 90.

Dans le christianisme également, l'attitude du croyant devant Dieu se désigne très souvent par l'adjectif *humilis*, montrant par là que l'humilité, le sentiment de servilité constitue le noyau ultime de cette religiosité. Une telle attitude n'est en rien indo-européenne; elle dérive d'une religiosité orientale. Parce qu'il n'est pas « serviteur » ou « esclave » d'un Dieu jaloux et absolu, l'Indo-européen ne prie généralement pas à genoux ou ployé en direction de la terre, mais debout avec le regard tourné vers le haut, les bras tendus vers le ciel.

Comme un homme total, à l'honneur intact, l'Indo-européen honnête (*honestus* : homme de rectitude en latin) se tient debout devant son Dieu ou ses dieux. Toutes les religiosités qui voudraient ôter quelque chose à l'homme, afin de le diminuer par rapport à une divinité devenue toute-puissante et opprimante, sont non-indo-européennes. Toute religiosité qui considère l'une ou l'autre partie du monde ou de l'homme comme dépourvue de valeur, comme inférieure ou « souillante », toute religiosité qui cherche à « racheter » l'homme et à le préparer pour des valeurs « supra-terrestres » ou « supra-humaines » n'est pas authentiquement indo-européenne. Chaque fois que « ce monde » se voit désacralisé au profit d'un « Autre Monde », supposé contenir le « Bien éternel », nous quittons le domaine de la religiosité indo-européenne. La religiosité indo-européenne est en conséquence une religiosité de « l'ici-bas », de l'immanence [En fait, la religiosité indo-européenne est à la fois une religiosité de « l'ici-bas », de l'immanence, et de « l'au-delà », de la transcendance]. Toutes les formes dans lesquelles elle s'exprime l'attestent.

C'est pourquoi il nous est très difficile de comprendre correctement la grandeur de la religiosité indo-européenne, car nous sommes habitués à mesurer toute religiosité par rapport aux valeurs et formes d'expression de religiosités essentiellement non-indo-européennes. La plupart des critères par lesquels nous jugeons les religiosités dérivent d'univers mentaux étrangers à l'indo-européanité, généralement orientaux ; ce sont surtout les christianismes primitif et médiéval qui président à nos approches des autres religiosités. Notre évaluation de la religiosité indo-européenne en pâtit ipso facto ; c'est en fait comme si nous tentions d'expliquer la structure linguistique des parlers indo-européens au moyen de ces mêmes éléments qui se sont avérés pertinents pour expliquer les structures linguistiques des langues sémitiques. Ainsi nous sommes habitués à ne voir véritable religiosité que dans une religiosité de l'au-delà et à considérer toute religiosité de l'en-deça (de l'immanence) comme quelque chose de lacunaire ou de sous-développé ou de n'y voir qu'une étape en direction de quelque chose de plus accompli [Voir note précédente].

Les représentations d'essence judéo-chrétienne, imposées à nos peuples, nous empêchent en conséquence de reconnaître la grandeur et la noblesse de la religiosité indo-européenne. Ce handicap est si prononcé que même dans les travaux scientifiques qui ont pour objet de comparer les religions, les conceptions religieuses indo-européennes sont considérées comme inférieures en importance parce

que l'auteur, généralement, utilise des critères de comparaison calqués sur les valeurs orientales. Cette remarque vaut particulièrement pour un texte de Rudolf Otto, *Das Heilige*. La grandeur et la plénitude du monde spirituel indo-européen demeurent donc largement méconnues.

Quiconque cherche à mesurer une quelconque religiosité par rapport au degré d'abaissement que s'inflige l'homme devant la divinité ; quiconque veut évaluer une quelconque religiosité à la manière dont elle juge combien « ce monde » doit apparaître problématique à l'homme, dépourvu de valeur ou « maculé » face à « l'autre monde » ; quiconque tente de jauger une quelconque religiosité par la façon dont elle pose l'homme essentiellement comme « cassure » entre un corps périssable et une âme indestructible, entre la chair (*sarx*) et l'esprit (*pneuma*), trouvera effectivement que la religiosité des Indo-européens est pauvre et élémentaire.

Les dieux d'une part, et les hommes d'autre part, ne sont pas, chez les Indo-européens, des êtres incomparables, éloignés les uns des autres. Et certainement pas chez les Hellènes. Les dieux y apparaissent comme des hommes immortels, à « grandes âmes » (cf. Aristote, *Métaphysique*, III, 2, 997b), et les hommes, s'ils sont des descendants bien nés de tribus nobles et illustres, possèdent en eux quelque chose de divin et peuvent prétendre représenter, avec leur famille et tribu, une part du divin : « Agamemnon, pareil aux dieux ». Dans la nature même de l'homme — la divinité le veut — résident des potentialités qui lui permettent quelquefois d'apparaître comme diôgenes, c'est-à-dire issu des dieux. C'est pourquoi tous les peuples indo-européens ont tenté, littéralement, d'incarner les valeurs aristocratiques et populaires dans leurs familles ; c'est ce que les Grecs nommaient la *kalog'agathia* [Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens*, 1928 (trad. franç. *Platon, eugéniste et vitaliste*, Pardès, Puiseux, 1987)].

La religiosité indo-européenne n'est nullement servitude ; elle n'implique nullement les pleurs de l'esclave foulé aux pieds devant son maître inaccessible et impitoyable, mais bien l'accomplissement dans la confiance d'une réelle communauté englobant et les dieux et les hommes. Platon parle dans son *Banquet* (188c) d'une « communauté (*philía*) réciproque entre les hommes et les dieux ». Le Germain, lui, savait qu'une amitié le liait à son dieu, son *fulltrui* (celui en qui il avait pleine confiance). Chez les Grecs de l'*Odyssée* (24, 514), on retrouve la même confiante certitude dans l'expression *theói philoi* (dieux-amis). Dans la *Bhagavad-Gîtâ* des Indiens (IV, 3), le dieu Krishna nomme l'homme Ardjuna son ami. La plus haute divinité est honorée, comme Zeus, en tant que « père des dieux et des hommes », en tant que père selon l'image du maître de logis dans les grandes fermes ; tel est Zeus *Herkeios*. Rien de semblable, donc, à un Dieu unique, jaloux et absolu. Le nom même du dieu exprime cet état : chez les Indiens il est *Dyaus Pitar* [« Père des Cieux »], et chez les Romains il est Jupiter. » (Hans. F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne*, 1987, p. 43-50)

Voir également Julius Evola, *Le sacré dans la tradition romaine*,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/05/18/689/> ; La mystique de la race dans la Rome antique, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/la-mystique-de-la-race-dans-la-rome-antique/>.

(***) Pour un exposé détaillé de l'accueil biblique de l'étranger, voir Emmanuel Lafont, Accueillir l'étranger dans la Bible, <http://www.steinbach68.org/page94.htm>.

À propos des précurseurs (de l'accueil biblique de l'étranger) du judéo-christianisme parmi les philosophes de l'Antiquité, voir B. K., La liberté : un concept d'esclaves (2), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/10/01/la-liberte-un-concept-desclaves-2/> ; La liberté : un concept d'esclaves (3), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/01/la-liberte-un-concept-desclaves-3/> ; La liberté : un concept d'esclaves (4), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2022/08/31/la-liberte-un-concept-desclaves-4/>.

Cet accueil biblique de l'étranger est renforcé par la charité chrétienne, puisque, « [d]ans le cadre d'un peuple nordique déterminé par la notion de l'honneur, il faudrait présenter l'assistance accordée par une communauté à un être tombé dans la misère, non au nom de l'amour condescendant et de la miséricorde, mais au nom de la justice et du devoir. Cela n'aurait pas pour conséquence une humilité servile, ni une destruction de la personnalité, mais son renforcement, un redressement intérieur, c'est-à-dire le réveil de la conscience de l'honneur.

La compassion enseignée par l'Église chrétienne apparaît aussi sous une forme nouvelle dans l'« humanité » maçonnique et a abouti à la plus grande dévastation de toute notre vie. Dominée par le dogme de l'amour sans bornes, de l'« égalité de tous les hommes devant Dieu », et par la doctrine démocratique des droits de l'homme, qui ne tient aucun compte de l'idée de race et qui ne s'appuie sur aucune idée d'honneur enracinée dans une nation, la société européenne est pratiquement devenue une société protectrice du sous-homme, malade, invalide, criminel et pourri. La « charité » associée à l'« humanitarisme » sont devenus des doctrines qui minent toutes les lois et coutumes d'un peuple et d'un Etat, et elles se sont opposées à une nature qui se venge aujourd'hui. » (Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, Avalon, 1986, p. 153-154)

(****) Sur Prométhée en tant qu'agent de la déesse mère négro-asiatique et du matriarcat, voir Friedrich G. Jünger, La perfection de la technique (2), note 4, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/03/31/le-zenith-de-la-technique-2/>.

(5a) Voir John Coleman, The Tavistock Institute For Human Relations.

(5b) Voir Kevin MacDonald, The Culture of Critique.

Voir également Metapedia, Cultural Marxism, https://en.metapedia.org/wiki/Cultural_Marxism.

(6) Qu'est-ce que la démocratie si ce n'est le règne de la quantité sur la qualité, l'« illusionnement » du « bon peuple » qui se sent flatté qu'on lui fasse croire qu'il commande, ce qui permet à ceux qui tirent les ficelles d'agir en toute quiétude.

(6a) À ce sujet, voir B. K., Le pouvoir panique, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/> ;

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/07/06/le-pouvoir-panique-2/> ;
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/10/28/le-pouvoir-panique-3/> ; Le droit et la révolution, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2020/02/11/le-droit-et-la-revolution/>.

À propos du rôle des Juifs dans l'État « managérial », voir thezog.info,
<https://web.archive.org/web/20171015123458/https://thezog.info/> ; thezog.wordpress.com,
<https://thezog.wordpress.com/>.

(6b) Voir notamment David Astle, Sparte, les pélanors, la richesse et les femmes,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richeesse-et-les-femmes/>.

(6c) Voir Frédéric Rouvillois, L'invention du progrès. 1680 – 1730, 2010, chapitre 14. L'État dans le progrès.

(6d) Sur les liens entre capitalisme libéral et communisme, voir Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, chapitre Le cycle se ferme ; Francis Parker Yockey, Imperium, chapitre Marxism ; Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, Livre II. Machine et propriété ; Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, livre III, chapitre III, sous-chapitre Le marxisme encourage la ploutocratie ; T. L., Anti-Amérique, chapitre Analyse finale de l'Amérique moderne,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/09/22/anti-amerique/>.

(6e) Voir B. K., Le pouvoir panique (1), note 172,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/>.

(6f) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 363-364.

(6g) Cette remarque rejoint les considérations développées par Julius Evola dans La race de l'homme fuyant, <https://la-dissidence.org/2013/06/24/julius-evola-la-race-de-lhomme-fuyant/>.

(6h) Adolf Hitler, Mon Combat, Nouvelles Éditions Latines, 1979, p. 93-96.

(6i) René Guénon, La crise du monde moderne, folio, 2010, p. 124-132, 136-137, 138-139.

Voir également Julius Evola, Suggestions sociales, démocratie et « élite »,
<https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/suggestions-sociales-democratie-et-elite/>.

(7) Il ne faut pas s'en étonner car un texte ambigu, contradictoire, confus et obscur comme la Bible ne peut que donner une grande liberté d'interprétation à celui qui l'étudie et donc lui faire dire vaniteusement ce qu'il veut.

(7a) Sur la « liberté », voir Anthony M. Ludovici, The False Assumptions of « Democracy », chapitre IV: Freedom, https://www.anthonymyludovici.com/fa_04.htm.

(7b) Sur la « l'égalité », voir Ibid., chapitre III: Equality, https://www.anthonymyludovici.com/fa_03.htm.

(7c) voir Alfred Rosenberg, L'église et la loge,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/01/06/leglise-et-la-loge/>.

(7d) Galates 5:1.

(7e) Corinthiens 8:14.

(7f) Matthieu 23:8.

(7g) Voir J. B., Sur l'éducation, note 14,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/01/31/sur-leducation/>.

Quant à Constantin (un efféminé qui se convertit au christianisme sous l'effet d'une prétendue vision ; qui portait des robes de soie brochées d'or et était couvert de perles, de pierres précieuses, de colliers, de bracelets, etc. ; qui, dans l'architecture, révérait les courbes, formes féminines répandues dans l'architecture des non-blancs, en particulier des Sémites, avec leurs dômes qui rappellent autant que possible la forme d'un sein), premier empereur chrétien et également premier empereur à avoir promu la religion chrétienne en tant que culte d'État, tout en concédant que les cultes non-chrétiens seraient tolérés, ce ne fut aucunement, comme l'a indiqué Lucien Jerphagnon dans Histoire de la Rome antique (Tallandier, 2010, p. 493-494), par bienveillance à l'égard de ces cultes et de leurs adeptes, mais dû simplement au fait que les chrétiens étaient à son époque encore minoritaires dans l'empire romain, et que l'interdiction de tout autre culte que le christianisme aurait alors déclenché à minima de graves troubles dans l'empire romain, voire une guerre civile et des sécessions, y compris au sein de l'armée romaine.

Les chrétiens utilisèrent donc cette forme de laïcité afin de pouvoir continuer à tranquillement christianiser l'empire romain, tout comme les musulmans utilisent aujourd'hui la laïcité afin de pouvoir continuer à tranquillement islamiser ce qui a pris péjorativement, sous l'effet du christianisme, le nom d'« Occident ».

De toute façon, à l'époque de Constantin, l'empire romain était déjà largement majoritairement peuplé de Sémites et non-Blancs (voir Martin P. Nilsson, Le changement de race dans la Rome antique, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/02/18/le-changement-de-race-dans-la-rome-antique/>) pratiquant des cultes négro-sémites (comme l'est le christianisme), et il ne restait plus qu'une (très) petite minorité de Romains Aryens (patriciens) qui étaient restés fidèles au culte originel du mos majorum.

La fin du culte originel du mos majorum fut promulguée par l'interdiction de Théodose des cultes non-chrétiens. Il est vrai que l'on était alors bien loin de l'édit d'Auguste interdisant les cultes orientaux à Rome et de celui de Tibère interdisant le judaïsme en Italie, bien qu'il ne s'agisse ici que d'un simple problème religieux et non racial, et que le problème primordial n'est pas d'ordre religieux mais racial ; ce qu'il aurait donc fallu faire aurait été d'interdire les « Orientaux » et plus généralement les non-blancs dans l'empire romain.

En conclusion, on peut affirmer que le christianisme, qui utilisa la laïcité pour affaiblir les cultes non-chrétiens dans l'empire romain, en est venu, finalement, à l'instigation entre autres de la franc-maçonnerie, à être miné par cette même laïcité.

(7h) Éphésiens 4:20-24.

(7i) Voir Port Saint Nicolas, Fondements bibliques des Droits de l'homme, <http://www.portstnicolas.org/article1856> ; Port Saint Nicolas, Eclairage biblique sur la Déclaration universelle des droits de l'homme, <http://www.portstnicolas.org/article1855> ; Alain Goldmann, Les sources bibliques des droits de l'homme, <http://www.cairn.info/revue-pardes-2001-1-page-155.htm> ; André Gounelle, Fondements bibliques des droits de l'homme, <http://www.theovie.org/Conjuguer-le-passe-au-present/Les-memes-droits-pour-tout-le-monde-Chretiens-et-Droits-de-l-Homme/La-Bible-a-t-elle-quelque-chose-a-dire/Aller-plus-loin/Fondements-bibliques-des-droits-de-l-homme>.

(7j) Matthieu 5:17.

Il existe de plus des similitudes entre les écrits du judaïsme rabbinique et le Nouveau Testament. Au demeurant, cela va de soi puisque les écrits du judaïsme rabbinique, tout comme le Nouveau Testament, sont en partie issus de la « Torah orale » (Joseph Krauskopf, A Rabbi's Impressions of the Oberammergau Passion Play, Talmudic Parallels to New Testament Teachings, <http://www.sacred-texts.com/jud/rio/rio10.htm> ; Merrimackvalleyhavurah.wordpress.com, Rabbinic Judaism and the New Testament parallels, <https://merrimackvalleyhavurah.wordpress.com/2017/02/12/rabbinic-judaism-and-the-new-testament-parallels/> ; Yashanet.com, Not Subject to the Law of God?, Part 7 – Historical Reality Concerning What Yeshua and His Followers Believed, http://www.yashanet.com/library/law_1.htm, <http://www.yashanet.com/library/underlaw.htm>, <http://www.yashanet.com/library/under7.htm> ; Yashanet.com, Yeshua, the Oral Torah and the Talmud, <http://www.yashanet.com/library/articles/yeshua.htm> ; Torahofmessiah.org, Oral Torah: Proof of its Legitimacy, <https://web.archive.org/web/20150520074312/http://torahofmessiah.org/oral-torah-proof-of-its-legitimacy/>).

(7k) Auguste Luneau, L'histoire du salut chez les Pères de l'Église: la doctrine des âges du monde, Editions Beauchesne, 1964, p. 101-102.

(7l) Sur les origines juives du christianisme, voir Kenneth W. Howard, Jewish Christianity in the Early Church: How the Church Lost Its Jewish Roots, <http://www.saintnicks.com/upload/Book/Jewish%20Christianity%20in%20the%20Early%20Church.pdf> ; Jeffrey J. Harrison, The Jewish Roots of Christianity, <http://www.totheends.com/Jewish%20Roots%20of%20Christianity-Lecture%201.pdf> ; Louis Israël Newman, Jewish Influence On Christian Reform Movements, Livre I : The Sources, Content and Scope of Jewish Influence, <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.191337>.

« Les instructeurs juifs des Pères de l'Église

L'apprentissage de l'hébreu occupait une position prééminente parmi les Pères de la première Église. Bien que les anciennes versions latines de la Bible n'étaient que de mauvaises copies issues de traductions en grec, nous savons que les versions grecques d'Aquila, Théodotion et Symmaque, tous Juifs, Juifs et chrétiens, ou disciples de rabbins, furent établies sur la base du texte hébraïque, et servirent d'aide importantes aux plus grands exégètes de la première Église, à savoir Origène, Jérôme et Théodore de Mopsuet (a). Nous savons que les Pères de l'Église n'étaient pas seulement familiers des documents religieux du judaïsme, mais qu'ils étaient en relations personnelles avec les Juifs (b). Ainsi, Justin le Martyr s'engagea dans un débat religieux avec le Juif Tryphon d'Éphèse (c). Clément d'Alexandrie, durant son séjour en Syrie, pourrait en avoir beaucoup appris de première main des Juifs, il connaissait un peu l'hébreu et quelques traditions juives, ces deux faits indiquent une association personnelle avec les Juifs. Origène, qui a peut-être été d'origine juive du côté maternel, bien qu'indubitablement de foi chrétienne, dans sa charge de prêtre à Césarée en Palestine, a dû avoir de fréquents contacts avec des érudits juifs, ainsi, il mentionne à de nombreuses occasions son « magister Hebraeus », à l'autorité de laquelle il donne plusieurs « haggadoth » (d). Il est cité par Jérôme avec Clément et Eusèbe parmi ceux qui ne dédaignaient pas apprendre des Juifs (e). Le Juif qu'il mentionne par son nom est Hillel, le fils du patriarche, ou « Jullos », comme Origène l'appelle (f), d'autres amis juifs étaient étroitement en lien avec la famille du patriarche ou occupaient des positions officielles élevées en raison de leur érudition. Non seulement Origène emprunta à l'enseignement contemporain de Juifs (g), mais il fit usage de méthodes exégétiques employées par ses contemporains juifs. Il semble aussi avoir compté parmi ses amis un certain Hoshaya de Césarée (h). Eusèbe ne prenait pas seulement part à des controverses avec les Juifs, appelant même un opposant chrétien nommé Marcellus « un Juif » (i), mais étudia également avec les Juifs et en vint à être sous l'influence de la tradition juive. Éphraïm de Syrie fit de sa relation ponctuelle personnelle avec les Juifs la raison ostensible de son âpre animosité à leur rencontre (j).

Nous rencontrons en Jérôme principalement un érudit parmi les Pères de l'Église, et l'élève éminent d'enseignants juifs au début de l'époque chrétienne (k). A Chalcis dans le désert syrien, Jérôme commença à étudier l'hébreu avec l'aide d'un Juif baptisé (l), sans doute le même dont il disait qu'il était considéré par les érudits juifs comme un Chaldéen et comme un maître dans l'interprétation de l'Écriture à Bethléem, Jérôme fut instruit par de nombreux Juifs, un desquels lui apprit à lire, et duquel il apprit la prononciation particulière de l'hébreu qui le caractérisait (m). Il ne se satisfait pas de l'instruction d'un Juif, mais chercha l'aide de plusieurs, choisissant toujours plus érudits (n), bien que Jérôme ait pu exagérer ce point afin d'inspirer confiance dans son exégèse, il est certain qu'il obtint les opinions de plusieurs Juifs, auxquels il se référait souvent (« quidam Hebraeorum »), il voyagea même en Palestine avec des frères juifs (o), et un d'entre eux fut son guide personnel (p). Nous avons des informations précises à propos de trois des enseignants juifs de Jérôme. Un Juif de Lydie, qu'il appelait « Lyddaeus », lui expliqua le Livre de Job, le traduisant en grec, et l'expliquant en latin, cet enseignant semble avoir été expert dans le Midrash, un fait qui mena à de fréquents débats avec son élève chrétien. Quant à son deuxième enseignant, Jérôme professa un grand attachement à Bar Chaninah, un érudit très éminent, Jérôme dépensa beaucoup de temps et d'argent avant qu'il ne puisse sécuriser son

aide. Il se rappelle que Chaninah ne visiterait pas son disciple pendant la journée, par crainte des Juifs, mais venait, évidemment de Tibériade, la nuit, à quelques occasions, il envoyait à sa place un certain Nicodème (q). Le troisième enseignant de Jérôme, connu en tant que « Chaldaeus », l'assista dans une étude des portions araméennes de la Bible et des Apocryphes (r). Pendant ses quarante ans en Palestine, il semble avoir étudié continuellement avec des Juifs (s), un fait qui éveilla la sévère censure de ses adversaires. Jérôme fit remarquer en défense que « Comment la loyauté à l'Eglise pourrait être compromise simplement en raison du fait qu'un lecteur est informé des différentes manières par lesquelles un verset est interprété par les Juifs ? » (t) Il dit encore :

« Pourquoi ne devrais-je pas être autorisé à informer les Latins de ce que j'ai appris des Hébreux. [...] Il est des plus utiles de franchir le seuil des maîtres et d'apprendre l'art directement des artistes. »

Et il dit encore :

« Pourquoi ne devrais-je pas être autorisé [...] afin de réfuter les Juifs, à utiliser ces copies de la Bible dont ils admettent eux-mêmes l'authenticité ? Alors lorsque les chrétiens débattent avec eux, ils ne devraient avoir aucune excuse. »

Du fait de son intérêt pour l'apprentissage de l'hébreu, pour lequel on peut constater qu'il fut obligé de présenter des excuses, Jérôme exploita non seulement l'aide d'enseignants juifs, mais en plus de leur instruction orale, il semble avoir lu le Midrash lui-même. Néanmoins, sa connaissance de l'hébreu ne fut pas suffisante pour « lui permettre d'interpréter un texte qui ne lui avait pas déjà été expliqué par un Juif. » (u) Ainsi en est-il de l'influence générale que Jérôme exerça sur l'enseignement chrétien à travers l'histoire (v) au moyen de son *Quaestiones Hebraicae in genesim*, son ouvrage sur les noms propres hébreux et sur la situation des lieux mentionnés dans la Bible, ses commentaires de la plupart des livres de l'Ancien Testament, et son œuvre principale, la Vulgate, ou traduction latine de la Bible à partir de l'original en hébreu, comprenant d'importantes contributions juives (w).

Augustin, le contemporain de Jérôme en Afrique, ne connut pas autant de succès dans ses relations avec les Juifs. Quand il les questionna au sujet de la Bible, ils manquaient souvent à répondre, ou, selon le point de vue des Pères de l'Eglise, « mentaient », un terme qui doit être interprété afin de signifier qu'ils donnaient une réponse différente de ce à quoi les chrétiens s'attendaient. Dans la correspondance entre Jérôme et Augustin, nous apprenons que le premier n'appréciait pas que la Vulgate soit ignorée des Juifs (x), et que parmi les chrétiens personne n'était assez familier avec l'hébreu pour comprendre sa valeur. Il est enregistré que dans un cas, l'évêque d'une certaine congrégation fut obligé de demander aux Juifs une défense de la traduction de Jonas 4:6 ; ils affirmèrent, cependant, que la traduction de la Vulgate n'était pas en accord avec l'édition hébraïque, et avec les codex grecs et latin (anciens). Cette consultation avec les Juifs dans le but de vérifier un texte douteux ne prit pas fin avec les Pères de l'Eglise : Soury (y) a raison quand il affirme que :

« Fidèles aux préceptes d'Augustin, qui recommandaient la correction des copies de l'Écriture, les théologiens du douzième siècle cherchèrent particulièrement à évincer du vénérable monument les excroissances parasitaires. La manière par laquelle ce travail de révision et de correction du texte latin de la Bible fut accompli nous donne une indication des connaissances des exégètes de cette époque.

Quand quelqu'un sentait qu'il devait corriger certains passages obscurs de la Vulgate ou d'anciennes versions latines sur la base du texte hébreu, il faisait appel à des Juifs érudits et leur adressait des questions à propos de ces passages. Les Juifs amenaient leurs parchemins de la Loi, et, questionnés, traduisaient le texte hébreu dans la langue vernaculaire. »

Ce fut de cette façon, comme nous le verrons, que Stephen Hardlin, abbé de Cîteau, fit en 1109 sa célèbre révision de l'ensemble des livres de la Bible. »

Louis Israël Newman, *Jewish Influence On Christian Reform Movements*, Colombia University Press, 1925, p. 27-31.

(a) Couard, L, « Zur Bibelerklaerung der alten Kirche », in *Kirchl Monatsschrift*, 1900, p. 16, Diestel, passim.

(b) S. Krauss a considérablement écrit à ce sujet dans le *Jewish Quarterly Review*, 1892, v, 122-157, 1893, vi, 82-99, 225-261, « The Jews in the Works of the Church Fathers ». Voir également son article dans le *JE*, iv, 80-86, auquel il ajoute une bibliographie admirable, citant les travaux de Rahmer, Graetz, Goldfahn, Gruenwald, Funk et Ginzberg. Voir Chajes, P, *La lingua ebraica nel cristioana primitivo*, Florence, 1905.

(c) Migne, *Patrologia Graeca*, 6, Goldfahn, « Justin Martyr und die Agada », in *Monatsschrift*, xxvii (1873), et réimprimé.

(d) De Principiis, 1, 3, 4, iv, 26. La prétendue « Haggadah » joua un rôle important dans les œuvres des Pères de l'Église, voir Ginzberg, L, « Die Haggada bei den Kirchenvaetern und in der Apokryphischen Litteratur » in *Monatsschrift* (1898), xlii et seq, et réimprimé à Berlin, 1900, idem, *Die Haggada bei den Kirchenvaetern*, vol. 1, Amsterdam, 1899.

(e) *Adversus Rufinum*, I, xiii. Sur l'étude par Origène des passages bibliques, voir les travaux de Koetschau et Preuschen, son homélie sur Jérémie a été étudiée par Klostermann.

(f) Graetz, *Monatsschrift* (1881), xxx, 433 ff.

(g) Soury, J, *Des Études hébraïques et exégétiques au moyen âge chez les chrétiens d'Occident*, Paris, 1867, p. 3, Remarque que « bien qu'Origène connaissait l'alphabet hébreu, il ne connaissait certainement pas l'hébreu. Il confesse de plus son ignorance, tout comme Augustin, et tout à fait comme Jérôme, qu'il avait peu de difficultés à mentionner les érudits juifs qui l'aidèrent. ». Soury croit qu'Origène fut intéressé par l'hébreu seulement afin d'enrichir la polémique chrétienne contre les Juifs.

(h) Bacher, W, *Agada der Palaestinischen Amoraer*, 1 (1892), 92.

(i) *De Ecclesiastica Theologica*, ii, 2, 3.

(j) Cf. Gerson, Die Commentarien des Ephraem Syrus in ihrem Verhaeltnisse zur Juedischen Exegese, Breslau, 1868.

(k) Krauss, S, « Jérôme », JE, vii, 115-118, avec un compte rendu de sa relation à la littérature juive et ses activités d'apprentissage, qui donne une bibliographie, dont les plus importants ouvrages en ce qui nous concerne sont : Nowack, Die Bedeutung des Hieronymus fuer die A. T. Textkritik, 1875 ; Krauss, JQR, vi, 225-261 ; Rahmer, Die Hebraeischen Traditionen in den Werken des Hieronymus, Breslau, 1861 ; Berlin, 1898 ; et ailleurs ; Siegfried, « Die Ausprache des Hebraeischen bei Hieronymus » in Stade's Zeitschrift, iv, 34-82 ; bacher, W., « Eine Angebliche Luecke im Hebraeischen Wissen des Hieronymus », in Stade's Zeitschrift, xxii, 114-116 ; Krauss, « Die Juden in den Werken des Heiligen Hieronymos », in Magyar Zsidó Szémle, vii, 1890.

(l) Epistolae, cxxv, 12.

(m) Comm. sur Isaïe, 22:17.

(n) Préface à Hosée ; Epistolae, lxxiii, 9.

(o) Préface aux Chroniques.

(p) « circumducens » ; préface à Nahum.

(q) Epistolae, lxxxiv, 3.

(r) Préface à Tobit ; cf. Epistolae, xviii.

(s) Commentaire sur Nahum 2:1, « a quibus (Judaeis) non modico tempore eruditus. ».

(t) Contra Rufinum, ii, 476. La défense de Jérôme fut utile aux hébraïsants chrétiens suivants ; Zwingli le cite en lien avec les charges contre lui en raison de son association avec le Juif Moïse de Winterthur.

(u) Soury, op. cit., p. 4.

(v) Même les auteurs juifs reconnurent son importance, parmi eux David Kimchi, Abu al-Walid, Abraham ibn Ezra, Samuel ben Meir, Nahmanide, Isaac Troki et d'autres ; il figura dans des ouvrages polémiques juifs à plusieurs occasions.

(w) Krauss dit : « L'exégèse de Jérôme est juive en esprit, reflétant les hagadistes palestiniens. » « Jérôme n'était pas ami des Juifs, bien qu'il leur devait beaucoup. »

(x) Luther et d'autres traducteurs avaient en leur temps émis la même plainte.

(y) Des Études, p. 10.

« Thomas d'Aquin

On peut en dire de même de Thomas d'Aquin (1227-1274), l'éminent disciple d'Albertus. Comme son enseignant, Thomas eut de nombreuses associations juives. Étant un membre de l'ordre dominicain, il partagea ses préjugés à l'encontre des Juifs et du judaïsme (a) ; toutefois, en même temps, il puisait librement dans les sources philosophiques juives. Dans son ouvrage principal *Summa Theologiae*, il montre qu'il est bien familier des écrits d'Avicébron, dont il mentionne le nom (b). Son recours à Moreh de Maïmonide a été universellement reconnu par les chercheurs (c). « Sa théodicée est modelée d'après celle des philosophes juifs, et ses arguments peuvent aisément être ramenés à des sources juives. Il donne ainsi cinq preuves de l'existence de Dieu, dont trois sont directement reprises à des philosophes juifs. » (d) Dans son opposition à l'hypothèse de l'éternité du monde, Thomas d'Aquin copie mot pour mot les arguments avancés par Maïmonide (e). Dans sa discussion des attributs de Dieu, ses théories de la Providence, de la prophétie, de l'omniscience de Dieu, des anges, des lois cérémonielles du Pentateuque, et son prétendu « principe originel d'individuation », la preuve d'une influence juive est immanquablement claire. Il y a « également de fortes traces d'une influence juive dans les opinions exégétiques de Thomas d'Aquin (f). Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que Thomas d'Aquin fut accusé par ses opposants d'avoir succombé aux opinions des « Juifs et pharisiens ». (g) Le pouvoir d'attraction de ses idées fut si grand, que ses œuvres s'immiscèrent dans les milieux juifs sous la forme de traduction en hébreu (h). « Il n'y a aucun doute quant au fait que la méthode d'harmonisation de la doctrine aristotélicienne avec l'enseignement traditionnel dans la mesure où les éléments communs du judaïsme et du christianisme étaient concernés, fut suggérée à Thomas d'Aquin par son prédécesseur juif. » (i) Bien qu'il peut être exagéré de dire que « Maïmonide est le précurseur de Saint Thomas d'Aquin et le Moreh annonça et prépara la voie à la *Summa Theologia* » (j), on ne peut pas nier l'importance de Maïmonide dans la philosophie de Thomas d'Aquin. »

Ibid., p. 114-116.

(a) Guttmann, *Das Verhaeltniss des Thomas von Aquino zum Judenthum und zur Juedischen Literatur*, Goettingen, 1891 ; passé en revue par I. Abrahams, *JQR*, iv, 158-161. Geyraud, *L'Antisémitisme et St. Thomas d'Aquin*, pp. 40 ff. ; *Hibbert Journal*, x, 974.

(b) Wittmann, M., *Die Stellung des heiligen Thomas von Aquin zu Avencebrol*, Muenster, 1900 ; *REJ*, xli, 314.

(c) Michel, A., « Die Kosmologie des Moses Maimonides und des Thomas von Aquino in ihren gegenseitigen Beziehungen », *Philosophisches Jahrbuch*, 1891 ; Rohner, A., *Das Schoepfungsproblem bei Moses Maimonides, Albertus Magnus und Thomas von Aquin*, Muenster, 1913 ; Hausbach, « Die Stellung des heiligen Thomas von Aquin zu Maimonides in der Lehre von der Prophetie », in *Theol. Quartalschrift*, lxxxi, 553-79.

(d) « *Contra Gentiles* », ii, 33 ; Moreh, ii, 16 ; « *Contra Gentiles* », i, 22 ; Moreh, ii, 16 ; pour la seconde preuve, « *Devoirs du cœur* » de Bahya semble avoir contribué.

(e) *Summa*, i, 45, a. 1, Moreh, i, 2, 15.

(f) Siegfried, « Thomas von Aquino als Ausleger des Alten Testaments », in Zeitschrift d'Hilgenfeld, 1894 ; Merx, dans l'introduction de son Die Prophetie des Joels.

(g) Hist. Litt. de la France, xxi, 494-5, qui cite Gérard d'Abbeville.

(h) JE, ii, 39 ; Steinschneider, Uebersetzungen, pp. 483-7 ; Jellinek, Thomas von Aquino in der juedischen Literatur, Leipzig, 1853.

(i) Husik, Medieval Jewish Philosophy, p. 307.

(j) Saisset, E., « Maimonide et Spinoza », Revue des Deux Mondes, 1862.

(7m) Julius Evola, L'arc et la massue, 1984, p. 79.

Pour ce qui est du protestantisme, voir Murray Rothbard, L'origine de l'État-providence aux États-Unis, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/19/lorigine-de-letat-providence-aux-etats-unis/>.

(7n) Nachtrag von weitem Originalschriften, welche die Illuminatensekte überhaupt.

Il s'agit d'un recueil de lettres saisies par les autorités bavaroises chez des membres de la secte des Illuminés de Bavière.

(7o) Ibid.

(7p) Clément d'Alexandrie, Le Pédagogue, I, 6.

(7q) Jean-Baptiste Salgues, De la Littérature des offices divins, 1829, p. 9.

(7r) Louis Rougier, Celse contre les chrétiens, 1997, p. 16.

(7s) Dom Hisoard, Les racines sémitiques du mondialisme, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/09/30/les-racines-asiatiques-du-mondialisme/>.

(8) Les premières machines sophistiquées furent inventées par les Chinois et les Sémites. Voir The History Channel, Ancient Discoveries. Machines Of Ancient China. (<http://www.youtube.com/watch?v=EPr7aRR8xkc>) et The History Channel, Ancient Discoveries. Machines of the East. (<http://www.youtube.com/watch?v=q2tM-0eR68E>).

Les premiers moulins à eau et à vent sont potentiellement d'origine chinoise (voir Lynn White, Medieval Technology and Social Change, 1962, sous-chapitre The Sources of Power).

Voir également Atila Bir et Mustafa Kacar, Pioneers of Automatic Control Systems, http://www.muslimheritage.com/uploads/Pioneers_of_Automatic_Control_Systems.pdf.

Gunalan Nadaraja, Islamic Automation: A Reading of al-Jazari's The Book of Knowledge of Ingenious Mechanical Devices (1206),

http://www.muslimheritage.com/uploads/Automation_Robotics_in_Muslim%20Heritage.pdf,
<http://www.muslimheritage.com/article/islamic-automation-al-jazari%E2%80%99s-book-knowledge-ingenious-mechanical-devices>.

Foundation for Science, Technology and Civilisation, The Mechanics of Banu Musa in the Light of Modern System and Control Engineering, <http://www.muslimheritage.com/article/mechanics-of-banu-musa>.

Toygar Akman, An 800 Years Old Ancestor: Today's Science of Robotics and Al-Jazari, <http://www.muslimheritage.com/article/800-years-old-ancestor-today%E2%80%99s-science-robotics-and-al-jazari>.

Il est conseillé de lire <http://www.muslimheritage.com/> (Muslim Heritage) pour se rendre compte à quel point la prétendue civilisation « occidentale » moderne plonge ses racines dans l'« esprit » négro-asiatique. Voir également Stanwood Cobb, Les racines arabes de la « Renaissance », <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/08/les-racines-arabes-de-la-rennaissance/> ; John M. Hobson, Les origines chinoises de l'industrialisation britannique, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/08/01/les-origines-chinoises-de-lindustrialisation-britannique/> ; Éléments d'éducation raciale, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/>.

(8a) René Guénon, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, Gallimard, 2013, p. 56-57.

(9) Comme ce fut le cas sous le Troisième Reich, et cela en accord avec ce qu'A. Hitler a écrit dans Mon Combat, à savoir qu'une société qui fait passer au premier rang l'économie – et par conséquent la croissance économique – finira un jour ou l'autre par voir son économie s'effondrer tout simplement parce qu'il est impossible que la croissance économique d'une société perdure indéfiniment. Le Troisième Reich, tout en n'accordant à l'économie qu'une place secondaire – subordonnée à la politique –, connut le plein emploi et une économie florissante.

(10) L'économie, dans une civilisation de nature aryenne, comme expliqué par Xénophon dans Économique, Aristote dans le livre I et pseudo-Aristote dans le livre III des Économiques, relève avant tout et comme toute chose de la sphère familiale. L'économie, c'est étymologiquement et en premier lieu l'art d'administrer le domaine (familial), elle est dès lors dotée d'un aspect qualitatif.

A en croire l'Université « occidentale », Adam Smith serait la mère fondatrice de la science économique moderne et parmi une du libéralisme économique. Néanmoins, « [i]l y avait une hostilité particulière [dans l'islam médiéval] à tout ce qui ressemblait à une fixation des prix. Une des histoires les plus répétées affirme que le prophète lui-même avait refusé de forcer les marchands à baisser les prix pendant une pénurie dans la ville de Médine, au motif que faire ainsi serait un sacrilège, étant donné que, dans une situation de libre-marché, « les prix dépendent de la volonté de Dieu. » La plupart des juristes interprétèrent la décision de Mohammed comme signifiant que toute interférence du gouvernement dans les mécanismes du marché devrait être considérée similairement comme un sacrilège, puisque les marchés ont été conçus par Dieu pour se réguler eux-mêmes.

Si tout cela ressemble de façon frappante à la « main invisible » (qui est également la main de la Divine Providence) d'Adam Smith, il se peut que ce ne soit pas une complète coïncidence. En fait, beaucoup des arguments et des exemples spécifiques que Smith utilise semblent remonter directement à des écrits économiques de la Perse médiévale. Par exemple, non seulement son argument selon lequel l'échange est un prolongement naturel de la rationalité et de la parole humaines apparaît déjà à la fois chez Al-Ghazali (1058-1111) et Al-Tusi (1201-1274) ; mais, en plus, ils utilisent exactement la même illustration : que personne n'a jamais observé deux chiens échangeant des os. De façon encore plus spectaculaire, l'exemple le plus célèbre de Smith sur la division du travail, celui de l'usine d'épingles, où dix-huit opérations séparées sont nécessaires afin de produire une épingle, apparaît déjà dans le *Ihya* d'Al-Ghazali, dans lequel il décrit une usine d'aiguilles, où il faut vingt-cinq opérations différentes pour produire une aiguille. (*) » (David Graeber, *Debt: The First 5,000 Years*, Melville House Publishing, 2011, p. 279)

On peut rajouter qu'Adam Smith puisa également un nombre considérable de ses notions dans l'œuvre d'Ibn Khaldun. A ce sujet, voir James R. Bartkus et M. Kabir Hassan, *Ibn Khaldun and Adam Smith: Contributions to Theory of Division of Labor and Modern Economic Thought*, <http://muslimheritage.com/article/ibn-khaldun-and-adam-smith-contributions-theory-division-labor-and-modern-economic-thought> ; Suleiman Abbadi, *Ibn Khaldun Contribution to the Science Economics*, <http://www.alazhar.edu.ps/journal123/attachedFile.asp?seqq1=565> ; Ibrahim M. Oweiss, *Ibn Khaldun, the Father of Economics*, <http://faculty.georgetown.edu/imo3/ibn.htm>.

(*) « Hosseini 1998, 2003. Smith dit qu'il visita lui-même une telle usine, ce qui pourrait très bien être vrai, mais l'exemple des dix-huit étapes se trouve originellement dans l'entrée « Épingle » du volume 5 de l'Encyclopédie française, publié en 1755, vingt ans plus tôt. Hosseini relève aussi que « la bibliothèque personnelle de Smith contenait les traductions en latin de quelques-unes des œuvres de savants Perses (et Arabes) de l'époque médiévale » (Hosseini 1998:679), suggérant qu'il pourrait les avoir prélevées [les étapes] directement sur les originaux. D'autres sources importantes concernant les précédents islamiques des théories économiques qui apparaîtront plus tard incluent : Rodinson 1978, Islahi 1985, Essid 1988, Hosseini 1995, Ghazanfar 1991, 2000, 2003, Ghazanfar & Islahi 1997, 2003. Il devient de plus en plus clair qu'une grande partie de la philosophie des Lumières remonte à la philosophie islamique : le cogito de Descartes, par exemple, semble dériver d'Ibn Sina (Avicenne), le célèbre point de Hume que l'observation de conjonctions qui sont constantes ne prouve pas en soi la causalité se retrouve chez Al-Ghazali, et j'ai moi-même noté que la définition d'Emmanuel Kant des Lumières dans la bouche d'un oiseau magique remonte au poète Perse du quatorzième siècle Rumi. »

(10a) Voir Friedrich Georg Jünger, *La perfection de la technique*, Livre II. Machine et propriété.

(11) Nous employons les guillemets car nous ne croyons pas comme R. Guénon en l'opposition a-raciale illusoire et trompeuse entre monde de la « Tradition » et monde « moderne », mais plutôt au remplacement d'une tradition aryenne par un ensemble de traditions négro-asiatiques.

(12) Un avant-goût dans sa coloration « médicale » en est donné par <https://www.youtube.com/watch?v=KGD-7M7iYzs> (Laurent Alexandre, Le recul de la mort – l’immortalité à brève échéance?) (*).

Il s’agit éminemment d’un des contrecoups du règne de la quantité ; en effet, le « Scientifique » en vient à assimiler purement et simplement la vie à de simples quantités qui peuvent être calculées à l’aide d’ordinateurs, après sa réduction au travers des « Sciences » analytiques à une série de déterminismes physiques – mécaniques – où tout peut être mesuré (**). Premièrement, précisons que nous doutons de la véracité des statistiques qui nous sont présentées (précisons que des études très récentes montrent une baisse de l’espérance de vie dans quelques pays « occidentaux ») et que « cette dernière prophétie [celle du raccourcissement de la vie] pourrait paraître fausse, si l’on ne distinguait pas le cas où la vie plus longue est due à un contact avec ce qui dépasse le temps, du cas d’une « construction », comme telle privée de sens et véritable parodie du premier cas, réalisée avec les moyens de la science profane et de l’hygiène moderne. » (Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, 2009, p. 429).

Deuxièmement, ce dont le « Scientifique » au regard trouble de prêtre, dans son hideux jean bleu, ne peut se rendre compte, du fait même que cet individu, comme tout « Scientifique », n’a qu’une vision quantitative des « choses », est que l’espérance de vie particulièrement faible était due à la forte mortalité infantile, aux conditions de travail éprouvantes (dues à l’industrialisation de l’Europe) et aux maladies, et non pas à une moins bonne santé des individus qui ne pratiquaient pas de métiers usants et qui n’étaient pas atteints par des maladies, preuve en est que de nombreuses sommités de l’Antiquité vécurent près de cent ans, souvent en bonne santé. En dehors des grandes épidémies – dont on peut se demander si elles n’ont pas été causées en grande partie par des contagions extra-européennes –, l’individu contemporain n’a jamais été aussi malade et l’est toujours plus, sauf que tout est fait pour le maintenir en vie artificiellement, dans un état de dépendance de plus en plus fort vis-à-vis de la « médecine » (***) ; « médecine » qui de surcroît est un des principaux dispositifs de pouvoir du « pouvoir pastoral » (****).

La « médecine », et cela surtout grâce au progrès de la technologie, récemment de l’électronique et de l’informatique, aura permis d’un côté de garder en vie le plus longtemps possible et d’assurer le plus possible la prolifération des individus dégénérés, tarés et inférieurs (*****). De l’autre côté, en sens contraire, de rendre malades et de faire baisser la natalité des êtres sains et forts, tout en garantissant le « business » de l’avortement de masse au sein de la race blanche, cette sorte de molochisme moderne, que la soi-disant « femme Blanche libérée » pratique selon son bon plaisir, même si à notre époque et dans des cas de plus en plus abondants, l’avortement devient une pratique nécessaire et positive. Ainsi, en réduisant la vie à une marchandise, le libéralisme a ouvert la voie à une version « politiquement correcte » du sacrifice humain qui est le propre de tout matriarcat communisant et dont la correspondance dans la ruche est le meurtre des faux-bourçons, qu’ils soient en gestation ou non, par les abeilles. Les « hommes Blancs » sont de nos jours, à l’image des faux-bourçons, au « mieux » de simples donneurs de sperme efféminés pour la soi-disant « femme Blanche libérée ». Notons que cette volonté androicide se trouve déjà en filigrane dans le Nouveau Testament : « [N]’appelez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux. » (Matthieu 23:9)

Au passage, remarquons la schizophrénie du chrétien qui revendique soi-disant son opposition à cette science « satanique » (qu'il serait plus juste de qualifier de prométhéenne) tout en se félicitant qu'elle permette de garder en vie des trisomiques et autres tarés et de les faire se reproduire le plus possible quand ils le peuvent, cela bien sûr en adéquation avec le « croissez et multipliez » vétérotestamentaire. Il est vrai que la « pensée » chrétienne est déjà en elle-même quelque chose de singulièrement trisomique.

L'invention la plus représentative de tout cela, nous pourrions même dire qu'elle est primordiale, est la vaccination dont l'efficacité est loin d'être avérée (Mike Adams, Merck vaccine fraud exposed by two Merck virologists; company faked mumps vaccine efficacy results for over a decade, says lawsuit, <http://www.contre-info.com/vaccins-nouveau-scandale>) tandis que ses effets nocifs sont quant à eux toujours plus éprouvés (Catherine J. Frompovich, 20 Vaccination "Trivia" Facts, <http://vactruth.com/2011/10/25/20-vaccination-trivia-facts/> ; Ginger Taylor, Research papers supporting Vaccine/Autism Causation, <http://adventuresinautism.blogspot.com/2007/06/no-evidence-of-any-link.html> ; Ethan A. Huff, Children today receive more than 12 times as many vaccine doses than in 1940, http://www.naturalnews.com/040042_vaccine_schedule_immunizations_children.html).
Additionnellement, elle est une bonne illustration de la manière dont les peuples asiatiques ont contaminé les peuples blancs européens. Effectivement, « la première référence claire à l'inoculation de la variole a été faite par l'auteur Chinois Wan Quan (1499-1582) dans son « Douzhen xinfu » publié en 1549 (J. Needham, Science and Civilization in China, vol. 6: Biology and Biological Technology, Part 6: « Medicine », Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p.134 suiv.). L'inoculation de la variole apparaît ne pas avoir été répandue en Chine jusqu'au règne de l'Empereur Longqing de la dynastie Ming dans la seconde moitié du 16e siècle (En Chine, des croûtes de variole en poudre étaient pulvérisées dans le nez de ceux qui étaient en bonne santé. Les patients développaient alors un cas bénin de la maladie et étaient ensuite immunisés contre elle. La technique avait un taux de mortalité de 0,5-2%, mais c'était considérablement moins que les 20-30% de la maladie en elle-même. Voir R. Temple, The Genius of China: 3000 Years of Science, Discovery, and Invention, Simon and Schuster, New York, 1986, p.137.)

La variolisation était aussi pratiquée vers la fin de la première moitié du 17e siècle en Turquie, en Perse, en Afrique. En 1714 et 1716, deux comptes-rendus de la méthode turque d'inoculation furent faits à la Société Royale d'Angleterre, par Emmanuel Timoni, un médecin affilié à l'Ambassade d'Angleterre d'Istanbul (A. M. Behbehani, « The Smallpox Story: Life and Death of an Old Disease », Microbiological Reviews, vol. 47, n° 4, Décembre 1983, p. 455–509) et Giacomo Pylarin. Lady Mary Wortley Montagu, la femme de l'ambassadeur britannique, est largement créditée de l'introduction du processus en Grande Bretagne en 1721 [après l'avoir ramené d'Istanbul]. » (Salah Zaimeche, Salim Al-Hassani et Ahmed Salem, Lady Montagu and the Introduction of Smallpox Inoculation to England, <http://www.muslimheritage.com/article/lady-montagu-and-introduction-smallpox-inoculation-england>). De plus, la vaccination (contre la variole) était déjà pratiquée aux temps préislamiques par les Arabes (Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, p. 160).

Comme nous aurons l'occasion de le constater à nouveau plus loin, le mouvement subversif trouva presque systématiquement son point de départ chez les Jaunes, en Chine (« Avant cette époque [la

révolution scientifique de la fin de la « Renaissance »], cependant, l'Occident avait été profondément marqué, non seulement dans ses développements techniques mais aussi dans ses structures et ses transformations sociales, par les découvertes et les inventions qui provenaient de Chine et d'Asie orientale. Ce ne sont pas seulement les trois inventions mentionnées par Lord Bacon (l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole magnétique) qui eurent des effets, et souvent des effets d'ébranlement profond, sur une Europe socialement instable ; ce sont également une centaine d'autres inventions – l'horlogerie mécanique, la fonte, les étriers et le harnais adapté au cheval, la suspension Cardan et le triangle de Pascal, les ponts à arches segmentaires et les écluses sur les canaux, l'étambot de poupe et la navigation à voiles multiples, la cartographie quantitative... » (Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, 1977, p. 5)) ; se répandit dans le reste du monde asiatique pour ensuite connaître une amplification dans le monde sémitique sous l'action catalysatrice de l'islam ; fut ramené en Europe par des ecclésiastiques [ceux qui s'imaginent que l'Eglise a constitué un frein au développement des « Sciences » en Europe devraient lire <http://www.watch-around.com/uploads/media/figures-gerbert-007-f.pdf> (Pierre Maillard, Gerbert, pape de l'an mil et apôtre du zéro) et https://books.google.fr/books?id=jicHuF_XcDkC (Georges Minois, L'Eglise et la science : Histoire d'un malentendu. De saint Augustin à Galilée.), plutôt que de donner leur opinion] et des Juifs ; avant de finalement connaître une tout autre envergure du fait des mutations que les « grands hommes » de la prétendue « Renaissance » – qui étaient pour un nombre important d'entre eux des neurosyphilitiques (T. L., La peste et la syphilis au berceau de la modernité, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/03/20/la-peste-et-la-syphilis-au-berceau-de-la-modernite/>) – lui firent subir. Les Juifs parachèveront le tout (Werner Sombart, The Jews and Modern Capitalism, Batoche Books, 2001, p.108, <http://socserv2.socsci.mcmaster.ca/econ/ugcm/3ll3/sombart/jews.pdf>).

Au sujet de la prétendue « Renaissance », si, certes, elle fut en partie la redécouverte de l'Antiquité gréco-latine, qui ne fut jamais que celle du culte de la Nature, qui n'avait rien de grec, ni de romain, ayant au contraire tout à voir avec les cultes négro-sémitiques qui s'étaient introduits à cette époque en Grèce et à Rome – en clair, il s'agissait de la redécouverte de la culture négro-sémitique dont étaient sortis ces cultes –, elle n'en garda pas pour autant moins le christianisme comme point de référence.

« Rome restait au cœur de toutes les démarches et la connaissance s'appuyait avant tout sur les découvertes faites dans la ville ou dans les environs immédiats, dans les ruines, les champs ou les vignes, le plus souvent dans les propriétés des cardinaux de l'Eglise. Cette constatation invite à souligner une orientation des curiosités et des intérêts.

Contrairement à ce qui est souvent écrit cette renaissance ne s'affirme pas du tout comme une complaisance pour les temps du paganisme, comme un affranchissement des croyances traditionnelles. L'admiration pour les auteurs anciens, pour les œuvres d'art retrouvées, ni, d'autre part, la liberté des mœurs prêtée aux hommes de lettres du temps, n'excluaient en aucune façon la fidélité à la religion des pères ni les multiples références à la culture chrétienne. La légende du Capitole se confortait du récit d'un miracle. C'est là, disait-on, qu'Octave Auguste avait vu apparaître en pleine lumière, vision

provoquée par la Sybille de Cumès, une Vierge portant un enfant au-dessus d'un autel, annonçant la venue du Sauveur ; à cet emplacement exact fut construite l'église d'Aracoeli où Cola di Rienzo devait parler aux foules, et les héros du peuple romain et chrétien trouver leur dernier sommeil. Si, dans le parler commun, la Porta Aurelia change de nom et perd cette référence à l'empereur pour devenir la Porta Aurea, c'est pour rappeler celle de Jérusalem où Joachim rencontra Anne, où le Christ fut acclamé le jour des palmes, par où Héraclius entra dans la ville ramenant la Sainte Croix après sa victoire contre les Perses.

Les seules explorations romaines entreprises au temps de la Renaissance, les seules recherches de structures antiques, ne furent pas conduites pour exhumer des vestiges païens, des temples ou des théâtres, mais les cimetières témoins des premiers temps du christianisme en Occident.

Cet intérêt porté alors, au XVe et au XVIe siècles, aux catacombes romaines, étonne généralement nos historiens qui pensent que les hommes de la Renaissance, les poètes ou philosophes humanistes les premiers, ne portaient leurs curiosités que vers les temps de la République romaine et de l'empire triomphant, temps des dieux païens. Pour eux, l'archéologie chrétienne ne s'est affirmée véritablement, après quelques balbutiements maladroits à la fin du XVIe siècle – dus au hasard d'une découverte inopinée (le 31 mai 1578), qu'avec les travaux du père Marchi et de Giovanni-Batista De Rossi, à partir des années 1850. L'article du Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie (1910), signé de dom Henri Leclercq, affirme que les cimetières chrétiens de Rome furent complètement oubliés pendant des siècles et que « le Moyen Âge épaissit sur les cimetières la nuit dont il recouvrait le passé tout entier. » Quant aux temps de la Renaissance, l'auteur indique bien que la catacombe de Calliste portait des graffiti de frères franciscains, de 1433 à 1482, et celle des saints Pierre et Marcelin les signatures du célèbre Pomponius Loto et de ses compagnons (1475). Mais le même article y accorde peu d'importance et semble même suggérer que ces écrivains, membres et ornements de la célèbre Académie romaine condamnée par le pape Paul II, auraient trouvé là un refuge contre les poursuites, du moins un lieu sûr où se rencontrer à l'abri.

En fait, les deux positions étaient à revoir :

Les catacombes n'étaient, au Moyen Âge, ignorées ni des Romains ni des visiteurs. En 625-638, un pèlerin demeuré anonyme donnait, dans un récit qui se voulait surtout un guide, quantité de détails sur les églises et les cimetières anciens de Rome. Un contemporain de Charlemagne laissa des notes topographiques et des relevés d'inscriptions. Les catacombes figuraient en bonne place, dans les années mille, dans les descriptions de la ville, ces *Mirabilis urbis Romae* si largement diffusés, et, un siècle plus tard environ, dans les écrits de l'Anglais Guillaume de Malmesbury qui évoque le passage des croisés à Rome au temps d'Urbain II, et reproduit une liste topographique des monuments et des cimetières.

Les humanistes ont fait bien davantage que de s'aventurer par hasard ou de se réfugier, contraints et forcés, dans l'un des cimetières. Ils en ont visité plusieurs attentivement (celui de Pierre et Marcelin donc, et aussi ceux de Calliste, de Prétextat et de Priscelle), situés en des lieux éloignés et de structures différentes les uns des autres. Ce fut une véritable exploration et ils en ont tiré profit.

Pour ces hommes, humanistes de la Renaissance qui s'affublaient des noms des auteurs grecs ou latins (Callimaque, Asclépiade, Glaucus, Sabellicus), les antiquités chrétiennes leur parlaient tout autant, et mieux peut-être, que les autres. Maffeo Vegio (+ 1458) consacrait alors tout un volume à la description très minutieuse de la première basilique Saint-Pierre. Flavio Biondo (+ 1463) dédiait sa *Roma instaurata* au pape vénitien Eugène IV, livre à la gloire de toutes les antiquités de Rome, à ses grandes basiliques chrétiennes tout autant qu'aux vestiges plus anciens. Tout ceci témoigne d'un vif intérêt, que rejoint celui porté, exactement à la même époque, à Ravenne, à ses églises et baptistères.

[...]

Il est bien possible que la faveur manifestée par les auteurs des années 1820-1840 aux peintres italiens des Trecento et Quattrocento soit, pour une bonne part, née d'un malentendu ou plutôt d'une équivoque. Voulaient-ils que l'on admirât les œuvres pour elles-mêmes ou, plutôt, pour leurs auteurs ? Ces promoteurs d'une nouvelle mode ne semblent pas en parfait accord avec ceux qui l'avait lancée autrefois, au temps des humanistes. Ils ne reprennent pas volontiers les critères de Pétrarque ou d'Alberti. Ils font assez peu de cas de l'art à bien représenter la Nature, et n'invoquent pas à tout propos l'imitation des œuvres antiques ni les hauts faits des Grecs et des Romains. Ce qui semble surtout les intéresser serait davantage l'idée qu'ils se font de la personnalité des artistes de cette époque et, plus généralement, de la condition de l'homme face aux contraintes de la société et de la religion.

Cet homme, cet artiste, ils pouvaient le connaître, définir ses insertions sociales et son caractère propre, alors que tous ceux des siècles précédents leur demeuraient, faute de documents ou de recherches suffisamment attentives, complètement inconnus. Grâce à Pétrarque et à Boccace, puis surtout à Vasari, les critiques et amateurs d'art du XIXe siècle disposaient enfin de noms et de figures. Ces vies de Vasari les comblaient ; celle de Benvenuto Cellini écrite par lui-même, véritable roman de cape et d'épée aux cent rebondissements, les passionnaient. Cette intimité leur paraissait une merveilleuse nouveauté et c'est, en somme, à leur enthousiasme – et à leur ignorance – que nous devons cette idée parfaitement erronée de l'anonymat de l'artiste au Moyen Âge.

De plus, ces peintres, sculpteurs et orfèvres leur plaisaient. Pour ce qu'ils en savaient, ils pensaient s'y retrouver eux-mêmes. Pour ces historiens et critiques des années 1800, il ne faisait aucun doute que la Renaissance avait marqué un net refus des contraintes « morales » et sociales, un abandon intelligent des dévotions traditionnelles. Stendhal le révolté, qui se déclarait athée et jacobin, ne cessait d'applaudir ; ses *Chroniques d'Italie* disent assez ses ferveurs pour un monde de violences et de reniements ; Burckhardt faisait de Cellini un héros, peut-être même un modèle. Ce n'était là, bien sûr, qu'une erreur d'appréciation ; mais cette erreur s'est maintenue et l'idée d'un « modernisme » païen, d'une Renaissance qui acceptait tout de l'Antiquité et rejetait le christianisme a fait son chemin.

Dès 1942, l'admirable livre de Lucien Febvre, *le Problème de l'incroyance au XVe siècle*, dénonçait ces vues trop simplistes et remettait magistralement les choses au point. Une étude approfondie des véritables curiosités intellectuelles, dans la Rome du Quattrocento et un peu plus tard, apporterait à sa thèse, malheureusement souvent négligée, nombre de confirmations et relèguerait l'image de la Renaissance, férue à tous crins de la civilisation antique, sans discernement, et par cela même païenne,

au répertoire des clichés vieillis. » (Jacques Heers, Le Moyen Âge, une imposture, Perrin, collection tempus, 2008, p. 120-124)

Pour en revenir aux premières considérations, ces « Scientifiques », qu'ils soient croyants ou athées, après avoir réduit la vie à des quantités, essaient de la recréer artificiellement en la contrefaisant dans cette invention asiatique qu'est le laboratoire, tout cela dans l'optique puérile d'essayer de surpasser le « Dieu » théiste des abrahamistes. Un des nouveaux « Progrès » dans ce domaine est la confection de virus mortels et extrêmement contagieux par les « Scientifiques », ou pour dire les choses telles qu'elles sont, par les espèces de sorciers rationalistes dont il s'agit réellement (David Harding, Lethal virus 'could wipe out humans', <http://www.initiativecitoyenne.be/article-des-chercheurs-mettent-au-point-des-virus-mortels-a-la-demande-du-gouvernement-americain-122882058.html> ; L'Express, Un scientifique fait naître un nouveau virus mortel de grippe H1N1, http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/un-scientifique-fait-naître-un-nouveau-virus-mortel-de-grippe-h1n1_1556881.html).

En définitive, il convient de se demander si ce genre d'individus, bien « éclairés » consciemment par le mythe du « Progrès » scientifique et celui de l'évolution, ne sont pas autant bien « éclairés » inconsciemment par des influences infra-rationnelles pour vouloir constamment davantage créer et permettre toutes sortes de « choses » plus monstrueuses les unes que les autres.

(*) La volonté féminine de mener une vie terrestre éternelle trouve son origine dans les tentatives des alchimistes et chimistes Jaunes et Sémites de créer l'« élixir ». Sa contrepartie religieuse est la volonté féminine d'obtenir son ticket pour le « paradis ».

(**) Cette mentalité est typiquement sémitique puisque « Les Egyptiens et les Babyloniens firent de nombreuses applications de leurs mathématiques. Leurs papyrus et leurs tablettes d'argile montrent des billets à ordre, des lettres de crédit, des prêts hypothécaires, des paiements différés, et la bonne répartition des bénéfices des entreprises. [...] Mais c'est une erreur – peu importe combien de fois cela a été répété – de croire que les mathématiques en Egypte et à Babylone étaient confinées uniquement à la résolution de problèmes pratiques. Cette croyance est aussi fausse pour cette époque qu'elle l'est pour la nôtre. A la place nous trouvons, après une enquête plus approfondie, que l'expression exacte des émotions et pensées de l'homme, qu'elles soient artistiques, religieuses, scientifiques, ou philosophiques, implique ainsi, comme de nos jours, certains aspects des mathématiques. A Babylone et en Egypte, l'association des mathématiques avec la peinture, l'architecture, la religion, et l'examen de la Nature n'était pas moins intime et vitale que son utilisation dans le commerce, l'agriculture, et la construction. » (Morris Kline, Mathematics in Western Culture, Oxford University Press, 1964, p. 17)

(***) Cette « médecine » analytique, d'origine asiatique (voir notamment Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, Livre IV. Les mains qui guérissent), n'a pu s'imposer en Europe qu'après l'extermination des sages-femmes par l'Eglise, qu'elle a fait passer calomnieusement pour des « sorcières » (Barbara Ehrenreich, Deirdre English, Sorcières, sages-femmes et infirmières, une histoire des femmes et de la médecine ; Jean Louis Brau, La sorcellerie ; Katie Allison Granju, Les sages-femmes sous le feu des critiques, <http://users.skynet.be/maevrard/sagefemmefire.html> ; Vertumne, Chasse aux

sorcières et renouveau démographique européen,
<https://web.archive.org/web/20110717205014/declinisme.blogspot.com/2009/10/chasse-aux-sorcières-et-renouveau.html> ; William L. Minkowski, Women healers of the middle ages: selected aspects of their history, <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1694293/>,
<https://ajph.aphapublications.org/doi/10.2105/AJPH.82.2.288> ; Myriam Greilsammer, The Midwife, the Priest, and the Physician: The Subjugation of Midwives in the Low Countries at the End of the Middle Ages), « sorcières » qui n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination du judéo-chrétien de base. Ceci eut pour conséquence la disparition de l'herboristerie traditionnelle indo-européenne en Europe, en accord avec les enseignements de l'Église puisque « N'était-ce pas la preuve d'un manque de confiance à l'égard du Tout-Puissant que de « se fier aux remèdes profanes, aux herbes et aux racines » ? Seuls les démons, qui cherchent à détourner l'homme de Dieu, incitent les fous et les tièdes à recourir à de tels moyens. « L'art médical sous toutes ses formes tire son origine de cette duperie », c'est en ces termes que le docteur de l'Église Tatian stigmatise l'emploi païen de remèdes tirés de la Nature, « car si un individu peut être guéri par une substance en laquelle il met sa confiance, ne sera-t-il pas mieux guéri encore en se fiant à la puissance de Dieu ? Pourquoi, au lieu de t'adresser au Seigneur tout-puissant, préfères-tu te guérir comme le chien par les herbes, comme le cerf par les serpents, comme le porc par les écrevisses ou comme le lion par les singes ? Pourquoi déifies-tu des choses terrestres ? » » (Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, p. 120)

Détentrices d'un savoir médicinal indo-européen antique, elles cédèrent la place aux « médecins » Sémites dont les papes furent les premiers à s'entourer (voir Anthony M. Ludovici, Anthony M. Ludovici, note 32bis, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/02/28/anthony-m-ludovici/>). Une fois cette « médecine » établie en Europe, on allait enfin pouvoir faire des affaires avec la santé, tellement que l'intégralité de ce qui touche de près ou de loin à la « médecine » rapporte annuellement à l'échelle mondiale des trillions de dollars et que cela ne fait qu'augmenter. Pas étonnant étant donné que cette « médecine » a pour but de rendre malade, de rendre dépendant et ensuite de garder en vie le plus longtemps possible. En outre, comme tout ce qui est analytique, cette « médecine », qui empoisonne plus qu'elle ne guérit, ne traite que les conséquences et non les causes.

En résumé, la prétendue « médecine », qui n'est plus qu'une industrie d'origine asiatique, cherche par tous les moyens à rendre tout un chacun le plus dépendant possible d'elle, afin de générer le plus de bénéfices possible. On retrouve de surcroît ici un motif récurrent des « sciences » appliquées, à savoir que leurs produits créés des problèmes tout en permettant à certains d'engranger des bénéfices, puis qu'elles proposent de mauvaises et fausses solutions artificielles aux problèmes qu'elles ont créés tout en générant encore des bénéfices, ces « solutions » provoquent à leur tour de nouveaux problèmes, etc. Ainsi en va-t-il de la puissance « démonique » de l'économie, à laquelle la « science » appliquée permet de pleinement s'exprimer. Le temps quantitatif et ses applications en sont une illustration puisqu'ils en viennent s'opposer au temps qualitatif ; un exemple en est le travail de nuit ainsi que les dérèglements et troubles du sommeil – et donc du cycle biologique humain – qu'il engendre. De même, les produits de la « science » appliquée eux-mêmes engendrent des troubles du cycle biologique humain, un exemple étant la lumière bleue des sources de lumière artificielles qui perturbe la production de mélatonine.

(****) B. K, Mascarade, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2020/07/16/mascarade/>.

(****) Cet état de fait trouve encore une fois son origine chez les Sémites puisque « l'Antiquité [avait] soumis les médecins à une éthique élevée : tout jeune médecin devait prêter le « serment d'Hippocrate » à Apollon, à Asclépios, à Hygie, à Panacée, à tous les dieux et déesses (« Je jure de venir en aide aux malades dans toutes les maisons que je visiterai »), mais elle ne leur demandait pas de soigner les incurables. Leur devoir au contraire était de leur refuser toute assistance. Hippocrate disait : « La médecine est l'art de délivrer les malades de leurs souffrances, de diminuer la violence des attaques du mal, mais elle exige aussi qu'on n'approche pas ceux que la maladie a déjà vaincus, car on sait bien qu'alors la médecine est impuissante. »

Et ce fut un musulman, Ar-Rasi, qui le premier insista pour que le médecin secourût aussi les incurables. Considérant qu'il s'agissait là d'un devoir de la plus haute importance, il exprima son opinion en ces termes : « Tout médecin doit persuader son patient qu'il guérira et entretenir en lui cet espoir, même si l'issue est des plus douteuses. L'esprit imposant sa volonté au corps, le médecin doit encourager celui que la mort a déjà marqué pour lui insuffler un regain de vigueur. »

« Quelle audace et quelle malhonnêteté! riposte Geyler de Kaisersberg. Le médecin, qui au lieu d'appeler l'attention du malade sur sa fin prochaine lui fait au contraire espérer la guérison, le détourne ainsi de se remettre à temps entre les mains de Dieu ! »

Chez les musulmans, le point de vue est différent. «Un médecin ne doit jamais laisser paraître que son patient est condamné sans espoir», déclare Ibn Sina [Avicenne], compatriote d'Ar-Rasi.

Ar-Rasi et ses confrères arabes avaient largement devancé l'Occident dans le traitement psychique des malades, incurables et aliénés. » (Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, 1997, p. 146)

(13) Il est frappant d'attirer ici l'attention sur le fait que les trois figures emblématiques de l'informatique sont Adda Lovelace, Alan Turing et John von Neumann ; soit une femme, un homosexuel et un Juif.

Par ailleurs, la drogue joua un rôle important dans la « révolution informatique » des années 70, et celle-ci fut donc entre autres le fruit d'individus hallucinés qui, en dehors de leurs origines raciales, étant dans des états de conscience altérés, étaient d'autant plus aisément sous l'influence de forces de nature infra-rationnelle (John Markoff, What the Dormouse Said: How the Sixties Counterculture Shaped the Personal Computer Industry, <https://books.google.fr/books?id=cTyfxP-g2IIC> ; Wendy Grossman, Did the use of psychedelics lead to a computer revolution?, <https://www.theguardian.com/commentisfree/2011/sep/06/psychedelics-computer-revolution-lsd> ; Alex Needham, Acid trips, black power and computers: how San Francisco's hippy explosion shaped the modern world, <https://www.theguardian.com/culture/2016/aug/21/san-francisco-exhibition-victoria-albert-revolution-silicon-valley> ; Medium.com, How the Sixties Counterculture Shaped the Personal Computer Industry, <https://medium.com/@satorid23/how-the-sixties-counterculture-shaped-the-personal-computer-industry-b34192c79780> ; Charles Cooper, Hippies shaped the PC revolution, <http://www.zdnet.com/article/hippies-shaped-the-pc-revolution/>).

(13a) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, p. 85-86.

- (13b) Voir Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, Livre II. Machine et propriété.
- (13c) Jacques Le Goff, Un Autre Moyen Âge, Quarto, 1999, p. 415.
- (13d) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 102-104.
- (13e) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 260-261.
- (13f) Ibid., p. 273-275.
- (13g) Sur la Corporation et l'Empire, voir Julius Evola, Essais politiques.
- (13h) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 171.
- (13i) Suétone, Vespasien, XVIII.
- (13j) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 14-15.
- (13k) À ce sujet, voir Chinweizu, Anatomie du pouvoir féminin : une dissection masculine du matriarcat, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/10/07/anatomie-du-pouvoir-feminin-une-dissection-masculine-du-matriarcati/>,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/11/13/anatomie-du-pouvoir-feminin-une-dissection-masculine-du-matriarcat-ii/>,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/12/10/postface-a-anatomie-du-pouvoir-feminin/>.
- (13l) B. K., « Chevaucher le bouc », <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/06/29/chevaucher-le-bouc/>.
- (13m) Galates 3:28.
- (13n) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 164-165.
- (14) History of Bells, Antiques Bells – Who Invented Bell?, <http://www.historyofbells.com/bells-history/who-invented-bell/>.
- Il est significatif que dans le bouddhisme tantrique la cloche symbolise le féminin, la connaissance de la nature du monde phénoménal, où toute réalité, comme le son de la cloche, est perceptible, mais évanescence, tandis que le sceptre symbolise le principe masculin, l'immuabilité.
- (15) John R. Ketteringham, Lincoln Cathedral: A History of the Bells, Bellringers and Bellringing, <http://www.bellringing.org/history>.
- (15a) Jacques Le Goff, Un Autre Moyen Âge, Quarto, 1999, p. 410-412.
- (16) Salim Al-Hassani, The Mechanical Water Clock Of Ibn Al-Haytham, <http://muslimheritage.com/article/mechanical-water-clock-ibn-al-haytham>.

(16a) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 157-159.

(16b) A ce sujet, sur les antécédents arabo-musulmans de la spéculation financière, de la bourse, voir le deuxième paragraphe de l'introduction de David Astle, Sparte, les pélanors, la richesse et les femmes, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richesse-et-les-femmes/>.

(16c) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 7.

(17) Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, Points Sciences, 1977, p. 166-168.

(17a) Lynn White, Medieval Technology and Social Change, 1962, p. 102.

(17b) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 144-145.

(18) Ce qu'est qualitativement le temps est expliqué dans Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, chapitre L'espace – Le temps – La terre et dans René Guénon, Le règne de la quantité et les signes des temps, chapitre Les déterminations qualitatives du temps.

(18a) Sagesse, XI, 20.

(19) Le mythe de l'évolution, avant d'être théorisé par C. Darwin et ses prédécesseurs, se trouvait bien plus qu'en germe dans la pensée chinoise (Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, p. 169-173, sous-chapitre « Le changement biologique dans le temps ») et dans celle du zoologiste Arabe al-Jahith (Jim Al-Khalili, It's Time to Herald the Arabic Science That Prefigured Darwin and Newton, <http://muslimheritage.com/article/its-time-herald-arabic-science-prefigured-darwin-and-newton>).

« L'élément apocalyptique, l'élément presque messianique, souvent l'élément évolutionniste, ainsi que l'élément (à sa manière) progressiste, et certainement la temporalité linéaire, tous ces facteurs ne cessèrent pas d'être présents, se développant de manière spontanée et indépendante, depuis l'époque du royaume Shang ; et, en dépit de tout ce que les Chinois inventèrent ou imaginèrent à propos des cycles, célestes ou terrestres, ce furent des éléments qui dominèrent la pensée des savants confucéens et des fermiers-paysans taoïstes. » (Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, p. 203)

(19a) Sur l'origine de l'évolutionnisme et l'influence du panthéisme dans l'apparition de celui-ci, voir B. K., Le pouvoir panique (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/>.

(19b) Voir p. 100, le texte de 1837 de Wiseman sur l'évolutionnisme de Lamarck.

(19c) André Pichot, Aux origines des théories raciales, 2008, p. 328-329/341-342.

(19d) René Guénon, La crise du monde moderne, p. 71.

(19e) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 97.

(19f) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, p. 174-175.

(19g) Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, p. 282-283.

(19h) Julius Evola, Chevaucher le tigre, 1982, p. 219-222.

(20) Les anciens Nordiques, enracinés dans leur tradition, ne révéraient que ce qui est, ne peut pas ne pas être ou être autre chose que ce qu'il est, d'où leur rejet du changement. Ceci est le fondement d'une attitude réellement spirituelle et explique qu'en premier lieu leur race (que ce soit dans le sens biologique, mental ou spirituel du terme), puis leur tradition étaient ce qu'ils considéraient comme étant le plus important pour eux, sachant que les deux sont liées l'une à l'autre. Une des conséquences de cette attitude vis-à-vis du monde est que ce qui était considéré dans l'âme comme la valeur suprême était le caractère chez l'ancien Nordique (*), à la différence du culte bourgeois de la prétendue « intelligence » (qu'ils seraient incapables de définir pleinement, qui par essence est immesurable et inquantifiable, qui se réduit en fait pour eux surtout à l'intelligence pratique et analytique, souvent à la simple ruse, et qu'il serait plus judicieux de nommer « stupidité intelligente »), d'où est issu le culte superstitieux de la pensée (rationnaliste) en tant que moteur du « Progrès ». En effet, le caractère est ce qui, dans le changement, reste identique à soi-même. Le changement, en soi, c'est le « chaos ».

De surcroît, dans le même esprit de révolte de la personnalité contre l'individualité libérale, il faut opposer les qualités à la vaine et prétentieuse culture bourgeoise (ou plutôt, ce pathétique mantra qu'ils nomment vaniteusement « culture »), qui se résume à une collection de connaissances (de plus en plus uniquement « scientifiques ») s'agglomérant en un ensemble informe et qui relève du désir d'illimitation (aspect fondamental de la psyché sémitique) du savoir (rationnel), et plus particulièrement des connaissances analytiques et abstraites, qui viole le principe selon lequel « la sagesse [attribut principal d'Odin] trace des limites, même à la connaissance » (F. W. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*), tout en lui donnant par là même une forme. En effet, ce sont les limites qui donnent aux choses une forme, la forme qui donne une nature et une qualité aux choses. Ce qui n'a pas de limite (ce qui est illimité) est informe et ne possède pas de nature propre, est dénué de qualité, relève de la quantité pure. Or, la connaissance dite scientifique est de plus en plus quantitative.

De plus, « [l']arithmétique, disait Platon, devait être apprise pour la connaissance et non pour le commerce. De plus, il déclarait l'exercice du métier de commerçant comme étant un avilissement pour un homme libre et souhaitait la condamnation de celui-ci comme un crime. Aristote déclarait que dans un État parfait aucun citoyen ne devrait pratiquer un art mécanique. Même Archimède, qui contribua extraordinairement aux inventions pratiques, chérissait ses découvertes en tant que pure science et considérait tout type de compétence liée aux besoins quotidiens comme ignoble et vulgaire. Il y avait un mépris résolu du travail parmi les Béotiens. Ceux qui s'abaissaient à pratiquer le commerce étaient exclus pendant dix ans des bureaux de l'État. » (Morris Kline, *Mathematics in Western Culture*, p. 29).

« Reprenant les condamnations des siècles antérieurs, les XIIe-XIIIe siècles ont jugé comme incompatible avec la qualité même d'intellectuel toute activité dans le domaine des « arts mécaniques », ces artes mechanicæ qui, suivant une tradition héritée de Platon, étaient regardés comme un « adultère de l'âme ». [...] [S]oulignons simplement que la notion d'adultère renvoie à celle de tromperie, tromperie des

formes artificielles qui imitent ce qui a été créé naturellement, tromperie intellectuelle aussi, par imitation des arts libéraux » (Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. XVIII)

« Il n'en est pas du tout moins vrai que toi, tu es pour lui plein de mépris, ainsi que pour l'art qui est le sien ; que ce serait en manière d'opprobre que tu le traiterais de mécanicien, et que tu ne consentirais ni à donner à son fils la main de ta fille, ni à prendre pour toi la sienne. » (Platon, Gorgias, 512c)

(*) Dans le même esprit que ces considérations, sont publiées ci-dessous des réponses formulées à l'objection suivante : « Qu'une femme choisisse son homme (une fois que celui-ci l'a choisie), selon son niveau de richesse, si tant est qu'il présente toutes les garanties nécessaires au niveau racial, cela ne devrait en étonner aucun. La femme choisit le futur père de ses enfants, celui qui va donc léguer ses gènes aux enfants qu'elle portera. Dans la structure mentale féminine, la richesse et la réussite sociale d'un homme sont synonymes de qualité génétique : cet homme est parvenu à se hisser socialement au dessus des autres, il doit donc présenter des qualités (de travail, sociales, d'intelligence collective, etc.) qui permettront à ses enfants de grandir puis de se perpétuer. Cette disposition de l'esprit féminin ne m'a jamais choqué, elle fait partie des lois immuables de la Nature. »

—

« Qu'une femme choisisse son homme (une fois que celui-ci l'a choisie) »

Vous inversez là l'ordre des choses, puisque, à l'époque actuelle, déjà en partie matriarcale, c'est de moins en moins l'homme qui choisit avant tout la femme, mais la femme qui choisit en premier lieu l'homme, et cela est dû au fait que les femmes sont aujourd'hui, premièrement, soi-disant égales en droits aux hommes (dans les faits, les femmes ont depuis un certain temps plus de droits et moins de devoirs que les hommes) ; deuxièmement, que la plupart des hommes qu'elles rencontrent sont – de par entre autres leur jeunesse – immatures psychologiquement, sexuellement et naïfs ; troisièmement, que la majorité des hommes qu'elles rencontrent sont dans une grande misère sexuelle et affective tandis qu'elles, souvent, ne le sont pas, ce qui donne conséquemment un levier aux femmes, dont elles tirent un avantage de façon intéressée.

De plus, étant donné la matriarcalisation en cours des pays anciennement dits « blancs », il est de plus en plus mal considéré qu'un homme aille de son propre gré à la rencontre d'une femme, car cela est perçu comme un comportement harceleur à l'encontre de la femme, alors que le contraire n'est pas vrai. Et je ne parle pas ici de « drague », pratique assez méprisante pour un homme, puisque la séduction, dont la drague est un genre, est une attitude en elle-même féminine et souvent foncièrement manipulatrice, malhonnête et intéressée, mais simplement de prise d'initiative et d'échanges honnêtes, que les femmes, futiles comme elles sont, font tout pour rendre les plus difficiles quand un homme contacte une femme.

—

« selon son niveau de richesse, si tant est qu'il présente toutes les garanties nécessaires au niveau racial, cela ne devrait en étonner aucun »

« Si tant est qu'il présente toutes les garanties au niveau racial », comme vous dites, ce qui est souvent loin d'être le cas. De surcroît, je ne suis pas totalement d'accord avec votre conception des choses, qui attribue la primauté à l'argent dans les critères de sélection d'un homme par une femme. Par là, vous ne faites que concéder que la femme est avant tout intéressée par l'argent. Le critère financier, s'il a certes une importance, n'était pas prépondérant dans les anciennes sociétés patriarcales dites « indo-européennes ». Ainsi, dans une société aryenne normale, le riche marchand intéressé se situe au bas de l'échelle sociale, tandis que l'aristocrate assez pauvre mais valeureux se situe en haut de l'échelle sociale, et un bon chef de famille, tout du moins s'il appartient lui-même à l'aristocratie, refusera de marier sa fille au marchand (ce qui serait de toute manière illégal), mais acceptera de la marier à l'aristocrate. Du reste, de toute façon, ce n'était pas à la femme de choisir l'homme qu'elle épouserait mais à son père (ou à son tuteur légal), ou, tout du moins, la jeune femme pouvait choisir son époux, mais cela ne pouvait se faire qu'en commun accord avec son père (ou son tuteur légal). Il en allait aussi de même pour les jeunes hommes. Inutile de vous préciser que le principal critère n'était pas pécuniaire ni sentimental (ni, concernant les hommes, celui de la beauté de la femme).

Dans le même esprit, par exemple, les gouvernants du Troisième Reich, en cas de victoire, afin de combler le déséquilibre démographique entre hommes et femmes, avaient prévu de permettre la polygamie (peut-être provisoirement) chez les vétérans de la Wehrmacht, et aussi en particulier chez ceux de la Waffen SS, car s'ils étaient certes presque tous financièrement de condition modeste, voire relativement pauvres, ils étaient des hommes de valeur, constituaient l'élite de la nation, et, de plus, l'État aurait mis en place un système d'aides sociales pour les aider à subvenir aux besoins financiers de leur famille.

Maintenant, vous me répondrez que les femmes agissent ainsi parce qu'elles pensent avant tout à leurs enfants, qu'elles voudraient ce qu'il y a de mieux pour eux. Je vous répondrais que cela est compréhensible, mais que cet état de fait n'est dû principalement qu'à la baisse (inéluçtable et d'ailleurs voulue) de ce que les économistes appellent « le niveau de vie », ainsi qu'aux coûts toujours scandaleusement plus élevés des frais de scolarité (au sujet de l'éducation, voir J. B., Sur l'éducation, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/01/31/sur-leducation/>). Ces deux cas de figure mis à part, une femme de valeur n'a aucune raison de préférer, par exemple, un milliardaire ou un multimillionnaire à un homme qui gagne correctement sa vie ou possède un patrimoine suffisant pour lui permettre de vivre correctement.

L'équivalent de votre position, cette fois concernant les hommes, est celle qui affirme la prééminence de la beauté physique de la femme dans les critères de sélection d'une femme par un homme. Or cette attitude, immature et irresponsable, est foncièrement néfaste.

En effet, « [i]l est pourtant certain que l'on ne peut envisager une sélection inter-raciale et une élévation du type commun tant que, chez les représentants racialement les plus élevés d'un peuple, l'amour et le désir même n'ont pas été affinés et, surtout, tant qu'ils ont une existence indépendante, privée de toute forme de sensibilité éthique, de tout instinct de « race » – race, ici, au sens supérieur. Ainsi, par exemple, une femme pleine de charme, de sensualité, mais égoïste et menteuse, une femme très belle de corps, mais fade et vaniteuse, une femme élégante et qui a – comme on le dit malheureusement aujourd'hui – « de la classe », mais snob, exhibitionniste, irresponsable, une femme cultivée, plaisante et « intéressante », mais poltronne et pleine de limitations bourgeoises – tous ces types de femmes devraient être perçus immédiatement comme des êtres d'« une autre race », avec qui on peut avoir une passade, mais avec qui il ne peut pas exister de vie commune et il est impensable d'avoir une descendance. » (Julius Evola, Synthèse de doctrine de la race, 2002, p. 162-163)

En conclusion, la conception des rapports entre hommes et femmes que vous exprimez est malsaine et n'est pas patriarcale et aryenne.

—

« La femme choisit le futur père de ses enfants, celui qui va donc léguer ses gènes aux enfants qu'elle portera. »

Dans une société aryenne patriarcale, ce n'était pas à la femme de choisir l'homme qu'elle épouserait mais à son père (ou à son tuteur légal), ou, tout du moins, la jeune femme pouvait choisir son époux, mais cela ne pouvait se faire qu'en commun accord avec son père (ou son tuteur légal). Il en allait aussi de même pour les jeunes hommes.

—

« Dans la structure mentale féminine, la richesse et la réussite sociale d'un homme sont synonymes de qualité génétique : cet homme est parvenu à se hisser socialement au dessus des autres, il doit donc présenter des qualités (de travail, sociales, d'intelligence collective, etc.) qui permettront à ses enfants de grandir puis de se perpétuer. »

Sachez que, proportionnellement à leur pourcentage dans la société, les Juifs et les homosexuels (à cet égard, le nombre de femmes se mariant à de riches homosexuels [qui souvent, ne laissent rien paraître de leur homosexualité en dehors de leur femme] n'a fait depuis longtemps qu'augmenter) sont ceux qui « réussissent » (comme disent les femmes et les « hommes » féminins) le mieux, d'où on devrait en déduire, selon votre raisonnement, qu'ils sont « synonymes de qualité génétique ». De plus, l'immense majorité des individus qui aujourd'hui (en raison uniquement de leur richesse matérielle) appartiennent au haut de l'« échelle » sociale sont des efféminés (parfois même physiquement), des individus indifférenciés. Ensuite, les Juifs (tout du moins les Juifs dits « ashkénazes ») (voir <http://jinfo.org/> [The Jewish Contribution to World Civilization] et <http://www.hebrewhistory.info/factpapers.htm> [Samuel Kurinsky, Creativity and the Jews. Fact Papers on the Technological and Artistic Contributions of the Jews to the Evolution of Civilization]) et les homosexuels sont loin d'être moins intelligents que l'homme Blanc sain en ce qui concerne l'intelligence pratique et analytique. Ils le sont même parfois davantage, en raison du fait que ce sont des individus foncièrement cérébraux (caractéristique féminine).

Le problème est que la conception du monde des femmes (et des « hommes » féminins), ainsi que leur « échelle » de valeurs sont perverses et inférieures à celles de l'homme Aryen. L'obsession de l'intelligence pratique (et de plus en plus bassement pratique, intéressée et mercantile, relevant toujours plus de la ruse), et le développement subséquent de la technologie n'est pas un signe d'élévation éthique et spirituelle, mais de dégénérescence, qui a des effets désastreux, comme expliqué dans cet essai. Ce qui importe le plus chez un homme, ce n'est pas son « intelligence » (que l'on serait incapable de définir pleinement et qui se réduit en fait aujourd'hui surtout à l'intelligence pratique et analytique, souvent à la simple ruse), mais son caractère. Un individu prétendument « intelligent » mais dénué de valeur est inférieur à un homme valeureux mais d'une intelligence limitée (sans pour autant, évidemment, être débile). En considérant cette conception des choses (celle que vous avez décrite) comme vraie, vous en viendriez à affirmer, par exemple, qu'une crapule milliardaire est un homme plus valeureux que Lycurgue ou Lucius Quinctius Cincinnatus, deux modèles de vertu. L'« intelligence collective », comme vous appelez cela, chez un homme Aryen sain, si elle est certes extrêmement importante, n'a presque aucun rapport avec l'argent, et Lycurgue ou Lucius Quinctius Cincinnatus en sont deux exemples. De plus, ils étaient, avant d'être des travailleurs (la valorisation du travail en soi est une obsession moderne et un signe de dégénérescence), des hommes d'action. Il semble également que vous confondiez « intelligence collective » et promotion égocentrique et intéressée de soi, « marketing », exhibitionnisme, « charisme » manipulateur.

Aussi, avoir réussi à se « hisser socialement » (dans les sociétés dites « indo-européennes », il était presque impossible de se « hisser socialement ») n'est pas forcément synonyme de qualités (de travail, sociales, d'« intelligence collective », etc.), sinon il faudrait en déduire que l'agent de change (le « trader ») qui a réussi à gagner plusieurs millions d'euros en spéculant est un individu travailleur, social, ayant une « intelligence collective », ce qui n'est pas le cas. Du reste, il n'y avait aucun lien direct entre la richesse matérielle et le statut social dans les sociétés indo-européennes originelles, ou, tout au plus, la richesse matérielle découlait du statut social, et non le statut social de la richesse matérielle, comme c'est le cas de nos jours. Accessoirement, vous ne ferez jamais croire à personne de sensé, que, par

exemple, les énarques qui sont cooptés dans de grandes entreprises en tant que PDG ou dans les conseils d'administration, entreprises qu'ils finissent souvent par rapidement détruire en raison de leur « incompétence » (comme on dit aujourd'hui dans le monde technologique et, plus généralement, techno-bureaucratique, dans lequel nous vivons), savent ce qu'ils font.

Dans la conception du monde de l'Aryen, le « patrimoine génétique » supérieur était celui du guerrier ascète, qui possède la vertu, et qui est donc un homme viril physiquement, mentalement et spirituellement, comme l'étaient les Spartiates et les premiers Romains, tout en gardant à l'esprit que l'hérédité n'est qu'en partie génétique (certes, en très grande partie. À ce sujet, voir Julius Evola, Le mystère de la naissance – l'hérédité historique et l'hérédité d'en haut, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/le-mystere-de-la-naissance-lheredite-historique-et-lheredite-den-haut/>), et ne peut donc pas se réduire exclusivement à des facteurs purement génétiques.

Les femmes ont une conception des choses et une « échelle » de valeurs de Juif (et, plus généralement, de Sémite et de non-Aryen), qui sont anti-aryennes et détruisent les peuples Blancs.

—

« Cette disposition de l'esprit féminin ne m'a jamais choqué, elle fait partie des lois immuables de la Nature. »

Cette disposition de l'« esprit féminin » n'est naturelle que dans une société où le patriarcat, sous sa forme la plus pure, telle qu'elle l'était dans la société romaine originelle, a été détruit, et où, la femme, non encadrée et formée depuis sa naissance par l'homme viril, n'a plus de repères sains et s'est émancipée du pouvoir de l'homme.

(20a) Frédéric Rouvillois, L'invention du progrès. 1680 – 1730, 2010, p. 212.

(20b) Voir Edward L. Bernays, De la propagande en démocratie, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/09/13/de-la-propagande-en-democratie/>.

(21) L'oblitération de cet entendement aryen de l'éternité chez les peuples blancs n'a bien sûr rien à voir avec le fait que « le christianisme est proche du judaïsme à cet égard [à l'égard de la conception du temps] et n'a pas amené une « irruption de l'éternité dans le temps qui aurait été ainsi « vaincu » ». L'éternité n'est pas pour les premiers chrétiens opposée au temps, elle n'est pas, comme pour Platon par exemple, l'« absence de temps ». L'éternité n'est pour eux que la dilation du temps à l'infini, « la succession infinie des aiônes », pour reprendre un terme du Nouveau Testament, aussi bien des « espaces de temps délimités avec précision » que d'une durée illimitée et incalculable. Nous reviendrons

sur cette notion du temps quand il faudra l'opposer à la tradition héritée de l'hellénisme. Dans cette perspective, entre le temps et l'éternité, il y a donc différence quantitative et non qualitative.

Le Nouveau Testament apporte, ou précise, par rapport à la pensée judaïque, une nouvelle donnée. L'apparition du Christ, la réalisation de la promesse, l'Incarnation donnent au temps une dimension historique, ou mieux un centre. Désormais « depuis la création jusqu'au Christ l'histoire tout entière du passé, telle qu'elle est relatée dans l'Ancien Testament, fait déjà partie de l'histoire du salut. » (Jacques Le Goff, *Un Autre Moyen Âge*, Quarto, 1999, p. 51-52)

(22) Alain de Benoist, *Brève histoire de l'idée de progrès*,
http://www.alaindebenoist.com/pdf/breve_histoire_idee_de_progres.pdf.

(22bis) Sur le libéralisme, voir Anthony M. Ludovici, *The Specious Origins of Liberalism: The Genesis of a Delusion*, https://www.anthonymyludovici.com/so_pre.htm.

(22a) Voir Frédéric Rouvillois, *L'invention du progrès. 1680 – 1730*, 2010, chapitre 16. Un triomphe ambigu.

(22abis) Julius Evola, *Orientations*, Pardès, 2011, p. 52, 53-54.

(22ater) René Guénon, *Les principes du calcul infinitésimal*, Gallimard, 1988, p. 19.

(22b) James Frances Hewitt, *Notes sur l'histoire primitive du nord de l'Inde (1)*, note 93,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/09/30/notes-sur-lhistoire-primitive-du-nord-de-linde-1/>.

(22bbis) Au sujet du panthéisme, voir B. K., *Le pouvoir panique*,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/> ;
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/07/06/le-pouvoir-panique-2/> ;
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/10/28/le-pouvoir-panique-3/>.

(22bter) Hans F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne*, 1987, p. 44-45.

(22c) Joseph Needham, *La science chinoise et l'Occident*, 1977, p. 192-199.

(22d) Frédéric Rouvillois, *L'invention du progrès. 1680 – 1730*, 2010, p. 56.

(22e) Jacques Chevalier, *Histoire de la Pensée. Volume 2. D'Aristote à Plotin*, Editions Universitaires, 1991, p. 52-53.

(22f) Julius Evola, *L'arc et la massue*, 1984, p. 42.

(22g) Au sujet de la différence entre État totalitaire et État traditionnel, tout en notant que la dénomination d'État organique est incorrecte, voir Julius Evola, *Les hommes au milieu des ruines*, chapitre IV. État organique – Totalitarisme.

(22h) Les robots asexués nous ramènent au matriarcat. Voir James W. Neill, La déesse mère et ses homosexuels, note 13b, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/12/22/la-deesse-mere-et-ses-homosexuels/>.

(22i) Mark Harris, Inside the First Church of Artificial Intelligence, <https://www.wired.com/story/anthony-levandowski-artificial-intelligence-religion/>.

(22j) Frédéric Rouvillois, L'invention du progrès. 1680 – 1730, 2010, p. 372.

(22k) Alain de Benoist, Brève histoire de l'idée de progrès.

(22kbis) Pascal, Œuvres de Blaise Pascal, « Pensées », XII, Hachette, 1925, p. 88.

(22l) René Guénon, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, Gallimard, 2013, p. 82-84.

(22m) Pour une critique du progressisme technique, voir Friedrich G. Jünger, La perfection de la technique, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/04/17/le-zenith-de-la-technique/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/03/31/le-zenith-de-la-technique-2/>.

Voir aussi Julius Evola, L'« Operaio » nel pensiero di Ernst Jünger, dont des extraits en français et en anglais sont lisibles à Jünger et l'irruption de l'élémentaire dans l'espace bourgeois, <https://www.centrostudilaruna.it/juengerelementaire.html> ; The 'Worker' in the Thought of Ernst Jünger, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/the-worker-in-the-thought-of-ernst-junger-extract/>.

Voir également Julius Evola, Le « Travailleur » et les falaises de marbre, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/le-travailleur-et-les-falaises-de-marbre/>.

(22n) Julius Evola, Les Hommes au milieu des ruines, p. 24.

(22nbis) Julius Evola, L'arc et la massue, p. 13.

(22o) Julius Evola, Impérialisme païen, Pardès, 1993, p. 126-130.

(22p) Ibid., p. 119-122.

(22pbis) Lynn White, The Historical Roots of Our Ecological Crisis, <https://www.cmu.ca/faculty/gmatties/lynnwhiterootsofcrisis.pdf>.

(22q) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 66-67.

(22r) Ibid., p. 41-42.

(22s) Ibid., p. 62.

(22t) Lynn White, Medieval Technology and Social Change, p. 56-57.

(22u) Stéphane Zagdanski, Domination et dépossession chez Heidegger et dans la pensée juive, <http://parolesdesjours.free.fr/domination.pdf>. Cité dans B. K., Théâtrocratie (3), note 252, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/30/theatrocratie-3/>.

(22v) Voir René Descartes, Discours de la méthode, tome I, sixième partie, https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A0tres_et_possesseurs_de_la_nature.

(22w) Matthieu 5:17.

(22wbis) B. K., Le pouvoir panique (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/>.

(22wter) David F. Noble, La religion de la technologie, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2020/11/01/la-religion-de-la-technologie/>.

(22x) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 81-82, 84, 87, 88, 89.

(22y) Oswald Spengler, L'homme et la technique, Gallimard, 1958, p. 122-144. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170301s>.

(22z) René Guénon, La crise du monde moderne, folio, 2010, 152-153.

(23) René Guénon, Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps, Gallimard, 2013, p. 149.

(23a) Ibid., p. 108-109.

(23b) Au sujet des Templiers, on pourra lire Michael Tsarion, Power of the Templars, <http://www.femaleilluminati.com/article-2.html> ; Armand Neut, La franc-maçonnerie soumise au grand jour de la publicité, à l'aide de documents authentiques, <https://archive.org/details/LaFrancMaonnerieSoumiseAuGrandJourDeLaPublicittLaideDeDocumentsAuthentiquesVol11866> ; Robert William Billings, Architectural Illustrations and Account of the Temple Church, <http://www.themasonictrowel.com/ebooks/freemasonry/eb0042.pdf>. Il y est exposé que les enseignements et pratiques des Templiers se rapportaient directement au culte de la déesse mère négro-sémitique, en particulier probablement d'Isis.

(23c) À ce sujet, voir David Astle, Sparte, les pélanors, la richesse et les femmes, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richeesse-et-les-femmes/>.

(24) « Avons-nous besoin de faire remarquer qu'il s'agit d'un papier-monnaie fabriqué avec les fibres du mûrier, qui encore aujourd'hui sont particulièrement employées pour la confection du papier japonais, si recherché parmi nous ? Rubruquis (chap. xxxix) parle aussi de ce papier-monnaie, qui avait déjà cours sous le prédécesseur de Koubilaï. M. Pauthier, qui a compulsé les anciens documents officiels, dit que sous le seul règne de Koubilaï il fut émis pour un milliard huit cent soixante-douze millions de papier-monnaie, sans que ces émissions correspondissent, bien entendu, à aucune réserve équivalente des sommes qu'elles représentaient. Système financier d'une commodité sans égale. »

(25) Marco Polo, Le Devisement du monde, livre 2, chapitre 21,
http://fr.wikisource.org/wiki/Le_Devisement_du_monde_%28fran%C3%A7ais_moderne%29/Livre_2/Chapitre_21.

(25a) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 63.

(26) R. Guénon se sentait le besoin de dissocier l'astrologie traditionnelle des Asiatiques de l'astrologie moderne, alors que les deux ne sont que des variantes de l'esprit lunaire. Tout cela constitue également un point de contact entre le rationalisme et la superstition, pour ceux qui n'auraient pas compris que l'astrologie est un précurseur superstitieux du mécanisme cartésien, le rationalisme et la superstition n'étant également que deux aspects de l'esprit lunaire. Pire, dans la continuité de son concept de « Tradition », lui-même victime du préjugé démocratique qu'il dénonçait, il parlait de « nos ancêtres » comme pratiquants de l'astrologie, alors que les peuples blancs ne pratiquaient originellement pas l'astrologie.

(27) Vu que la notion d' « infini » a déjà été abordée sur ce site, notons que les rapports problématiques existant entre l' « infini » (positif et négatif) et le zéro dans les mathématiques ont poussé les mathématiciens à créer de toutes pièces un zéro positif et un zéro négatif, c'est-à-dire, pour décrire les choses de manière explicite, une absence de quantité négative et une absence de quantité positive, ce qui est bien le comble de l'absurdité. Ceci est dans la droite lignée des mathématiciens Arabes qui, les premiers, affirmèrent que le zéro devait être considéré comme une absence de quantité qui soit une quantité, afin de pouvoir donner naissance aux mathématiques modernes – les mathématiques trouvent elles-mêmes leurs origines parmi les peuples asiatiques (au sens large du terme). Voilà qui a de quoi étonner venant de ce qu'on nous présente comme le pinacle des « Sciences » rationnelles, qui ne sont en fait que de véritables obscurantismes irrationnels.

(27a) Sur les influences sémitiques dans la formation de la « science » grecque, voir Samuel Kurinsky, The Babylonian Origin of Greek Science, http://www.hebrewhistory.info/factpapers/fp016_science.htm.

(27b) Sur les rapports entre astrologie et finance, voir Joseph P. Farrell, Le temple, les étoiles et les banksters, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/03/29/le-temple-les-etoiles-et-les-banksters/>.

(28) Sur la pratique du prêt à intérêt – en Angleterre – et la création de la banque d'Angleterre, première banque centrale privée européenne sur laquelle seront calquées toutes les banques centrales « occidentales », voir Stephen Goodson, The Hidden Origins of the Bank of England, <http://barnesreview.org/pdf/TBR2012-no5-4-14.pdf>.

Voir également David Astle, The Beginning and the Ending, <http://www.yamaguchy.com/library/astle/essay.html> ; The Tallies, A Tangled Tale, <http://www.yamaguchy.com/library/astle/tally.html> ; Eustace Mullins, The Secrets of the Federal Reserve, <https://archive.org/details/pdfy-LzPjRXY17uzk3bu9>.

(29) Nous pouvons citer comme exemple la grand-messe des événements sportifs contemporains, internationaux, cosmopolites, ouverts aux femmes, affairistes et publicitaires, propagandistes du « multiculturalisme » et du mélange racial, mettant à l'honneur le sport en tant que « profession » (ce qui fut pour la première fois officialisé en Europe par la mère de la démocratie athénienne, Solon) et qui, in fine, participent à la création d'un inconscient collectif mondial (*). Ces événements sportifs sont en opposition aux authentiques Jeux Olympiques qui se déroulaient entre citoyens Hellènes libres et avaient un aspect sacré (**).

(*) L'influence de la technologie sur l'homme transparaît non seulement dans son travail mais également dans ses loisirs et ses sports favoris. Les sports présupposent et sont, en fait, impossibles en dehors de la ville techniquement organisée. Les termes techniques de nos sports modernes sont en grande partie d'origine anglaise. Cela est dû à l'avance britannique dans l'industrialisation, en particulier pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Les ingénieurs et les techniciens du monde entier allaient alors en Angleterre pour parfaire leur instruction technique. Plus tard, quand les États-Unis devinrent la nation techniquement à l'avant-garde, le sport lui aussi devint américanisé. Les sports font l'objet de peu d'intérêt de la part des pays peu avancés techniquement, et d'aucun intérêt de la part des vastes régions qui n'ont jusqu'ici pas été industrialisées.

Les sports peuvent alors être définis comme une réaction aux conditions dans lesquelles l'homme vit dans les grandes villes. Cette réaction dépend de la mécanisation de plus en plus importante des mouvements. Les « sauvages » ne pratiquent pas de sports. Ils exercent leurs facultés physiques ; ils jouent, dansent et chantent, mais il n'y a rien de sportif dans ces activités, même si elles sont effectuées avec virtuosité. Nos meilleurs sportifs viennent significativement tous de zones industrielles où la mécanisation bat son plein, en particulier de villes. Les fermiers, forestiers, chasseurs et pêcheurs, ceux dont les mouvements sont libres de contraintes mécaniques, pratiquent rarement des sports. La percée que les sports réalisent dans les zones rurales est en fait proportionnelle au progrès de la mécanisation, en particulier de la mécanisation de l'agriculture. Car l'exploitation de cette machinerie change le développement musculaire et avec lui les mouvements de l'opérateur. Dans les générations plus anciennes, le dur labeur manuel de toute une vie avait produit cette complétude et cette dureté du corps, cette balourdise typique du paysan. Ces caractéristiques disparaissent maintenant. Il devient plus preste et agile puisque la machine le dispense d'un contact direct avec le sol. Le conducteur d'un tracteur ou d'une moissonneuse a un corps différent de celui d'un laboureur ou d'un faucheur.

Il n'est pas aisé de tracer une ligne nette entre les jeux et les sports puisqu'il y a rarement un jeu qui ne puisse être pratiqué comme un sport. Les Jeux olympiques des Grecs n'étaient évidemment pas des sports mais des festivals de nature religieuse, conjugués à des concours. Ils ne peuvent être dénommés sports simplement en raison de l'absence de spectacle industriel, qui est le fond de ce que nous appelons sports. Ce que nous appelons Jeux olympiques en mémoire de l'Antiquité sont des sports hautement techniques dans lesquels s'attroupent les spécialistes de tous les pays. Il y a une différence entre l'homme pour qui la chasse ou la natation, la pêche ou le canotage sont des activités naturelles, faisant partie de sa vie, et l'homme qui pratique la chasse, la natation, la pêche ou l'aviron comme un sport. Le dernier est évidemment un technicien qui a développé à la perfection le côté mécanique de son activité. L'équipement du sportif moderne indique cela à lui seul. Pour se rendre compte du progrès

de la mécanisation, nous n'avons besoin que d'examiner les équipements utilisés dans les sports, toutes ces cannes et bobines élaborées, tous ces clubs et balles de golf scientifiques, les chronomètres, horloges, dispositifs de mesure, machines de départ, et ainsi de suite. Dans l'exactitude du chronométrage des mouvements et de l'enregistrement à la fraction de seconde près des sports modernes, nous trouvons à nouveau cette organisation et ce contrôle de la consommation du temps qui caractérise la technologie.

Et le jargon du sportif n'est-il pas un langage d'une dureté typiquement mécanique ?

Finalement, permettez-nous de considérer l'organisation du business sportif en lui-même : les équipes athlétiques, leur entraînement, leurs scores, leurs listes de membres, et leurs records. La popularité des sports modernes est clairement liée au progrès de la mécanisation, et les sports eux-mêmes se pratiquent de plus en plus mécaniquement. Cela transparaît non seulement dans les courses automobiles, les courses aériennes, ou les courses nautiques, où des moteurs sont utilisés ; nous constatons la même chose dans des sports tels que la boxe, la lutte, la natation, la course, le saut, le lancer, l'haltérophilie. Même dans ceux-ci l'individu se transforme en machine, une machine se battant ou battant des records, dont chaque mouvement est contrôlé et vérifié par une machinerie jusqu'à ce qu'il devienne mécanique. Les sportifs d'aujourd'hui sont conséquemment devenus des professionnels, qui font une affaire lucrative de leurs aptitudes particulières.

Les sports sont sans doute une activité qui, avec la mécanisation croissante, devient de plus en plus indispensable à l'homme. Nous constatons également que la discipline à laquelle les sports assujettissent le corps humain résulte en des performances extraordinaires. Il y a cependant de nos jours une stérilité particulière dans le business du sport qui remonte à la mécanisation des activités sportives et à leur prolifération en d'énormes organisations techniques. Une observation attentive rend cela encore plus évident. Ils manquent totalement de tout mouvement spontané, de toute improvisation libre.

Un homme qui commence à sauter et à courir pour le pur plaisir de sauter et de courir et qui arrête quand l'envie lui passe est entièrement différent de l'homme qui participe à un évènement athlétique dans lequel, sous la direction de règles techniques et avec l'utilisation de chronomètres et d'appareils de mesure, il saute et court afin d'essayer de battre un record. Le grand plaisir que nager ou plonger nous procure est dû au contact de l'eau, à sa fraîcheur cristalline, sa pureté, sa transparence, son doux accommodement. Cette joie n'est évidemment d'aucune importance dans les concours auxquels les nageurs professionnels participent. Car le but de tels concours est de déterminer quel nageur a la technique la plus parfaite et atteint par conséquent l'objectif plus vite que le reste. S'entraîner pour battre un record est essentiellement une intensification de la volonté de puissance qui vise la maîtrise totale du corps qui doit obéir mécaniquement. Un tel effort peut être tout à fait utile et efficace. Mais plus l'entraînement et le dépassement des records deviennent des fins en soi, plus ils deviennent stériles.

Le physique de l'athlète moderne trahit l'entraînement unilatéral auquel il est assujéti. Son corps est entraîné mais il est tout sauf beau. Le développement du corps, tel qu'il se produit dans les sports

spécialisés, ne parvient pas à la beauté, parce qu'il manque de proportion, quelque chose qu'un corps dévoué à un entraînement spécialisé ne peut pas davantage posséder qu'un esprit réduit à des intérêts hautement spécialisés. Quand le corps entraîné pour le sport est considéré comme beau, cela n'est pas simplement dû à l'absence d'un regard critique, à l'étude insuffisante du nu. Non, une évaluation de ce genre exprime également le fait que le corps humain est jugé selon des critères mécaniques tels que les dimensions musculaires et, en particulier, selon l'entraînement spécialisé que cela manifeste. Ces critères, cependant, manquent d'appréciation pour la plénitude calme et sans effort de la beauté ; ils ne considèrent pas l'aisance décontractée ou le charme et la grâce. Ces points de vue manquent de spiritualité ainsi que de sensualité. Les déséquilibres et les exagérations du physique tels qu'engendrés par les sports modernes sont les plus frappants chez les femmes. Leur corps et leur visage acquièrent des traits durcis, stériles. Les sports modernes sont incompatibles avec tout type de vie et d'activité artistiques ; ils sont essentiellement non-artistiques et non-spirituels par nature.

Une comparaison se suggère entre le sportif et l'ascète, qui est aussi un professionnel, bien que dans un sens tout à fait différent. L'entraînement du sportif a un caractère ascétique (i), et dans tout sport nous trouvons un certain puritanisme, une hygiène stricte des mœurs, qui contrôle le sommeil, la nutrition, et l'activité sexuelle du point de vue de l'efficacité. Les sportifs ne sont pas un groupe d'individus qui expriment de façon exubérante leur abondance d'énergie vitale, mais une tribu de professionnels stricts qui économisent rigoureusement chaque once de leur force, au risque de compromettre le moindre mouvement de leur physique faiseur d'argent et de célébrité.

Friedrich G. Jünger, *Die Perfektion der Technik*, traduit par J. B. d'après *The Failure of Technology*, Gateway, 1956, p. 149-154.

(i) Sur ce qu'est l'ascèse, voir Julius Evola, *La Doctrine de l'Éveil*, chapitre *Les variétés de l'ascèse*, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/la-doctrine-de-leveil-extraits/>.

(**) Voir Julius Evola, *Révolution contre le monde moderne*, chapitre *Jeux et victoire*.

(29a) Sur ce qu'est le cosmos chez les Aryens, voir Giuliano Adriano Malvicini, *Race*, « Ethnos » et « La Quatrième théorie politique » (2), note 2, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/30/race-ethnos-et-la-quatrieme-theorie-politique-2/>.

(30) Les méthodes modernes rationalistes de « management » apparues aux États-Unis d'Israël, avec leur réduction méthodologique machinale du « travail » à des processus et des phénomènes mesurés et calculés, ne font pas autre chose et ont contribué à transformer le « travailleur » en un engrenage de la machine économique. En cela, ces méthodes ne font que se conformer à la mentalité rationaliste judaïque, sémitique, asiatique, qui trouva de nombreuses expressions théoriques chez des philosophes Sémites de la Grèce antique et de l'islam médiéval (S.M. Ghazanfar, *The Dialogue of Civilisations: Medieval Social Thought, Latin-European Renaissance, and Islamic Influences*, <http://www.muslimheritage.com/uploads/DialogueofCivilisations.pdf>).

En résumé, « quand les travaux arabes furent traduits, les pensées rationnelles à partir d'expériences menées furent mises à la disposition d'un nouveau public, en latin. Ceci établit la « scolastique rationnelle » en Europe. [...] Une des principales réalisations des savants musulmans il y a un millénaire fut qu'ils introduisirent une approche expérimentale et ne prirent rien pour acquis. » (Collectif, 1001 Inventions. Muslim heritage in Our World, 2e éd., p. 96)

(31) Puisque nous désignons implicitement « Dieu », que sont des entreprises se combattant l'une et l'autre si ce ne sont des Eglises se combattant l'une et l'autre ; qu'est ce qu'un marché que des entreprises essaient de conquérir si ce n'est une nouvelle terre que s'arrachent des Eglises ; qu'est ce qu'un individu qui décide de devenir un consommateur d'une marque donnée si ce n'est un converti faisant une donation à son Eglise ; qu'est ce que l'attente désespérée de la croissance économique si ce n'est l'attente désespérée du Messie ; qu'est ce que l'apparition d'un nouveau marché prometteur jugé comme futur accélérateur de la croissance économique si ce n'est une nouvelle Terre Promise qui doit accueillir la venue du Messie ; qu'est ce que l'homo economicus, esclave indifférencié de l'économie, si ce n'est l'esclave indifférencié de « Dieu » – de la déesse mère – ; qu'est ce que la publicité si ce n'est du prosélytisme.

(31a) Voir Giuliano A. Malvicini, Race, « Ethnos » et « La Quatrième théorie politique » (1), note 26, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/11/race-ethnos-et-la-quatrieme-theorie-politique/>.

Voir également Friedrich G. Jünger, Friedrich Georg Jünger: The Titans and the Coming of the Titanic Age, <https://www.theoccidentalobserver.net/2014/03/20/friedrich-georg-junger-the-titans-and-the-coming-of-the-titanic-age/>.

(31b) À ce sujet, voir Mr. et Mrs. John Martin, Mercantilisme et sa maîtresse, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/04/19/lamazonisme-et-son-maitre/>.

(32) Les déplacements fréquents et rapides des abeilles loin de la ruche, que ce soit pour « travailler », commercer, partir en vacances, voyager, ou tout autre chose, ont été permis par les progrès de la « Science » appliquée qui ont mené à la création des moyens de transport modernes.

(32a) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 361.

(32b) Ibid., p. 248.

(33) Genèse 9:7, <http://sainte bible.com/genesis/9-7.htm>.

(33a) Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge, 2002, p. 77-78

(34) On se demande bien qui, en 2030, va payer les retraites du papy boom. Les politicards acteurs de théâtre ainsi que les illusionnistes et marionnettistes qui manœuvrent dans leur dos ont certainement la réponse. Que le « papy boom » se rassure, il pourra lui aussi goûter aux joies du virtuel : <http://medias-presse.info/le-robot-humanoide-compagnon-des-personnes-agees-et-des-enfants/11376> (Pierre-Alain Depauw, Le robot humanoïde compagnon des personnes âgées et des enfants). La pourriture en

suspens a la fin qu'elle mérite. C'est également le prix à payer pour avoir détruit ce qu'il restait de la famille blanche en 1945.

(34a) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 226-228.

(34b) Konstantin von Tischendorf, Apocalypses apocryphae (1866 ; réimprimé par Olms, 1966), p. 78.

(34c) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 278-279.

(34d) Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, 2009, p. 389-391.

(34e) René Guénon, La crise du monde moderne, folio, 2010, p. 104, p. 119.

(34f) Julius Evola, La métaphysique du sexe, 1989, p. 217.

(35) Matthieu 18:3, <http://sainte bible.com/matthew/18-3.htm>.

(35a) Francis Bacon, Le « Valerius Terminus » (ou de l'interprétation de la Nature), Méridiens Klincksieck, 1986, p. 30.

(35b) Frédéric Rouvillois, L'invention du progrès. 1680 – 1730, 2010, p. 258.

(36) Pour une explication logorrhéique de ce que sont le royaume intérieur et le royaume extérieur, voir <http://www.wor.org/Books/i/Innrout.htm> (Trumpet Ministries, Inc. / Words of Righteousness, The Inner and Outer Kingdom of God).

(36a) Au sujet d'une des conséquences de cette féminisation, voir James W. Neill, La déesse mère et ses homosexuels, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/12/22/la-deesse-mere-et-ses-homosexuels/>.

Voir également, sur le contrôle du lobby « LGBT » par des Juifs, tout du moins aux États-Unis d'Amérique, Les Intransigeants, Liste des leaders gays et lesbiens aux USA, <http://web.archive.org/web/20100330045819/http://intransigeants.wordpress.com/2010/02/19/liste-des-leaders-gays-et-lesbiens-aux-usa>.

(36b) Julius Evola, L'arc et la massue, p. 100.

(36c) Ibid., p. 105.

(36d) Encyclopédie Imago Mundi, Qualité, <http://www.cosmovisions.com/qualite.htm>.

(36e) Au sujet des origines de la démocratie, voir Stephen Stockwell, Les racines phéniciennes de la démocratie en Grèce, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/04/30/les-racines-pheniciennes-de-la-democratie-en-grece/>.

(36f) André Pichot, La naissance de la science, tome 2, Gallimard, 1991, p. 419, 424-430, 432-433.

(36g) À ce sujet, voir Numa Denis Fustel de Coulanges, La Cité antique, livre V, chapitre I : Nouvelles croyances ; la philosophie change les principes et les règles de la politique, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2011/10/18/la-cite-antique/>.

Plus généralement, sur la subversion des cités-États « aryennes » antiques, voir ibid., livre IV : Les révolutions, livre V : Le régime municipal disparaît.

Sur l'influence pernicieuse et néfaste de la philosophie, voir B. K., La liberté : un concept d'esclaves (2), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/10/01/la-liberte-un-concept-desclaves-2/> ; La liberté : un concept d'esclaves (3), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/01/la-liberte-un-concept-desclaves-3/> ; La liberté : un concept d'esclaves (4), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2022/08/31/la-liberte-un-concept-desclaves-4/>.

Sur les origines de la philosophie, voir Martin L. West, Early Greek Philosophy and the Orient, ainsi que Walter Burkert, La préhistoire de la philosophie présocratique dans un contexte orientalisant, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2020/12/01/la-prehistoire-de-la-philosophie-presocratique-dans-un-contexte-orientalisant/>.

(36h) Julius Evola, La Doctrine de l'Éveil, Archè Milano, 1976, p. 62.

(36i) Morris Kline, Mathematics in Western Culture, p. 35.

(36j) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 311-312.

(36k) René Guénon, La crise du monde moderne, p. 87.

(36l) Ibid., p. 98.

(36m) Francis Parker Yockey, Imperium, chapitre The Scientific-Technical World-Outlook, https://archive.org/details/Imperium_182.

(36n) Julius Evola, Chevaucher le tigre, 1982, p. 166-169.

(36o) Ibid., p. 169-170.

(36p) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, 2018, p. 243-244.

(36q) Le théologien Roger Bacon fut le premier à écrire, vers 1260, que « des machines pourraient être créées par lesquelles les plus grands bateaux, dont seul un homme les dirigerait, se mouvraient plus rapidement que s'ils étaient remplis de rameurs ; pourraient être construits des wagons qui se mouvraient à une incroyable vitesse et sans l'aide de bêtes ; des machines volantes pourraient être construites dans lesquelles un homme [...] pourrait battre l'air avec des ailes comme un oiseau [...] des machines rendraient possible l'exploration du fond des mers et des rivières » (De secretis operibus, c. 4, in Opera queadam hactenus inedita, 533 ; cf. L. Thorndike, History of Magic and Experimental Science, ii (1929), 654-5 ; F. Boll, « Technische Träume des Mittelalters », Die Umschau, xxi (1917), 678-80)

(36r) Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, 1997, p. 248.

(36s) « On oublie souvent qu'un des traits fondamentaux de la grande coupure de la science moderne à l'époque de Galilée fut la connaissance de la polarité magnétique, de la déclinaison, etc. ; et que, contrairement à la géométrie euclidienne et à l'astronomie ptolémaïque, la science du magnétisme fut une contribution absolument non européenne. Si les Chinois (avec les Babyloniens) furent les meilleurs observateurs parmi tous les peuples de l'Antiquité, cela n'a-t-il pas été favorisé précisément par ces mêmes principes de non-intervention qu'a conservés la poésie sacrée des taoïstes, avec son « symbole de l'eau » et son « éternel féminin » ? » (Joseph Needham, *La science chinoise et l'Occident*, 1977, p. 149)

À cet égard, il est significatif que ce soit la Chine qui soit pionnière de la technologie dite 5G, dont l'effet néfaste sur la santé est prouvé. Il est encore plus significatif que la boussole fut employée originellement à des fins de géomancie, avant d'être utilisée pour la navigation.

Ce n'est également pas un hasard si la Commission Européenne va imposer l'« authentification forte » pour les paiements en ligne par carte bancaire, et va donc obliger les gens à utiliser un smartphone et à devoir payer un abonnement téléphonique d'au moins 20 euros par mois (voir Nicki Cho, Authentification forte du client : Ce que la nouvelle directive DSP2 européenne signifie pour les entreprises à abonnement, <https://gocardless.com/fr/blog/authentification-forte-du-client-DSP2/>).

À propos d'un sujet connexe, celui de l'électricité, voir B. K., *La blanche, l'électricité et les races de couleur*, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/12/22/la-femme-lelectricite-et-les-races-de-couleur/>.

(36t) Sigrid Hunke, *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, 1997, p. 301.

(36u) Joseph Needham, *La science chinoise et l'Occident*, 1977, p. 215.

(36v) Ibid., p. 28.

(36w) Ibid., p. 241-243.

(36x) Lynn White, *Medieval Technology and Social Change*, 1962, p. 125.

(36y) Voir Gene W. Heck, *Charlemagne, Muhammad, and the Arab Roots of Capitalism*, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2021/01/01/les-racines-arabes-du-capitalisme-liberal/> ; Benedikt Koehler, *Early Islam and the Birth of Capitalism*, <https://books.google.fr/books?id=mqbcAwAAQBAJ>.

« Le commerce avec les sociétés islamiques exposa les Européens à de nouveaux produits mais également à de nouvelles pratiques et cadres commerciaux. Emergèrent par la suite en Europe deux innovations institutionnelles, pionnières des entreprises et des fondations charitables, qui furent des clés dans l'évolution de la société commerciale et civile. La première fut l'entreprise de capital-risque, la

commenda, qui émulait la qirâd ; la deuxième fut l'universitas, un nouveau concept légal dont les origines remontent au waqf islamique, qui fut en premier lieu utilisé afin de constituer des établissements d'enseignement supérieur mais s'appliqua ensuite à des fondations charitables et plus tard plus largement à des corporations. L'évolution de ces deux institutions se cristallisa dans les figures de deux individus, Léonardo Fibonacci et Saint François d'Assise. Fibonacci montra comment appliquer les mathématiques à la gestion commerciale, ce qui pava la route à l'application d'approches quantitatives dans un contexte plus large. Francis, d'un autre côté, n'était pas un économiste d'entreprise ; cependant, l'accent qu'il mit sur la nature de la propriété et l'éthique de la distribution des biens stimula les innovations de la pensée juridique. Fibonacci et Francis eurent entre eux une influence importante sur l'avancée de l'analyse des deux préoccupations principales du droit et de l'économie : l'efficacité économique et la juste distribution. Dans leurs approches, Fibonacci et Francis étaient diamétralement opposés, mais ils avaient dans le fond beaucoup en commun ; Pise et Assise étaient des cités mercantiles et leurs pères appartenaient à l'élite des gestionnaires de l'Italie. L'aspect le plus important de leur fond commun, toutefois, fut que tous deux modelèrent leur approche de l'économie par des rencontres avec l'économie et le droit islamiques.

Leonardo Fibonacci

Leonardo Fibonacci (ca. 1170-1240) fut une figure majeure de l'histoire des mathématiques. Un des ses nombreux accomplissements fut d'écrire le Liber abaci, un manuel d'instruction expliquant comment utiliser l'arithmétique dans le commerce quotidien qui démontrait par des exemples accomplis comment le calcul aide à améliorer les performances commerciales. En remontant à la Venise du dixième siècle, où très peu d'entrepreneurs étaient lettrés, encore moins comptables, on peut saisir tout le progrès qui a été accompli lors des deux siècles précédents afin que Fibonacci puisse trouver un lectorat réceptif. L'enseignement mathématique islamique a façonné l'approche des mathématiques de Fibonacci.

Fibonacci est né à Pise mais grandit en Algérie où son père était un fonctionnaire des finances dans un funduq pisan. Le jeune Leonardo eut un tuteur Arabe – Fibonacci se souvient de lui dans son autobiographie en tant que magister mirabilis – qui l'encouragea à continuer ses études mathématiques, et Fibonacci passa du temps en Egypte, en Syrie, et en Grèce, avant d'être promu à un poste à Palerme à la cour de l'empereur Frédéric II. La familiarité de Fibonacci avec les mathématiques arabes eut des applications pratiques immédiates chez son lectorat européen. Par exemple, Fibonacci expliqua pourquoi les conventions de la numération indienne (neufs chiffres discrets et un espace réservé appelé zephyr) simplifiaient les multiplications, comparativement à la méthode romaine d'expression des nombres par des lettres (les Romains ne savaient également pas comment accomplir des calculs impliquant des zéros). Le Liber abaci montra comment calculer des intérêts composés et des parts de bénéfices, convertir des devises, et effectuer un certain nombre d'autres calculs survenant dans le commerce quotidien.

Le Liber abaci était un manuel d'instruction et un livre élémentaire d'investissement pour les marchands gérant des commendas de bout en bout de la zone commerciale méditerranéenne. Seul un marché méditerranéen qui était devenu vraiment cosmopolite pouvait avoir inspiré une étude de cas telle que celle-ci :

« Deux hommes, partenaires à Constantinople, eurent une compagnie en commun ; un des hommes alla à Alexandrie pour faire des affaires, et prit avec lui du capital commun autant qu'il le souhaita ; il resta ici cinq ans et soixante-dix jours, et son bénéfice fut un cinquième de son capital chaque année, et ses dépenses chaque année étaient de 25 bezants. L'autre qui resta à Constantinople fit chaque année un bénéfice d'un septième de son capital, et il dépensa 37 bezants chaque année [...] on se demande de quelle part du capital chacun disposait. » (a)

François d'Assise

A Assise, une des nombreuses cités en Italie qui possédaient une classe marchande cosmopolite, travaillait un marchand de la soie qui s'était marié à une Française (ce pour quoi il aimait appeler son fils Francesco, « petit Français »). Mais son fils Francis (1182-1226) ne suivit pas les traces de son père en exerçant une carrière lucrative dans le commerce ; au lieu de cela, le jeune Francis donna tout ce qu'il possédait afin de mener une vie libre des possessions matérielles. Le refus radical de Francis d'acquérir ou même de posséder des richesses constitua une provocation par rapport aux conventions établies et le mode de vie qu'il préconisait était en désaccord avec l'esprit prévalant à l'époque. Plusieurs sections de l'élite italienne, comprenant l'Eglise, ne montraient aucun scrupule dans la possession de richesses importantes. Mais l'affirmation de Francis que la poursuite de la richesse n'avait pas sa place dans l'éthique chrétienne, en analyse finale, contenait une demande implicite que l'Eglise abandonne toute propriété.

L'idéalisme de Francis frisait l'imprudence. Cela devint apparent quand en 1219 Francis voyagea en Egypte, arrivant à une époque où les armées des chrétiens et des musulmans étaient en conflit, et franchit les lignes ennemies et demanda un rendez-vous avec le dirigeant de l'Egypte Al Kamil qu'il, déclara-t-il, comptait convertir au christianisme. C'est un témoignage du charisme de Francis qu'il arriva vraiment à rencontrer Al Kamil. Francis persuada Al Kamil d'inviter des savants islamiques à un débat sur les mérites respectifs du christianisme et de l'islam. Ici, Francis, afin de souligner son argument de la vérité supérieure du christianisme, se porta volontaire pour marcher à travers le feu et ainsi prouver que Dieu était de son côté, parce que, affirmait-il, Dieu le protégerait du mal, tandis que tout dévot musulman qui oserait suivre son exemple, d'un autre côté, serait consumé par les flammes. (selon le moine franciscain Bonaventure, le premier biographe de Francis, Francis fit la proposition suivante au sultan : « Notre foi est au-delà de la raison humaine [...] faites un feu de bois, et j'irai dedans avec vos sages hommes. Celui qui d'entre nous sera brûlé, sa foi est fausse. » (b))

La stratégie de débat de Francis, visant à permettre au jugement par le feu d'arbitrer entre le christianisme et l'islam, était en accord avec les pratiques légales européennes usuelles, parce que le jugement par le feu, dans l'Europe médiévale, était l'ultime test de vérité d'un plaignant : il était largement considéré comme vrai que Dieu ne laisserait jamais les flammes consumer quelqu'un qui disait la vérité. Al Kamil, cependant, rejeta cette suggestion, et la rencontre peu concluante se termina par l'organisation par le sultan du retour sauf de Francis au camp des croisés. Ici, les chrétiens eurent le souffle coupé par l'audace de Francis et déduisirent qu'Al Kamil avait esquivé le défi par peur du résultat. Mais la rencontre entre Francis et Al Kamil fut moins un affrontement entre des religions qu'entre des cultures de la jurisprudence. En islam, où les tribunaux passaient les preuves au crible et évaluaient les arguments opposés, le droit était guidé par le raisonnement plutôt que par des miracles, et le jugement par le feu, comme pratiqué en Europe, n'était pas considéré comme une procédure fiable.

Francis, rebuffé mais intrépide, quitta l'Égypte pour Jérusalem. Ici, il fit également la rencontre d'institutions nouvelles pour la plupart des Européens. Une d'entre elles était la madrasa, un établissement d'enseignement qui instruisait les avocats ; elle était affiliée à un type particulier de mosquée mais financée par des dotations investies. Les Franciscains furent également exposés à la philanthropie telle que pratiquée dans l'islam. Bonaventure mentionna comment les musulmans soutenaient les Franciscains :

« Certains frères allèrent dans un pays infidèle, et un certain Sarasin, prit de pitié, leur offrit l'argent nécessaire à l'achat de la nourriture ; et quand ils le refusèrent, l'homme s'émerveilla grandement, voyant à quel point ils étaient pauvres. Mais quand il comprit cela, qu'ils étaient devenus pauvres par amour de Dieu, qu'ils refusaient de posséder quoi que ce soit, il fut tellement saisi d'admiration qu'il leur proposa de subvenir à leurs besoins, et de leur fournir toutes leurs nécessités, aussi longtemps qu'il aurait quoi que ce soit en sa possession. » (c)

Bonaventure était conscient que les musulmans avaient conçu des méthodes de distribution philanthropique qui étaient indépendantes des conceptions chrétiennes, et bien qu'il ne se référât pas aux waqfs, son compte rendu démontre à quel point les Franciscains observaient les pratiques islamiques et à quel point ils étaient avides de propager l'information. En temps voulu, les moines Franciscains en Europe devinrent les principaux défenseurs de l'établissement d'institutions qui répliquaient les waqfs, à savoir les fondations charitables. Le cadre légal des waqfs islamiques dérivait d'une différenciation subtile du droit à la propriété islamique – la fine distinction entre les droits des propriétaires en opposition aux usagers de la propriété. En Europe, la sphère de la société où cette conception fut en premier lieu appliquée fut dans l'enseignement supérieur : spécifiquement dans les écoles de droit de Londres ; dans les universités d'Oxford et Cambridge ; et dans les universités de l'Europe continentale.

Des universités aux sociétés

Une autre organisation présente à cheval sur l'Europe et le Levant, Les Chevaliers Templiers, fut similairement désireuse de promouvoir l'innovation institutionnelle. Les branches londoniennes des ordres croisés parrainaient des institutions d'instruction d'avocats, les écoles de droit. Il y a des précédents islamiques dans la manière dont les écoles de droit de Londres furent constituées. Tout comme les madrasas, elles étaient financièrement indépendantes, affiliées aux églises, et les étudiants étaient apprentis vis-à-vis d'un maître et instruits dans l'argumentation juridique contradictoire. Des écoles de droit est issue une nouvelle approche de la jurisprudence, le droit commun, amenant avec lui des innovations procédurales telles que le jugement par un jury, qui répliquait le droit de Maliki même dans le détail du nombre désiré de douze jurés (le droit de Maliki était l'école islamique de jurisprudence dominante en Sicile, où les dirigeants Normands avaient des liens de longue date avec la profession légale islamique.) (d)

L'approche franciscaine de l'éthique de la propriété fit que le Vatican entreprit un examen radical de la nature légale de la propriété. Plusieurs décennies de délibérations et de débats durèrent jusqu'à ce qu'en 1252, la pape Innocent IV prit des dispositions légales qui s'accommodaient à la demande franciscaine d'une nouvelle définition de la nature de la propriété. Innocent IV conçut un nouveau concept légal, l'universitas, une entité légale possédant un ensemble défini de droits et de devoirs, comprenant le droit de posséder la propriété, mais n'appartenant tout de même pas à ses membres individuels. De la conception de l'universitas, comme le philosophe américain John Dewey le souligna, évolua en temps voulu la conception de société : « La théorie de la « fiction » de la personnalité des personnes morales, ou universitas, fut promulguée, si ce n'est ne provint, du pape Innocent IV. » (e)

Le concept d'universitas fut appliqué afin de constituer les premières universités d'Europe. Simultanément, en 1264 à Oxford, Walter de Merton, un fonctionnaire supérieur royal ayant des liens étroits avec les Chevaliers Templiers, dota l'université de Merton des statuts qui furent repris à ceux de la plus ancienne faculté de l'université de Cambridge, Peterhouse. Les statuts de l'université de Merton, en tout sauf le nom, correspondent à ceux d'un waqf – une entité légale qui distinguait trois parties : un donateur faisant un don irrévocable ; un bénéficiaire ; et des gestionnaires qui administraient la dotation (f). La conception d'un fiducie était une innovation légale dans le droit commun anglais, et l'historien Frederick Maitland a souligné que les moines Franciscains étaient visibles pendant la première moitié du treizième siècle en tant que plaignants dans des affaires juridiques qui formèrent des précédents de fiducies en tant qu'instrument légal pour conférer la propriété au bénéfice de tierces parties (g). L'impulsion originelle qui conduisit à la définition légale des sociétés remonte à la décision de Francis d'abandonner toute propriété personnelle, et bien que Francis ne vécut pas suffisamment longtemps pour voir des cadres légaux d'universités émerger, en suscitant un processus qui conduisit à une nouvelle compréhension de la nature des droits de la propriété, son impact sur le droit et l'économie médiévaux compléta celui de Leonardo Fibonacci.

Les devises d'or en Europe

Les pièces d'or produites par Abd al Malik au septième siècle avaient aidé à intégrer la zone commerciale islamique et projetèrent également son prestige. Des siècles plus tard, les dirigeants du Maroc et de l'Espagne qui établirent de nouveaux centres de pouvoir, profitèrent des lingots des mines africaines pour forger leurs propres pièces d'or. La dynastie fatimide en Egypte qui émergea en tant que principale rivale pour la prééminence dans le domaine islamique forgea également de nouvelles pièces d'or qui, cependant, eurent une teneur en or réduite, et par conséquent, une fois que la solidité des pièces fatimides s'avéra douteuse, le commerce commença à ralentir. Mais un autre facteur sapant la confiance dans les standards monétaires fut l'apparition de monnaie d'or venant des Etats croisés ; ici, les marchands Vénitiens avaient acquis un monopole dans le forgeage de pièces d'or.

Les Vénitiens, qui avant les croisades n'avaient jamais forgé de pièces, furent en possession de forges opérationnelles en Palestine abandonnées par les musulmans en retraite. Ils s'assurèrent le monopole du forgeage de pièces dans les Etats croisés et payèrent au roi de Jérusalem une taxe de 15 pourcent pour le privilège (un rare exemple où les Vénitiens étaient prédisposés à partager des bénéfices avec une autorité gouvernementale). Les Vénitiens et les croisés étaient maintenant en position de faire concurrence à Constantinople en tant que forgeurs de pièces d'or. (Que les Byzantins arrêtaient la production du bezant après 1204 pourrait être le résultat d'une collusion entre les occupants de Constantinople.) A Tyr, pendant les trois premières années, les Vénitiens ne se soucièrent même pas d'apporter un quelconque changement aux colorants arabes (peut-être ne savaient-ils pas comment faire). Les Vénitiens altérèrent progressivement l'apparence des pièces islamiques, effectuant des changements si subtils qu'elles pouvaient facilement être confondues avec les originales arabes. Mais les pièces vénitiennes – et cela fut d'une importance cruciale – avaient une plus faible teneur en or que leurs concurrentes arabes et étaient ainsi moins estimées que leurs modèles islamiques ou byzantins. Par conséquent, les pièces d'or des croisés ne détrônèrent jamais le bezant ou d'autres pièces de grande qualité. Au lieu de cela, la confusion que la dévaluation des pièces d'or causa parmi les classes affairistes généra une baisse du commerce. L'historien Byzantin Pachymère observa un phénomène nouveau, inquiétant : le prix des biens augmentait. L'Egyptien Maqrizi se plaignit « qu'obtenir une pièce d'or était comme franchir les portes du paradis » (h). Une fois que les Vénitiens eurent manifestement échoué à combler le manque causé par la perte du bezant, les compétiteurs occidentaux produisirent des devises rivales. En Sicile, l'empereur Frédéric II forgea une pièce d'or en 1231, et Gênes, en 1252, produisit le genuino. Vu de Rome, la promotion d'une devise d'or génoise était de nature à rivaliser avec les prétentions sicilienne et vénitienne. Le soutien du Vatican à Gênes ne pouvait pas être plus manifeste : le Vatican avait précédemment excommunié le roi Sicilien (du fait de son laxisme dans la poursuite des croisades) et les monnayeurs Vénitiens (sur la base du manque d'iconographie chrétienne de leurs pièces). Les Génois avaient d'excellentes relations avec les plus hautes autorités du Vatican. Le pape Innocent IV, qui était né Sinobaldo Fieschi, venait de Gênes et son neveu Lacopo Fieschi appartenait à un syndicat bancaire qui forgeait des pièces.

L'apparition du genuino altéra de façon permanente le système monétaire méditerranéen. Cette même année Florence suivit le mouvement avec une pièce d'or rivale, le florin, tout comme avec un certain décalage le firent les monarques du Nord de l'Europe. Un penny d'or anglais apparut en 1257, un écu

d'or français en 1266, et le ducat vénitien en 1284. Des siècles de stagnation monétaire en Europe occidentale avaient pris fin.

[...]

La richesse a été poursuivie depuis le début des temps. Le roi légendaire Midas souhaitait que tout ce qu'il toucha soit transformé en or ; l'homme d'Etat romain Crassus était célèbre pour sa richesse mais notable pour ses pratiques commerciales pointues. Mais tandis que depuis les temps les plus reculés apparurent les éléments du capitalisme, seule la dynamique économique qui eut cours au début de l'islam permit à ces constituants de se combiner et se transformer pour donner le capitalisme. Les fils de l'intrigue de l'apparition du capitalisme au début de l'islam et sa migration en Europe peuvent maintenant être liés.

Le capitalisme est un terme souvent invoqué mais rarement défini. Il est surprenant qu'Adam Smith et Karl Marx, dont la célébrité réside dans leur analyse du capitalisme utilisèrent à peine le terme. Progressivement, en prenant en considération l'énorme essor économique du dix-neuvième siècle, « capitaliste » en vint à être un terme appliqué à des sociétés gardées en mouvement perpétuel par l'action d'entrepreneurs. Des sociologues transformèrent l'analyse du capitalisme en établissant une distinction entre le capitalisme en tant que tel et ses manifestations visibles ; Max Weber affirma que le capitalisme provenait d'une mentalité, favorisée par le protestantisme, et son assertion que le capitalisme découlait d'une mentalité particulière est restée dominante, bien que Werner Sombart faisait remonter les origines de cette mentalité à l'Italie du Moyen Âge.

Les définitions du capitalisme restent évasives parce que le capitalisme est par nature élastique et variable et il est difficile de distinguer entre les causes et les effets. Là où les définitions du capitalisme s'accordent est que le changement dans une société capitaliste est constant et causé par la quête du profit. D'où que la pierre angulaire d'une société capitaliste est le marché. Certains autres constituants reviennent – tels que le fait que le capital et le travail sont fournis par différentes parties ; les investisseurs peuvent allouer des fonds à des entreprises séparées ; et les entreprises sont financées par des emprunts ainsi que par des investissements. Il s'ensuit que le capitalisme nécessite certains outils – tels que la monnaie, qui agit en tant que dénominateur commun de la valeur des biens et permet d'accumuler de la richesse en vue d'une utilisation future ; des accords sur la manière dont ceux qui fournissent le capital et le travail partagent les bénéfices ; et l'approbation sociale de la richesse acquise par le commerce plutôt que par la conquête. Finalement, le capitalisme promeut certaines techniques et institutions – telles que l'alphabétisation et le calcul ; la liberté de circulation ; et une jurisprudence qui protège les droits à la propriété. Est visiblement absente de la liste des facteurs habilitants, toutefois, la présence d'un Etat puissant. Le capitalisme en Arabie et en Europe émergea dans des villes telles que la Mecque et Venise qui étaient hors de portée de gouvernements centraux. En effet, la raison pour laquelle les anciens empires furent d'une importance mineure dans l'évolution des marchés pourrait avoir été que les forces du marché dans la recherche du profit défiaient l'autorité de l'Etat, d'où que les gouvernements n'avaient aucun motif d'encourager leur évolution.

L'impact fondateur des économies islamiques se clarifia par étapes. Les systèmes économiques de Rome, de Byzance et de l'islam sont à peine présents dans Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain d'Edward Gibbon qui donna le ton de nombreuses histoires ultérieures de l'islam : « Mohammed, avec l'épée dans une main et le Coran dans l'autre, érigea son trône sur les ruines de la Chrétienté et de Rome. » (i) Le contemporain de Gibbon, Adam Smith, dans Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, souligna le lien entre les croisades et la prospérité croissante de Venise :

« Les cités d'Italie semblent avoir été les premières en Europe à avoir été portées par le commerce à un degré considérable d'opulence. L'Italie réside au centre de ce qui à l'époque était la partie perfectionnée et civilisée du monde. Les croisades, aussi, bien que par le grand gaspillage des réserves et la destruction des habitants qu'elles occasionnèrent, doivent nécessairement avoir retardé le progrès de la plus grande part de l'Europe, furent extrêmement favorables à certaines cités italiennes. Les grandes armées qui s'avancèrent de toutes parts à la conquête de la Terre Sainte prodiguèrent un encouragement extraordinaire au transport maritime de Venise, de Gênes et Pise, parfois en les transportant là-bas, et toujours en leur fournissant des provisions. Elles furent les commissaires, si on peut s'exprimer ainsi, de ces armées ; et la fureur la plus destructrice qui survint dans les nations européennes, fut une source d'opulence pour ces républiques. » (j)

Après qu'Adam Smith eût souligné que la richesse créée en Europe dérivait du commerce italien, la relation économique fructueuse entre l'islam des débuts et l'Europe médiévale devint un lieu commun chez les historiens du dix-neuvième siècle. Jacques de Mas Latrie, Michele Amari et Wilhelm Heyd (et d'autres) documentèrent ces liens dans des ouvrages qui à de nombreux égards ne sont toujours pas dépassés aujourd'hui. Au vingtième siècle, les conséquences de la montée de l'islam sur l'économie de l'Europe ont été une préoccupation continue, en particulier chez les historiens francophones. Henri Pirenne a notamment affirmé que l'expansion de l'islam créa un mur dans la Méditerranée et rétracta ainsi la sphère économique de l'Europe occidentale ; March Bloch exposa à quel point le développement économique de l'Europe fut entravé par le manque d'or, tandis que celui des domaines islamiques fut favorisé par son abondance ; et les études encyclopédiques de Maurice Lombard de la culture matérielle de l'islam auraient culminé dans un ouvrage définitif, L'âge d'or de l'islam, si son décès prématuré n'avait pas mis fin à sa carrière.

Que le capitalisme se développa dans l'islam était l'opinion partagée par deux historiens qui par leurs perspectives étaient diamétralement opposés, le jésuite Henri Lammens et le marxiste Maxime Rodinson. Les ouvrages de Lammens exposèrent la culture commerciale active de l'Arabie et montrèrent comment la nécessité du commerce à longue distance suscita l'innovation financière. Rodinson, dans Islam et capitalisme, montra qu'au début de l'islam se trouvaient des institutions capitalistes, telles que la propriété privée et le prêt d'argent à intérêt, et dans sa Préface au livre de Pedro Chalmers sur la régulation du marché islamique El señor del zoco en España, continua à retracer les pratiques commerciales islamiques à l'époque babylonienne. Leone Caetani avait précédemment ouvert la voie à l'étude des racines du commerce islamique dans la Mésopotamie antique, et l'ouvrage de Karl Polanyi et Elman Service sur la genèse des marchés et des Etats, bien qu'il ne traitait pas directement de l'islam,

soutenait l'intuition de Rodinson que l'innovation socio-économique se cristallisa dans l'islam des débuts.

Des facteurs cruciaux déjà en place dans l'économie naissante de l'Arabie préislamique furent l'utilisation de l'or en tant que moyen d'échange ; de règles établies par accord privé pour le cheminement sûr des marchands ; et une appréciation du compromis entre risque et récompense qui incitait les marchands à chercher des activités promettant le bénéfice le plus élevé. Le prophète de l'islam, qui descendait d'une dynastie d'entrepreneurs, renforça encore cette dynamique. Mohammed établit un marché à Médine, et en nommant personnellement un muhtasib, fit de la politique de protection des consommateurs et de la compétition une obligation religieuse. Ces initiatives s'accordaient avec le Coran qui enjoint de se servir de l'or à des fins productives, qui approuve le commerce équitable et l'investissement, et soutient la protection des consommateurs par l'interdiction de l'usure et d'autres formes de vente abusive. La dérégulation des prix par Mohammed – il proclama que « les prix sont dans la main de Dieu » – fut une innovation fondamentale dans la régulation des marchés.

Deux circonstances de la succession de Mohammed furent des catalyseurs dans l'émergence du droit islamique. Mohammed avait laissé des instructions sans équivoque pour sa succession et avait prohibé une caste sacerdotale, et ainsi la société islamique primitive vit une compétition intellectuelle vigoureuse dans la manière de réglementer la vie sociale. Des juristes, plutôt que des clercs, déterminèrent le chemin des évolutions sociétales. Chacune des trois premières dynasties islamiques accomplirent des innovations institutionnelles remarquables : le rashidun introduisit le premier plan de pension gouvernemental au monde ; les omeyyades créèrent un étalon-or islamique ; et les abbassides mirent en place le premier marché de dette gouvernementale au monde. Les califes soutenaient le commerce avec les marchés asiatique et byzantin ; Basra fut fondé en tant que passerelle des voies maritimes reliant l'Arabie à l'Inde et à la Chine, et à Constantinople les marchands musulmans de la cité se virent offrir une mosquée dès le huitième siècle. Saladin combina le protectionnisme des entrepreneurs musulmans des marchés de l'Est de l'Égypte à la politique de libre échange en Égypte, accordant aux marchands Européens des funduqs, les centres de commerce côtiers où des Européens expatriés, par une rencontre immédiate des institutions islamiques, et sous l'œil vigilant et la poigne ferme des autorités islamiques, acquirent des connaissances institutionnelles et disséminèrent ces compétences en Europe. Des institutions sociales – dans le commerce, l'enseignement et le droit – qui finirent par supplanter la féodalité européenne commencèrent à émerger par des pollinisations croisées venant des sociétés islamiques.

Le capitalisme en Europe

Les gouvernements contribuèrent peu au renouveau économique de l'Europe ; le dynamisme économique des économies européennes avait été engourdi depuis la chute de l'empire romain. Les Byzantins, les Carolingiens et les Normands restreignirent l'activité économique par un contrôle

gouvernemental. Cependant, bien que l'infrastructure des régions intérieures de l'Europe pour le commerce était incomparablement meilleure que celle des côtes exposées à des incursions de pirates, le commerce en Europe ne fut pas revigoré dans les régions anéanties par une autorité politique centrale, mais dans les cantons périphériques de la côte italienne fréquentés par des pirates plutôt que par des marchands. L'innovation entrepreneuriale germa en périphérie de l'Europe, sur les côtes où une stabilité naissante s'opposa à l'anarchie rampante. En l'absence de l'action gouvernementale, l'initiative privée activa le potentiel économique latent.

Les cités italiennes portuaires, sujettes byzantines mais en pratique sans défense, favorisèrent les relations commerciales avec les musulmans. Leur localisation en périphérie de grands empires leur accordait presque l'autonomie, et quand ces communautés découvrirent le commerce en tant que moyen de survivre, une dynamique économique familière émergea, une qui reproduisait un motif : en Arabie, également, le commerce prit son essor une fois que les bandits devinrent des marchands. Le processus de la découverte du commerce fut plus gratifiant puisque la rapine était ardue, durait longtemps, et dans certains cas – tels que la colonie arabe établie sur la côte française près de St. Tropez vers 890 – échouait complètement. Mais, finalement, des cités comme Venise, qui, comme la Mecque, manquaient de dotations naturelles et de proximité avec les centres commerciaux, envoyaient des convois à travers les mers tout comme les caravanes le faisaient dans les déserts.

La piraterie régnait sur la Mer Méditerranée, et les relations de confiance sur lesquelles le commerce se base prirent des générations pour progresser – et même alors pouvaient se transformer en brigandage à tout instant. La Mer Méditerranée était autant dénuée de loi que les déserts de l'Arabie, mais par le commerce se transforma en une communauté commerciale, avec un effet d'onde de choc dans les terres. La transition de la piraterie au commerce ordonné prodigua des richesses aux marchands des ports de la côte italienne, et la montée en puissance de républiques dans les terres telles que Milan et Florence s'ensuivit de la prospérité se propageant depuis de nouvelles venues marchandes comme Amalfi et Venise. Les ploutocrates mecquois et les patriciens vénitiens se contestaient les marchés, alternant entre collaboration et conflit, mais poursuivaient toujours des actions qui menaient à plus de bénéfices.

Venise a mis au point un modèle économique à bien des égards répliqué sur celui de la Mecque. Les deux villes étaient situées dans des paysages stériles et durent leur montée en puissance au commerce ; les marchands de la Mecque traversaient les déserts et ceux de Venise les mers. Les patriciens vénitiens, tout comme les ploutocrates de la Mecque, perfectionnèrent leurs compétences commerciales dans des marchés étrangers et ne pouvaient pas faire appel aux autorités afin de protéger leurs droits. Les brigands, le naufrage et la maladie mettaient en péril un marchand tant qu'il n'avait pas rejoint sa destination où il négociait des contrats dans des pays ayant une juridiction étrangère. Les Arabes décrivaient les dangers du voyage à travers le désert avec le terme *azar*, les Italiens le risque de voir couler un navire avec *risicum*. Les bénéfices, bien qu'immenses, étaient gagnés contre vents et marées. Venise et la Mecque ne devinrent jamais des capitales politiques, mais leurs élites marchandes intégrèrent les domaines de l'islam et de la chrétienté dans un seul marché.

Les marchés et les lois les sous-tendant n'émergèrent pas d'un processus inébranlablement linéaire ; la leçon que les marchés reposent sur le respect de conventions et de lois fut apprise lentement et souvent oubliée. En fait, les marchés n'étaient pas intrinsèquement conformes à la loi ou moraux. La frontière entre piraterie et commerce était floue et les républiques mercantiles n'étaient pas moins enclines à appliquer la violence ou la force que les despotes ou les dynastes. Les Etats, en Europe, échouèrent à favoriser les marchés ; mais les marchés, d'un autre côté, échouèrent à édifier des structures politiques durables. Les communautés marchandes menaient des guerres l'une contre l'autre ainsi que contre les empires qui les protégeaient. Venise prétendit au privilège du commerce concurrentiel par rapport aux gouvernements byzantin, normand, et sarrasin, pleinement consciente que tous trois étaient en guerre les uns contre les autres ; acquit des paradis fiscaux en Palestine pendant les croisades ; et après que Saladin eût expulsé les croisés de Jérusalem, détourna le cours de la campagne de représailles de la Palestine vers Constantinople. Venise fut incapable de prendre la place de Byzance en tant qu'émettrice d'un étalon-or et le déclin de sa protectrice byzantine – causé par sa propre intervention – sapait les bases de la stabilité vénitienne. L'apogée de la puissance vénitienne, lorsque les Vénitiens commencèrent à dévaloriser les biens de l'empire byzantin en 1204, fut l'instant de son déclin.

Gênes généra au douzième siècle plus de recettes fiscales que la France, Palerme plus que l'Angleterre. Les républiques italiennes accumulaient des richesses à un rythme plus élevé que les empires et les royaumes, et les richesses des patriciens italiens pouvaient commencer à supporter la comparaison par rapport à celles des royautés européennes et des ploutocrates arabes. Les républiques mercantiles d'Italie furent des incubatrices des institutions qui permirent au capitalisme de prospérer, telles que les sociétés de capital-risque, le commenda, et un nouvel étalon-or.

Le modèle institutionnel des universités et facultés médiévales européennes répliqua celui des madrasas islamiques, et des parallèles s'étendirent jusqu'à la manière dont l'enseignement progressa en islam et dans la chrétienté : la scolastique médiévale appliqua une méthodologie qui ressemblait à celle de la jurisprudence islamique. Le droit islamique procédait en examinant un précédent, en évaluant des témoignages, en évaluant les témoignages à l'appui, et en rendant un jugement ; la scolastique européenne procéda en posant une hypothèse, en avançant des arguments pour et contre, et en atteignant une conclusion. Là où la jurisprudence discernait pro et con, les savants estimaient les arguments en termes de sic et non. La scolastique atteignit son apogée dans l'œuvre de Thomas d'Aquin (1225-1274), un professeur de l'université de Naples (qui, ce n'est sans doute pas le fait du hasard, fut fondée par le roi Frédéric II de Sicile, qui dota l'université d'une bibliothèque, correspondait avec des savants arabes, et employait des membres de la famille de Thomas d'Aquin à sa cours).

Les premiers Européens qui visitèrent Bagdad et observèrent les académies islamiques en activité semblent avoir été deux patriarches Byzantins du neuvième siècle, Jean Grammaticus et Photius, dont les ambassades à Bagdad sont enregistrées. Le dernier, en particulier, eut un intérêt actif dans la vie académique islamique. Il correspondit largement avec plusieurs dirigeants islamiques, et fut témoin à Bagdad de disputes interconfessionnelles tenues en public. De tels événements furent une tradition qui se perpétua au moins jusqu'au dixième siècle, quand un visiteur espagnol fut témoin à Bagdad de débats publics entre des représentants de toutes les religions majeures (y compris l'athéisme) (k). Photius fut un des premiers réformateurs de l'éducation en Europe ; il recommandait que les étudiants

ne devraient pas simplement mémoriser des cours mais apprendre à penser indépendamment, ce qui leur demande d'évaluer les circonstances qui mènent à une déclaration particulière, de considérer à quel point les sources sont fiables, et d'évaluer si des interprétations alternatives ont du mérite. Ces recommandations, bien en avance par rapport à la pratique européenne contemporaine, répliquaient la méthodologie appliquée à l'étude islamique des hadiths.

Les compétences mathématiques qui pouvaient s'appliquer au commerce furent disséminées à partir de l'Italie par des académiciens instruits dans des institutions islamiques. Le pape Sylvestre II, qui importa l'abaque en Europe, avait étudié avec des musulmans, tout comme Leonardo Fibonacci. L'application plus large des compétences à la numération permit la recherche scientifique, la peinture en perspective, et la construction de dômes sphériques. Venise, où le style et la décoration même de sa cathédrale San Marco invitait à des comparaisons avec la mosquée de Damas, fut à l'avant-garde de l'importation de nouvelles approches de fabrication de l'économie islamique, telles que la fabrication de verre et la construction de navires dans les plus grands chantiers navals d'Europe, les arsenaux (le terme est arabe).

La cristallisation de la société civile commerciale en Europe marqua une étape importante en 1252. Cette année, le Vatican soutint la production du *genuino*, la devise d'or de Gênes, et promulgua le concept légal de l'*universitas*, une entité autonome légale ayant une identité distincte qui permettait la formation des sociétés civiles aussi bien que commerciales. Le droit islamique, d'un autre côté, qui avait lancé le concept des charités publiques, le *waqf*, arrêta de développer le concept de sociétés. À partir de cet instant, le développement légal et monétaire de l'Europe ne dépendit plus de repères islamiques. »

Benedikt Koehler, *Early Islam and the Birth of Capitalism*, Lexington Books, 2014, p. 193-206.

(a) Fibonacci, *Fibonacci's Liber abaci*, 393.

(b) Bonaventure, *The Discipline and the Master*, 118.

(c) Bonaventure, *The Life of St. Francis of Assisi*, 46-7.

(d) En ce qui concerne ce point et d'autres correspondances, voir George Makdisi et John Makdisi.

(e) Dewey, « *The Historic Background of Corporate Legal Personality* », 665.

(f) Gaudiosi, « *The Influence of the Islamic Law of Waqf on the Development of the Trust in England: The Case of Merton College* ».

(g) Maitland, « *The Origin of Uses* ».

(h) Watson, « *Back to Gold and Silver* », 11.

(i) Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres, 1994, vol. 5, 230 (début du chapitre 50).

(j) Adam Smith, *Wealth of Nations*, livre 3, chapitre 3: « Of the Rise and Progress of Cities and Towns ».

(k) Kremer, *Geschichte der herrschenden Ideen des Islams*, 241-42.

« L'analyse présentée dans les précédents chapitres démontre qu'il n'y a pas grand-chose dans la célèbre thèse d'Henri Pirenne donnant les causes sous-jacentes du « Moyen Âge » de l'Europe de l'Ouest qui soit encore pertinent dans l'explication de :

(i) les activités commerciales et la raison d'être économique du Dar al-Islam dans ses années de formation ;

(ii) la nature et la direction de son commerce en général ; ou

(iii) son commerce avec l'Europe chrétienne en particulier –

– puisque les relations commerciales médiévales musulmanes avec le continent se bâtirent sur un héritage commercial qui n'a bien trop souvent pas été pleinement apprécié par l'érudition universitaire moderne.

En formulant son hypothèse posant comme un impact cataclysmique la présence de l'islam en Méditerranée sur la vitalité économique de l'Europe médiévale, Pirenne fonde ses conclusions sur la disparition de certaines marchandises clés dans le commerce, sur des références sur le commerce apparaissant dans les sources documentaires et textuelles médiévales alors disponibles.

Concédant que ces « disparitions » débutèrent tôt au 8^e siècle, quelques huit décennies suivant l'apex de l'« irruption arabe » depuis leur patrie désertique originelle vers 634-641, il postule néanmoins tout à fait anachroniquement que cette perturbation commerciale perçue résulta de la montée en puissance soudaine et dramatique de l'empire islamique – et de sa prétendue hostilité au commerce qu'il présuma de façon erronée (a).

Se fondant sur ces suppositions audacieuses, il bâtit sa théorie universelle selon laquelle un déclin rapide résultant dans l'ensemble de l'activité marchande détruisit la classe marchande professionnelle de l'Europe chrétienne – et que manquant de ce commerce vital, la région entière dégénéra en une forme féodale régressive d'« économie naturelle » – une menée par le troc et non par les « transactions de capitaux » – qui caractérisa son « Moyen Âge » commercialement dévastateur pendant une période de plus de trois siècles.

Y eut-il un rôle islamique délétère identifiable dans le « cataclysme marchand » du début du Moyen Âge médiéval européen que Pirenne postula ? Les preuves que ce ne fut pas le cas sont accablantes. En effet, les sources primaires évaluées n'indiquent aucunement que les musulmans du Moyen Âge furent hostiles au commerce transcontinental.

Au contraire, après leurs conquêtes du 7^e siècle, ils édifièrent un empire commercial dont les vastes ramifications s'étendaient sur l'ensemble du monde alors connu – de l'Europe chrétienne à l'Ouest

jusqu'au Japon et à la Chine à l'Est – et qui furent mises en place pendant les trois siècles qui suivirent leur sortie surprenante et décisive hors de la péninsule arabique.

Leur succès impérial spectaculaire fut en premier lieu dû, comme cette étude l'a montré, aux synergies économiques d'un type unique d' « entrepreneuriat commercial » que le Dar al-Islam avait tôt créé. Car contrairement à leurs homologues chrétiens, les juristes musulmans, par leur exégèse créatrice, furent capables de formuler des solutions soigneusement rationalisées, basées sur le capital, à leur interdit religieux de l' « usure » (riba) (b). Les contrats Mudarabah, qui apparurent en Italie en tant que commendae, ne furent qu'une excroissance de ce processus d'évolution intellectuelle.

En raison de leur génie dans l'interprétation juridique, les musulmans médiévaux furent ensuite capables de tourner en définitive à leur avantage les sanctions religieuses – générer une nouvelle dynamique commerciale qui serait la principale force motrice de la puissance économique durable du Dar al-Islam dans ses années de formation.

De tels contrats financiers furent, en eux-mêmes, la culmination d'une évolution remarquable de la manière de gérer les affaires. Car au-delà leurs sources abondantes de métaux précieux indigènes, par les grands succès de leurs premières conquêtes, les musulmans gagnèrent par le « butin engrangé » de grandes sommes de « surplus de capitaux » à partir desquelles ils furent capables de bâtir leur empire politique et économique naissant.

Par les bénéfices engrangés par la dynamique commerciale qu'ils nourrirent dès lors, ils furent de plus capables de continuer à bâtir leur capital de base – qui, à son tour, devint l'impulsion catalysatrice qui permit à leur domaine de devenir la première superpuissance économique du début du Moyen Âge.

En résumé, la « Pax Islamica » se fonda, en grande partie, sur la supériorité incontestée du système économique musulman médiéval par rapport à ses homologues dans le monde aux 8e et 9e siècles. Sa capacité unique à mobiliser facilement un capital pour financer l'expansion commerciale – et pour créer les infrastructures commerciales et d'affaires vitales nécessaires pour s'engager dans le commerce international – furent des clés de son succès commercial.

Ils réalisèrent tôt que le « capital liquide » était l'élément économique vital de leur Etat embryonnaire – et à cette fin, leurs efforts incessants pour le générer et l'employer de manière efficace affichaient plusieurs des caractéristiques distinctives de ce que l'on nomme maintenant la pratique capitaliste commerciale moderne.

Le célèbre historien classique Edward Gibbon, dans *Decline and Fall of the Roman Empire*, s'inquiète du fait que si les musulmans n'avaient pas été battus militairement lors de la « bataille de Tours » en 732 – lors de laquelle les troupes islamiques invaincues furent finalement arrêtées après un siècle de conquêtes ininterrompues – les enfants de l'Occident apprendraient aujourd'hui leur langue et leur culture aux pieds des maîtres arabes (c).

Mais ce furent les dimensions économiques, non culturelles, de la montée en puissance mondiale spectaculaire des musulmans médiévaux que lui et les autres manquèrent clairement. Car ce fut le

grand essor du commerce et le transfert concomitant de nouvelles techniques de commerce qui eut alors lieu qui influença le plus profondément le cours de l'histoire économique de l'Occident.

Cependant, ironiquement, alors que le commerce des marchands musulmans était en plein essor – précisément en raison du succès consommé d'instruments fiduciaires d'affaires que leurs juristes avaient créés – le commerce de leurs homologues dans l'Occident chrétien échouait précisément en raison du fait que leurs propres juristes – bien moins instruits dans les techniques du commerce – manquaient du génie créatif des musulmans médiévaux pour une telle exégèse ecclésiastique.

L'ultime ironie, toutefois, est que, après avoir été incapables de faire face aux sanctions économiques onéreuses qui leur avait été imposées par l'Eglise pendant trois long siècles, l'Europe occidentale émergea finalement de son expérience désastreuse du « Moyen Âge économique » – encouragée par les techniques financières qui avaient été inventées par, et pour, les marchands de l'islam.

Car dans leur avidité d'adapter les prototypes entrepreneuriaux développés plus tôt dans la jurisprudence islamique, les marchands italiens parvinrent à créer leurs propres instruments innovants de sociétés par association et d'interactions économiques – alors la riche sophistication religieuse des musulmans devint le salut de l'économie chrétienne.

Par conséquent, des méthodes de conduite du commerce ainsi que d'organisation des affaires de l'entreprise drastiquement améliorées prirent place du 11e au 14e siècles en Europe occidentale. Cette « révolution » des préceptes mercantiles engendra une transformation radicale de l'approche commerciale, du colportage itinérant jusqu'à la participation à un réseau international étendu des transporteurs logistiques par lequel les marchands envoyaient les commandes de leurs marchandises et de leurs produits et payaient par crédits, courriers et procuration.

Elle fut concomitamment annoncée par le développement de formes plus efficaces de sociétés par association – telles que décrites dans les contrats commendae et leurs diverses permutations – qui permettaient la mise en commun efficace de capitaux liquides, et une extension attenante du crédit commercial.

Elle fut en même temps caractérisée par l'apparition de « billets d'échange » qui éliminèrent la nécessité de transporter de très grandes sommes de devises – tout en soutenant les infrastructures de services financiers afin que de tels instruments permettent des transactions rapides ; et par l'utilisation croissante du crédit à plus grande distance que rendaient possibles les lettres de change.

Finalement, des systèmes plus sophistiqués de comptabilité évoluèrent dès lors également (d), en grande partie afin de répondre à l'impératif de documenter les transactions commerciales relativement importantes avec le Levant – toutes les institutions et les techniques financières, cette étude l'a démontré, furent influencées de manière significative par les pratiques commerciales islamiques médiévales.

En résumé, cette étude a exploré, et effectivement prouvé, l'hypothèse historiographique révisionniste que non seulement l'« irruption arabe » du 7e siècle depuis leur péninsule ne fut pas un facteur clé de

l'engendrement du chaos économique de l'Europe du début du Moyen Âge, comme l'enseignement conventionnel l'a souvent prétendu ; mais, en effet, que plusieurs siècles plus tard, l'empire islamique fournit dans une large mesure la clé du stimulus économique – ainsi que plusieurs outils financiers pointus – qui aida l'Europe à surpasser son « sombre Moyen Âge ».

Car au lieu d'avoir étouffé l'économie occidentale par un embargo commercial, comme Pirenne le postule, les musulmans du Moyen Âge facilitèrent son sauvetage commercial avec leur or de première qualité, la demande commerciale soutenue de leur marché, et leurs méthodes commerciales supérieures. »

Gene W. Heck, Charlemagne, Muhammad, and the Arab Roots of Capitalism, Walter de Gruyter, 2006, p. 259-262.

(a) Cf. H. Pirenne 1974b, pp. 152–153, 164, 168–172, passim.

(b) Le prêt à intérêt était pratiqué dans l'islam. Voir Peter Goodgame, Les mondialistes et les islamistes (II), note 6, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/10/01/les-mondialistes-et-les-islamistes-ii/>. [N. d. E.]

(c) E.A. Gibbon 1969, vol. 5, chapitre 52, pp. 398–399.

(d) Ils furent sans doute directement inspirés des méthodes de comptabilité mises au point par les Arabes (Sherif El-Halaby, Khaled Hussainey, Contributions of Early Muslim Scholars to Originality of Bookkeeping-system, <https://www.virtusinterpress.org/CONTRIBUTIONS-OF-EARLY-MUSLIM.html>). [N. d. E.]

(36z) Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, 1977, p. 222-223.

(37) Un écrivain français du nom de plume d'Hervé Ryssen a noté avec justesse que les mots basés sur l'infinifit « innover » sont très récurrents dans les écrits des juifs, il s'agit d'une véritable obsession chez eux. Ceci n'est guère surprenant étant donné que les juifs sont issus d'un mélange de tous les peuples du monde, ce que J. Evola appella l'anti-race. Il en découle que les juifs sont conséquemment eux-mêmes une construction et quelque chose d'intérieurement agité, d'où leur morbidité matérialiste inhérente et le fait qu'ils soient à l'avant-garde dans la création de tout ce qui a un caractère artificiel, contrefait, falsifié, illusoire. On ne s'étonnera donc pas de <http://jinfo.org> (The Jewish Contribution to World Civilization) et <http://www.hebrewhistory.info/factpapers.htm> (Samuel Kurinsky, Creativity and the Jews. Fact Papers on the Technological and Artistic Contributions of the Jews to the Evolution of Civilization). D'ailleurs, qu'est-ce que cette obsession de l'innovation si ce n'est la volonté de créer des besoins en augmentant indéfiniment la quantité des objets de consommation et des services, le tout pour un confort, un plaisir et un divertissement toujours plus grands (pour les uns et, accessoirement, des bénéfices toujours plus importants pour les autres) ainsi qu'une tentative de subversion de la société?

(38) « Au Moyen Age, on assista même à la reprise de certaines sciences traditionnelles [sémitiques], et la vision de la Nature que la scolastique construisit surtout sur la base de l'aristotélisme, bien que rendue rigide par un mécanisme conceptualiste, s'en tient au point de vue de la qualité, des vertues formatrices. »

(39) Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, L'Age d'Homme. Guy Trédaniel Éditeur, 2009, p. 370, 376-377.

(40) Un exemple édifiant est <http://www.popsoci.com/science/article/2013-07/researchers-successfully-implant-mice-false-memories> (Francie Diep, Researchers Successfully Implant Mice With False Memories) ; <http://www.independent.co.uk/news/science/is-it-inception-total-recall-no-science-fact-false-implanted-in-mice-brains-8732466.html> (Steve Connor, Is it Inception? Total Recall? No, science fact: False implanted in mice brains).

(41) Liutprand de Crémone, Antapodosis, Hanovre, éd. E. Dümmler, 1877, p. 120-121 ; trad. fr. Marie-France Auzépy ; cf. trad. J. Schnapp, citée note 3, p. 36-37.

(42) Marie-France Auzépy, Les aspects matériels de la taxis byzantine, <http://crcv.revues.org/2253>.

(43) De leur côté, la papauté et le « haut » clergé s'adonnaient à ce genre de simagrées, de mises en scène qui annoncèrent les débuts de la théâtralisation de la vie dans l'Europe blanche – préparée par le théâtre lui-même dont on connaît les origines raciales et le sexe de ceux qui y participèrent (et le soutinrent) – sans toutefois encore y joindre le trucage (Ferdinand Gregorovius, History of the City of Rome in the Middle-Ages, volume 7, partie 2, p. 650-655).

Quoi de plus normal venant d'individus dénués de caractère, féminins, lunaires.

Au sujet de la « théâtrocratie » et du rôle prépondérant qu'a joué la religion chrétienne dans l'apparition de cette dernière, voir B. K., Théâtrocratie,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/04/20/theatrocratie-1/>,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/07/14/theatrocratie-2/>,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/30/theatrocratie-3/>.

(44) « Après qu'Henri VIII eût supprimé les couvents en Angleterre, parmi les instruments de fraudes pieuses que l'on découvrit dans ces superbes asiles de la fainéantise, on parle surtout du fameux crucifix de Boksley, qui se remuait et qui marchait comme une marionnette. On appelait ce crucifix la Statue de Grâce. Il se courbait, se haussait, se baissait, branlait la tête, remuait les lèvres, roulait les yeux, fronçait les sourcils, selon les différents mouvements qui l'agitaient. Les moines toujours ingénieux avaient habilement inventé des ressorts qui faisaient mouvoir à volonté ce miraculeux crucifix ; et cette sainte industrie avait longtemps édifié les Anglais dévots, et porté de grands profits au monastère.

Malheureusement, pour les pieux qui n'aiment pas le scandale, un évêque de la nouvelle religion découvrit toute la mécanique de ces miracles ; et le crucifix fut exposé en place publique à la risée de la multitude. » (J. A. S. Collin de Plancy, Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses, article Crucifix)

(45) <http://emperornatie.blogspot.com/> (Ricardo Rozenstein, The Black Freising Koning And British Royalty) et <http://thenobility.blogspot.com/> (Ricardo Rozenstein, The Nobility) comptent parmi les études qui en révèlent les véritables origines raciales. Partant de là, on ne s'étonnera plus des dispositions de cette « aristocratie » à la christianisation par tous les moyens de l'ensemble de l'Europe et au massacre des peuples nordiques.

<http://www.coingallery.de/> (Volker Ertel, coingallery.de) recense une collection de pièces représentant des souverains et aristocrates Européens. Il se trouve que sur beaucoup d'entre elles, lesdits souverains et aristocrates ont plus ou moins des traits négroïdes ou non blancs, non nordiques.

(46) Collectif, The Myth of the Jewish Race, Wayne State University Press, 1989, p. 164.

(47) F. Nietzsche, Le problème du comédien,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/06/22/le-probleme-du-comedien>.

(48) The Museum of Hoaxes, Red Army Flag Over Reichstag,
http://www.museumofhoaxes.com/hoax/photo_database/chronological/P40.

(49) <http://www.lesubliminal.fr/> (Le Subliminal).

Plus généralement, au sujet de l'influence des médias, voir B. K., Marshall McLuhan,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/04/25/marshall-mcluhan/>.

(50) Mark Weber, Le détournement de l'héritage de Disney : Comment Michael Eisner a transformé le « Royaume magique », http://library.flawlesslogic.com/disney_fr.htm.

(51) Sur l'origine non-aryenne des cosmétiques et le positionnement traditionnel « indo-européen » par rapport à eux, voir <http://www.counter-currents.com/2011/01/nazi-fashion-wars-part-1/> et <http://www.counter-currents.com/2011/02/nazi-fashion-wars-the-evolian-revolt-against-aphroditism-in-the-third-reich-part-2> (Amanda Bradley, Nazi Fashion Wars: The Evolian Revolt Against Aphroditism in the Third Reich).

Un point de vue nordico-aryen vis-à-vis des cosmétiques est exprimé dans Xénophon, Économique, chapitre X, http://fr.wikisource.org/wiki/De_l%E2%80%99%C3%89conomie_%28Trad._Talbot%29/10.

L'attirance qu'éprouvent la femme, l'« homme » féminin et le non-aryen pour tout ce qui est faux, truqué, artificiel, illusoire (et, plus généralement, dans une certaine mesure, pour ce qui est torve, monstrueux et grotesque), n'est plus à prouver.

(52) De là vient que les femmes sont de loin les meilleurs espions (Maseena Ziegler, Why The Best Spies in Mossad And The CIA Are Women, <http://www.forbes.com/sites/crossingborders/2012/09/30/why-the-best-spies-in-mossad-and-the-cia-are-women/>).

La simulation est à proprement parler la capacité de reproduire vraisemblablement un état psychique et physique donné par le calcul. Cette simulation est ainsi la supplantation temporaire d'une zone de l'âme qui n'a pas trait à l'intelligence par la faculté de calculer, et donc par une partie de l'intelligence

analytique (en l'occurrence, la ruse). Cette zone de l'âme est ce que l'on nomme la personnalité. Or, pour que cette supplantation destinée à tromper puisse être possible, il faut au préalable que la personnalité de celui chez qui elle a lieu soit lâche, afin qu'elle puisse aisément se produire. De là découle que la capacité de simuler est synonyme de vide intérieur. De plus, toute tentative d'effectuer cette substitution est perçue par un homme différencié, doté d'une personnalité marquée, comme une agression intérieure contre celle-ci. En fait, la simulation est l'équivalent sur le plan de l'âme du viol sur le plan physique, l'une étant une agression contre la personnalité, l'autre contre une partie du corps. La comparaison, loin d'être fortuite, est d'autant plus pertinente lorsque l'on sait que la plupart des femmes, ou tout du moins une partie conséquente d'entre elles, éprouvent le « fantasme du viol » (Critelli JW, Bivona JM., Women's erotic rape fantasies: an evaluation of theory and research, <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/18321031>) autant qu'elles sont portées sur le jeu d'acteur. Plus important encore, qui dit calcul, dit reproduction virtuelle possible sur une machine.

Le virtuel, quant à lui, donne une tout autre dimension au fait d'être un acteur ; en effet, sur internet, par exemple, n'importe qui peut se faire passer pour n'importe quoi. Internet étant cité, précisons qu'il semble que les principaux objectifs concordants de cette invention ont été, sont et seront :

- L'intoxication psychique des hommes par le biais de la pornographie en faisant en sorte que les enfants y soient exposés dès le plus jeune âge régulièrement, ce qui se traduit par une addiction, une impuissance à moyen terme et une obsession pour le sexe et la femme, tout en permettant à certains individus de se faire beaucoup d'argent.
- De rendre l'individu plus suggestible, le médium d' « information » moderne étant de par sa conception même propre à engendrer un inconscient collectif et à succiter l'émotivité.
- De participer à l'infantilisation de la population avec les débilites que l'on trouve sur internet.
- De créer un gigantesque marché mondial où tout se vend et s'achète.
- De servir de courroie de transmission au mondialisme.
- De participer à la mise en place du « transhumanisme » et à la virtualisation du monde.
- De permettre l'espionnage de tout ce que tout le monde fait sur internet, sur son ordinateur, sur son téléphone et plus généralement sur toute machine connectée à internet. D'enregistrer les conversations, ce que les caméras des ordinateurs, téléphones, etc. peuvent filmer, de géolocaliser en permanence.
- De fixer le plus de gens possible, le plus longtemps possible, devant un écran ; et les mettre sur la même longueur d'onde au sens propre (d'où le développement du wi-fi, encouragé au détriment de l'ethernet).
- De mettre en place l'« internet des choses », visant à tout lier, suivant le projet du panthéisme.

(52a) Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, Avalon, 1986, p. 354-356.

(52b) Giuliano A. Malvicini, Race, « Ethnos » et « La Quatrième théorie politique » (1), note 24, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/11/race-ethnos-et-la-quatrieme-theorie-politique/>.

(52c) Puisque le sujet de l'architecture est abordé, profitons-en pour constater la connivence qui existe entre la façade intérieure de la mosquée des omeyyades

(<http://www.museumwnf.org/images/zoom/monuments/isl/sy/1/11/13.jpg>

[<http://web.archive.org/web/20190629175449/http://www.museumwnf.org/images/zoom/monuments/isl/sy/1/11/13.jpg>] ;

[https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/6/63/Umayyad Mosquee panoramic.jpg/1280px-Umayyad Mosquee panoramic.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/6/63/Umayyad_Mosquee_panoramic.jpg/1280px-Umayyad_Mosquee_panoramic.jpg)

[[http://web.archive.org/web/20190629175542/https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/6/63/Umayyad Mosquee panoramic.jpg/1280px-Umayyad Mosquee panoramic.jpg](http://web.archive.org/web/20190629175542/https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/thumb/6/63/Umayyad_Mosquee_panoramic.jpg/1280px-Umayyad_Mosquee_panoramic.jpg)]], construite

en 715, et ce tablier de Maître : <http://mvm.org/c/images/tablierorcelr.jpg>

[<https://web.archive.org/web/20190619180640/http://mvm.org/c/images/tablierorcelr.jpg>] (ce

tablier est visible dans Collectif, Lyon, carrefour européen de la franc-maçonnerie), « best-seller » du franc-maçon Victor Orcel, industriel lyonnais du textile du 19e siècle, accréditant la thèse de l'origine au moins en partie islamique de la franc-maçonnerie exposée dans Jean-Marc Aractingi, Christian Lochon, Secret initiatiques en islam et rituels maçonniques ; Islam et franc-maçonnerie. Traditions ésotériques. En effet :

- Deux piliers encadrent le bâtiment sur la représentation maçonnique.

Deux tours encadrent l'entrée intérieure de la mosquée des omeyyades.

- Il y a une sphère au-dessus de chaque pilier.

Il y a un cercle (la pleine lune) au-dessus de chaque tour.

- Deux arbres encadrent l'entrée du bâtiment.

Une représentation de deux groupes de deux arbres encadrent l'entrée du bâtiment.

- Il y a trois portes entourées par quatre piliers, la porte centrale étant la plus grande. La surface de la porte centrale est égale à la somme de celles des deux autres portes.

Il y a trois portes entourées par quatre piliers, la porte centrale étant la plus grande. La surface de la porte centrale est égale à la somme de celles des deux autres portes.

- Il y a une représentation, celle centrale étant l'« œil qui voit tout » dans un triangle et les deux autres ressemblant à des fenêtres, au-dessus des trois portes.

Il y a une « fenêtre » au-dessus des trois portes, celle centrale étant la plus grande.

- Une partie du bâtiment a une forme de triangle isocèle avec en son milieu le triangle et l'équerre, au-dessus des trois représentations.

Une partie de la façade a une forme de triangle isocèle, avec en son milieu une « fenêtre » surmontée d'une demi-fenêtre, au-dessus des trois « fenêtres ».

– Il y a un dôme au-dessus du triangle.

Il y a un dôme au-dessus du triangle.

– Il y a un pentagramme dans lequel figure la lettre « G », au-dessus du dôme.

Il y a un cercle (la pleine lune), au-dessus du dôme.

Notons que cette connivence se retrouve bien évidemment aussi entre certains tabliers maçonniques et la façade de la plupart des cathédrales.

(52d) Karen Tate, *Sacred Places of Goddess: 108 Destinations*, 2005, p. 41.

(52e) Jordan Maxwell, *Matrix of Power*, 2000, p. 22-23.

(53) Le puits situé dans la crypte, ancien vestige du lieu de culte de la déesse mère sur lequel la cathédrale a été bâtie, est sa corde ; le sol de la crypte sa table ; le plafond de la crypte son fond ; la colonne reliant le sol de la crypte à son plafond son âme ; la partie supérieure de la cathédrale figure la plupart des autres éléments. La distance séparant le fond du puits du dallage du chœur est de 37 mètres, à l'instar de celle entre ce dallage et la voûte.

Voir également Karen Tate, *Sacred Places of Goddess: 108 Destinations*, 2005, p. 41-44.

(54) Il est pertinent de préciser, ici au regard de ce qui va suivre, que la Vierge Marie, comme toute déesse mère démetrienne négro-asiatique, donne naissance à un mâle sans fécondation, ce qui est précisément le cas de la reine d'une ruche – par parthénogenèse.

(55) Collectif, *1001 Inventions. Muslim heritage in Our World*, 2e éd., Foundation for Science Technology and Civilisation, p. 202, sous-chapitre « Arches ».

(56) Ibid., p. 205-206, sous-chapitre « Vaults ».

(57) Tom Verde, *The Point of the Arch*,
<https://www.saudiaramcoworld.com/issue/201203/the.point.of.the.arch.htm>.

(58) Pierre Pinon, *Les fondements de l'orientalisme architectural en France. Les cours d'histoire de l'architecture de Jean Nicolas Huyot à l'École des beaux-arts (1823-1840)*,
<http://inha.revues.org/4904#bodyftn80>.

(59) Alessandro Gui, *Le livre de pierre. L'esprit du gothique – La cathédrale de Saint-Étienne de Meaux*,
<http://www.alessandro-gui.fr/n-images/pro/projet-meaux.pdf>,
<http://web.archive.org/web/20090615084956/http://www.arbredor.com/titres/gothique.html>.

(59a) Sigrid Hunke, *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, p. 322.

(60) Christopher Wren, *Parentalia: or, Memoirs of the family of the Wrens*, viz. By Mathew Bishop, Londres, 1750, in Collectif, *1001 Inventions. Muslim heritage in Our World*, 2e éd., p. 212-213.

Voir également, sur l'architecture arabo-musulmane, Yoel Natan, *Moon-o-Theism. Religion of a War and Moon God Prophet*, chapitres 9, 10, 11, 12.

(60a) Sur la confluence entre l'utilitarisme et les influences de la franc-maçonnerie et de l'occultisme dans l'architecture, voir B. K., *ISIS (2)*, *Le cas Ledoux*,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/02/27/isis-2/>.

(60b) Au sujet de Paris, voir Dominique Setzepfandt, François Mitterrand, grand architecte de l'univers. La symbolique maçonnique des grands travaux de François Mitterrand ; Paris maçonnique : à la découverte des axes symboliques de Paris ; La Cathédrale d'Évry, église ou temple maçonnique ? ; Guide du Paris ésotérique. Itinéraires maçonniques, ésotériques et gnostiques dans la capitale.

Quant à Washington, voir Alan Butler, *City of the Goddess: Freemasons, the Sacred Feminine, and the Secret Beneath the Seat of Power in Washington, DC* ; Charles Westbrook, *The Talisman of the United States: The Mysterious Street Lines of Washington D.C.*,
<https://archive.org/details/TheInvisibleBrotherhood>.

(60c) R. Guénon, franc-maçon et laudateur du catholicisme, parle à juste titre de « ruche de verre » dans *Le règne de la quantité et les signes des temps*, sans préciser que la ruche est un symbole judéo-chrétien et maçonnique et, plus généralement, du matriarcat négro-sémitique (B. K., *Mon nom est personne*,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/03/19/mon-nom-est-personne/> ; B. K., *ISIS (3)*,
<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/07/04/isis-3/> ; William Bond, *Freemasonry And The Hidden Goddess*, <https://masongoddess.blogspot.com/>).

Au sujet du symbole de l'œil, dont traite l'étude *Mon nom est personne*, on le trouve aussi, en dehors de la franc-maçonnerie, du christianisme et de l'islam (représenté de profil par le croissant de lune et le pentagramme) :

– Sur d'anciens drapeaux des États-Unis

https://en.wikipedia.org/wiki/Flag_of_the_United_States

https://en.wikipedia.org/wiki/File:Cowpens_Flag.svg

[http://web.archive.org/web/20190622214204/https://en.wikipedia.org/wiki/File:Cowpens_Flag.svg]

[https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_\(1861-1863\).svg](https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_(1861-1863).svg)

[[http://web.archive.org/web/20190622214303/https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_\(1861-1863\).svg](http://web.archive.org/web/20190622214303/https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_(1861-1863).svg)]

[https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_\(1863-1865\).svg](https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_(1863-1865).svg)
[[http://web.archive.org/web/20190622214306/https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_\(1863-1865\).svg](http://web.archive.org/web/20190622214306/https://en.wikipedia.org/wiki/File:Flag_of_the_United_States_of_America_(1863-1865).svg)]

https://en.wikipedia.org/wiki/File:US_37_Star_Medallion_Centennial_Flag.svg
[http://web.archive.org/web/20190622214307/https://en.wikipedia.org/wiki/File:US_37_Star_Medallion_Centennial_Flag.svg]

https://en.wikipedia.org/wiki/File:US_38_Star_Flag_concentric_circles.svg
[http://web.archive.org/web/20190622214309/https://en.wikipedia.org/wiki/File:US_38_Star_Flag_concentric_circles.svg]

– Sur le drapeau de l'URSS, vu de profil et stylisé sous la forme de la faucille et du marteau :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Drapeau_de_l'Union_des_r%C3%A9publiques_socialistes_sovi%C3%A9tiques.

– Sur le drapeau de la pseudo-union anti-européenne en tant qu'oeil vu de face :
https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b7/Flag_of_Europe.svg
[http://web.archive.org/web/20191115122521/https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b7/Flag_of_Europe.svg]

Notons également que le drapeau de la pseudo-union anti-européenne constitue un symbole marial.

« Son créateur, Arsène Heitz, assura s'être inspiré de la Vierge Marie dans ses croquis. La mère de Jésus est souvent représentée avec une couronne de douze étoiles, en référence à l'Apocalypse de saint Jean. « Un signe grandiose est apparu dans le ciel, une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de 12 étoiles », dit la Bible (Apocalypse 12, 1).

La couleur du drapeau ? Le fond bleu du drapeau européen représente la couleur du ciel, mais surtout celle du continent européen. Là aussi, la connotation religieuse est présente. Le bleu est la couleur de la Vierge. Dans le livre de l'Apocalypse (21, 19), Marie possède un manteau bleu ainsi qu'une pierre, un saphir bleu, qui « soutient les fondations des remparts de la nouvelle Jérusalem ». » (Rédaction InfoCatho, Marie et le drapeau de l'Europe, <https://www.infocatho.fr/marie-drapeau-de-leurope/>)

– Dans le symbole de l'euro, en tant qu'œil vu de profil :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Euro_symbol_black.svg
[https://web.archive.org/web/20190622220512/https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Euro_symbol_black.svg].

(61) Des photographies d'anciennes pagodes géantes sont visibles à
<http://www.skyscrapercity.com/showthread.php?t=1539861> (SkyscraperCity, Ranking of Chinese ancient skyscraper — Pagoda).

(62) Le pseudo-Parlement anti-européen a été construit à l'image de la tour de Babel.

A gauche, une peinture de Pieter Brueghel représentant la tour de Babel ; à droite, une affiche de propagande de l' « UE » empreinte de cubisme, représentant le « Parlement européen » :

<http://biblelight.net/tower-painting-poster.jpg>

[<https://web.archive.org/web/20190619180644/http://biblelight.net/tower-painting-poster.jpg>].

Le « Parlement européen » :

http://www.traditioninaction.org/History/HistImages/G_009_NewBabel_2.jpg

[https://web.archive.org/web/20190619180648/https://www.traditioninaction.org/History/HistImages/G_009_NewBabel_2.jpg].

(62a) Ce qui ne fait que confirmer pleinement ce qui est écrit à Eugène Gellion-Danglar, Les Sémites et le sémitisme, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/02/08/les-semites-et-le-semitisme/>.

(62b) Telles que <http://www.lefigaro.fr/international/2013/11/20/01003-20131120ARTFIG00430-un-stade-en-forme-de-vagin-pour-le-mondial-2022.php> (Romain David, Un stade en forme de vagin pour le mondial 2022).

(63) Une des nouvelles folies prométhéennes des Sémites de la grande tour de Babel qu'est Dubaï (folies qu'ils peuvent se permettre par le commerce de ce prétendu « or » noir. « Or » noir qui, d'une part, a tant contribué au pourrissement de cet « Occident » négro-asiatisé jusqu'à la moelle sur lequel ils projettent leurs propres travers ; qui, d'autre part, a tant concouru à l'enrichissement financier de certains individus qui ont tous en commun un ardent désir d'achever la destruction de la race blanche), est la construction d'un gigantesque édifice qui est la « synthèse » architecturale de la triple régression aux stades animal, végétal et machinal, dans l'infra-rationnel, dont est victime ce qu'il peut bien rester du « monde blanc ». Cette « synthèse » est perceptible en ce que ce bâtiment est à la fois un genre de ruche de verre, une sorte de serre et une espèce de machine (EcoFriend, Eco Architecture: James Law proposes green Technosphere for Dubai's Technopark, <http://www.ecofriend.com/eco-architecture-james-law-proposes-green-technosphere-for-dubai-s-technopark.html> ; World Architecture News, James Law designs 'eco-globe' for Dubai's Technopark, http://www.worldarchitecturenews.com/index.php?fuseaction=wanappln.projectview&upload_id=12578).

Sa forme fait également penser à un genre de titanesque ovaire.

(64) Philippe Nemo, Les philosophes et la musique in Monde de la musique, n° 288, <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/PhiloEtMusique.html>.

(65) Claude Ferrier, Histoire de la musique occidentale de la Grèce antique au Baroque, p. 1, <http://www.claude-ferrier.ch/articulos/Histoire%20de%20la%20musique%20occidentale%20de%20la%20Grece%20antique%20au%20Baroque.pdf>.

(66) Ibid.

(67) Aristote, Politique, livre V, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/politique5.htm>.

(67a) Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, Avalon, 1986, p. 341.

(68) S. Corbin, Histoire de la musique, Tome I, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, p. 626.

Pour de plus amples détails sur le legs juif dont a bénéficié la musique chrétienne, voir Loup Francart, Les débuts du chant liturgique chrétien, <http://regardssurunevissansfin.hautetfort.com/media/02/02/3676528698.pdf>.

(69) Macrobie, Saturnales, livre II, chapitre 10, <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/macrobe/saturnales2.htm>.

(70) Richard Lemay, À propos de l'origine arabe de l'art des troubadours, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1966_num_21_5_421446.

(71) Alois Nykl, L'influence arabe-andalouse sur les troubadours, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1939_num_41_4_2853.

(72) Rachel Arié, Ibn Hazm et l'amour courtois, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1985_num_40_1_2095.

(73) Éric Brogniet, L'influence des poètes arabes préislamiques sur la naissance de l'amour courtois chez les troubadours de langue d'oc, <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/brogniet09042011.pdf>.

(74) Jean-Louis Giroto, Traces de soufisme en Europe occidentale, <http://www.soufisme.org/site/spip.php?article33>.

(74a) Vincent Colonna, Amours d'Orient et d'Occident, le miroir brisé, <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2006-1-page-78.htm>.

Évariste Lévi-Provençal, Les troubadours et la poésie arabo-andalouse, <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2000-1-page-20.htm>.

Jean Ballard, Périples de l'amour en Orient et en Occident : les origines arabes de l'amour courtois, <http://sophia.free-h.net/spip.php?article195>.

Monica Balda, Genèse et essor d'un genre littéraire : les traités d'amour dans la littérature arabo-islamique médiévale, <https://gerflint.fr/Base/Mondearabe6/balda.pdf>.

Mohammed Abbassa, Les sources de l'amour courtois des troubadours, <https://abbassa.wordpress.com/amour-courtois-des-troubadours>.

Régis Blachère, Le gâzal ou poésie courtoise dans la littérature arabe, <https://books.openedition.org/ifpo/6263>.

Benjamin Péret, Anthologie de l'amour sublime, Albin Michel, 1988, p. 77.

Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, chapitres Modèles originaux de la gnädige Frau, Serviteur de Dieu et de la bien-aimée et Voies de pénétration en Occident.

(74b) Ibid., chapitre La musique accompagne la vie.

À propos de la poésie, voir Ibid., chapitre Un peuple de poètes.

(75) Le Soleil est une image du pôle central et immuable de ce monde. La lumière est l'image de sa nature dominatrice et par métonymie elle-même l'image du Soleil. Lorsque l'on disperse la lumière monochromatique blanche du soleil par un prisme, on s'aperçoit qu'elle est en fait composée de l'ensemble du spectre lumineux, car elle est, dans son unicité extérieure, la synthèse de sa différenciation intérieure. Elle est la fusion (en non la confusion) de l'ensemble continu des « qualités » différenciées du spectre lumineux dans un tout harmonieux, puissant et pur.

(76) Martin I. McGregor, Mozart and the Austrian Freemasons, http://www.freemasons-freemasonry.com/mozart_freemasonry.html.

(76a) B. K., Le pouvoir panique (2), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/07/06/le-pouvoir-panique-2/>.

(77) Sur l'androgynie, voir Julius Evola, L'arc et la massue, Le « troisième sexe », Pardès, p. 23.

(78) Ou, en d'autres termes, le point de vue subjectif, le relativisme.

(79) Nous ne pouvons pas donner totalement tort à F.W. Nietzsche sur ces points.

(80) Toutes ces « choses » sont issues d'un même « esprit » (tellurico-)lunaire et se caractérisent conséquemment par leur instabilité, leurs subdivisions croissantes. Que ces « choses » (tellurico-)lunaires, qui participent toutes à l'établissement d'un universalisme mondial dissolvant, se combattent l'une l'autre quand elles n'ont pas d'ennemi extérieur s'explique par l'individualisme inhérent à l'esprit (tellurico-)lunaire ; qu'elles se divisent incessamment est dû à son « matérialisme » (dans le sens que R. Guénon a donné à ce terme dans La crise du monde moderne).

(81) D'un point de vue traditionnel aryen, le rationalisme n'est pas traditionnelle.

(82) Le « liquide » étant mentionné, rajoutons que la prétendue « Science blanche », en accord avec les religions sémitiques, les mythes de la création sémitiques et les philosophies sémitiques, affirme que l'eau est la source de la vie. L'eau, symbole de la materia prima, symbolise aussi conséquemment l'« infinité », l'ineffabilité et l'absence de qualité. Le travestissement de la déesse mère qu'est le « Dieu » des abrahamistes (à ce sujet, voir B. K., Mon nom est personne, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/03/19/mon-nom-est-personne/> ; Raphael Patai, La Déesse hébraïque, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/03/09/la-deesse-abrahamique/>) est, dans sa version judaïque, infini, ineffable et sans qualité ; la plupart des philosophes Sémites de la Grèce antique et de l'islam médiéval portèrent au pinacle la notion d'infini ; la « Science »

asiatique moderne a consacré le tout en posant un univers « infini » et uniforme. La « Science », la philosophie et la religion sont les trois hypostases de l'esprit lunaire de l'Asiatique.

« Un manuscrit hermétique du XIIe siècle intitulé Le Livre des vingt-quatre philosophes, « l'un des textes les plus mystérieux et les plus hermétiques, mais aussi les plus importants de toute l'histoire de la philosophie médiévale et même de l'histoire de la philosophie tout court » (59) définissait Dieu ainsi : « la sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ». Avant Nicolas de Cues, Jean de Meung et Maître Eckhart avait déjà repris cette définition et, après lui, Giordano Bruno, Robert Fludd et Pascal la reprendraient. Nicolas de Cues, sans prétendre à être l'inventeur du symbolisme mathématique, estime qu'il la précise et l'élargit. Il l'élargit considérablement : il transpose la formule du Livre des vingt-quatre philosophes à l'univers : « la machine du monde, dit-il, a, pour ainsi dire, son centre partout et sa circonférence nulle part, parce que Dieu est circonférence et centre, lui qui est partout et nulle part (60). » Il pose par là même l'existence d'un univers illimité. Jusqu'alors, la conception d'un univers clos, héritée d'Aristote et de Ptolémée, était universellement admise. » (B. K., Le pouvoir panique (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2019/01/31/le-pouvoir-panique/>)

Les « sciences » théoriques et spéculatives ainsi que la philosophie, tout comme la religion, ont donné naissance à des scissions entre philosophes/scientifiques, chacun élaborant ses propres théories (à partir des travaux d'autres philosophes/scientifiques pouvant eux-mêmes être des séditeux) en contradiction avec d'autres. Cela fait bien sûr penser au phénomène des sectes et courants religieux. En fait la philosophie/science, tout comme la religion abrahamique, a son dieu (Prométhée ou, pour remonter à la source, la déesse mère (*)), dont il est un agent (**)), sa foi (dans le mythe du progrès scientifique), ses croyances, ses idoles, son clergé, ses lieux de culte, ses écoles, ses dogmes, sa liturgie, ses courants, ses sectes et sectateurs que sont les scientifiques, etc.

Loin d'être une vue de l'esprit, cette remarque est fondée puisque selon certains progressistes, au sujet de René Descartes, « en restaurant l'homme dans l'état où l'avait placé son Créateur – avant la chute dans l'obscurité scolastique –, le génie acquiert la dimension d'un rédempteur, et presque d'un saint, son œuvre visant à « produire la félicité temporelle de ce monde. » Mais la récurrence des allusions religieuses, explicites ou non, n'étonne plus dès lors que Baillet affirme qu'il voit en Descartes « l'un des principaux ministres de la Vérité que Dieu n'a point révélée, et dont il a voulu abandonner la recherche et la discussion aux hommes. » Héros parmi les hommes, Descartes est en prise directe avec Dieu : ministre de Sa Vérité, il est celui qui a été chargé de la dévoiler.

[...] Descartes n'est plus seulement un « grand homme », c'est une sorte de prophète, voire de messie. « Nous [en] avons grand besoin », écrira en 1734 Rémond de Saint-Mard : « comme si ç'avait été sa mission de venir nous éclairer [...] » Aussi, son œuvre n'a-t-elle rien de commun avec les autres : l'essor du cartésianisme est d'ailleurs perçu et décrit comme celui d'une Église, qui aurait eu ses disciples, ses docteurs, ses martyrs et ses schismes. Autour du « messie », tout le monde semble se comporter comme s'il l'était effectivement ; l'un d'eux, Régis, le conjure de « lui donner auprès de lui la place [de

premier disciple], ajoutant que s'il la lui accordait il s'estimerait aussi heureux que s'il était élevé au troisième ciel. » D'autres le vénèrent, comme Henri Morus « dont la passion et le culte [...] allaient presque jusqu'à l'idolâtrie ». Et le maître même, après avoir délivré les esprits du péché d'irrationalité, leur révèle enfin « les principes de la véritable philosophie », comme le Christ ceux de la vraie religion – ou plutôt, précise Baillet qui paraît vouloir souligner le parallèle sans pouvoir le faire de façon plus explicite, comme Élie que « les Juifs attendent [...] [et] qui doit leur apprendre toute vérité. » (Frédéric Rouvillois, *L'invention du progrès. 1680 – 1730*, 2010, p. 200)

(*) Voir B. K., ISIS (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/08/19/isis-1/>.

(**) Voir Friedrich G. Jünger, *La perfection de la technique* (2), note 4, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/03/31/le-zenith-de-la-technique-2/>.

(83) Troisième partie de E. R. E. Knutsson, *The Archaeology of Postmodernity* (<http://www.theoccidentalobserver.net/authors/Knutsson-PostmodernismI.html> ; <http://www.theoccidentalobserver.net/authors/Knutsson-PostmodernismII.html> ; <http://www.theoccidentalobserver.net/authors/Knutsson-PostmodernismIII.html>).

(84) En fait, un inconscient collectif.

(85) Inutile de préciser que toutes ces divinités sémitiques se rapportant au culte de la déesse mère furent introduites dans la Rome antique par des Sémites.

Tous ces cultes religieux lunaires (au sens évolién du terme) matriarcaux et négro-asiatiques, basés sur la dévotion, le sentiment, l'émotion, la superstition et la croyance, qui trouvent leur source dans l'(infra-)psychique et dont sont d'ailleurs issus les abrahamismes, se subdivisent indéfiniment en raison de leur nature lunaire pour s'opposer les uns aux autres et sont par conséquent de véritables graines de discorde. De leur côté, les cultes solaires (au sens évolién du terme) spirituels aryens patriarcaux, fondés sur le rite, le symbole (*) et le sang dans le sens métaphysique du terme sont une illustration du génie racial aryen en tant qu'ils sont des facteurs de cohésion familiale, villageoise, clanique, tribale, « nationale » et impériale.

(*) Au sujet d'un de ces symboles, primordial, le Svastika, voir Bernard Marillier, *Le Svastika*, petite bibliothèque des symboles, <http://www.histoireebook.com/index.php?post/Marillier-Bernard-Le-Svastika>.

(86) Ce labyrinthe est dessiné à même le sol dans certaines cathédrales « gothiques ».

(87) Cette opinion n'engage que l'auteur.

(88) Layne Redmond, *When The Drummers Were Women*, <http://www.drummagazine.com/features/post/when-the-drummers-were-women/>.

(89) Il est pertinent de signaler que le plaisir est, dans la psyché, ce qui peut le plus aisément se mesurer, se rapporter à une quantité.

(90) Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, L'Age d'Homme. Guy Trédaniel Éditeur, 2009, p. 415.

(90a) Julius Evola, Chevaucher le tigre, 1982, p. 200-201, 203-204, 286-287.

(90b) Julius Evola, L'arc et la massue, 1984, p. 241.

(90c) Au sujet de l'histoire de l'idée de la musique en tant que cause de troubles, voir James Kennaway, Bad Vibrations: The History of the Idea of Music as a Cause of Disease, <https://books.google.fr/books?id=GAcHDAAAQBAJ>.

(91) Julius Evola, La doctrine aryenne du combat et de la victoire, Pardès, 1987, p. 10-11.

(91a) Pour les raisons énoncées dans James Hewitt, Notes sur l'histoire primitive du nord de l'Inde (1), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/09/30/notes-sur-lhistoire-primitive-du-nord-de-linde-1/> ; Julius Evola, Synthesis of the Doctrine of Race, Appendice 2 : On the Early History of Northern India, Appendice 3 : Notes on the Early History of Northern India, la théorie de Georges Dumézil sur les trois castes est invalide. Il existait originellement quatre castes qui sont celles décrites au début de cet essai.

(91b) Georges Dumézil, Mythe et Épopée I. II. III., Gallimard, 1995, p. 266.

(92) Julius Evola, La doctrine aryenne du combat et de la victoire, Pardès, 1987, p. 16-17, 21-22, 24-27, 35-37.

(93) Julius Evola, Métaphysique de la guerre, p. 4-5, http://www.theatrum-belli.com/files/la_metaphysique_de_la_guerre.pdf.

(94) Julius Evola, Metaphysics of War, Arktos, 2011, p. 122-123, 124.

(94a) Julius Evola, Symboles et « mythes » de la Tradition Occidentale, 1980, p. 56-57.

(94b) Julius Evola, Les hommes au milieu des ruines, p. 128-130.

(94c) Voir Arnold Toynbee, A Study of History, volume VIII, chapitre VIII : Heroic Ages, sous-chapitre D : The Cataclysm and Its Consequences, annexe The Monstruous Regiment of Women.

(95) Le pédigrée racial de Vercingétorix et des Gaulois est fort obscur, voir note 45. Voici une pièce de monnaie à l'effigie de Vercingétorix : http://realhistoryww.com/world_history/ancient/Images_Etruscan/Vercingetorix.jpg [https://web.archive.org/web/20190619180658/http://realhistoryww.com/world_history/ancient/Images_Etruscan/Vercingetorix.jpg].

(96) Ce terme arabe est-il le plus adéquat pour désigner ce dont il s'agit ?

(97) Les vues de l'auteur sur les Vikings sont réductrices car trop sommaires. Voir Jean Mabire, Les Vikings, Le sang appelle le sang, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2011/11/03/le-sang-appelle-le-sang/>.

(98) « Celte » est un terme fourre-tout par lequel peuvent très bien être désignés des peuples « indo-européens » comme des peuples non « indo-européens ».

(99) Jean Haudry, Les Indo-Européens, Les Editions de la Forêt, 2011, p. 128-130.

(100) On peut objecter à ce qui suivra, apparemment avec raison, que les Japonais furent un peuple présentant une « caste » guerrière attachée à une tradition mystique du combat. Nous répondons qu'une petite minorité de la population japonaise était jadis sans doute nordique et que cette petite minorité a par conséquent très bien pu informer cette « caste ». Voir Arthur Kemp, March of the Titans: A History of the White Race, appendice 15 : The Mystery of the Ainu of Japan, [http://www.academia.edu/6669404/MARCH_OF_THE_TITANS - A HISTORY OF THE WHITE RACE Version 7 -Last updated 17 May 2005 -Whats New](http://www.academia.edu/6669404/MARCH_OF_THE_TITANS_-_A_HISTORY_OF_THE_WHITE_RACE_Version_7_-Last_updated_17_May_2005_-Whats_New). On notera au passage l'ineptie de l'emploi du terme « Titans » dans le titre de ce livre. Certaines tenues traditionnelles des samouraïs, qui revêtent le Svastika, parlent d'elles-mêmes (Robert Sepehr, Ancient Legendary Origins of the Samurai, <http://atlanteangardens.blogspot.com/2014/06/ancient-legendary-origins-of-samurai.html>).

(101) Yann Couderc, La conception de la guerre pour Sun Tzu, <http://suntzufrance.fr/la-conception-de-la-guerre-pour-sun-tzu>.

(102) Il est révélateur que ce livre soit devenu un ouvrage de référence dans le domaine de la « guerre économique ».

(103) Wengu.tartarie.com, Sun Tzu, L'art de la guerre, Présentation, <http://wengu.tartarie.com/wg/wengu.php?lang=fr&l=Sunzi&s=0>.

L'eau étant l'élément féminin par « excellence » et la stratégie décrite étant celle qu'utilise la femme afin de subjuguier l'homme, cela en dit long sur la nature féminine de ces Jaunes.

Dans le même ordre d'idée, « [e]n Chine [...] très tôt, la population eut des arbalètes, alors que les seigneurs n'avaient que de bien piètres armures pour se défendre. C'est pourquoi, dans des circonstances parallèles, on dut en Chine user de persuasion avec le peuple et non pas de la force armée : d'où l'importance des confucéens. Au IV^e siècle avant notre ère, dans des États comme ceux des Song, Wu ou Chu, la population dont dépendait le seigneur aurait très bien pu passer brusquement à l'adversaire sur le champ de bataille ; on devait donc la convaincre de la justice de la cause qu'elle défendait. Pour y parvenir, il fut nécessaire de créer une classe de « sophistes » (qui devinrent par la suite les confucéens), pour faire l'éloge des œuvres et des vertus du seigneur féodal devant le peuple et pour rassembler celui-ci autour de sa personne.

Si tel fut le cas, nous pouvons mieux comprendre le caractère humanitaire et démocratique de la philosophie confucéenne. » (Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, 1977, p. 118-119) (*)

Or, il s'agit d'un des principes de la démocratie libérale que de tenter de donner l'illusion de la liberté de choix à l'individu et de le persuader du bien-fondé de ces derniers plutôt que de recourir à la contrainte.

« La pensée politique d'Ibn Zafar al-Siqilli, un philosophe et activiste politique arabe distingué du douzième siècle, est quasiment inconnue des universitaires occidentaux contemporains et de la plupart des intellectuels arabes. Découvert pour la première fois au milieu du dix-neuvième siècle par un arabisant italien, Ibn Zafar fut considéré à juste titre comme un précurseur de Machiavel par Gaetano Mosca. Cet article présente une analyse des théories du pouvoir et du gouvernement d'Ibn Zafar et trace des parallèles pertinents entre le magnum opus d'Ibn Zafar, *Sulwidnal-Muta'*, et *Le Prince* de Machiavel. Écrit dans le genre des « miroirs des princes », le livre d'Ibn Zafar offre une analyse empirique du pouvoir et un ensemble de maximes et de stratégies qui peuvent être utilisées par un dirigeant vertueux afin de préserver son pouvoir et d'assurer la sécurité de son royaume. Il sera montré que les maximes d'Ibn Zafar, comme celles de Machiavel, transcendent son milieu historique et méritent par conséquent l'attention des étudiants modernes de la pensée politique arabe. » (R. Hrair Dekmejian, Adel Fathy Thabit, *Machiavelli's Arab Precursor: Ibn Zafar al-Siqilli*, <https://www.jstor.org/stable/826088>)

Le passage suivant est particulièrement intéressant :

« L'emploi de la Hila (la ruse ou l'artifice) ou d'un stratagème basé sur la tromperie et la supercherie, est proposé par Ibn Zafar comme une alternative possible à l'utilisation de la force. En effet, ce fut la recommandation de l'artifice qui incita Mosca à considérer l'Arabe sicilien comme un précurseur de Machiavel. L'utilisation de l'artifice est clairement, pour Ibn Zafar, qui prêchait si souvent en faveur de la vérité et de la moralité, une contradiction. Mais il la résout en affirmant que la fin justifie les moyens, c'est-à-dire que l'utilisation du mensonge est permise, mais seulement pour la raison d'État :

Le mensonge est comme un poison, qui cause la mort s'il est utilisé seul, mais peut être utile quand il est mélangé aux composés de l'apothicaire. Un roi peut interdire le mensonge, à l'exception de ceux qui l'utilisent pour le bien de l'État. Par exemple : pour tromper l'ennemi, ou pour concilier ceux qui sont mécontents. » (Ibid.)

[À ceci, on peut ajouter que la tromperie fait partie intégrante de la religion négro-sémitique qu'est l'islam [voir Wikilislam, *Qur'an, Hadith and Scholars: Lying and Deception*, https://wikiislam.net/wiki/Qur%27an,_Hadith_and_Scholars:Lying_and_Deception], à tel point qu'Allah y est conçu comme « le meilleur des trompeurs » [voir Wikilislam, *Allah the Best Deceiver*, https://wikiislam.net/wiki/Allah_the_Best_Deceiver].

Ce qui se trouve confirmé par Ésope, *Le chariot d'Hermès* et les Arabes, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/11/20/le-chariot-dhermes-et-les-arabes/>, et par Anonyme, *Le livre des ruses*. La stratégie politique des Arabes, dont un compte rendu est lisible à *Querelles d'Orient*, *Le livre des ruses : la stratégie politique des Arabes*, <http://web.archive.org/web/20160830205849/http://www.querellesdorient.fr/le-livre-des-ruses-la-strategie-politique-des-arabes-an/>, et dont le sommaire est :

Chapitre I : Le mérite de l'intelligence et ce que l'on a dit à ce sujet

Chapitre II : L'instigation à l'emploi des ruses et la manière de les mettre œuvre

Chapitre III : La ruse de Dieu, sa bienveillance et la perfection avec laquelle Il organise les choses pour le bien de ses serviteurs

Chapitre IV : Les ruses des anges et des djinns

Chapitre V : Les ruses des prophètes – que le salut soit sur eux

Chapitre VI : Les ruses des khalifes, des rois et des sultans

Chapitre VII : Les ruses des vizirs, des gouverneurs et des gens de l'administration

Chapitre VIII : Les ruses des juges, des témoins honorables et des procureurs

Chapitre IX : Les ruses des jurisconsultes

Chapitre X : Les ruses des hommes pieux et de ceux qui pratiquent l'ascèse]

Particulièrement intéressant parce qu'il s'agit du mode opératoire de tout régime de type démocratique. Et, en effet, la démocratie représentative, fondée sur la supercherie, est, plus spécifiquement, du théâtre au sens propre du terme, comme l'a expliqué Paul Friedland dans son ouvrage *Political Actors: Representative Bodies and Theatricality in the Age of the French Revolution* (<https://books.google.fr/books?id=tsOv9ce9Jq8C>), dont voici la quatrième de couverture :

« Dès le début de la Révolution française, les observateurs contemporains furent frappés par la théâtralité omniprésente des événements politiques. Des exemples de convergence entre le théâtre et la politique comprennent l'élection d'acteurs dramatiques à des postes politiques et militaires importants et des rapports selon lesquels des députés de l'Assemblée Nationale prenaient des cours de théâtre et plaçaient des « applaudisseurs » payés dans l'audience qui applaudissaient leurs employeurs à la demande. Pendant ce temps, dans une parodie d'Assemblée Nationale qui se rassemblait dans un énorme pavillon de cirque au centre de Paris, des spectateurs payaient pour avoir le privilège de jouer le rôle de représentants politiques pour un jour. Paul Friedland fait valoir que la politique et le théâtre devinrent quasiment indistinguables pendant la période révolutionnaire du fait d'une évolution parallèle des théories de la représentation théâtrale et politique. Avant le milieu du dix-huitième siècle, les acteurs politiques et ceux du théâtre percevaient leur tâche comme l'incarnation d'une entité imaginaire – dans un cas un personnage lors d'une scène, dans l'autre, le corpus mysticum de la nation française. Paul Friedland détaille les manières significatives par lesquelles leur action fut redéfinie après 1750. Les acteurs dramatiques étaient entraînés à représenter leur rôle abstraitement, d'une façon qui semblait réaliste à l'audience. Avec la création de l'Assemblée Nationale, la représentation abstraite triompha également dans le théâtre politique. Dans une rupture avec le passé, ce corps législatif n'affirmait plus être la nation, mais plutôt s'exprimer en son nom. Selon Paul Friedland, cette nouvelle forme de représentation mena à une démarcation nette entre les acteurs – sur les deux scènes – et leur

audience, démarcation qui relégua les spectateurs au rôle passif d'observateurs d'une représentation qui était donnée à leur attention, mais sans leur participation directe. Political Actors, une contribution essentielle aux études du dix-huitième siècle, permet une meilleure compréhension non seulement de la Révolution française mais également de la nature même de la démocratie représentative moderne. »

Voir également Paul Friedland, Métissage: The Merging of Theater and Politics in Revolutionary France, <https://www.sss.ias.edu/files/papers/paperfour.pdf>, <https://web.archive.org/web/20190605111211/https://www.sss.ias.edu/files/papers/paperfour.pdf>, <https://archive.fo/PH24L>, qui constitue le cinquième chapitre de l'ouvrage.

Ainsi, Patrick Mignard ne se doutait sans doute pas à quel point il avait raison quand il a rédigé L'illusion démocratique (<https://inventin.lautre.net/livres/Mignard-L-illusion-democratique.pdf>).

Accessoirement, cet ouvrage montre que le théâtre, tel qu'il était devenu avant la « Révolution française », fut un précurseur de ces imbécilités que sont le cinéma, la télévision et les médias audio-visuels modernes, médias audio-visuels modernes qui en viennent dorénavant à culminer dans cet oxymore qu'est la prétendue « réalité virtuelle », parfaitement adaptée à l'individu contemporain schizophrène et foncièrement passif.

En complément, au sujet de la « théâtrocratie » et du rôle prépondérant qu'a joué la religion chrétienne dans l'apparition de cette dernière, voir B. K., Théâtrocratie, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/04/20/theatrocratie-1/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/07/14/theatrocratie-2/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/30/theatrocratie-3/>.

Pour en revenir au fait que la tromperie et la manipulation sont deux caractères fondamentaux de la démocratie, on lira Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie (<http://data0.eklablog.com/ae-editions/perso/bibliotheque%20-%20pdf/bernays%20-%20propaganda.pdf>) du Juif Edward Bernays, neveu du Juif Sigmund Freud. Une traduction préfacée et annotée du premier chapitre est également lisible à <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/09/13/de-la-propagande-en-democratie/>.

(*) Notons au passage la conformité entre les mentalités chinoise et juive :

« En référence à l'immigration [juive], cette inscription [celle établit par un mandarin chinois en 1512 sur la synagogue de K'ai-Fung-Foo] affirme que : « Cette religion pénétra en Chine durant la dynastie Han. En 1164, une synagogue fut bâtie à Peen [K'ai-Fung-Foo]. Elle fut rebâtie en 1296. [Les dates des traductions de Tobar et Glover diffèrent légèrement.] On peut trouver ceux qui pratiquent cette religion dans d'autres endroits que Peen [K'ai-Fung-Foo] ; mais, où qu'on les rencontre, ils honorent tous, sans exception, les écritures sacrées, et vénèrent la Raison Éternelle de la même manière que les Chinois, évitant les pratiques superstitieuses et le culte des images. Ces livres sacrés concernent non seulement les Juifs, mais tous les hommes, les rois et les sujets, les parents et les enfants, les vieux et les jeunes. Différant peu de nos lois [chinoises], elles se résument en l'adoration du Ciel [Dieu], l'honneur des parents, et la vénération des ancêtres. » En parlant des Juifs eux-mêmes, le témoignage chinois du

monument continue : « Ils excellent dans l'agriculture, le commerce, la magistrature, et la guerre, et sont hautement estimés pour leur intégrité, leur fidélité et leur stricte observance de leur religion. »

[...] Une autre inscription d'un mandarin chinois, datée de 1663, qui fut par la suite ministre de l'État, commence de la même manière que les deux premières, mettant en exergue les vertus d'Adam, de Noé, d'Abraham et de Moïse, et ensuite la conformité de la loi et de la littérature juives avec celles des Chinois » (Jewish Encyclopedia, China, <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/14384-tiao-kiu-kiaou#anchor6>)

De plus, au sujet d'un autre peuple jaune, dans *The Fugu Plan: The untold story of the Japanese and the Jews during World War II* (Marvin Tokayer, Mary Swartz, Gefen Publishing House, 2004, <https://books.google.fr/books?id=5dCY1mp2R2gC>) est expliqué qu'« [i]l y eut une nation qui traita les Juifs comme s'ils étaient puissants et riches. Les Japonais ne furent jamais très exposés aux Juifs, et en savaient très peu à leur propos. En 1919, le Japon combattit aux côtés des Russes Blancs antisémites contre les communistes. À cette époque, les Russes Blancs firent connaître aux Japonais le livre Les protocoles des sages de Sion. Les Japonais étudièrent le livre et, selon tous les témoignages, crurent naïvement à sa propagande. Leur réaction fut immédiate et énergique – ils élaborèrent un plan afin d'encourager l'immigration et l'investissement juifs en Manchourie. Des individus tels que les Juifs détenant une telle richesse et un tel pouvoir, déterminèrent les japonais, sont exactement le genre d'individus avec lesquels nous voulons faire des affaires ! [...] Les Japonais voyaient les Juifs comme une nation possédant un potentiel très précieux [...]. Les Japonais étaient alliés des nationaux-socialistes mais permirent à des milliers de réfugiés européens – comprenant l'ensemble de la Yechiva de Mir – de se rendre à Shanghai et à Kobé. Ils accueillirent ces Juifs dans leur pays, non parce qu'ils éprouvaient un grand amour des Juifs, mais car ils croyaient que les Juifs avaient accès à d'énormes ressources et un pouvoir d'influence incroyable, qui pourrait grandement bénéficier au Japon. »

(104) La dialectique, la rhétorique, la manipulation sémantique, la parlotte, la persuasion sont des « qualités » inhérentes à tout individu féminin.

(105) Mathieu Perona, *Au commencement était la Chine : L'Art de la guerre et les moines de Shaolin*, <http://www.mathieuperona.fr/site/?p=18>.

(106) La transformation de l'armée romaine en une armée de métier n'est pas spécifique à l'Empire romain, elle date des réformes antitraditionnelles du démagogue populaire Caius Marius. Avant celles-ci, l'armée romaine avait un caractère organique.

(107) Comme il a déjà été indiqué plus haut dans le texte, la « razzia » n'a rien de « primitive » mais est le résultat d'une dé-gradation spirituelle des peuples indo-européens.

(108) Jean Haudry, *Les Indo-Européens*, Les Editions de la Forêt, 2011, p. 135-136.

(109) Julius Evola, *Métaphysique de la guerre*, p. 15, http://www.theatrum-belli.com/files/la_metaphysique_de_la_guerre.pdf.

(110) Arnaud Blin, L'art de la guerre de Sun Tzu,
<http://www.andreversailleediteur.com/upload/bibvirtuelle/artdelaguerre.pdf>.

(111) Dans la Chine traditionnelle, le lettré se situait en haut de l' « échelle sociale ».

(112) Un hadith affirme que « L'encre des savants et le sang des martyrs seront pesés au Jour de la Résurrection, et la balance penchera en faveur des savants. » On notera, outre mesure, le rationalisme intrinsèque à l' « esprit » sémite qui prétend que l'âme peut se mesurer – se peser –, se réduire à une quantité, que cela soit une métaphore ou non.

(113) « « A tout musulman, homme ou femme », Mahomet avait imposé la recherche du savoir comme un devoir religieux.

« Du berceau jusqu'à la tombe, avait-il dit, mets-toi en quête du savoir, car qui aspire au savoir adore Dieu. » Il n'avait cessé d'indiquer cette voie à ses disciples. « L'étude de la science a la valeur du jeûne, l'enseignement de la science celle d'une prière. » La connaissance de l'univers et de ses merveilles ne pouvait que renforcer la vénération des Arabes pour le Créateur. Le savoir illumine la route de la foi... « même s'il vient de Chine! »

Le Prophète en personne obligea ses disciples à porter leur regard au-delà des frontières nationales. Car la science sert la gloire de Dieu. Toute sagesse vient d'Allah et renvoie à Allah. Aussi, « acquiers-la, d'où qu'elle vienne ! » Pour l'amour d'Allah, « reçois le savoir, même de la bouche d'un infidèle! » » (Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, 1997, p. 222)

(113a) « Jamais aucune littérature, dans quelque civilisation que ce soit, ne s'est attachée plus que celle de la Chine à mentionner et honorer les anciens inventeurs et novateurs, et jamais, sans doute, une autre civilisation n'est allée aussi loin dans la voie de la déification de ceux-ci, dès les premiers temps historiques (*). On trouve, en Chine, tout un type de littérature qui regroupe des textes qu'on pourrait qualifier de dictionnaires historico-techniques, ou de registres des inventions et découvertes. » (Joseph Needham, La science chinoise et l'Occident, Points Sciences, 1977, p. 174)

(*) « Le Huai-nan-zi met l'accent sur la moralité en affirmant que ce qui a rendu les héros culturels dignes d'honneurs divins, c'est l'extraordinaire service qu'ils accomplirent pour le bien de l' « humanité », chap. 13, trad. Morgan, p. 178. »

Après avoir lu cela, on se référera à la note 20. Les Jaunes, comme les Sémites, sont des races marchandes qui, comme toutes les races féminines, ne connaissent que la morale, pas l'éthique. De surcroît, ce n'est rien d'autre qu'une sorte d'humanisme et de progressisme en germe qui est exprimé dans cette phrase.

(114) Robert Steuckers, Les matrices préhistoriques des civilisations antiques dans l'œuvre posthume de Spengler, <http://www.archiveseroe.eu/spengler-a48363374>.

(115) On peut opposer que le Rig-Veda contient une glorification de l'arc ; néanmoins, il faut bien garder à l'esprit que les populations dravidiennes parmi lesquelles les conquérants Nordico-Aryens

s'installèrent eurent très tôt un effet corrupteur sur eux. Il ne faut donc pas s'étonner que l'on en trouve des traces notoires dans le Rig-Veda qui, non seulement glorifie l'utilisation de l'arc, mais affirme également que la pratique du tambour est quelque chose de positif.

À ce sujet, voir, James Frances Hewitt, Notes sur l'histoire primitive du nord de l'Inde (1), note 45, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2018/09/30/notes-sur-lhistoire-primitive-du-nord-de-linde-1/> ; Julius Evola, Synthesis of the Doctrine of Race, Appendice 2 : On the Early History of Northern India, appendice 3 : Notes on the Early History of Northern India.

(116) Ce sont les archers de la pléthorique armée multiraciale – comme celle des États-Unis d'Israël – de Xerxès Ier qui, à la bataille des Thermopyles, vinrent à bout des 300 Spartiates et des 700 Thespiens qui (avec l'aide des autres Hellènes) tuèrent environ 20 000 Perses.

(117) Collectif, Traditional Archery from Six Continents: The Charles E. Grayson Collection, University of Missouri Press, 2007, p. 11, 13.

(118) Ibid., p. 59.

(119) Malcolm Wright, Who Wrote the First "Useful" Archery Manual?, <http://www.muslimheritage.com/article/first-useful-archery-manual>.

(120) Lin, Yun. « History of the Crossbow », in Chinese Classics & Culture, 1993, no. 4 : p. 33–37.

(121) Plutarque, Apophtegmes des Lacédémoniens, Antalcidas, <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/apophtegmes.htm#217e>.

(121a) Voir Lynn White, Medieval Technology and Social Change, chapitre I. Stirrup, Mounted Shock Combat, Feudalism, and Chivalry.

(122) Sur les origines arabes de la chevalerie « occidentale », voir Wacyf Ghali, La tradition chevaleresque des Arabes, <https://archive.org/details/latraditioncheva00boutuoft> ; Sami Aldeeb Abu-Sahlieh, La chevalerie musulmane, <https://www.sami-aldeeb.com/medias/2015/12/french-la-chevalerie-musulmane.pdf> ; Jean-Marc Aractingi, Christian Lochon, Secret initiatiques en islam et rituels maçonniques, chapitre Chevalerie d'Orient et d'Occident ; Islam et franc-maçonnerie. Traditions ésotériques, chapitre Chevalerie orientale et franc-maçonnerie, sous-chapitre Chevaleries d'Orient et d'Occident.

(123) Relevons en passant la disparité entre l'épée « occidentale » (droite, à l'image des formes du corps de l'homme) et le sabre « oriental » (courbe, à l'image des formes du corps de la femme).

(124) Au sujet des croisades, voir Kurt Sprengel, Les croisades, un fléau pour l'Europe, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/05/06/les-croisades-un-fleau-pour-leurope/>.

(125) Voir Sophie Cassagnes-Brouquet, Chevaleresses : une chevalerie au féminin, <http://books.google.fr/books?id=CX0QAQAAQBAJ&printsec=frontcover>.

Toutefois, nous précisons que nous ne sommes pas aussi affirmatif que l'auteur à propos de l'existence de Jeanne d'Arc. Voir Nicolas Lenglet Du Fresnoy, *L'Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam, 1735, p. 115-120 ; B. K., T. L., *Premières remarques sur l'historicité de « Jeanne d'Arc »*, <https://archive.org/download/premieres-remarques-sur-lhistoricite-de/premieres-remarques-sur-lhistoricite-de.html>.

(126) Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, 2002, p. 38.

(127) Chinaculture.org, *Four Great Inventions of Ancient China – Gunpowder*, http://en.chinaculture.org/library/2008-02/01/content_26504.htm.

(128) Kenneth Chase, *Firearms: A Global History to 1700*, Introduction, http://assets.cambridge.org/97805217/22407/excerpt/9780521722407_excerpt.pdf.

(129) James P. Delgado, *Relics of the Kamikaze*, <http://archive.archaeology.org/0301/etc/kamikaze.html>.

(129a) Lynn White, *Medieval Technology and Social Change*, p. 96.

(130) Kenneth Warren Chase, *Firearms: A Global History to 1700*, Cambridge University Press, 2003, p. 32.

(131) J. R. Partington, *A History of Greek Fire and Gunpowder*, JHU Press, 1960, p. 246.

(132) D'autres armes à feu chinoises peuvent être vues à <http://depts.washington.edu/chinaciv/miltech/firearms.htm> (Patricia Buckley Ebrey, *A Visual Sourcebook of Chinese Civilization, Military Technology, Gunpowder and Firearms*).

Voir également Joseph Needham, *La science chinoise et l'Occident*, 1977, p. 62-63.

(133) Ahmad Y. al-Hassan, *Gunpowder Composition for Rockets and Cannon in Arabic Military Treatises in Thirteenth and Fourteenth Centuries*, <http://web.archive.org/web/20131209115549/http://www.history-science-technology.com/Articles/articles%202.htm>.

(134) Ibid.

Ces proportions remontent à une recette du XIII^e siècle, soit avant l'utilisation de la poudre à canon par les Européens.

(135) Ahmad Y. al-Hassan, *Transfer of Islamic Technology to the West, Part III, Technology Transfer in the Chemical Industries, Transmission of Practical Chemistry*, <http://web.archive.org/web/20140408225232/http://www.history-science-technology.com/Articles/articles%2072.htm>.

(136) « Avant de s'embarquer, Abou-Yousef dut se rendre à Sidjilmassa dont il entreprit la siège. Il y emmena un matériel considérable et des machines de guerre de toute sorte, parmi lesquelles un engin nouveau qui lançait de son âme, au moyen d'une poudre inflammable, du gravier, du fer et de l'acier,

d'après ce que nous en disent les chroniqueurs arabes. » (Encyclopédie Imago Mundi, L'histoire du Maroc, 5 – L'empire mérinide, <http://www.cosmovisions.com/ChronoMarocMerinide.htm>).

(137) Arslan Terzioğlu, The First Attempts of Flight, Automatic Machines, Submarines and Rocket Technology in Turkish History, http://www.muslimheritage.com/uploads/Rocket_Technology_in_Turkish_history1.pdf.

(137a) Sigrid Hunke, Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident, Albin Michel, 1997, p. 34-35.

(138) Encyclopédie Histoire pour tous, Histoire des inventions, L'invention du canon, <http://www.histoire-pour-tous.fr/inventions/72-invention-du-canon.html>.

(138a) Sur Napoléon, voir B. K., ISIS (2), note 159, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/02/27/isis-2/>.

(139) Hadith du Jour, L'interdiction de la musique dans l'islam (http://www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-L-interdiction-de-la-musique-dans-l-Islam-1-2_854.asp ; http://www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-L-interdiction-de-la-musique-dans-l-Islam-2-2_855.asp).

Les islamistes, en interdisant tout type de musique autre que le « plain-chant » islamique, ne font qu'emboîter le pas à l'Eglise primitive.

(140) À ce sujet, voir Édouard-Marie Gallez, Le messie et son prophète. Aux origines de l'Islam, dont un résumé a été fait par « Olaf », sous le titre Le Grand Secret de l'Islam, à <https://legrandsecretdelislam.com/telechargement/> ; Wesley Muhammad, L'Arabie noire et l'origine africaine de l'islam, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/11/13/larabie-noire-et-lorigine-africaine-de-lislam/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/12/07/larabie-noire-et-lorigine-africaine-de-lislam-ii/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/12/30/larabie-noire-et-lorigine-africaine-de-lislam-iii/>.

(141) Collectif, 1001 Inventions. Muslim heritage in Our World, 2e éd., Foundation for Science Technology and Civilisation, p. 37.

(142) Léon Degrelle, La Campagne de Russie, Le Cheval Ailé, 1949, p. 111.

(143) Sur le capitalisme, voir David Astle, Sparte, les pélanors, la richesse et les femmes, note v, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richeesse-et-les-femmes/>.

(144) J. Evola, « Civilisation » américaine, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/civilisation-americaine/>.

(145) Peter Schouls, Locke, John, <http://www.faqs.org/childhood/Ke-Me/Locke-John-1632-1704.html>.

(146) Gül A. Russell, The 'Arabick' Interest of the Natural Philosophers in Seventeenth-Century England, chapitre The Impact Of The Philosophus Autodidactus: Pocockes, John Locke, And The Society Of Friends, p. 224-265, <http://www.islamicmanuscripts.info/reference/books/Russell-1994-Arabick/Russell-1994-Arabick-224-265-Russell.pdf>.

(147) Ibid., p. 228, 230.

(148) Luke Mastin, Avicenna (Ibn Sina), http://www.philosophybasics.com/philosophers_avicenna.html.

(149) Sajjad H. Rizvi, Avicenna (Ibn Sina), <http://www.iep.utm.edu/avicenna>.

(150) Galates 3:28, <http://sainte bible.com/galatians/3-28.htm>.

(151) Robert Steuckers, Bachofen, <http://www.archiveseroe.eu/bachofen-a48656098>.

L'auteur d'un des articles postés sur cette page croit très malin de nier l'existence des Amazones, alors qu'elle est attestée [concernant sa branche asiatique] par des fouilles archéologiques (Jeannine Davis-Kimball, Warrior Women of Eurasia, <http://archive.archaeology.org/9701/abstracts/sarmatians.html>). Fouilles archéologiques qui n'ont bien entendu pas été relayées par l'Université, cette institution d'origine arabo-musulmane. Pour ne rien gâcher, les Amazones étaient notamment des archères et se défendaient à l'aide d'un bouclier en forme de croissant lunaire, le pelta, d'origine asiatique. Les Amazones et autres Asiatiques portaient le croissant lunaire et utilisaient l'arc comme plus tard l'islam le fera.

Quant à ceux qui idéalisent les Amazones – et plus généralement les femmes –, ils feraient bien d'y réfléchir à deux fois, sachant que « Donji étant aussi mort, sa femme Mussasa continua ses entreprises et ses conquêtes. Elle était une guerrière habile, et extrêmement cruelle et assoiffée de sang. Elle donna à sa fille l'éducation d'une guerrière ; et ces deux femmes, à la tête de leur armée, étaient toujours les premières à charger l'ennemi, et les dernières à battre en retraite. Mussasa était tellement frappée par le courage, la sagesse et l'endurance de sa fille, qu'elle lui donna le commandement de la moitié de ses troupes, bien qu'elle ne fut à cette époque qu'une fille. Tembandumba, ayant remporté plusieurs victoires, et maintenant confiante en son génie supérieur, ne daigna pas plus longtemps écouter les conseils de sa mère. Une lionne à la guerre, elle devint une tigresse dans la passion ; sauvage dans son libertinage – à la fois voluptueux et sanguinaire – elle admettait une foule d'amants dans ses bras, et les tuait par les tortures les plus vulgaires aussitôt que son désir était assouvi. Sa mère lui ayant fait des remontrances à propos de ces excès, elle se rebella ouvertement contre elle, se proclama elle-même reine des Jagas, et fonda des lois si barbares et cruelles, que seules la peur abjecte dans laquelle cette jeune fille était tenue, et la vénération qu'elle avait gagnée par sa formidable valeur, lui assurèrent l'obéissance de ses sujets, sauvages comme ils étaient.

Il est communément dit que les femmes sont toujours aux extrêmes, et il est difficile d'imaginer une constitution plus barbare que celle qu'elle proposa.

Suivant les pas du grand Zimbo, elle aurait transformé le monde en un désert ; elle aurait tué tous les animaux vivants ; elle aurait brûlé toutes les forêts, les pâturages et la nourriture végétale. La nourriture de ses sujets devrait être la chair de l'homme ; son sang devrait être leur boisson.

Elle commanda que tous les garçons, tous les jumeaux, et tous les nourrissons dont les dents supérieures apparaissaient avant celles du bas, devraient être tués par leur propre mère. De leurs corps un onguent devrait être fait de la manière qu'elle montrerait. Les filles devraient être élevées et instruites par la guerre ; et les prisonniers hommes, avant d'être tués et mangés, devraient être utilisés à des fins de procréation [comme dans une ruche].

Ayant conclu sa harangue, avec la publication d'autres lois d'importance mineure, cette jeune femme saisit son enfant qui se nourrissait à son sein, le jeta dans un mortier et le pilonna jusqu'à le réduire en pulpe. Elle le jeta dans un grand pot de terre, ajoutant des racines, des feuilles et des huiles, et transforma le tout en un onguent avec lequel elle se frotta devant tout le monde, leur disant que cela la rendrait invulnérable, et que maintenant elle pourrait subjuguier l'univers. Immédiatement ses sujets, saisis d'un enthousiasme sauvage, massacrèrent leurs propres garçons, et d'immenses quantités de cet onguent humain furent faites ; et dont, certains disent, une partie est toujours préservée parmi les Jagas, et est appelé Magija Samba.

Il est assez clair que Tembandumba souhaitait fonder un empire d'Amazones, tel que nous lisons qu'il en existe parmi les Scythes, dans les forêts d'Amérique du Sud, et en Afrique centrale. Elle enjoignait non seulement le massacre des garçons, mais elle interdisait la consommation de la chair des femmes. » (William Reade, *Savage Africa*, Harper & Brothers, 1864, p. 291-292)

Un autre témoignage nous est donné par André Thévet, qui consigna par écrit les observations qu'il fit durant son séjour au Brésil de la mi-novembre 1555 à la fin de janvier en 1556 : « Les dits Espagnols feirent tat par leurs journées, qu'ils arriuerent en un cotrée, où se trouua des Amazones : ce que lon n'eust iamais estimé, pour ce que les historiographes n'e ont fait aucune mentio, pour n'auoir eu la cognoissance de ces païs n'agueres trouués. Quelques uns pourroyent dire que ce ne sont Amazones, mais quant à moy ie les estime telles, attendu quelles viuent tout ainsi que nous trouuons auoir vescu les Amazones de l'Asie. Et auat que passer outre, vous noterez que ces Amazones, dont nous parlons, se sont retirées, habitat en certaines petites isles, qui leur sont comme forteresses, ayans tousiours guerre perpetuelle à quelques peuples, sans autre exercice, ne plus ne moins que celles desquelles ont parlé les historiographes. Donques ces femmes belliqueuses de nostre Amerique, retirées et fortifiées en leurs isles, sont coustumierement assaillies de leurs ennemis, qui les vont chercher par sus l'eau auev barques et autres vaisseaux, et charger à coups de flesches. Ces femmes au contraire se defendent de mesme, courageusement auec menasses, hurlements, et contenances les plus espouuentables qu'il est possible. Elles font leurs rempars descailles de tortues, grandes en toute dimension. Le tout comem vous pouuez voir à l'œil par la presente figure. Et pour ce qu'il vient à propos de parler d'Amazones, nous en escrirons quelque chose en cest endroit. Les pauvres gens ne trouuent grande consolation entre ces femmes tant rudes et sauages. Lon trouue par les histoires qu'il y a eu trois sortes d'Amazones, semblables, pour le moins differentes de lieux et d'habitations. Les plus ancienes ont esté en Afrique, entre lesquelles ont esté les Gorgones, qui auoyent Meduse pour Roine. Les autres Amazones ont esté

en Scythie pres le fleuve de Tanais : lesquelles depuis ont regné en une partie de l'Asie, pres le fleuve Thermodoo. Et la quatrième sorte des Amazones, sont celle desquelles parlons presentement. Il y a diverses opinions pourquoy elles ont esté appellées Amazones [Note du texte : [...] D'après Bergmann (Ouvr. cité, p. 25), le « a » aurait une valeur augmentative, et le « massa » serait un mot oriental qui signifie lune, car l'examen de toutes les traditions fait reconnaître en elles les prêtresses d'une divinité lunaire. Voir Maury, Religions de la Grèce », p. 111, 117.] [...] Or est il temps desormais de retourner aux Amazones de nostre Amerique et de nos Espagnols. En ceste parl elles sont separées d'avec les hommes, et ne les frequentent que bien rarement, come quelquefois en secret la nuit ou à quelque autre heure déterminée. Ce peuple habite en petites logettes, et cauernes contre les rochers, viuant de poisson, ou de quelques sauuagines, de racines, et quelques bons fruits, que port ce terrouer. Elles tuent leurs enfants masles, incontinent apres les auoir mis sus terre : ou bien les remettent entre les mains de celui auquel elles les pensent appartenir. Si c'est une femelle, elles la retiennent à soy tout ainsi que faisoient les premieres Amazones. Elles font guerre ordinairement contre quelques autres nations : et traitent fort inhumainement ceux qu'elles peuuent prendre en guerre. Pour les faire mourir elles les pendent par une iambe à quelque haute branche d'un arbre : pour l'auoir ainsi laissé quelque espace de temps, quand elles y retournent, si de cas fortuit n'est trespasé, elles tireront dix mille coups de fleches, et ne le mangent comme les autres Sauuages, ainsi le passent par le feu, tant qu'il est réduit en cendres. D'auantage ces femmes auançant pour combattre, jettent horribles et merueilleux cris, pour espouuenter leurs ennemis. [...] Nous auons commencé à dire, come nos pelerins n'auoyent sejourner que bien peu, pour se reposer seulement et pour chasser quelques viures : pour ce que ces femmes [Note du texte : Quelque peu vraisemblable que ce fait paraisse, il paraît néanmoins résulter de la sérieuse enquête à laquelle Humboldt s'est livré, que les Espagnols rencontrèrent réellement sur les bords du grand fleuve des femmes armées de flèches qui, en diverses occasions, leur opposèrent une vive résistance, et les indigènes parlaient de peuplades uniquement composées de femmes, qui, à certaines époques seulement, entraient en communication momentanée avec les hommes des tribus avoisinantes. Cf. Humboldt, Voyages aux régions équinoxiales, VIII, 18] comme tout estonnées de les voir en cest equipage, qui leur estoit fort estrange, s'assemblent incontinent de dix à douze mille en moins de trois heures, filles et femmes toutes nues, mais l'arc au poin et la flesche, commençans à hurler comme si elles eussent veu leurs ennemis : et ne se termina ce deduit sans quelques flesches tirées : à quoy les autres ne voulans faire resistance, incontinent se retirerent bagues sauues. Et de leur ancrer, et de desplier voiles. Vray est qu'à leur partement disans adieu, ils les saluerent de quelques coups de canon : et femmes en route [Note du texte : dérouté] : toutefois qu'il n'est vraisemblable qu'elles se soient aisement sauuées sans en sentir quelque autre chose. » (André Thévet, Les singularitez de la France antarctique, Maisonneuve & cie, 1878, p. 329-331, 334-335, 335-336).

On appréciera le contraste offert par le récit du retour du combat des Horaces et Curiaces, où l'opposition entre féminité anti-aryenne (en l'occurrence l'instinct parricide et génocidaire (au sens étymologique du terme) qui sommeille au fin fond de la femme et de l'« homme » féminin) et virilité alyenne est mise en exergue telle quelle par Tite-Live : « Horace, chargé de son triple trophée, marchait à la tête des Romains portant devant lui les trois dépouilles [opimes]. Sa sœur, qui était fiancée à l'un

des Curiaces, se trouve sur son passage, près de la porte Capène ; elle a reconnu sur les épaules de son frère la cotte d'armes de son amant, qu'elle-même avait tissée de ses mains : alors, s'arrachant les cheveux, elle redemande son fiancé et l'appelle d'une voix étouffée par les sanglots. Indigné de voir les larmes d'une sœur insulter à son triomphe et troubler la joie de Rome, Horace tire son épée, et en perce la jeune fille en l'accablant d'imprécations : « Va, lui dit-il, avec ton fol amour, rejoindre ton fiancé, toi qui oublies et tes frères morts, et celui qui te reste, et ta patrie. Périssent ainsi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi. » » (Tite-Live, Histoire romaine, livre I, 26, traduction de D. Nisard).

(152) Julius Evola, Les mères et la virilité olympienne, <http://www.archiveseroe.eu/bachofen-a48656098>.

(153) Julius Evola, Vivons-nous dans une société gynécocratique ?, <http://www.archiveseroe.eu/bachofen-a48656098>.

Voir également Julius Evola, Do We Live in a Gynaecocratic Society?, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/do-we-live-in-a-gynaecocratic-society/> ; Matriarchy in J.J. Bachofen's Work, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/matriarchy-in-j-j-bachofens-work/>.

(154) Voir Julius Evola, Le mystère de la naissance – l'hérédité historique et l'hérédité d'en haut, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/le-mystere-de-la-naissance-lheredite-historique-et-lheredite-den-haut/> ; The Right over Life, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/the-right-over-life/>.

(154a) Julius Evola, Synthèse de doctrine de la race, p. 98.

(155) dawn666blacksun.angelfire.com, The Real Holocaust, The Inventors of the Atomic Bomb: ALL JEWS, http://www.angelfire.com/dawn666blacksun/Atomic_Bomb_Jewish_Invention.html, <https://archive.org/details/THEREALHOLOCAUST>.

(156) Arthur Kemp, March of the Titans (sic). The Complete History of the White Race, Ostara Publications, 2011, p. 588.

(156a) Friedrich Georg Jünger, La perfection de la technique, p. 181.

(157) La pornographie – le sexe virtuel –, ressuscitée et propagée par qui nous savons, est une arme qui se sert d'une mise en scène machinale et animale de la sexualité afin d'être utilisée comme intoxicant psychique à destination d'un spectateur réduit à l'état végétal. Un des buts de cette intoxication de la sexualité est de servir l'économie. En effet, pour l'homo economicus le sexe, comme tout, est un simple « business » qui doit être transformé en un service entouré d'objets de consommation comme les sex toys, afin qu'il puisse faire l'objet d'une marchandisation. Cela doit être facilité par la pornographie, qui fait naître chez l'homme Blanc une sorte d'érotisme latent refoulé permanent, et qui ainsi le rend plus sensible aux stimuli sexuels dans le contexte, par exemple, de la publicité, d'où le nombre grandissant de publicités ayant une connotation érotique ou sexuelle (Damien Grosset, Le sexe envahit la publicité, <http://www.e-marketing.fr/Marketing-Magazine/Article/Le-SEXE-envahit-la-pub-38911-1.htm>).

En définitive, voici un bon exemple de ce qu'est la puissance « démonique » de l'économie, venant des Jaunes : <http://www.dailymail.co.uk/femail/article-2281826/Enterprising-firms-rent-ad-space-young-Japanese-womens-bare-legs.html> (Kate Randall, 'Good ads should be where people are looking!' Enterprising firms rent ad space on young Japanese women's bare legs).

(158) Voir B. K., Théâtrocratie (3), note 252, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/09/30/theatrocratie-3/>.

(158a) Voir René Descartes, Discours de la méthode, tome I, sixième partie, https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A0tres_et_possesseurs_de_la_nature.

(159) Louis-Ferdinand Céline, Bagatelles pour un massacre, Éditions Denoël, p. 113.

(159a) Tout au contraire, il s'agit de subjectivisme, comme cela a été expliqué à B. K., La liberté : un concept d'esclaves (3), <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/07/01/la-liberte-un-concept-desclaves-3/>.

(160) Louis-Ferdinand Céline, Bagatelles pour un massacre, Éditions Denoël, p. 114.

(161) « L'art de la guerre » stipule que « Cinq types d'espions sont utilisés ensemble et personne ne connaît leurs agissements, ils constituent ce que l'on appelle l'écheveau des esprits ; c'est le trésor du peuple et du prince. [...] Aucun espion n'est trop aimé. Aucune récompense n'est trop importante pour les espions ; aucune affaire n'est trop secrète pour un espion. » (Chap. XIII)

Or, il est stupéfiant de constater que le développement de l'espionnage alla crescendo dans l'Empire romain au fur et à mesure de sa sémitisation.

Le virtuel a donné une tout autre envergure à l'espionnage, contribuant encore davantage à l'intrusion de la sphère du public dans celle du privé. Ce phénomène, toujours « grâce » à la technologie, se double dorénavant de l'immixtion de la sphère du privé dans celle du public ; c'est le cas, pour donner des exemples simples et communs, de l'individu qui, publiquement, écoute de la musique (dégénérée) bruyamment ou qui raconte tapageusement imbécillité sur imbécillité au téléphone portable. Il s'agit de l'indifférenciation du privé et du public.

En même temps qu'elle éloigne des relations réelles pour isoler dans le virtuel, la technologie est responsable d'une virtualisation des rapports entre individus malsaine du fait qu'elle permet à des individus d'exposer virtuellement – que ce soit « anonymement » ou non – publiquement leur vie privée, ce qu'ils ne feraient pas en dehors du virtuel – sans compter les cas où la vie privée se retrouve à l'insu de l'individu dans la sphère publique –, concourant à l'indifférenciation des sphères du public et du privé.

(162) L'obésité (des femmes) est très bien perçue et même recherchée chez certains peuples négro-sémites, ainsi en est-il des monstrueuses et grotesques déesses stéatopyges préhistoriques retrouvées en Europe, qui ne sont que la représentation de femmes noires (Joel Rogers, Sex And Race, vol. 1, p. 27, <https://archive.org/details/sexAndRacevol.1> ; Vladimir Avdeyev, Raciology, p. 206), et des femmes

touaregs gavées pendant l'enfance (E. Bernus, J. Akkari-Weriemmi, Gavage (aḡanay) chez les Touaregs lwellemmeden kel Denneg, <http://encyclopedieberbere.revues.org/1856>).

L'« État » providence, dans sa bienveillance, redistribue de façon communiste l'argent public afin de permettre à chacun de s'intoxiquer en consommant de la mauvaise nourriture remplie d'innombrables intoxicants « alimentaires » dont raffole le « bon peuple », pour le plus grand bien de la machine économique capitaliste et du portefeuille de certains. Pour citer quelques-uns de ces intoxicants, le glutamate monosodique, cet exhausteur de goût toxique aujourd'hui couramment employé en « Occident », en particulier par les grandes firmes judéo-yankees qui se sont implantées progressivement en Europe depuis sa prétendue « Libération », fut initialement isolé puis commercialisé par des Japonais et est depuis longtemps souvent utilisé par les Jaunes dans leurs gastronomies afin de relever artificiellement leur goût et de provoquer une sensation artificielle de faim. Les Juifs ont de tout temps joué un rôle central dans la culture de la canne à sucre et de la betterave sucrière, dans l'extraction et le raffinement du sucre et dans son commerce (Encyclopaedia Judaica, 2007, 19:293-294). Il en va de même pour le sel (Ibid., 6:23, 11:750, 17:709-710).

(163) Les Blancs sont souvent accusés d'avoir corrompu les Chinois par le biais de la drogue, en ayant établi le commerce de l'opium en Chine. Ce que les accusateurs ne disent pas est que l'Angleterre, après que l'autocrate Olivier Cromwell ait autorisé les Juifs à immigrer en son sein, apparemment persuadé par John Sadler et le rabbin Manasseh ben Israël que les Anglo-Saxons étaient une des dix tribus perdues d'Israël et donc les frères des Juifs, fut graduellement mise sous leur tutelle et transformée par eux en un pseudo-empire colonial et marchand (J. Evola, Le Juif Disraeli et la construction de l'empire des marchands, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/le-juif-disraeli-et-la-construction-de-lempire-des-marchands/> ; William Joyce, Le crépuscule de l'Angleterre, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/01/23/le-crepuscule-de-langleterre/>, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2012/07/26/le-crepuscule-de-langleterre-2/> ; J. Thorkelson, Jewish Inroads into British Royalty, <http://www.biblebelievers.org.au/jewish.htm> ; Louise Chandor, The Jews and the British Empire, <https://archive.org/details/JewsAndTheBritishEmpire>). Il en résulte les deux guerres de l'opium contre la Chine qui furent orchestrées par le banquier juif David Sassoon et qui lui permirent de bâtir une fortune colossale (Bearcanada.com, The Jewish Monopoly on Opium Still Fuels Chinese Resentment Today, <http://web.archive.org/web/20131229150559/http://www.bearcanada.com/china/jewishmonopoly.html> ; Cincinnatus, War! War! War!, chapitre 4 : The Chinese Opium Wars and British Jews, <https://archive.org/details/WarWarWarByCincinnatusForewordByEustaceMullins/> ; Biblebelievers.org.au, Hong Kong, the Land Built on Opium, <https://www.biblebelievers.org.au/sassoon.htm> ; Mylène Sebbah, Une synagogue sur la route de l'opium, <http://www.israel-infos.net/Une-synagogue-sur-la-route-de-l-opium-9800.html>).

Plus globalement, ce sont les non Blancs qui ont corrompu les Blancs par l'entremise de la drogue. La culture de la coca et du tabac (Encyclopaedia Judaica, 2007, 20:6-7) vient d'Amérique, celle du cannabis et du pavot d'Asie, celle du caféier d'Afrique et d'Asie. Les Juifs et autres non-Blancs contrôlent le trafic des drogues synthétiques (Radio Islam, Jews and Drugs, <http://radioislam.org/crime/index.htm#drugs> ; voir également, notamment, Solar General, The Secretive Jewish Family Making Billions From Opioids,

<http://solargeneral.org/the-secretive-jewish-family-making-billions-from-opioids/>). L'alcool vient d'Asie (les premières traces avérées d'alcool se situent en Chine, vers -7000 av. J.-C., voir Collectif, Fermented beverages of pre- and proto-historic China, <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC539767/>). De plus, Henry Ford (The International Jew) et Alexandre Soljenitsyne (Deux siècles ensemble) ont bien expliqué que les Juifs ont tout fait pour répandre l'alcoolisme. (Sur l'alcool, voir également Judith Gavalier, Alcoholic Beverages as a Source of Estrogens, <https://pubs.niaaa.nih.gov/publications/arh22-3/220.pdf>). En parallèle de son asiatisation et de son africanisation, la production et le commerce du cannabis sont en train de fortement augmenter en Allemagne, au point que l'Allemagne est maintenant en compétition avec le Maroc et l'Afghanistan (Laurent Glauzy, Du cannabis « made in Germany », <http://www.contre-info.com/du-cannabis-%C2%AB-made-in-germany-%C2%BB-par-laurent-glauzy>). La production du sucre – cette toxine – vient d'Asie et les Noirs ne se mirent pas à vendre du « crack » qu'à partir des années 80, ils le faisaient déjà avec les Sémites au « Moyen Âge » en introduisant le et en vendant du sucre cristallisé en Europe (Adika Butler, White Lightning of the Illustrious Dragon Kings, <http://www.thirdeyemax.net/2013/06/white-lightning-of-illustrious-dragon.html>). Leur dernière invention est un hallucinogène par inhalation créé à partir de déjections fermentées (Wikipedia, Jenkem, <http://en.wikipedia.org/wiki/Jenkem>).

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que les drogues conventionnelles sont de plus en plus dépassées, la « Science » asiatique a pour l'instant trouvé « mieux » : les « médicaments », les pharmacopées, les pilules, et ce n'est que le début. Aux États-Unis d'Israël, les « médicaments » produisant des effets psychotropes sont maintenant la drogue la plus consommée par la « jeunesse », sans compter les usages « normaux » massifs de ceux-ci (comme la ritaline). D'ailleurs, par exemple, les effets de l'« oxycontin » sont identiques à ceux de l'héroïne ; étant donné cet état de fait, autant se procurer ce « médicament » plutôt que de l'héroïne bien plus chère et coupée. A ce titre, l'industrie pharmaceutique, le pharmacien et le médecin sont respectivement d'authentiques fabricant, vendeur et prescripteur de drogue. Or, la pharmacologie et la pharmacie (modernes) sont d'origine sémite (Collectif, 1001 Inventions. Muslim heritage in Our World, 2e éd., p. 202, sous-chapitre « Pharmacy ») et leur but est de rendre l'individu encore plus malade qu'il ne l'est tout en le maintenant le plus longtemps en vie et en le rendant dépendant des « médicaments », afin de faire des affaires. En ce sens, les États-Unis d'Israël font de la concurrence à la Russie juive, asiatique, où la vodka est moins chère que l'eau. Quant au fluor (toxique et neurotoxique, voir Dr. Mercola, US Government Admits Americans Have Been Overdosed on Fluoride, <https://articles.mercola.com/sites/articles/archive/2015/05/12/fluoride-overdose.aspx>), les Juifs, dont on sait le rôle qu'ils ont eu dans la mise en place de la fluoration de l'eau, prennent eux-mêmes des mesures pour s'en protéger (Justin Jalil, Israel to discontinue fluoridation of tap water, <https://www.timesofisrael.com/israel-to-discontinue-fluoridation-of-tap-water/>) tout en accusant le Troisième Reich, dans une de leurs inversions accusatoires (voir Hervé Ryssen, Le miroir du judaïsme), d'en être à l'origine, ce qui est faux (Becky Bowers, Truth about fluoride doesn't include Nazi myth, <https://www.politifact.com/florida/statements/2011/oct/06/critics-water-fluoridation/truth-about-fluoride-doesnt-include-nazi-myth/>).

(164) Circoncision dont on sait qu'elle est issue de sociétés négro-sémites matriarcales.

« Il ne peut pas y avoir de doute que la circoncision est une survivance du culte de la déesse. Abraham, en déclarant la circoncision comme une alliance entre l'homme et « Dieu », essayait de rationaliser une coutume matriarcale qui ne pouvait pas être abolie, tout comme à l'époque chrétienne l'Eglise adopta et rationalisa plusieurs rites de la déesse qui ne pouvaient pas être éliminés. » (Elizabeth Gould Davis, *The First Sex*, Penguin Books, 1971, p. 102).

Cela est confirmé par les liens qui existaient entre la circoncision et le tyet, la croix consacrée à la déesse Isis, chez les peuples négroïdes égyptiens (voir Dibombari MBOCK, NKAËMBOK, 2014, p. 115-118), et ceci avant l'apparition du judaïsme. « Le Tyet représente un nœud serré autour d'un gland. Ce symbole se trouve au fondement du catholicisme. En cilùba –tenga signifie « attacher », « lier », à partir duquel se forme bu.tengu « circoncision ». La circoncision est une Alliance. » (Ibid., p.117), comme elle le sera plus tard chez les Juifs, entre eux et Yahweh.

(165) L'instruction publique existait en Chine dès la plus haute Antiquité (Édouard Biot, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine et de la corporation des lettrés*, <https://archive.org/details/essaisurlhistoi01biotgoog>). Elle se propagea dans le monde sémite sous l'influence de l'islam (Collectif, 1001 Inventions. Muslim heritage in Our World, 2e éd., chapitre School ; Sigrid Hunke, *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, chapitre Un peuple va à l'école). Elle pénétra en Europe par le biais de l'Eglise qui instaura dès le VIe siècle après J.-C. des écoles paroissiales, puis épiscopales et monastiques (La France pittoresque, *Instruction au Moyen Age ou comment les écoles primaires étaient déjà légion sur l'ensemble du territoire*, <http://www.france-pittoresque.com/spip.php?article6577>), prenant ultérieurement possiblement exemple sur les Sémites étant donné que « [p]lus qu'aucun de ses prédécesseurs, Al-Hakam s'intéressa à l'instruction de son peuple. Si Abd ar-Rahman, son père, s'était efforcé avant tout de le doter d'une puissance politique et économique de premier ordre, Al-Hakam entreprit dès le début de son règne de le placer, sur le plan intellectuel, à l'avant-garde des nations civilisées. Non que les ancêtres d'Al-Hakam n'eussent pris aucun soin de l'éducation de leurs sujets. Chaque mosquée avait son école, chaque quartier son établissement scolaire public. Et les centaines de milliers de livres emmagasinés dans les bibliothèques municipales étaient à la disposition de toute une population capable en outre de les lire. Mais Al-Hakam avait de plus grandes ambitions. Il fonda à Cordoue vingt-sept nouvelles écoles où les enfants des indigents reçurent une instruction gratuite, car c'était lui personnellement qui payait le corps enseignant. » (Sigrid Hunke, *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident*, p. 340) ; avant d'introduire incognito l'université arabo-musulmane en Europe sous le déguisement de la cathédrale : « L'influx de ces tomes musulmans du savoir, qui exploraient le monde et les cieux d'une manière rationnelle, ont signifié l'apparition de nouvelles institutions en Europe. Ces nouvelles idées ne pouvaient plus être confinées aux monastères, donc l'enseignement se transféra d'eux aux écoles cathédrales. Les étudiants des monastères étaient limités à certains ordres, mais les écoles cathédrales gagnèrent une réputation internationale, attirant les étudiants de toute l'Europe et produisant des penseurs plus indépendants et libéraux. Une de ces institutions de premier plan était Chartres, une école cathédrale française. Le travail accompli dans cette cathédrale pava la route et posa les fondations de la « Renaissance ». En suivant les cours de Thierry de Chartres, dans les années 1140, les étudiants apprirent que l'approche scientifique est compatible avec l'histoire de la création biblique. En d'autres termes, la religion n'était

plus en contradiction avec la science. Ce fut un nouveau concept révolutionnaire et Thierry était incroyablement courageux, enseignant en dépit des critiques outragées. L'émergence d'un esprit scientifique en Europe trouve son origine dans les livres musulmans, que Thierry collecta, sa bibliothèque personnelle contenant beaucoup de textes traduits de l'arabe (*).

Ces écoles cathédrales cédèrent bientôt la place aux universités vers la fin du XIIe siècle [...] Au début du XIIe siècle, le centre intellectuel du monde « occidental » se déplaça à Paris, « une ville de professeurs », tandis que le savoir des travaux arabes continuait son parcours par l'intermédiaire des savants. Les intellectuels parisiens étaient réunis dans trois grandes écoles : la cathédrale Notre-Dame, les chanoines réguliers de Saint Victor et l'abbaye de Sainte Geneviève. » (Collectif, 1001 Inventions. Muslim heritage in Our World, 2e éd., p. 96, sous-chapitre « European Universities »). Il est également révélateur que la première université fut fondée par une Sémite (Sumara Khan, Fatima al-Fihri: Founder of World's Very First University, <http://www.whyislam.org/social-values-in-islam/fatima-al-fihri-founder-of-worlds-very-first-university/>. Sur l'importance de la femme dans le monde musulman, voir Salim Al-Hassani, Women's Contribution to Classical Islamic Civilisation: Science, Medicine and Politics, <http://muslimheritage.com/article/womens-contribution>).

L'instruction publique fut finalement consacrée par la République « française » et rendue gratuite et obligatoire par les lois du franc-maçon Jules Ferry, qui en profita pour faire appel au Juif Fernand Cahen afin que sa maison d'édition « Nathan » fournisse les manuels scolaires dont la République avait besoin. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le nombre de femmes n'a cessé d'augmenter dans l'éducation « nationale », à tel point qu'elles y sont de nos jours majoritaires et imbibent, avec le reste des enseignants composé d'« hommes » féminins, autant que possible les jeunes enfants Blancs de « valeurs » et « principes » féminins. Ceci est totalement opposé aux « soins à leur donner [qui] requièrent de chacun des parents un rôle approprié : c'est à la mère d'assurer la nourriture et au père l'éducation. » (Aristote, Économiques, Livre I, Vrin, p. 23)

N'oublions pas non plus que l'instruction publique fut rendue d'autant plus nuisible par l'imprimerie, dont les Chinois, après avoir inventé le papier, élaborèrent les rudiments ; que les Arabes perfectionnèrent (Saudi Aramco World Magazine, Arabic and the Art of Printing, <http://www.muslimheritage.com/article/arabic-and-art-printing>) et qui fut en définitive importée en Europe par l'Eglise (T. L., The occult monkish origins of printing, <https://archive.org/download/the-occult-monkish-origins-of-printing/the-occult-monkish-origins-of-printing.html> ; Edwin Johnson, The Rise of English Culture, p. 190-193 ; Ferdinand Gregorovius, History of the City of Rome in the Middle-Ages, volume 7, partie 2, p. 550-559 ; P. Lambinet, Recherches historiques sur l'origine de l'imprimerie, p.142-143/164-167) dans le but d'imprimer le plus massivement possible la Bible et autres textes chrétiens afin de faire de la propagande chrétienne.

En fin de compte, l'écriture manuscrite et l'imprimerie sont vouées à être remplacées virtuellement par le clavier et l'écran, les États-Unis d'Israël étant encore une fois les promoteurs de cette tendance (Direct Matin, États-Unis : apprendre à écrire à la main ne sera plus obligatoire, <http://www.directmatin.fr/monde/2013-02-22/États-unis-apprendre-ecrire-la-main-ne-sera-plus-obligatoire-396683>). Avec l'avènement des moyens de communication modernes, l'écrit se réduit à un

gribouillage (et la parole à un bruit, alors qu'elle était sacrée dans l'ancien monde aryen et action dans le cadre de la prononciation des formules rituelles).

Voir également J. B., Sur l'éducation,

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/01/31/sur-leducation/>.

Publication qui se trouve en conformité avec ce qui a été exprimé dans le Troisième Reich, à savoir que « [l]e tout premier devoir de l'éducation n'est pas la transmission de connaissances, mais la formation du caractère, c'est-à-dire le renforcement des valeurs qui sommeillent au plus profond de l'âme germanique et doivent être soigneusement entretenues. L'Etat doit revendiquer, sans aucun compromis, la souveraineté exclusive dans ce domaine, s'il veut éduquer des citoyens enracinés, qui devront un jour prendre conscience de la cause pour laquelle ils luttent et comprendre à quel ensemble de valeurs ils appartiennent, en dépit de tous les caractères individuels. » (Alfred Rosenberg, Le Mythe du XXe siècle, Avalon, 1986, p. 583)

(*) Thierry de Chartres affirma « qu'il n'est pas possible de comprendre la Genèse sans la formation intellectuelle du Quadrivium, c'est-à-dire sans l'aide des mathématiques car dans les mathématiques se trouve l'explication rationnelle de l'Univers. » (Alistair Crombie, Histoire des Sciences de Saint Augustin à Galilée (400-1650), 1959, p. 25)

(166) Ibn al-Haitham, avec la « Camera Obscura », inventa la première « caméra ». Le Juif Léon Blum, en signant les accords Blum-Byrnes, a autorisé la libre diffusion de la totalité des productions juives hollywoodiennes en France.

(167) Il était tout naturel que le support original d'un style de « musique » négroïde infra-rationnel comme le rap en vienne à être une langue comme l'anglais, langue qui s'adapte parfaitement à la prononciation de la plus grande quantité de mots sur un « intervalle de temps » donné. Il est également intéressant de relever que l'anglais ne comporte pas de différenciation entre le tutoiement et le vouvoiement, une autre des raisons pour lesquelles cette langue a certainement été choisie comme « langue internationale ».

(167a) Ce sont les Juifs qui ont introduit la franc-maçonnerie aux États-Unis. Voir Jewish Virtual Library, Freemasons, <https://www.jewishvirtuallibrary.org/freemasons>.

(168) Gueric Poncelet, L'armée américaine investit 50 millions de dollars pour développer des jeux, <http://www.lepoint.fr/actualites-technologie-internet/2008-11-27/l-armee-americaine-investit-50-millions-de-dollars-pour/1387/0/295439>.